Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des
Européens dans les deux Indes. T. 1 [Document électronique] / [par l'abbé
Raynal]

LIVRE 1

p1

Il n' y a point eu d' événement aussi
intéressant pour l' espece humaine en
général et pour les peuples de l' Europe
en particulier, que la découverte
du nouveau monde et le passage aux
Indes par le cap de Bonne-Espérance. Alors a
commencé une révolution dans le commerce, dans la
puissance des nations, dans les moeurs, l' industrie
et le gouvernement de tous les peuples. C' est à
ce moment que les hommes des contrées les plus
éloignées se sont devenus nécessaires : les
productions des climats placés sous l' équateur se
consomment dans les climats voisins du pole ;
l' industrie

p2

du nord est transportée au sud ; les étoffes de
l' orient habillent l' occident, et par-tout les
hommes se sont communiqué leurs opinions, leurs
loix, leurs usages, leurs remedes, leurs maladies,
leurs vertus et leurs vices.
Tout est changé et doit changer encore. Mais
les révolutions passées et celles qui doivent suivre,
ont-elles été, peuvent-elles être utiles à la nature
humaine ? L' homme leur devra-t-il un jour plus de
tranquillité, de vertus et de plaisirs ? Peuvent-elles
rendre son état meilleur, ou ne feront-elles
que le changer ?

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

L' Europe a fondé par-tout des colonies ; mais connoît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder ? Elle a un commerce d' échange, d' économie, d' industrie. Ce commerce passe d' un peuple à l' autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens et dans quelles circonstances ? Depuis qu' on connoît l' Amérique et la route du cap, des nations qui n' étoient rien sont devenues puissantes ; d' autres qui faisoient trembler l' Europe, se sont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l' état de ces peuples ? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes et les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné ? Il faut, pour s' éclaircir sur ces questions importantes, jeter un coup d' oeil sur l' état où étoit l' Europe avant les découvertes dont nous avons parlé, suivre en détail les événements dont elles ont été la cause, et finir par considérer l' état de l' Europe telle qu' elle est aujourd' hui. Les peuples qui ont poli les autres, ont été commerçants. Il n' y a que deux jours que l' Europe étoit sauvage ; à bien des égards, elle est encore barbare ; et sans l' immense communication que les hommes ont les uns avec les autres, elle le

p3

seroit peut-être toujours. C' est le commerce des égyptiens et des tyriens qui a civilisé les grecs, et ceux-ci, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu' ils avoient reçus, éleverent la raison humaine à un point de perfection dont la ruine du commerce et les révolutions des empires l' ont fait depuis descendre. Leurs admirables institutions étoient supérieures à ce que nous connoissons de mieux aujourd' hui. Aucune nation ; si l' on en excepte peut-être les chinois, n' avoit fait autant de progrès que les grecs dans cette partie de la philosophie qui dirige le gouvernement et les mœurs. Leur tactique est encore préférée à celle des romains même. L' esprit dans lequel ils ont fondé leurs colonies, fait honneur à leur raison, à leur humanité. Ils ont porté tous les beaux arts à un degré de perfection au-delà duquel aucun peuple ne les a portés. Ils ont eu des idées justes du beau, dans tous les genres. On voit par quelques ouvrages de Xénophon et d' autres écrivains, qu' ils avoient mieux les principes du commerce que la plupart des nations de l' Europe ne les ont aujourd' hui. Si l' on fait attention que l' Europe jouit de toutes les connoissances des grecs, que son commerce est

infiniment plus étendu, que notre imagination se porte sur des objets plus grands et plus variés depuis les progrès de la navigation, on sera étonné que nous n' ayons pas sur eux la supériorité la plus décidée. Mais il faut observer que lorsque ce peuple connut les arts et le commerce, il sortoit, pour ainsi dire, des mains de la nature, et étoit susceptible de toutes sortes d' impressions, au-lieu que les nations de l' Europe avoient le malheur de connoître des loix, des gouvernements, une religion exclusive et impérieuse. Dans la Grece,

p4

le commerce trouva des hommes ; en Europe il trouva des esclaves. à mesure que le commerce et les arts nous ont ouvert les yeux sur les absurdités de nos institutions, nous nous sommes occupés à les corriger, mais sans oser jamais renverser entièrement l' édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux ; et à force d' étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos moeurs plus de contradictions et d' absurdités qu' il n' y en a chez les peuples les plus barbares. Voilà pourquoi, si les arts pénètrent un jour chez les tartares et les iroquois, ils y feront des progrès infiniment plus rapides, qu' ils n' en peuvent jamais faire dans la Russie et dans la Pologne. Les romains, institués pour conquérir, n' ont pas avancé comme les grecs, la raison et l' industrie. Ils ont donné au monde un grand spectacle, mais ils n' ont rien ajouté aux connoissances et aux arts des grecs. C' est en attachant les nations au même joug, et non en les unissant par le commerce, qu' ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde ; et lorsqu' ils l' eurent soumis, le repos qu' ils lui donnerent fut une léthargie. Leur despotisme, leur gouvernement militaire opprimerent les peuples, éteignirent le génie, et dégradèrent l' espece humaine. La barbarie s' étendit aux conquérants eux-mêmes, après deux loix absurdes de Constantin, qu' il est bien étonnant que Montesquieu n' ait pas osé placer parmi les causes de la décadence de l' empire. La premiere donnoit la liberté à tous les esclaves qui se feroient chrétiens. Les grands, privés par cet arrangement de toutes leurs richesses, réduits à l' indigence, et, pour ainsi dire, à l' aumône de ces prosélites, n' eurent plus aucun intérêt à soutenir l' état dont ils étoient l' appui. Un autre

p5

édit défendit le paganisme dans toute l'étendue de l'empire, et ces vastes contrées se trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux, ni à l'état, par les noeuds sacrés de la religion et du serment. Sans prêtres, sans temples, sans morale publique, quel zèle pouvoient-ils avoir pour repousser des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus ?

Aussi les habitants du nord qui fondirent sur l'empire, trouverent-ils les dispositions les plus favorables à leur invasion. Pressés en Pologne et en Allemagne par des nations sorties de la grande Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déjà ruinées, pour en être chassés par des vainqueurs plus féroces qui les suivoient. Par-tout les possessions étoient incertaines, les moeurs et les loix sauvages. Comment dans cet état de l'Europe pouvoit-on conserver quelque industrie, et s'occuper des arts ? Les goths en Espagne, et les lombards en Italie, furent un peu plus éclairés, lorsque arrêtés et gardés par les mers et par les montagnes, ils se furent affermis dans leurs conquêtes ; mais leur commerce étoit bien peu de chose, et ils étoient loin de cultiver les lettres. Au septieme siecle, l'Europe étoit pauvre et sans lumieres. Ce qu'on dit des richesses du roi Dagobert et de la magnificence de ses éloi, est fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur temps ; on s'habilloit de peaux et d'une laine grossiere ; on ignoroit les commodités de la vie. On construisoit, il est vrai, des édifices qui avoient de la hardiesse et de la solidité, mais qui ne prouvoient pas plus qu'il y eût alors des richesses, que du goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoissance

p6

des arts pour élever des masses de pierre avec les bras de ses esclaves. Ce qui démontre sans réplique la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levoient en nature ; et même les contributions que le clergé subalterne payoit à ses supérieurs, consistoient en denrées comestibles. Aucune ville de l'Europe ne faisoit alors ce commerce, qui consiste à transporter les productions d'un peuple chez un autre ; et quand ce genre de commerce est ignoré, on n'en connoît gueres les autres especes.

La superstition dominante épaississoit les ténèbres. Avec des sophismes et de la subtilité, elle fonda cette fausse science qu' on appelle théologie, et dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoissances.

Dès le huitieme siecle et au commencement du neuvieme, Rome, qui n' étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter, donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoissoit d' autre mérite que de marcher à la guerre, ni d' autre vertu que d' obéir à l' église. La dignité des souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriser les princes, sans inspirer l' amour de la liberté. Quelques romans absurdes et quelques fables mélancoliques, nées de l' oisiveté des cloîtres, étoient alors la seule littérature. Elles contribuèrent à entretenir cette tristesse et cet amour du merveilleux, qui servent si bien la superstition. Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple sorti de la Scandinavie et de

p7

la Chersonese Cimbrique, se répandit au nord de l' Europe, que les arabes pressoient du côté du midi. Les uns étoient disciples d' Odin, et les autres de Mahomet, deux hommes qui avoient répandu le fanatisme des conquêtes avec celui de la religion. Charlemagne sut vaincre les uns, et résister aux autres. Ces hommes du nord, appelés saxons ou normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, sans discipline, des moeurs atroces, poussé aux combats et à la mort par la misere et la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit si terribles, pour une religion qui les disposeroit à obéir. Il lui fallut verser des torrents de sang, et il planta la croix sur des monceaux de morts : il fut moins heureux contre les arabes conquérants de l' Asie, de l' Afrique et de l' Espagne. Il ne put s' établir au-delà des Pyrénées.

Le besoin de repousser les arabes, et sur-tout les normands, fit renaître la marine de l' Europe. Charlemagne en France, Alfred Le Grand en Angleterre, quelques villes d' Italie eurent des vaisseaux, et ce commencement de navigation ressuscita en peu le commerce maritime. Charlemagne

établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-La-Chapelle. C' est la maniere de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau. Cependant les arabes fondoient le plus grand commerce qu' on eût vu depuis Athenes et Carthage. Il est vrai qu' ils le devoient moins aux lumieres d' une raison cultivée et aux progrès d' une bonne administration, qu' à l' étendue de leur puissance et à la nature des pays qu' ils possédoient. Maîtres de l' Espagne, de l' Afrique, de l' Asie mineure, de la Perse et d' une partie de l' Inde, ils commencerent par échanger entr' eux d' une contrée

p8

à l' autre les denrées des différentes parties de leur vaste empire. Ils s' étendirent par degrés jusqu' aux Moluques et à la Chine, tantôt en négociants, tantôt en missionnaires, souvent en conquérants.

Bientôt les vénitiens, les génois et les arabes de Barcelone allerent prendre dans Alexandrie les marchandises de l' Afrique et de l' Inde, et les verserent en Europe. Les arabes, enrichis par le commerce et rassasiés de conquêtes, n' étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliotheque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts et les lettres, et ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison et l' industrie des hommes. On leur doit l' algebre, la chymie, des nouvelles lumieres en astronomie, des machines nouvelles, des remedes inconnus à l' antiquité. La poésie est le seul des beaux arts qu' ils ayent cultivé avec succès.

Dans le même temps, les sujets de l' empire grec avoient imité les manufactures de soie de l' Asie ; et ils s' étoient ouverts par Caffa et par la mer Caspienne, le commerce de l' Inde.

Les génois commençoient à le partager avec eux, et même le commerce des grecs tomboit avec leur empire, qui n' opposoit au fanatisme des arabes que la plus lâche bigoterie. Les moines y régnoient, et l' empereur demandoit pardon à Dieu du temps qu' il donnoit aux soins de l' empire. Il n' y avoit plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs, et l' on y disputoit sans cesse pour savoir s' il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d' un grand nombre d' isles, les grecs n' avoient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d' égypte et des sarrasins par le feu grégeois, arme vaine et précaire d' un peuple

sans vertu. Constantinople ne pouvoit protéger au loin son commerce maritime ; il fut abandonné aux génois, qui s' emparèrent de Caffa, dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l' empire prit dans les folles expéditions des croisades quelque chose des moeurs des grecs et des arabes. Elle connut leurs arts et leur luxe ; il lui devint difficile de s' en passer.

Les vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu' ils tiroient de l' orient. Les arabes eux-mêmes en porterent en France, en Angleterre, et jusqu' en Allemagne.

Ces nations étoient alors sans vaisseaux et sans manufactures ; on y gênoit le commerce, et on y méprisoit le commerçant. Cette classe d' hommes utiles n' avoit jamais été honorée chez les romains. Ils avoient traité les négociants à peu près avec le même mépris qu' ils avoient pour les histrions, les courtisans, les bâtards, les esclaves et les gladiateurs. Le système politique établi dans toute l' Europe par la force et l' ignorance des nations du nord, devoit nécessairement perpétuer ce préjugé d' un orgueil barbare. Nos peres insensés prirent pour base de leurs gouvernement un principe destructeur de toute société, le mépris pour les travaux utiles. Il n' y avoit de considéré que les possesseurs des fiefs, et ceux qui s' étoient distingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on sait, de petits souverains qui abusoient de leur autorité, et résistoient à celle du prince. Les barons avoient du faste et de l' avarice, des fantaisies, et fort peu d' argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états, et tantôt ils les rançonnoient. C' est dans ces temps barbares que se sont établis les droits de péage, d' entrée, de sortie, de passage,

de logements, d' aubaines, d' autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s' ouvroient ou se fermoient sous le bon plaisir du prince ou de ses vassaux. On ignoroit si parfaitement les plus simples éléments du commerce, qu' on avoit l' usage de fixer le prix des denrées. Les négociants étoient souvent volés, et toujours mal payés par les chevaliers et par les barons. On faisoit le commerce par caravanes ; on alloit en troupes armées jusqu' aux lieux où on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen

de se concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bâteleurs, de musiciens et de farceurs. Comme il n' y avoit alors aucune grande ville, et qu' on ne connoissoit ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sédentaires de la société privée, le temps des foires étoit celui des amusements, et ces amusements dégénéroient en dissolutions, qui autorisoient les déclamations et les violences du clergé. Les commerçants furent souvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des superfluités à ses tyrans, et qui s' associoient à des hommes dont les moeurs blessaient ses préjugés et son austérité grossiere.

Les juifs, qui ne tarderent pas à s' emparer des détails du commerce, ne lui donnerent pas de la considération. Ils furent alors dans toute l' Europe ce qu' ils sont encore aujourd' hui dans la Pologne et dans la Turquie. Ils se rendirent nécessaires aux marchands étrangers et aux nations européennes. Ils s' enrichirent aux dépens des chrétiens superstitieux, qui s' en vengerent par de cruelles persécutions. Le clergé déclara l' intérêt de l' argent, usuraire. Cette décision théologique sur un objet civil et politique frappa sur

p11

l' état, en portant coup au commerce. Les juifs pillés, persécutés, proscrits, inventerent les lettres de change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire, mais il étoit trop utile pour être aboli.

Un de ses effets fut de rendre les négociants plus indépendants des princes, qui les traitèrent mieux, dans la crainte qu' ils ne transportassent leurs richesses dans des pays étrangers.

La vanité donna quelque industrie aux françois dans le quatorzieme siecle. L' usage de porter leurs armoiries sur leurs habits fit faire quelques progrès à leurs manufactures, parce que des draps chargés d' armoiries étoient un luxe qu' on ne pouvoit tirer de l' étranger.

On fabriquoit d' assez beaux draps en Flandre.

On y fabriquoit aussi des tapisseries dont il en reste encore. Elles prouvent combien le dessein et la perspective étoient alors ignorés. Cependant cette industrie grossiere attiroit les marchands de l' Europe, et la Flandre devenoit l' entrepôt du commerce qui se faisoit entre Venise et les villes de la grande hanse.

Plusieurs villes s' étoient associées sur la mer

Baltique et dans l'Allemagne. Elles avoient obtenu ou acheté le privilege de se gouverner par leurs loix. Elles firent seules le commerce du nord, et devinrent puissantes. D'autres villes dans le reste de l'Europe, sans devenir comme les anséatiques des républiques indépendantes, obtinrent des privileges. Il n'y avoit auparavant de citoyens que la noblesse et les ecclésiastiques. Le reste étoit esclave. Mais on vit d'abord se former des corps de marchands, des corps de métier ; et ces associations acquirent du crédit, en acquérant des richesses. Les souverains eurent besoin d'elles, et

p12

les affranchirent. Ils les opposerent aux barons. On vit diminuer peu à peu l'anarchie et la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent des citoyens, et le tiers-état fut admis aux assemblées des peuples. Le président de Montesquieu fait honneur à la religion chrétienne de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie et des richesses dans le peuple, que les princes le compterent pour quelque chose. C'est quand les richesses du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une saine politique que le commerce amene toujours, et non l'esprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les esclaves de leurs vassaux, parce que ces esclaves, en cessant de l'être, devenoient des sujets. Il est vrai que le pape Alexandre III déclara que des chrétiens devoient être exempts de servitude ; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France et d'Angleterre, qui vouloient abaisser leurs vassaux. La religion chrétienne défend si peu la servitude, que dans l'Allemagne catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple est encore esclave, sans que l'église le trouve mauvais. Quelques citoyens, comme Jacques Coeur, étoient plus propres à faire respecter le tiers-état, que toutes les déclarations des papes. Jacques Coeur eût établi dans le quinzième siècle un commerce riche et solide dans le royaume de France, s'il eût été soutenu par le gouvernement contre l'envie des courtisans et la sottise de ses concitoyens. Il avoit un grand nombre de vaisseaux. Plus de trois cents facteurs conduisoient son commerce en Turquie, en Perse, en Afrique, en Italie et dans

le nord. Il étoit le particulier le plus riche de l' univers, et le plus utile à sa patrie, qui n' auroit pas chassé les anglois sans le secours qu' il prodiguoit à Charles VII. On supposa des crimes à ce grand homme. Aucun ne fut prouvé. On osa le dépouiller de ses biens et l' exiler, pour avoir fait présent d' un harnois au sultan de Babylone, et pour avoir rendu aux sarrasins un scélérateur, qu' ils avoient répété. Ses facteurs lui firent de nouveaux fonds avec lesquels il se retira dans l' isle de Chypre, où il acquit de nouvelles richesses. Sa retraite dans cette isle que possédoient alors les vénitiens, fut utile à cette république, que son commerce avoit allarmée.

Les beaux jours de l' Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Pise, Gênes, Florence, des républiques instituées par des loix sages. Les factions des guelfes et des gibelins, qui désoloient ces délicieuses contrées depuis tant de siècles, s' y étoient enfin calmées. Le commerce y fleurissoit, et devoit bientôt y amener les lettres. Venise étoit au comble de sa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ses voisins, réprimoit celle des mammelus et des turcs. Son commerce étoit supérieur à celui de l' Europe entière. Elle avoit une population nombreuse et des trésors immenses. Ses finances étoient bien administrées, et le peuple content. La république empruntoit des riches particuliers, mais par politique, et non par besoin d' argent. Les vénitiens ont été les premiers qui ayent imaginé d' attacher les sujets riches au gouvernement, en les engageant à placer une partie de leurs fortunes dans le fonds de l' état. Venise avoit des manufactures de soie, d' or et d' argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaisseaux : son orfèvrerie étoit la meilleure et presque la seule

de ce temps-là. On reprochoit aux habitants de se servir d' ustensiles et de vaisselle d' or et d' argent. Ils avoient cependant des loix somptuaires ; mais ces loix permettoient une sorte de luxe qui conservoit des fonds dans l' état. Le noble étoit à la fois économe et somptueux. L' opulence de Venise avoit ressuscité l' architecture d' Athènes. Enfin, il y avoit de la grandeur et déjà du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la noblesse étoit éclairée. Le gouvernement résistoit avec une fermeté sage aux entreprises des pontifes.

siamo veneziani poi cristiani, disoit un de leurs sénateurs. C' étoit l' esprit du sénat entier. Dès ce temps il avilissoit les prêtres, qu' il vaudroit mieux rendre utiles aux moeurs. Elles étoient plus fortes et plus pures chez les vénitiens que chez les autres peuples d' Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces misérables *condottieri* , dont les noms étoient si terribles, et dont les armes l' étoient si peu. Il régnoit de la politesse à Vénise ; et la société s' y trouvoit moins gênée par les inquisiteurs d' état, qu' elle ne l' a été depuis que la république s' est méfiée de la puissance de ses voisins et de sa foiblesse.

Il y avoit loin, au quinzieme siecle, du reste de l' Europe à l' Italie. En France, Louis Xi venoit d' abaisser les grands vassaux, de relever la magistrature, et de soumettre la noblesse aux loix. Le peuple françois, moins dépendant de ses seigneurs, devoit dans peu devenir plus industrieux, plus actif et plus estimable ; mais l' industrie et le commerce ne pouvoient fleurir subitement dans le pays qui venoit de persécuter Jacques Coeur. Les progrès de la raison devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, et sous le regne d' un prince livré à la

p15

plus vile superstition. Les barons n' avoient qu' un faste barbare. Leurs revenus suffisoient à peine pour entretenir à leur suite une foule de gentilshommes désœuvrés, qui les défendoit contre le souverain et les loix. La dépense de leur table étoit excessive, et ce luxe sauvage dont il reste encore trop de vestiges, n' encourageoit aucun des arts utiles. On eut alors cependant quelque idée de navigation. Doriote fit faire attention aux profits que les vénitiens et les villes anséatiques retiroient des vins, des huiles et des grains de France qu' ils venoient charger sur leurs vaisseaux, et qu' ils transportoient dans toute l' Europe. Il n' y avoit ni dans les moeurs, ni dans le langage, cette sorte de décence qui distingue les premieres classes des citoyens, et qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers, il régnoit parmi les grands de la grossiereté et de la rudesse. La nation avoit alors ce caractere d' inconséquence qu' elle a eu depuis, et qu' aura toujours une nation où les moeurs et les manieres ne seront pas d' accord avec les loix. Les conseils du prince donnoient des édits sans nombre, et souvent contradictoires ; mais le prince

dispensoit aisément d' obéir. Ce caractere de facilité dans les souverains a été souvent le remede à la légéreté avec laquelle les ministres de France ont donné et multiplié les loix.

L' Angleterre, moins riche et moins industrielle que la France, avoit des barons insolents, des évêques despotes, et un peuple qui se lassoit de leur joug. La nation avoit déjà cet esprit d' inquiétude qui devoit tôt ou tard la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractere à la tyrannie absurde de Guillaume Le Conquérant, et au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L' abus excessif de

p16

l' autorité avoit donné aux anglois une extrême défiance de leurs souverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu' avec crainte ; et ces sentiments transmis de race en race ont servi à leur faire établir depuis le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maisons de Lancastre et d' Yorck avoient entretenu le courage guerrier et l' impatience de la servitude ; mais elles avoient entretenu le désordre et la pauvreté. C' étoient les flamands qui fabriquoient alors les laines de l' Angleterre ; ses laines, son plomb, son étain étoient transportés sur les vaisseaux des villes anséatiques. Elle n' avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit de plus couverte d' une multitude de riches couvents et d' hôpitaux. Les nobles les moins riches passaient leur vie de couvent en couvent, et le peuple d' hôpitaux en hôpitaux. Ces établissements superstitieux maintenoient la paresse et la barbarie.

L' Allemagne, long-temps agitée par les querelles des empereurs et des papes, et par des guerres intestines, venoit de prendre une assiette plus tranquille. La bulle d' or avoit réglé les droits du chef et des membres de l' empire. Sigismond avoit établi le cadastre, et l' état venoit d' être divisé en cercles sous Maximilien I. L' ordre avoit succédé à l' anarchie ; et les peuples de cette vaste contrée, sans richesses, sans commerce, mais guerriers et cultivateurs, n' avoient rien à craindre de leurs voisins, et ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeste à la nature humaine, qu' il ne l' avoit été dans d' autres pays. En général, les différents princes de cette vaste contrée gouvernoient assez sagement leurs états. Ils abusoient peu de leur autorité, et

si la possession paisible de son héritage peut dédommager l' homme de la liberté, le peuple d' Allemagne étoit heureux. C' étoit dans les seules villes libres et alliées de la grande hanse qu' il y avoit du commerce et de l' industrie. Les mines d' Hanovre et de Saxe n' étoient pas connues. L' argent étoit rare ; le cultivateur vendoit à l' étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table et de nombreux équipages étoient le seul luxe. Les grands et le clergé s' y enivroient sans troubler l' état. On avoit de la peine à dégoûter les gentilshommes de voler sur les grands chemins. Les moeurs étoient féroces ; et jusques dans les deux siècles suivants, les troupes allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés, que par leur discipline et leur courage. Le nord étoit encore moins avancé que l' Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles et par les prêtres. Aucun des peuples qui l' habitoient n' avoient conservé cet enthousiasme de gloire que leur avoit autrefois inspiré la religion d' Odin, et ils n' avoient encore reçu aucune des loix sages que de meilleurs gouvernements ont données depuis à quelques-uns d' entr' eux. Leur puissance n' étoit rien, et une seule ville de la grande hanse faisoit trembler les trois couronnes du nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, et sous les loix de Frederic et de Gustave Vasa. Le siècle des révolutions avançoit à grands pas. La nature humaine alloit connoître de nouvelles lumières et la liberté ; mais il devoit en coûter des guerres et des crimes. Les turcs n' avoient ni la science du gouvernement, ni la connoissance des arts, ni commerce ; mais les janissaires étoient et sont encore la première milice du monde. Ces compagnons d' un despote

qu' ils font respecter et trembler, qu' ils couronnent et qu' ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverserent l' empire des grecs, infatués de théologie, hébétés par la superstition. Quelques habitants de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres et les arts, abandonnerent leur patrie subjuguée, et se réfugièrent en Italie ; ils y furent suivis par des artisans et des négociants. L' aisance, la paix, la

prospérité, cet amour de toutes les gloires, ce besoin de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernements, favorisoient dans le pays des anciens romains la renaissance des lettres, et les grecs apportèrent aux italiens plus de connoissances des bons modeles et l'amour de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée ; et si elle avoit été long-temps une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres et sans industrie, depuis les progrès du commerce et des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens ; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome qui presque toujours a eu dans chaque siècle l'esprit qui lui convenoit le mieux pour le moment, Rome sembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit si long-temps et si bien servie. Elle protégea les belles-lettres et les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raisonnement. Les prêtres les moins éclairés savent que l'image d'un dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse et la crainte, sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des temps où ces moyens n'ont plus que de foibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles veulent jouir ; ils craignent

p19

l'ennui, et ils cherchent les plaisirs avec passion. Quand les foires s'établirent, et lorsqu'à ces foires il y eut des jeux, des danses, des amusements, le clergé, qui sentit que ces dispositions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proscrivit ces jeux, excommunia les histrions ; mais lorsqu'il vit que ses censures n'étoient pas assez respectées, il changea de conduite : il voulut lui-même donner des spectacles. On vit naître les comédies saintes. Les moines de saint Denis, qui jouoient la mort de sainte Catherine, balancerent le succès des histrions. La musique fut introduite dans les églises ; on y plaça même des farces. Le peuple s'amusoit à la fête des foux, à celle de l'asne, à celle des innocents, qui se célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui se jouoient dans les places publiques. Souvent, pour son plaisir, on quitta les danses des égyptiennes pour la procession de la s Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, et qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence ; les

prêtres eurent une raison de moins de les censurer, et ils les tolérèrent. Ils avoient été long-temps les seuls hommes qui sussent lire ; mais ce mérite devenu plus commun, ne leur donnoit plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes, souverains paisibles et riches dans la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner sur les esprits. Ils protégerent les talents : ils honorèrent les grands artistes. Raphaël alloit être cardinal, lorsqu' il mourut. Pétrarque eut les honneurs du

p20

triomphe. Ce bon goût, ces beaux arts, ces plaisirs nouveaux pouvoient n' être pas conformes à l' esprit de l' évangile, mais ils paroissoient l' être aux intérêts des pontifes. Les belles-lettres décorent l' édifice de la religion. C' est la philosophie qui le détruit. Aussi l' église romaine, favorable aux belles-lettres et aux beaux arts, fut-elle opposée aux sciences exactes. On couronna les poètes, on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au capitole, si ces deux grands génies eussent été contemporains. Il étoit temps que la philosophie et les lettres arrivassent au secours de la morale et de la raison. L' église romaine avoit détruit, autant qu' il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme, qu' au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversoit les fondements de toute société, de toute vertu politique. Il avoit été long-temps établi, ainsi que l' opinion affreuse, qu' il est permis, qu' il est même ordonné de haïr, de persécuter ceux dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celles de l' église romaine. Les indulgences, especes d' expiations vendues pour tous les crimes, et si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir ; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion ; cet article de croyance où l' on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant ; la perversité de l' inquisition, les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes et de leurs favoris, dans les hommes sacrés destinés à servir de modele au peuple : toutes ces horreurs devoient faire de l' Europe un repaire de tigres ou

de serpents, plutôt qu' une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

p21

Ce zèle de la religion, qui tenoit lieu de tout mérite, et qui tantôt s' exhaloit en pratiques minutieuses, et tantôt en fureurs atroces, avoit cependant peu-à-peu tiré l' Espagne du joug des arabes. Ses différentes provinces venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand et d' Isabelle, et par la conquête de Grénade. L' Espagne étoit devenue une puissance qui s' égaloit à la France même. Son sol cultivé par des mahométans qui avoient fait part de leur industrie à leurs vainqueurs, étoit plus fertile encore que celui de la France. Les belles laines de Castille et de Leon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps, qui se vendoient dans toute l' Europe et même en Asie. Les efforts continuels que les espagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur et de la confiance. Leurs succès leur avoient élevé l' ame. Peu éclairés, ils avoient tout l' enthousiasme de la chevalerie et de la religion. Bornés à leur péninsule, et ne commerçant gueres par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisoient, ils avoient cet orgueil fastueux, qui, chez un peuple comme dans les particuliers, ne va pas avec des lumières. C' étoit la seule puissance qui eut une infanterie toujours subsistante ; et cette infanterie étoit admirable. Comme depuis plusieurs siècles les espagnols faisoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l' Europe. Les portugais avoient à peu près le même caractère ; leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille, et plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des algarves, elle fut délivrée des maures. Ce petit état eut quelques rois, qui furent de grands hommes. Ils établirent le bon ordre dans le royaume, et sans inquiétude au-dedans ni

p22

sur les frontières ; à la tête d' un peuple actif, généreux, intelligent seulement, entouré de voisins qui se déchiroient encore, ils formerent le projet d' étendre leur navigation et leur empire. Jean I eut plusieurs fils, qui tous vouloient se

signaler. Ce fut d'abord par des expéditions en Barbarie. Henri, le plus éclairé d'entr'eux, conçut le projet de faire des découvertes vers l'occident. Ce jeune prince mit à profit le peu d'astronomie que les arabes avoient conservée. Il établit à Sagres, ville des algarves, un observatoire, où il fit élever toute la noblesse qui composoit sa maison. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, et sentit le premier l'usage qu'on pouvoit faire de la boussole, qui étoit déjà connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes, qui se formerent sous ses yeux, découvrirent Madere en 1418. Un de ses vaisseaux s'empara des Canaries deux ans après. Le cap de Sierra-Leona fut bientôt doublé, et le Zaïre conduisit dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'au Congo. On fit dans ces contrées des conquêtes faciles et un commerce avantageux. Les petites nations qui les habitoient, séparées par des déserts impraticables, ne connoissoient ni le prix de leurs richesses, ni l'art de se défendre. Ces voyages donnerent de grandes espérances. Les revenus qu'on pouvoit tirer un jour des côtes de Guinée furent afferchés. Cette cupidité prématurée prouve que les princes qui faisoient faire ces découvertes, songeoient plus encore à augmenter leurs finances, que le commerce de leurs sujets.

Sous le regne de Jean II, prince éclairé, qui le premier rendit Lisbonne un port franc, et fit faire une application nouvelle de l'astronomie à

p23

la navigation, des portugais qu'il avoit envoyés doublerent le cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le cap Des Tempêtes ; mais le prince qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma le cap De Bonne-Espérance.

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir en 1497 une flotte de quatre vaisseaux, sous les ordres de *Vasco De Gama*. Cet amiral, après avoir essuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré sur des mers inconnues, aborda dans l'Indostan, près de onze mois après être sorti de la rade de Lisbonne.

L'Asie, dont l'Indostan forme une des plus riches parties, est un vaste continent, qui, selon les observations des russes, sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables, s'étend entre le quarante-troisième et le deux cent septième degré de

longitude. Entre les deux poles, elle s' étend depuis le soixante-dix-septieme degré de latitude septentrionale, jusqu' au dixieme de latitude méridionale. La partie de ce grand continent comprise dans la zône tempérée entre le trente-cinquieme et le cinquantieme degré de latitude, paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue tant au nord qu' au midi par deux grandes chaînes de montagnes qui courent presque depuis l' extrémité occidentale de l' Asie-Mineure, et des bords de la mer Noire, jusqu' à la mer qui baigne les côtes de la Chine et de la Tartarie à l' orient. Ces deux chaînes sont liées entr' elles par d' autres chaînes intermédiaires qui sont dirigées du sud au nord. Elles se prolongent tant vers la mer du Nord que vers celles des Indes et de l' orient par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui baignent ces vastes régions.

p24

Telle est la grande charpente qui soutient la majeure partie de l' Asie. Dans l' intérieur de ce pays immense, la terre brûlée par l' ardeur du soleil, n' est qu' une cendre fluide, qui coule au gré des vents. On n' y trouve aucun vestige de pierre calcaire ni de marbre. Il n' y a ni coquilles petrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du barometre se joignent à tous ces phénomènes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l' Asie, auquel on a donné dans les derniers temps, le nom de petite Bucharie. C' est de l' espece de ceinture qui environne cette vaste et ingrate région que partent des sources abondantes et fort multipliées qui coulent en différents sens. Ces fleuves qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l' Asie des portions de cette masse inépuisable de terrain, forment autant de barrières contre les mers qui pourroient gagner les côtes, et assurent à ce continent une consistance, une durée, que les autres ne sauroient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparoître plusieurs fois sous les eaux, avant de souffrir lui-même aucune atteinte. Si des montagnes et des rivières de l' Asie, on passe à ses mers, il s' en trouvera plusieurs. La Méditerranée et la mer Noire qui en baignent les parties occidentales, sont trop connues pour qu' il soit nécessaire de s' y arrêter. Il en est de même de la mer Caspienne. Nous ferons seulement observer à l' égard de cette dernière, qu' il paroîtroit

par des observations faites sur le barometre pendant un an à Astracan, et rapportées par M Gmelin, que sa surface est au-dessous du niveau de celles de l'océan et de la Méditerranée. Des observations plus nombreuses et continuées plus

p25

long-temps vérifieront tôt ou tard ce fait important. La mer glaciale, qui baigne les côtes septentrionales de la Sibirie, est impraticable, selon les relations des russes. Ils prétendent même que, quelques efforts qu' on ait fait jusqu' ici, on n' a pu doubler la pointe qui est entre les rivières de Peasiga et de Lamura, à cause de la grande quantité de glaces qui s' y rassemblent continuellement. Ils disent aussi que, quoiqu' on soit parvenu quelquefois à doubler le cap Szalaginski, cependant le passage qui le sépare de l' Amérique est presque toujours fermé par des glaces, d' où ils semblent vouloir conclure, qu' on ne doit pas espérer de trouver jamais par cette route un passage bien facile vers la mer du sud. Mais leurs relations sont accompagnées de circonstances qui font soupçonner que quelque raison politique les empêche de publier tout ce qu' ils savent sur ces mers.

La mer qui baigne les parties méridionales de l' Asie, et qu' on appelle la mer des Indes, est séparée, selon M Buache, de la grande mer du midi par une chaîne de montagnes marines qui commence à l' isle de Madagascar, et qui continuant jusqu' à celle de Sumatra, comme le démontrent les isles, les bas-fonds et les rochers qui se trouvent dans toute cette étendue, va rejoindre la terre de Diemen et de la Nouvelle Guinée. Ce savant, à qui la géographie physique doit beaucoup, considère la mer comprise entre cette chaîne et la partie méridionale de l' Asie, comme divisée en trois grands bassins, dont les limites sont en effet assignées par la nature.

Le premier de ces bassins, qui est situé à l' occident, est celui de l' Arabie et de la Perse. Il est terminé au midi par cette chaîne d' isles qui,

p26

depuis le cap Comorin et les Maldives, s' étend jusqu' à l' isle de Madagascar. Il forme en s' enfonçant

dans les terres, deux grands golphes, le sein Persique et la mer Rouge. Le second est le golphe de Bengale ; le troisieme est le grand archipel, qui contient les isles de la Sonde, les Moluques et les Philippines : c' est comme un massif qui joint l' Asie au continent austral, lequel soutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer et ce grand archipel, est un bassin particulier formé à l' orient par une chaîne de montagnes marines, qui s' étend depuis les isles Marianes jusqu' à celle du Japon. à ces bassins, on en peut joindre un cinquieme formé par la chaîne des isles qui du nord du Japon va joindre la pointe méridionale de la presqu' isle de Kamzatca, et qui renferme la mer dans laquelle se jette le fleuve Amur ; mer qui doit être bien peu profonde, si, comme on le rapporte, l' embouchure de ce fleuve est impraticable par la grande quantité de bambous qui y croissent.

La mer orientale, qui sépare de l' Amérique la mer d' Asie, n' est pas assez connue pour nous inviter à pousser plus loin la description de cette partie du monde où les richesses du sol de l' industrie ont de tout temps attiré tant de peuples. Les détails géographiques qu' on vient de voir doivent suffire ; mais il n' en falloit pas moins pour diriger et pour fixer l' attention sur ce beau continent. Entrons-y par l' Indostan, où le commerce nous appelle.

Quoique par le nom générique d' Indes orientales, on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d' Arabie et du royaume de Perse, l' Indostan n' est que le pays renfermé entre l' Indus et le Gange, deux fleuves célèbres

p27

qui vont se jeter dans les mers des Indes à une distance immense l' un de l' autre. Ce long espace est traversé par une chaîne de hautes montagnes, qui le coupant par le milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

La nature a tellement diversifié la température du climat et l' influence des éléments sur ces deux côtes si voisines, que tandis que les pluies regnent sur l' une, on jouit sur l' autre d' un temps tout-à-fait serein. La seule épaisseur des montagnes y sépare l' été de l' hiver.

Comme dans la plus grande partie de l' Indostan, ce n' est pas tant le cours du soleil, que ce sont les pluies qui reglent les saisons, par le mot

d' hiver il faut entendre seulement cette saison de l' année, où des nuages poussés avec violence par les vents vers les montagnes, s' y brisent et se résolvent en pluies accompagnées de fréquents orages. Ces eaux forment des torrents qui se précipitent, qui grossissent les rivières et qui inondent les plaines ; le ciel est alors chargé de vapeurs, et les nuits sont d' une obscurité affreuse. Cette saison n' a d' ailleurs rien de rigoureux, et elle est si peu froide, que c' est le temps où la plupart des fruits parviennent à leur maturité, et où les plantes et les fleurs ont le plus de fraîcheur.

La mouçon sèche mérite bien mieux le nom d' été. Dans tout le cours de cette saison, on découvre à peine un nuage dans l' atmosphère. Les vents de mer et de terre regnent alternativement, les premiers pendant le jour, et les autres pendant la nuit. Quelques calmes succèdent par intervalles, et le pays est alors dévoré par des chaleurs brûlantes.

p28

La diversité des saisons ou mouçons est plus remarquable encore sur les deux mers. Tandis que les plus fidèles bâtiments voguent sur l' une avec une tranquillité qui rend presque inutile la science des pilotes, les vaisseaux les plus solidement construits ne résistent pas sur l' autre aux affreuses tempêtes qui la bouleversent sans intervalle. Les navigateurs étrangers préviennent les inconvénients de cette mouçon orageuse en se retirant chez eux. Les naturels du pays instruits, par des expériences répétées, qu' il n' y a pas de sûreté, même dans les ports, tirent leurs bâtiments à terre, et les mettent sur des chantiers ou dans des arsenaux pour les conserver. Cette dangereuse saison dure au Malabar depuis la fin d' avril jusques dans le mois de septembre. Les vents du sud, qui regnent pendant ce temps-là sur la côte de Coromandel, y finissent du 15 au 30 octobre, et font place aux vents du nord qui y excitent les mêmes ravages. La mouçon est ordinairement moins orageuse, lorsqu' elle a commencé par des ouragans et de violentes tempêtes. La possibilité ou l' impossibilité de tenir la mer ont d' ailleurs leurs degrés et leurs différences, suivant la position des côtes et des parages. On voit par-là qu' il faut aux meilleurs observateurs une longue suite d' expériences pour acquérir sur la navigation de ces mers, des connaissances un peu sûres.

La philosophie et l'histoire se sont long-temps occupées de ces contrées célèbres, et leurs conjectures ont prodigieusement reculé l'époque de l'existence des indiens. En effet, soit que l'on consulte les monuments historiques, soit qu'on considère la position de l'Indostan sur le globe, en admettant le mouvement progressif de la mer d'orient en occident, on conviendra que c'est

p29

un des pays de la terre le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos sciences va se perdre dans son histoire. Les grecs alloient s'y instruire avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçants y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent les progrès de l'industrie chez les indiens, dans le temps que le reste du monde étoit encore désert ou sauvage. Les arabes emprunterent leurs chiffres, qu'ils nous transmirent. En général, ne peut-on pas assurer que le climat le plus favorable à l'espèce humaine est le plus anciennement peuplé ? Un air pur, un climat doux, un sol fertile, et qui produit presque sans culture, ont dû rassembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu se multiplier, et s'étendre dans des climats affreux où il a fallu lutter sans cesse contre la nature ; si des sables brûlants et arides, des marais impraticables, des glaces éternelles ont reçu des habitants ; si nous avons peuplé des forêts et des déserts, où il falloit se défendre des éléments, des bêtes féroces et de nos semblables ; avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses, où l'homme, exempt de besoin, n'avoit que des plaisirs à désirer, où jouissant sans travail et sans inquiétudes des meilleures productions et du plus beau spectacle de l'univers, il pouvoit s'appeler à juste titre l'être par excellence, et le roi de la nature ? Telles étoient les rives du Gange et les belles contrées de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, fournissent une nourriture saine et rafraîchissante, donnent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire ; dans

p30

l' Inde, elles partagent avec leur maître l' abondance et la sûreté. Aujourd' hui même que la terre devrait y être épuisée par les productions de tant de siècles, et par leur consommation dans des terres étrangères, l' Indostan, si l' on en excepte un petit nombre de lieux ingrats et sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

Si le physique de ces contrées fut un spectacle nouveau pour les portugais, le moral ne leur parut pas moins extraordinaire. Ils les trouverent habitées par plusieurs peuples, dont la religion et les moeurs étoient différentes. Les naturels du pays, les indigènes, étoient les descendants de ces anciens brahmanes si fameux du temps des grecs, et dont l' origine se perd dans la plus haute antiquité.

Brama, qui, selon quelques indiens, étoit un être fort élevé au-dessus de la nature de l' homme, et qui, selon l' opinion la plus vraisemblable, n' est qu' un être symbolique qui signifie la sagesse de Dieu, fut le grand législateur de l' Inde. C' est à lui qu' on attribue ces livres sacrés, dont l' original s' est perdu, mais dont il reste un commentaire dans une langue entendue seulement de quelques brahmines.

Ce livre leur ordonne de croire un être suprême, qui a créé une gradation d' êtres, les uns supérieurs, les autres inférieurs à l' homme. Il leur ordonne de croire l' immortalité de l' ame, les récompenses et les châtimens de l' autre vie, la transmigration des ames. Voilà le dogme primitif de leur religion.

La morale y est exposée non-seulement par des préceptes, mais aussi par des emblèmes qui ont été chez le peuple l' origine de l' idolâtrie. On a perdu l' explication de la plupart de ces

p31

allégories. L' image en reste, et elle est devenue un objet de culte.

Les brahmines, qui seuls entendent la langue du livre sacré, font de son texte l' usage qu' on a fait de tout temps des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l' imagination, l' intérêt, les passions et le faux zèle leur suggerent. Ces fonctions exclusives d' interprètes de la religion leur ont donné sur les peuples un pouvoir sans bornes, tels que doivent l' avoir des imposteurs et des fanatiques sur des hommes qui n' ont pas la force d' écouter leur raison et

leur cœur.

Depuis l' Indus jusqu' au Gange, tous les peuples reconnoissent le vedam pour le livre qui contient les principes de leur religion, et cependant fort peu ont la même. La plupart même different entr' eux sur les principes fondamentaux. L' esprit de dispute et d' abstraction qui gâta pendant tant de siècles la philosophie scholastique dans nos écoles, a fait bien plus de progrès dans celles des bramines, et mis beaucoup plus d' absurdités dans leurs dogmes, que le mélange du platonisme dans les nôtres.

Dans tout l' Indostan, les loix politiques, les usages, les manieres mêmes font partie de la religion, parce que tout vient de Brama, interprête de la divinité.

On pourroit croire que ce Brama étoit souverain, parce qu' on trouve dans ses institutions religieuses une intention d' inspirer aux peuples une profonde vénération, un grand amour pour leur pays, et qu' on y voit l' envie de corriger le vice du climat. Peu de religions semblent avoir été aussi propres que la sienne aux pays pour lesquels elles ont été instituées.

p32

C' est de lui que les indiens tiennent ce respect prodigieux qu' ils ont encore pour les trois grands fleuves de l' Indostan, l' Indus, le Kistnars et le Gange.

C' est lui qui a rendu sacré l' animal le plus nécessaire à la culture des terres, et la vache dont le lait est une nourriture si saine dans les pays chauds.

On lui attribue la division du peuple en quatre classes ; les bramines, les gens de guerres, les laboureurs et les artisans. Ces classes sont subdivisées.

Il y a différentes classes de bramines. Ils sont dépositaires de la religion, et disposent de l' opinion des hommes, qui jurent par la tête de ces prêtres, et leur baisent les pieds.

Les uns vivent dans la société, et sont communément des frippons. Persuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, et n' étant pas soumis à la juridiction civile, ils n' ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compassion, de cette charité si ordinaire dans le doux climat de l' Inde.

Les autres vivent éloignés de la société, et ce sont des imbécilles ou des enthousiastes livrés à

l'oisiveté, à la superstition, au délire de la métaphysique. On retrouve dans leurs disputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphysiciens, la substance, l'accident, la priorité, la postériorité, l'immutabilité, l'indivisibilité, l'ame vitale et sensitive : avec cette différence que ces belles découvertes sont très-anciennes dans l'Inde, et qu'il n'y a que fort peu de temps que Pierre Lombard, saint-Thomas, Leibnitz, Mallebranche, étonnoient l'Europe par la fécondité de leur génie, à trouver toutes ces rêveries.

p33

Comme nous avons pris cette méthode de raisonner par abstraction, des philosophes grecs sur lesquels nous avons bien renchéri, on peut croire que les grecs eux-mêmes devoient ces connoissances ridicules aux indiens, à moins qu'on n'aime mieux supposer que les principes de la métaphysique étant à la portée de toutes les nations, l'oisiveté des bramines et de nos moines a produit les mêmes effets en Europe et en Asie, sans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication. La classe des hommes de guerre est formée par les rajass à la côte de Coromandel, et par les nairs à celle de Malabar. Il se trouve ailleurs des peuples entiers, tels que les canarins et les marattes, qui se permettent cette profession ; soit qu'ils descendent de quelques tribus originellement vouées aux armes, soit que le temps et les circonstances aient altéré parmi eux les institutions primitives. La troisième classe est celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnaissance de leurs concitoyens. Ils sont laborieux, industrieux ; ils entendent parfaitement l'usage de distribuer les eaux, et de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle est susceptible. Ils sont dans l'Inde ce que sont presque par-tout les hommes de cet état : les plus honnêtes et les plus heureux des hommes, lorsqu'ils ne sont ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. La classe des artisans se subdivise en autant de classes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de ses parents ; voilà pourquoi l'esclavage et l'industrie s'y sont perpétués de concert, et y ont conduit les arts au plus haut

p34

degré où ils puissent atteindre avec du travail et de la patience, sans le secours du goût et de l'imagination, qui ne naissent gueres que de l'émulation et de la liberté.

Outre ces tribus, il y en a une cinquieme, qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent, ont les emplois les plus vils de la société ; ils enterrent les morts, ils transportent les immondices. Ils sont dans une telle horreur, que si l'un d'eux oseroit toucher un homme d'une autre classe, celui-ci a le droit de le tuer sur le champ. On les nomme parias. Il y a dans le Malabar une autre espece d'hommes appellés poulichis, qui sont condamnés à plus d'opprobres et de malheurs. Ils habitent les forêts, ils ne peuvent se bâtir des cabanes, et sont obligés de construire des nids sur des arbres. Lorsqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes pour exciter la commisération des passants. Alors les plus charitables des indiens vont déposer du riz ou quelqu'autre aliment au pied d'un arbre, et se retirent au plus vite, pour que le malheureux affamé vienne le prendre, sans rencontrer son bienfaiteur, qui se croiroit souillé par son approche.

Toutes ces classes sont séparées à jamais par des barrières insurmontables. Elles ne peuvent ni se marier, ni habiter, ni manger ensemble. Quiconque viole cette règle, est chassé de la tribu qu'il a dégradée.

Mais tout change lorsqu'ils vont en pèlerinage au grand temple de Jagrenat, le temple de l'être suprême. Là, le bramane, le raja ou naïr, le laboureur et l'artisan présentent ensemble leurs offrandes, boivent et mangent ensemble. C'est là qu'on les fait souvenir que les distinctions de la naissance sont d'institution humaine, et que

p35

tous les hommes sont des frères, enfants du même dieu.

Quoique les livres sacrés des indiens n'offrent rien de ce merveilleux qui éblouit quelquefois dans la théologie grecque, leur mythologie est aussi décousue que celle de presque tous les peuples. On n'y voit pas en particulier la liaison de leurs principes religieux, avec ces diverses classes qui font la base de leur gouvernement. Le shaster, que quelques-uns regardent comme un commentaire du vedam ; d'autres comme un livre original,

et dont on vient de publier un extrait en Angleterre, a jetté un peu de jour sur cette matiere. L' éternel, dit ce livre, concentré dans la contemplation de son essence, forme la résolution de créer des êtres qui puissent participer à sa gloire. Il dit, et les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur, et l' harmonie régnoit dans le ciel, lorsque deux de ces esprits se révolterent, et en entraînent d' autres par leur exemple. Dieu les précipita dans un séjour de tourments, et ne les en retira qu' à la priere des anges fideles, et à des conditions qui les remplirent de joie et de terreur. Les rebelles furent condamnés à subir sous différentes formes, dont la plus basse des quinze planettes, des punitions proportionnées à l' énormité de leur premier crime. Ainsi chaque ange subit d' abord sur la terre quatre-vingt-sept transmigrations avant d' animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes transmigrations sont un état d' expiation ; d' où on passe à un état d' épreuve, c' est-à-dire, que l' ange transmigre du corps de la vache dans un corps humain. C' est là que le créateur étend ses facultés intellectuelles, et sa liberté, dont le bon

p36

ou le mauvais usage avance ou recule l' époque de son pardon. Le sage va se rejoindre en mourant à l' être suprême. Le méchant recommence son temps d' expiation.

Ainsi, suivant cette tradition du shaster, la métempsychose est un vrai châtement, et les ames qui animent la plupart des substances vivantes, ne sont que des êtres coupables. Cette opinion sur la transmigration des ames n' est pas, sans doute, universellement adoptée dans l' Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique, et d' un caractere dur. Il est vraisemblable que ce dogme fut bien différent dans son origine. En effet, il est naturel de penser que ce ne fut d' abord qu' une idée flatteuse et consolante pour l' humanité, qui s' accredita facilement dans un pays, où les hommes jouissant d' un ciel délicieux et d' un gouvernement modéré, commencerent à s' appercevoir de la briéveté de la vie. Un systême, qui la prolongeoit au-delà de ses bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réussir. Il est si doux à un vieillard qui sent échapper tout ce qu' il a de plus cher, d' espérer qu' il jouira encore, et que sa destruction n' est qu' un passage

à une autre existence. Il est si consolant pour celui qui le perd, de penser qu' en le quittant, il ne perd pas le bonheur d' être. En vain une religion mystique voudrait-elle substituer à cette espérance, celle des plaisirs spirituels et d' une béatitude céleste : les hommes préfèrent naturellement à ces idées vagues et abstraites la jouissance des sensations qui ont déjà fait leur bonheur ; et la simplicité des indiens dut trouver plus de douceur à vivre sur une terre qu' ils connoissoient, que dans un monde métaphysique, qui fatigue l' imagination sans la satisfaire. C' est ainsi que le dogme

p37

de la métempsyose a dû s' établir et s' étendre. En vain la raison se révoltoit contre cette illusion ; en vain elle disoit que, sans la mémoire, il n' y a ni continuité, ni unité d' existence, et que l' homme, qui ne se souvient pas d' avoir existé, n' est pas différent de celui qui existe pour la première fois ; le sentiment adopta ce que la raison rejettoit. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des mensonges agréables ! Le shaster a rendu le dogme de la métempsyose plus triste, sans doute pour le faire servir d' instrument et de soutien à la morale qu' il falloit établir. C' est, en effet, d' après cette transmigration envisagée comme punition, qu' il expose les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux sont la charité, l' abstinence de la chair des animaux, l' exactitude à suivre la profession de ses pères. Ce préjugé dominant sur lequel il paroît que toutes les sectes sont d' accord malgré la différence des opinions sur son origine, n' a d' exemple que chez les anciens égyptiens, dont les institutions ont sans doute avec celles des Indes des rapports historiques que nous ne connoissons plus. Mais les loix d' égypte, en distinguant les conditions, n' en avilissoient aucune ; au-lieu que les loix de Brama, peut-être par l' abus qu' on en a fait, semblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur et à l' infamie. Il y a apparence que les Indes étoient presque aussi civilisées qu' elles le sont aujourd' hui, lorsque Brama y donna des loix. Aussi-tôt qu' une société commence à prendre une forme, elle se trouve naturellement divisée en plusieurs classes, suivant la variété et l' étendue de ses arts et de ses besoins. Brama voulut sans doute donner à ces différentes professions une consistance politique, en

les consacrant par la religion, et en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors, sans prévoir qu' il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient dans la suite donner lieu à de nouveaux métiers. Aussi, à en juger par l' exactitude religieuse que les indiens ont même aujourd' hui à observer les loix de Brama, on peut assurer que, depuis ce législateur, l' industrie n' a fait aucun progrès chez ces peuples, et qu' ils étoient à peu près aussi civilisés qu' ils le sont aujourd' hui, lorsqu' ils reçurent ces institutions. Cette observation suffira pour donner une idée de l' antiquité de ce peuple, qui n' a rien ajouté à ses connoissances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre et quelques autres castes peuvent manger de la vénaison et du mouton. Le poisson est permis à quelques laboureurs et à quelques artisans. D' autres ne se nourrissent que de lait et de végétaux. Tous les brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général, ces peuples sont d' une extrême sobriété, mais plus ou moins étroite, selon qu' ils sont d' une profession plus ou moins laborieuse.

On les marie dès leur enfance, et les femmes y sont d' une fidélité inconnue chez les autres nations. Quelques castes des plus relevées ont le privilege d' avoir plusieurs femmes. On sait que celles des brames se brûlent à la mort de leurs époux. Il semble qu' elles soient les seules à qui la loi l' ordonne ; mais d' autres femmes ont voulu les imiter par une suite de ce point d' honneur qui fait par-tout tant de victimes. Cette distinction n' est point, dit-on, de Brama lui-même. Elle paroît l' ouvrage de quelque bramane, qui a porté la jalousie

au-delà du tombeau. Ce caractere d' une jalousie si cruelle et si recherchée est assez ordinaire aux esprits superstitieux, et aux hommes qui se font un mérite essentiel de l' austérité des moeurs, et de ce qu' ils appellent une extrême pureté. Ces peuples sont doux, humains, et ils connoissent peu les passions qui nous agitent. Ils préviennent l' amour, et l' ignorent. Quelle ambition peuvent avoir des hommes destinés à rester dans

le même état ? Ils aiment les travaux paisibles, ou l'oisiveté. On leur entend souvent citer un passage d'un de leurs livres favoris : *il vaut mieux être assis que marcher ; il vaut mieux dormir que veiller ; mais la mort est au-dessus de tout* .

Leur tempérance et la chaleur excessive du climat affoiblissent leur corps, et contribuent à éteindre en eux les passions. Ils n'ont guères que l'avarice, passion des corps foibles et des petites âmes.

La caste des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du septentrion, et la presque île n'est guères habitée que par des tribus inférieures ;

delà vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer ont trouvé si peu de résistance. On doit faire observer à quelques philosophes, qui prétendent que l'homme est un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande sont plus robustes, plus courageux, plus animés, et vivent plus long-temps que les hommes des autres classes, qui se nourrissent de végétaux. Cependant c'est une différence assez constante entre les habitants du nord et ceux du midi, pour qu'on ne l'attribue pas uniquement aux aliments. Le froid d'une part, l'élasticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail et d'exercice, une vie plus variée, donnent plus de faim et de force, de résistance et d'activité,

p40

de ressort et de durée aux organes. La chaleur du midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre sans agir, une transpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaisir et de mollesse, un genre de vie sédentaire, et toujours la même ; tout cela fait qu'on vit et meurt plutôt. Du reste, on voit que l'homme, sans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats d'une manière analogue à la diversité des besoins qu'ils font naître : chasseur, ictiophage, frugivore, pasteur, laboureur, selon l'abondance ou la stérilité de la terre.

La religion de Brama étoit divisée, et l'est encore en quatre-vingt-trois sectes, qui conviennent entr'elles sur quelques points principaux, ne disputent pas sur les autres, et vivent en paix. Elles y vivent même avec les hommes de toutes les religions, parce que la leur ne prescrit pas de faire des conversions. Elle est plutôt exclusive. Ils admettent rarement des étrangers à leur culte, et c'est toujours avec une extrême répugnance. C'étoit

assez l' esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les égyptiens, les juifs, les grecs et les romains. Cet esprit a fait moins de ravages que celui des conversions ; mais il s' oppose cependant à la communication des hommes : c' est une barriere de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées, qu' à la facilité de satisfaire tous leurs besoins, les indiens joignent un caractere compatissant, une morale qui les éloigne également de la persécution et de l' esprit de conquêtes, on ne peut s' empêcher de remonter en gémissant jusqu' à la source de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie

p41

de la nation les privileges et l' autorité, et rassemblé sur la tête du reste des habitants les calamités et l' infamie. Quelle est la cause de cet étrange délire ? N' en doutons point ; c' est la même qui perpétue sur ce globe déplorable les malheurs de tous les peuples. Il suffit qu' une nation heureuse et peu éclairée adopte une premiere erreur que l' ignorance accrédite, bientôt cette erreur devenue générale va servir de base à tout le système moral et politique ; bientôt les penchants les plus honnêtes vont se trouver en contradiction avec les devoirs. Pour suivre le nouvel ordre moral, il faudra sans cesse faire violence à l' ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les moeurs les contradictions les plus étonnantes, et la nation ne sera plus qu' un assemblage de malheureux qui, passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour, en se plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, si vous en exceptez peut-être quelques républiques de sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine, et étouffé jusqu' à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l' oppression et la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenant en propriété à un petit nombre d' hommes qui les oppriment. Tels sont les funestes progrès de la premiere erreur, que l' imposture a jettée ou nourrie dans l' esprit humain. Puissent les vraies lumieres faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n' ont besoin que de les sentir pour les reprendre. Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c' est à vous seuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d' éclairer vos freres, et soyez persuadés que la vérité est encore

plus facile à reprendre que l' erreur. Les hommes

p42

intéressés par l' espoir du bonheur vous écouteront avidement. Des millions d' esclaves sont prêts à exterminer leurs femmes aux premiers ordres de leurs maîtres ; il ne faudroit qu' un mot peut-être pour donner un autre objet à leur valeur. Révélez tous les mysteres qui tiennent l' univers à la chaîne et dans les ténèbres, et que s' appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois vengent enfin la gloire de l' espece humaine.

Outre les indigenes, les portugais trouverent encore dans l' Inde des mahométans : c' étoient des descendants d' arabes, qui avoient fait dans ces contrées des incursions ou des établissemens. Les uns se livroient aux plaisirs du serrail : les autres, en plus grand nombre, étoient les facteurs des arabes et des égyptiens, qui, à l' arrivée des portugais, se trouvoient les maîtres du commerce de l' Inde. Ils étoient répandus dans toute l' Asie et sur les côtes d' Afrique. Ils avoient fondé des colonies. Ils étoient maîtres de plusieurs places ; et dans les villes soumises aux souverains du pays, ils s' étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la poligamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence. Ils étoient bien traités par les princes qui vouloient avoir des relations d' affaires avec l' égypte et avec l' Arabie. C' étoient les peuples les plus corrompus de l' orient. Ce sont eux que les européens appellent communément les maures indiens, ou simplement les maures.

Ces mahométans arabes, apôtres et négociants tout à la fois, avoient étendu leur religion, en achetant beaucoup d' esclaves, auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis, et leur avoir enseigné leurs dogmes. Leur fierté ne leur

p43

permettoit pas de mêler leur sang avec celui de ces affranchis, qui formerent avec le temps un peuple particulier sur la côte de la presqu' isle des Indes, depuis Goa jusqu' à Madras. On les distingue encore aujourd' hui sous le nom de mapoulés, dans le Malabar, et sous celui de choulis, au Coromandel. Ils ne savent ni le persan, ni l' arabe, ni le maure, et leur seule

langue est celle des contrées où ils vivent. Ils sont la plupart livrés au commerce, et ne professent qu' un mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions indiennes.

L' Indostan, que la force a depuis réuni presque entièrement sous un joug étranger, étoit partagé à l' arrivée des portugais entre les rois de Cambaye, de Delhi, de Decan, de Narzingue et de Calicut, qui comptoient tous plusieurs souverains plus ou moins puissants parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu sous le nom de Zamorin, qui répond à celui d' empereur, que par celui de sa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, et étendoit sa domination dans tout le Malabar.

Ces avantages avoient rendu Calicut le plus riche entrepôt de ces contrées. Les pierres précieuses, les perles, l' ambre, l' ivoire, la porcelaine, l' or, l' argent, les étoffes de soie et de coton, l' indigo, le sucre, toutes sortes d' épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté de tout l' orient. Une partie de ces richesses y arrivoit par mer ; mais comme la navigation n' étoit pas aussi sûre, aussi animée qu' elle l' a été depuis, il en venoit aussi beaucoup par terre sur des boeufs ou des éléphants. Gama, instruit de ces particularités à Mélinde,

p44

où il avoit touché, y prit un pilote habile, et se fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus florissant. Il y trouva heureusement un maure de Tunis qui entendoit la langue des portugais, et qui, frappé des grandes choses qu' il avoit vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mauzaïde à servir de tout son pouvoir des étrangers qui s' abandonnoient à lui sans réserve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec le roi son maître. On étoit près de conclure, lorsque les musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l' activité et les lumières. Ce qu' ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l' esprit du prince, qu' il prit la résolution de faire périr les navigateurs auxquels il avoit fait d' abord un si bon accueil.

Gama, averti de ce changement par son fidele

guide, renvoya son frere sur ses vaisseaux. *quand vous apprendriez, lui dit-il, qu' on m' a chargé de fers, ou qu' on m' a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me secourir ou de me venger. Mettez sur le champ à la voile, et allez instruire le roi des détails de notre voyage .* Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le Zamorin n' osa pas ce qu' il pouvoit, ce qu' il vouloit même ; et l' amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques représailles exercées à propos, lui firent rendre les marchandises et les ôtages qu' il avoit laissés dans le Calicut ; et il reprit la route de l' Europe. On ne peut exprimer quelle joie son retour répandit dans Lisbonne. On s' y voyoit au moment

p45

de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, aussi dévot qu' avide, se flattoit en même-temps d' étendre sa religion par la persuasion et même par les armes. Les papes, qui ne manquoient pas l' occasion d' établir qu' ils étoient les maîtres de la terre, donnerent au Portugal toutes les côtes qu' il découvroit dans l' orient, et remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes. On se présentoit en foule pour monter sur les nouvelles flottes destinées au voyage des Indes. Treize vaisseaux portugais arriverent devant Calicut, sous les ordres d' Alvarés Cabral, et ramenerent au Zamorin quelques-uns de ses sujets qu' avoit enlevés Gama. Ces indiens se louerent des traitements qu' ils avoient reçus ; mais ils ne concilierent pas pour long-temps l' esprit du Zamorin. Les maures prévalurent : le peuple de Calicut, séduit par leurs intrigues, massacra une cinquantaine de portugais. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaisseaux arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, et delà se rendit à Cochin, et ensuite à Cananor. Les rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, lui offrirent de l' or et de l' argent, et lui proposerent de s' allier avec lui contre le Zamorin dont ils étoient tributaires. Les rois d' Onor, de Coulan, quelques autres princes, firent dans la suite les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d' être déchargés du tribut qu' ils payoient au Zamorin, de reculer les frontieres de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l' Asie. Cet aveuglement général procura aux portugais dans tout le Malabar une si grande supériorité, qu' ils

n' avoient qu' à se montrer pour donner la loi.
Nul souverain n' obtenoit leur alliance, qu' en se

p46

reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu' en souffrant qu' on bâtit une citadelle dans sa capitale, qu' en livrant ses marchandises au prix fixé par l' acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu' après les portugais, et personne ne naviguoit dans ces mers qu' avec leurs passeports, qu' ils faisoient payer fort cher. Les combats qu' il falloit livrer n' interrompoient gueres leur commerce. Un petit nombre d' entr' eux dissipoient des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient par-tout, et par-tout leur cédoient la victoire. Bientôt les vaisseaux des maures, ceux du Zamorin et de ses vassaux n' oserent plus paroître. Les portugais, vainqueurs dans l' orient, envoyoient à tous moments des vaisseaux dans leur patrie pour y porter des richesses et la renommée de leurs victoires. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l' Europe apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandises de l' Inde, parce que les portugais, qui les alloient chercher directement, les donnoient à un plus bas prix que les négociants qui les recevoient par des voies détournées. Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât ou affermît ce qui n' avoit été jusqu' alors que l' ouvrage du hazard, d' une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un système de domination et de commerce assez étendu, pour embrasser tous les objets ; mais si bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu' on se proposoit d' établir, se fortifiassent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puisé des lumieres dans les relations qui lui venoient des Indes, et dans le rapport de ceux qu' elle y avoit

p47

chargés jusqu' alors de ses intérêts, elle eut la sagesse de donner toute sa confiance à Alphonse D' Albuquerque, le plus éclairé des portugais qui fussent passés en Asie. Le nouveau vice-roi se montra plus grand encore qu' on ne l' avoit espéré. Il sentit qu' il falloit au portugal un établissement que peu de

forces pussent défendre, qui eût un bon port, dont l' air fût sain, et où les portugais, fatigués du trajet de l' Europe à l' Inde, pussent recouvrer leurs forces. Il sentit que Lisbonne avoit besoin de Goa. Goa, qui s' élève en amphithéâtre, est situé vers le milieu de la côte de Malabar dans une isle détachée du continent par les deux bras d' une riviere qui se jette dans la mer à quelque distance de la ville, après avoir formé devant les murs un des plus beaux ports de l' univers. On donne à cette isle dix lieues de tour. Dans ce petit espace se trouvent des colines, des plaines, des bois, des canaux, des sources d' une eau excellente, une cité superbement bâtie, des bourgs et des villages considérables. On découvre avant d' entrer dans le port les deux péninsules de Salset et de Bardes, qui lui servent en même-temps et de rempart et d' abri. Elles sont défendues par des forts bordés d' artillerie, devant lesquels doivent s' arrêter tous les vaisseaux qui veulent mouiller au port. Quoique Goa fut moins considérable qu' il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poste le plus avantageux de l' Inde. Il relevoit du roi de Decan ; mais Idalcan, auquel il l' avoit confié, s' étoit rendu indépendant, et cherchoit à s' agrandir dans le Malabar. Tandis que l' usurpateur étoit occupé dans le continent, D' Albuquerque se présenta aux portes de Goa, les força, et n' acheta pas chèrement un si grand avantage.

p48

Idalcan, averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas sur le parti qu' il lui convenoit de prendre. Du consentement même de ses ennemis, qui y avoient presque autant d' intérêt que lui, il marcha vers sa capitale avec une célérité inconnue jusqu' alors dans l' Inde. Les portugais, mal affermis dans leur conquête, se virent hors d' état de s' y maintenir ; ils se retirèrent sur leur flotte, qui ne quitta point le port, et ils envoyèrent chercher des secours à Cochin. Pendant qu' ils les attendoient, les vivres leur manquèrent ; Idalcan leur en offrit, et leur fit dire, *que c' étoit par les armes et non par la faim qu' il vouloit vaincre* . Il étoit alors d' usage dans les guerres de l' Inde, que les armées laissassent passer des subsistances à leurs ennemis. D' Albuquerque rejetta les offres qu' on lui faisoit, et répondit, *qu' il ne recevroit des présents d' Idalcan que lorsqu' ils seroient amis* . Il attendoit toujours des secours qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à se retirer, et à renvoyer l' exécution de son projet chéri à un temps plus favorable, que les circonstances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de se mettre en campagne pour préserver ses états d' une destruction totale, D' Albuquerque fonda à l' improvisiste sur Goa, qu' il emporta d' emblée, et où il se fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, et où les vaisseaux arabes n' osoient plus paroître, vit son commerce et ses richesses passer dans une ville qui devint la métropole de tous les établissements portugais dans l' Inde. Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop divisés, pour mettre des bornes aux prospérités de cette nation brillante. Elle n' avoit à prendre des précautions que contre les

p49

égyptiens, et elle n' en oublia, n' en différa aucune.

L' égypte, cette mere de toutes les antiquités historiques, eut comme toutes les nations des commencements couverts d' obscurités, et mêlés de fables. Quelques faits, échappés à la confusion des temps, laissent appercevoir cependant de bonne heure un peuple navigateur. Les débordements du Nil, qui, pendant une partie de l' année, ensevelissent sous les eaux un pays si riche, familiariserent peu-à-peu ses habitants avec un élément qui n' impose qu' à l' imagination de ceux qui n' y sont pas accoutumés. Enhardis par cet apprentissage indispensable, ils braverent de plus grands dangers. On remarque qu' ils négligerent d' abord la Méditerranée, et qu' ils tournerent principalement leurs vues vers l' océan Indien. Frappé de leur activité, de leur intelligence, et de la position d' une région située entre deux mers, dont l' une est la porte de l' orient, l' autre de l' occident, Alexandre forma le projet de placer le siege de son empire en égypte, et d' en faire le centre du commerce de l' univers. Plus éclairé que ne le sont communément les conquérants, ce prince ambitieux avoit senti de bonne heure qu' il n' y avoit que le lien d' un intérêt commun qui pût unir les différents peuples qu' il avoit subjugués, et ceux qu' il se proposoit d' asservir encore. Il démêla sans peine qu' il n' y avoit pas de lieu plus propre à les faire communiquer ensemble, qu' un pays que la nature semble avoir attaché, pour ainsi dire, à la jonction de l' Afrique et de l' Asie, pour les lier avec l' Europe. Sa mort

prématurée auroit tout-à-fait enseveli ces grandes vues, si elles n'avoient été suivies en partie par Ptolomée, celui de ses lieutenants, qui, dans le

p50

partage de la plus magnifique dépouille qu' on connoisse, s' appropria l' égypte. Sous le regne de ce nouveau souverain et de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroissements immenses. Alexandrie servoit au débouché des marchandises qui venoient de l' Inde. On mit sur la mer Rouge le port de Berenice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creusa, disent quelques historiens, un canal, qui partoit d' un des bras du Nil, et qui alloit se décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence, et d' un grand nombre d' écluses ingénieusement construites, on parvint à lui donner cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toises de large, et toute la profondeur dont pouvoient avoir besoin les bâtimens de ce temps-là. Ce superbe ouvrage, par des raisons physiques qu' il seroit trop long de développer, ne produisit pas les avantages qu' on en attendoit, et on le vit se ruiner insensiblement. Il fut remplacé autant qu' il étoit possible. Le gouvernement fit construire dans les déserts arides et sans eau, qu' il falloit traverser pour se rendre de la mer Rouge à l' endroit où l' on s' embarquoit pour Alexandrie, des citernes et des hôtelleries, où les voyageurs et les caravanes se reposoient avec leurs chameaux. Ces arrangements intérieurs encourageoient de plus en plus la navigation des Indes. Quelques vaisseaux se bernoient à traiter dans le golfe avec les arabes et les abyssins. Il y en avoit qui, après être entrés dans la grande mer, descendoient vers le midi le long des côtes orientales de l' Afrique jusqu' à l' isle de Madagascar. Un plus grand nombre entroit dans le sein Persique, remontoit

p51

même l' Euphrate pour négocier avec les perses, plus encore avec les grecs, fixés dans ces régions depuis les conquêtes d' Alexandre. Ceux que l' amour du gain animoit plus puissamment, reconnoissoient

les embouchures de l' Indus, parcouraient la côte de Malabar, et s' arrêtoient à l' isle de Ceylan, connue dans l' antiquité sous le nom de Taprobane. On en voyoit, mais peu, qui avoient le courage de franchir le Coromandel, de pénétrer dans le Gange, d' y faire leurs achats à Palybotra, la plus riche, la plus célèbre ville de l' Inde.

Cette navigation se faisoit avec des bâtiments semblables à ceux dont on se sert sur le Nil, et la chose ne pouvoit pas être autrement. Avant que la boussole et l' expérience eussent appris aux hommes à traverser la pleine mer à la faveur des vents, ils étoient réduits à aller terre à terre, à raser la côte de près, à suivre tous les circuits des rivages : de gros navires auroient échoué à chaque instant sur les bas-fonds et sur les écueils.

Cet inconvénient rendoit les voyages si longs, qu' il y en avoit qui duroient cinq ans et plus.

On suppléoit à la petitesse des vaisseaux par le nombre, et à la lenteur de leur marche, par la multiplication des escadres, dont les opérations ne furent jamais troublées. Il n' étoit pas dans le caractere politique des indiens d' insulter les hommes qui leur étoient utiles, et ces étrangers qui tenoient seuls la clef des mers orientales, n' y pouvoient pas être attaqués par des ennemis qui n' avoient pas de porte pour y entrer.

Les égyptiens portoient aux Indes ce qu' on y a toujours porté depuis, de l' argent, des étoffes de laine, du fer, du cuivre, du plomb, quelques petits ouvrages de verrerie. Ils en tiroient

p52

de l' ébene, de l' écaille, de l' ivoire, des toiles blanches et peintes, des soieries, des perles, des pierres précieuses, de la cannelle, mais non du girofle et de la muscade, qu' on ne connoissoit pas encore, enfin, beaucoup d' aromates, et sur-tout de l' encens. Rien n' égaloit la fureur qu' on avoit généralement pour ce parfum. Il servoit également au culte des dieux, à la magnificence, à la volupté. Sa cherté faisoit que les négociants ne le vendoient jamais tel qu' ils l' avoient reçu, soit qu' ils voulussent le perfectionner, soit, comme il est plus vraisemblable, qu' ils voulussent le sophistiquer. Les ouvriers employés à ce travail étoient nus, pour qu' il ne fût pas possible de faire le moindre vol ; seulement on leur laissoit autour des reins une ceinture dont le maître scelloit l' ouverture avec son cachet.

Toutes les nations qui naviguoient dans la Méditerranée accouroient dans les ports d' égypte pour y acheter les productions de l' Inde. La destruction de Carthage et de Corinthe mit les égyptiens dans l' heureuse nécessité d' en exporter la plus grande partie eux-mêmes. Leur marine devint considérable, et ils poussèrent leurs voyages jusqu' à Cadix. à peine pouvoient-ils suffire aux consommations de Rome, dont le luxe avoit fait des progrès proportionnés à ses conquêtes. Eux-mêmes ils se livroient à des profusions dont les détails nous paroissent romanesques. Cléopâtre, avec qui finit leur empire et leur histoire, étoit aussi magnifique que voluptueuse. Ces dépenses avoient si peu absorbé le bénéfice qu' ils faisoient dans le commerce des Indes, que lorsqu' ils eurent été subjugués et dépouillés, les terres, les denrées, les marchandises, tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur qui prit la place

p53

du vaincu, gaignoit à cette communication cent pour un, si l' on s' en rapporte à Pline. à travers l' exagération qu' il peut y avoir dans ce calcul, il est aisé de voir quels profits on avoit dû faire dans un temps où les indiens n' étoient gueres éclairés sur leurs intérêts.

Tant que les romains eurent assez de vertu pour conserver la puissance que leurs ancêtres avoient acquise, l' égypte contribua beaucoup à soutenir la majesté de l' empire, par les richesses des Indes qu' elle y faisoit couler. Outre les productions qu' on en avoit tiré de temps immémorial, qu' on en tiroit en plus grande quantité que jamais, on en reçut quelques nouvelles denrées. La plus remarquable fut le poivre long, blanc et noir. Quoique cette épicerie ne flattât ni la vue, ni l' odorat, ni le goût, elle devint extrêmement à la mode, au grand étonnement d' un célèbre naturaliste. Son prix étoit si considérable, qu' on s' avisa de le falsifier.

Cette infidélité augmenta à Constantinople, lorsqu' au partage de la plus grande puissance qui eut jamais existé, l' égypte fut annexée à l' empire d' orient. Cet empire eût été inébranlable, si les richesses pouvoient tenir lieu de valeur.

Malheureusement on n' opposa que des ruses à un ennemi qui joignoit l' enthousiasme d' une nouvelle religion à toute la force de ses moeurs encore barbares. Une si foible barriere ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s' accroître de ses ravages. Il

engloutit au septieme siecle plusieurs provinces, celle en particulier dont la conservation paroissoit la plus importante.

Les grecs se consolèrent de ce malheur, lorsqu' ils s' apperçurent que les guerres qui avoient fait passer l' égypte sous la domination des sarrazins,

p54

avoient jetté la plus grande partie du commerce des Indes à Constantinople par deux canaux déjà fort connus.

L' un étoit le Pont-Euxin, alors actif et peuplé.

On remontoit le Phaxe d' abord sur de grands bâtiments, et ensuite sur de plus petits jusqu' à Serapana. Delà partoient des voitures qui conduisoient en quatre ou cinq jours les marchands et les marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. à travers cette mer orageuse, on gagnoit l' embouchure de l' Oxus, qu' on remontoit jusqu' auprès des sources de l' Indus, d' où l' on repartoit chargé des richesses de l' Asie. Telle étoit une des routes de commerce et de communication entre ce grand continent, toujours riche de sa nature, et celui de l' Europe, alors pauvre et ravagée par ses propres habitants.

L' autre voie étoit moins compliquée. Des bâtiments indiens partis de différentes côtes gagnoient à travers le golfe Persique, l' Euphrate, où ils déposaient leur cargaison : il ne falloit qu' un jour pour la porter à Palmire. Cette ville, dont les ruines respirent encore l' opulence, faisoit passer ces marchandises par les déserts aux côtes de Syrie, et s' étoit élevée par ce grand commerce à une prospérité, que ses fondements, jettés au milieu des sables, ne lui promettoient pas. Lorsqu' elle eut été détruite par un concours de causes qui demandent seule toute l' attention d' un écrivain et des lecteurs, les caravanes, après quelques variations, se fixerent à la route d' Alep, qui, par le port d' Alexandrette, poussa le cours et la pente des richesses jusqu' à Constantinople, devenue le marché général des productions de l' Inde.

L' empire auroit pu, par cet avantage, seul se soutenir malgré ses malheurs, recouvrer peut-être

p55

son ancienne gloire. Il n' auroit fallu qu' y joindre

des mœurs, une administration sage, de l' économie, une grande circonspection ; mais tout ce qui conserve la prospérité lui manquoit. Corrompus par les richesses prodigieuses qu' un commerce exclusif leur procuroit, les grecs s' abandonnerent à une vie oisive, au goût des arts, à de vaines discussions, à tous les plaisirs. Bientôt ils trouverent au-dessous d' eux de porter aux autres nations les marchandises qu' on leur demandoit. Ils les livrerent à des italiens, qui s' emparerent peu-à-peu de cette utile navigation. Le gouvernement, aussi corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, et ne compta plus pour sa défense que sur les traités qu' elle faisoit avec des étrangers, dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Ce trop foible appui ne retarda pas la perte de Constantinople, et s' il faut tout dire, la précipita. Les génois furent engloutis dans le précipice que leur avidité, leur perfidie avoient creusé. Mahomet les chassa de Caffa, où, dans les derniers temps, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l' Asie.

Les vénitiens n' avoient pas attendu cette catastrophe pour chercher les moyens de lui rouvrir la route de l' égypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu' ils n' en espéroient d' un gouvernement formé depuis les dernières croisades, comme celui d' Alger. Les mammelus, qui, à cette époque, s' étoient emparés d' un trône dont ils étoient l' appui, étoient des esclaves, tirés, la plupart, de la Circassie dès leur enfance, et formés de bonne heure aux combats. Un chef et un conseil composé de vingt-quatre des principaux d' entr' eux, exerçoient l' autorité. Leur corps, que la mollesse du climat auroit amolli nécessairement, étoit renouvelé

p56

tous les ans par une foule de braves aventuriers que l' espérance de faire fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent pour l' argent qu' on leur donna, pour les promesses qu' on leur fit, que leur pays devînt l' entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption ce que l' intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les pisans, les florentins, les catalans, les génois tirerent quelque utilité de cette révolution ; mais elle tourna singulièrement à l' avantage des vénitiens, qui l' avoient conduite. Telle étoit la situation des choses, lorsque les portugais arriverent aux Indes. Ce grand événement, et les suites rapides

qu' il eut, causerent de vives inquiétudes à Venise. La sagesse de cette république venoit d' être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, et qu' assurément elle n' avoit pas dû prévoir. Plusieurs princes, divisés d' intérêt, rivaux de puissance, et qui avoient des prétentions opposées, venoient de s' unir contre toutes les regles de la politique et du bon sens, pour détruire un état qui ne faisoit ombre à aucun d' eux ; et ce fut Louis Xii, celui de tous ces princes qui avoit le plus d' intérêt à la conservation de Venise, qui, par la victoire d' Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devoit nécessairement se mettre entre de semblables alliés, et la prudence de la république, l' avoient sauvée de ce danger, le plus éminent en apparence, mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jettoit la découverte du passage aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance. Elle en sentit tous les inconvénients. Elle vit que le commerce des portugais alloit ruiner le sien, et par conséquent sa puissance. Elle fit jouer

p57

tous les ressorts que put lui fournir l' habileté de ses administrateurs. Quelques-uns de ces émissaires intelligents, qu' elle savoit par-tout acheter et employer à propos, firent sentir aux arabes fixés dans leur pays, et à ceux qui étoient répandus dans l' Inde ou sur les côtes orientales de l' Afrique, que leur cause étoit la même que celle de Venise, et qu' ils devoient s' unir entr' eux, et avec elle, contre une nation qui venoit s' emparer de la source commune de leurs richesses. Les cris de cette ligue arriverent au soudan d' égypte, déjà réveillé par les malheurs qu' il éprouvoit, par ceux qu' il prévoyoit. Ses douanes, qui formoient la principale branche de ses revenus, par le droit de cinq pour cent que les marchandises des Indes payoient à leur entrée, et par celui des dix qu' elles payoient à leur sortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes que l' interruption des affaires rendoit fréquentes et nécessaires, aigrissoient les esprits contre le gouvernement, toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice qu' on payoit mal, qui craignoit d' être plus mal payée encore, se permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puissance, que dans des temps de prospérité. L' égypte étoit également malheureuse, et par le commerce que

faisoient les portugais, et par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

On l' auroit pu rétablir dans son premier état avec une flotte ; mais la mer Rouge n' offroit rien de ce qu' il falloit pour la construire. Les vénitiens leverent cet obstacle. Ils envoyèrent à Alexandrie des bois et d' autres matériaux. On les conduisit par le Nil au Caire, d' où ils furent portés sur des chameaux à Suez. C' est de ce port célèbre

p58

qu' on fit partir pour l' Inde en 1508, quatre grands vaisseaux, un galion, deux galeres et trois galiottes.

Les portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient songé dès l' année précédente à se rendre maître de la navigation de la mer Rouge, bien assurés qu' avec cet avantage, ils n' auroient plus à craindre, ni la concurrence, ni les forces de l' égypte et de l' Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le dessein de s' emparer de l' isle de Socotora, fort connue dans l' antiquité sous le nom de Dioscoride, pour l' abondance et la perfection de son aloès. Elle est située dans le golfe de la mer Rouge, à cent quatre-vingt lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l' Afrique par le cap de Guardafu, et du côté de l' Arabie, par celui de Fartaque.

Tristan D' Acugna, parti du Portugal avec un armement considérable, attaqua cette isle. Il fut combattu à sa descente par Ibrahim, fils du roi des fartaques, souverain d' une partie de l' Arabie et de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l' action. Les portugais assiégèrent, et bientôt emportèrent d' assaut la seule place qui étoit dans l' isle. Elle fut défendue jusqu' à la dernière extrémité par une garnison plus nombreuse que la petite armée portugaise. Les soldats de cette garnison ne voulurent point survivre au fils de leur souverain, refuserent de capituler, et se firent tuer jusqu' au dernier. L' intrépidité des troupes de d' Acugna étoit encore au-dessus de ce courage. Le succès de cette entreprise ne produisit pas les avantages qu' on en espéroit. Il se trouva que l' isle étoit stérile, qu' elle n' avoit point de port, et que les navigateurs qui sortoient de la mer Rouge ne la reconnoissoient jamais, quoiqu' elle dût être

p59

nécessairement reconnue par ceux qui vouloient y entrer. Aussi la flotte égyptienne pénétra-t-elle sans danger dans l'océan Indien. Elle se joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les portugais, affaiblis par le trop grand nombre de vaisseaux chargés de marchandises qu'ils avoient expédiés pour l'Europe. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts, et reprirent la supériorité pour ne la plus perdre. Les armements qui continuèrent à partir d'égypte, furent toujours battus et dissipés par les petites escadres portugaises qui croisoient à l'entrée du golfe.

Cependant comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occasionnoit quelques dépenses, D'Albuquerque crut devoir y mettre fin par la destruction de Suez. Mille obstacles traversoient ce projet.

La mer Rouge, qui doit son nom aux coraux, aux madrepores, aux plantes marines qui tapissent presque par-tout son fond, et qui lui donnent en apparence cette couleur, a d'un côté l'Arabie, de l'autre la haute éthiopie et l'égypte. On lui donne six cents quatre-vingt lieues depuis l'isle de Socotora jusqu'à l'isthme fameux qui joint l'Afrique à l'Asie. Comme elle est fort longue, très-étroite, et qu'elle ne reçoit aucun fleuve dont la force puisse s'opposer à celle du flux, elle participe d'une manière plus sensible aux mouvements de l'océan, que les autres mers méditerranées, situées à peu près sous la même latitude. Elle est peu sujette aux orages, et ne connoît presque point d'autres vents que ceux du nord et du sud, qui sont périodiques, comme la mousson dans l'Inde, et qui fixent invariablement le temps de l'entrée et de la sortie. On peut la partager en trois

p60

bandes. Celle du milieu est nette, navigable jour et nuit sur une profondeur de vingt-cinq à soixante brasses d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, sont préférées par les gens du pays, qui, obligés de se tenir au voisinage des terres à cause de la petitesse de leurs bâtiments, ne gagnent le grand canal que lorsqu'ils craignent quelque coup de vent. L'attention qu'ont leurs pilotes de mouiller ordinairement avant le coucher du soleil, rend les accidents fort rares. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité d'aborder les ports répandus sur la côte, fait que

cette navigation est très-périlleuse pour les grands vaisseaux, qui ne trouvent d' ailleurs sur leur route qu' un nombre considérable d' isles désertes, arides et sans eau.

D' Albuquerque, malgré ses talents, son expérience et sa fermeté, ne réussit pas à surmonter tant d' obstacles. Après s' être enfoncé bien avant dans la mer Rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de continuelles incommodités, et couru de fort grands dangers. Une politique inquiète et cruelle lui fit imaginer depuis, des moyens pour arriver à ses fins, qui lui paroisoient plus sûrs. Il vouloit que l' empereur d' éthiopie qui briguoit la production du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la mer Rouge. L' égypte seroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jeter dans l' Arabie par le golfe Persique trois ou quatre cents chevaux, qu' il croyoit suffisants pour aller piller Medine et La Mecque. Il pensoit qu' une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les mahométans, et arrêteroit ce prodigieux concours de pèlerins,

p61

le plus solide appui du commerce dont il cherchoit à extirper les racines. Des entreprises plus sûres, et qui paroisoient pour le moment plus importantes, le porteroient à différer la ruine d' une puissance dont il suffisoit d' arrêter alors la rivalité. La conquête de l' égypte par les turcs quelques années après, rendit nécessaires de plus grandes précautions. Les hommes privilégiés, à qui il fut donné de saisir la chaîne des événements qui avoient précédé et suivi le passage du cap de Bonne-Espérance, de porter des conjectures profondes sur ceux que la découverte de ce chemin prévenoit, ne purent s' empêcher de le regarder comme la plus grande époque de l' histoire du monde. L' Europe commençoit à peine à respirer et à secouer le joug de la servitude qui avoit avili ses habitants depuis les conquêtes des romains et l' établissement des loix féodales. Les tyrans sans nombre, qui opprimoient des multitudes d' esclaves, avoient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres et leurs châteaux, et d' accorder à prix d' argent à leurs vassaux quelques privilèges qui les rapprochoient

enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s' introduire parmi les particuliers, et leur donna cette sorte d' indépendance, sans laquelle, la propriété n' est elle-même qu' une illusion. Ainsi les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l' Europe, furent l' ouvrage inattendu des croisades, et la folie des conquêtes contribua pour la première fois au bonheur des hommes. Sans la découverte de Vasco De Gama, le flambeau de la liberté s' éteignoit de nouveau, et

p62

peut-être pour toujours. Les turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui, des extrémités de la terre, étoient venues remplacer les romains, pour en opprimer la surface ; et à nos barbares institutions auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable, si les farouches vainqueurs de l' égypte n' eussent été repoussés par les portugais dans les différentes expéditions qu' ils tenterent dans l' Inde. Les richesses de l' Asie leur assuroient celles de l' Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu nécessairement la plus redoutable marine qu' on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple conquérant par la nature de sa religion et de sa politique ? L' Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté, la France pour les intérêts de ses maîtres, l' Allemagne pour ceux de la religion, l' Italie pour les prétentions réciproques d' un tyran et d' un imposteur. Couverte de fanatiques et de combattants, l' Europe entière ressembloit à un malade, qui, tombé dans le délire, s' ouvre les veines, et perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d' épuisement et d' anarchie, elle n' auroit opposé aux turcs qu' une foible résistance. Plus le calme qui succède aux guerres civiles rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissension qui les déchire les exposent à l' invasion et à l' oppression. La conduite dépravée du clergé auroit encore favorisé les progrès d' un culte étranger, et nous serions sans retour dans les chaînes de l' esclavage. En effet, de tous les systèmes politiques et religieux qui affligent l' espece humaine, il n' en est point qui laissent moins de carrière à la liberté que celui des musulmans. Dans presque toute l' Europe, une religion étrangère

au gouvernement, et qui s' est introduite, à son insu, une morale répandue sans ordre, sans précision dans des livres obscurs et susceptibles d' une infinité d' interprétations différentes ; une autorité en proie aux prêtres et aux souverains, qui se disputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes, des loix politiques et civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l' inégalité et l' ambition, une administration inquiète et entreprenante, qui, pour dominer avec plus d' empire, oppose continuellement une partie de l' état à l' autre partie : tout cela doit entretenir dans les esprits une fermentation violente ; et il n' est pas surprenant que, parmi tant de mouvements et de tumulte, il s' élève un cri de la nature qui s' écrie : *l' homme est né libre* .

Mais, sous le joug d' une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l' autel, qui semble imposer silence à l' ambition en permettant la volupté, qui favorise la paresse naturelle en interdisant les opérations de l' esprit, il n' y a point d' espérance pour les grandes révolutions. Aussi les turcs, qui égorgent si souvent leur maître, n' ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs âmes énervées et corrompues. C' en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue, si le peuple le plus superstitieux, et peut-être le plus esclave de la chrétienté, n' eût arrêté les progrès du fanatisme des musulmans, et brisé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus ; après avoir pris des mesures efficaces pour qu' aucun vaisseau ne pût passer de la mer d' Arabie dans les mers des Indes, il chercha à se donner l' empire du golfe Persique.

Au débouché du détroit de Mollandour, qui conduit dans ce bras de mer, est située l' isle de Gerun. C' est sur ce rocher stérile qu' un conquérant arabe bâtit dans le onzième siècle la ville d' Ormuz, devenue avec le temps la capitale d' un royaume, qui, d' un côté, s' étendoit assez avant dans l' Arabie, et de l' autre dans la Perse. Ormuz avoit deux bons ports ; il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit ses richesses et sa puissance qu' à sa situation ; il servoit d' entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes ; et avant les découvertes

des portugais, le commerce de Perse étoit plus grand qu' il ne l' a été depuis, parce que les persans faisoient passer les marchandises de l' Inde en Europe par les ports de Syrie ou par Caffa. Dans les saisons qui permettoient l' arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante et la plus agréable de l' orient. On y voyoit des hommes de presque toutes les parties de la terre, faire un échange de leurs denrées, et traiter leurs affaires avec une politesse et des égards peu connus dans les autres places de commerce. Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une partie de leur affabilité. Leurs manieres, le bon ordre qu' ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espece qu' ils y rassembloient : tout concouroit avec les intérêts du commerce à y attirer les négociants. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, et en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s' avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables ; on voyoit des cabinets des Indes ornés de vases dorés ou de porcelaine, dans lesquels étoient des arbrisseaux et des herbes de senteur. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d' eau.

p65

On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums et les aliments les plus exquis. On entendoit la meilleure musique de l' orient. Ormuz étoit remplie de belles filles de différentes contrées de l' Asie, instruites dès l' enfance dans tous les arts qui varient et augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer et réunir l' abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli et des femmes galantes.

à son arrivée dans les Indes, D' Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d' Ormuz. Ces dévastations qui sont plus d' un brigand que d' un conquérant, n' étoient pas en général de son goût ; mais il se les permettoit, dans l' espérance d' engager à se présenter d' elle-même au joug, une puissance qu' il n' étoit pas en état de réduire par la force. Lorsqu' il crut avoir inspiré une terreur convenable à ses desseins, il se présenta devant la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal, comme il l' étoit de la Perse. Cette proposition fut reçue ainsi qu' elle devoit l' être. Une flotte composée de vaisseaux ormuziens,

arabes et persans, vint combattre l' escadre
D' Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec
cinq navires. L' indien découragé consentit que le
vainqueur construisît une citadelle, qui devait
également dominer la ville et ses deux ports.
D' Albuquerque, qui connoissoit le prix du
temps, ne perdit pas un moment pour hâter cette
construction. Il travailloit comme le dernier des
siens. Cette activité n' empêcha pas qu' on ne
remarquât le peu de monde qu' il avoit. Atar, qui
par des révolutions communes en orient, étoit parvenu
de l' esclavage au ministere, rougit d' avoir

p66

sacrifié l' état à une poignée d' étrangers. Plus
habile à manier les ressorts de la politique que ceux
de la guerre, il résolut de réparer par des artifices
le mal qu' il avoit fait par sa lâcheté. Il sut gagner,
corrompre, désunir et brouiller si bien les
portugais entr' eux et avec leur chef, qu' ils furent
cent fois sur le point d' en venir aux mains.
Cette animosité, qui fit un grand éclat, et qui
augmentoit toujours, les détermina à se rembarquer
au moment qu' on les avertit qu' il y avoit un complot
pour les égorger. D' Albuquerque, qui s' affermissoit
dans les idées par les contretemps et par les
murmures, prit le parti d' affamer la place, et
de fermer le passage à tous les secours. Sa proie
ne lui pouvoit échapper, lorsque trois de ses
capitaines l' abandonnerent heureusement avec leurs
vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils
ajoutèrent à la noirceur de leur infidélité, celle de
charger leur général des plus atroces calomnies.
Cette trahison força D' Albuquerque à renvoyer
l' exécution de son projet au temps qu' il savoit
n' être pas éloigné, où il auroit à sa disposition
toutes les forces de sa nation. Dès qu' il fut devenu
vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil
auquel une cour corrompue, un peuple amolli ne
se crurent pas en état de résister. On se soumit.
Le souverain de la Perse envoya demander
un tribut au vainqueur. D' Albuquerque fit apporter
devant les ambassadeurs des boulets, des grenades
et des sabres. *voilà, leur dit-il, la monnaie
des tributs que paie le roi de Portugal .*
Après cette expédition, la puissance portugaise
se trouva assez solidement établie dans les golfes
d' Arabie et de Perse, sur la côte de Malabar,
pour qu' on pût songer à l' étendre dans l' orient
de l' Asie.

p67

Il se présente d'abord à Albuquerque l'isle de Ceylan, qui a quatre-vingt lieues de long sur trente dans sa plus grande largeur. Elle étoit fort peuplée. Deux nations différentes en moeurs, en gouvernement, en religion, l'habitoient. Les bedas, établis à la partie septentrionale de l'isle et dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, et qui n'obéissent qu'à un chef dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nuds : ce sont les mêmes moeurs et le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Écosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, et n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On sait peu de chose de leur religion, et il est douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités et promptement renvoyés. La jalousie des bedas pour leurs femmes, est cause en partie de ce soin d'éloigner les étrangers, et ne contribue pas peu à les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitants primitifs de l'isle. Une nation plus nombreuse et plus puissante, qu'on appelle les chingulais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits et des despotes. Ils ont, comme les indiens, la distinction des castes, mais une religion différente. Ils reconnoissent un être suprême, et ensuite des divinités du second, du troisième ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particulièrement dans les dieux du second ordre un buddou, qui est descendu sur la terre pour se rendre médiateur entre Dieu et les hommes. Les

p68

prêtres de buddou sont des personnages fort importants à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à sa vie. Les chingulais entendent bien la guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes, pour se défendre contre les européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs comme tous les peuples esclaves : ils ont deux langues, celle du peuple et celle des savants. Par-tout où cet usage est établi, il a donné aux prêtres et au gouvernement

un moyen de plus pour tromper les hommes. Les deux peuples jouissoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l' isle. On y trouvoit des éléphants sans nombre, des pierres précieuses, la seule cannelle qui ait jamais été estimée. C' étoit sur la côte septentrionale et sur la côte de la pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche des perles la plus abondante de l' orient. Ses ports étoient les meilleurs de l' Inde, et sa position étoit au-dessus de tant d' avantages. Si nous ne nous trompons, les portugais auroient dû établir toute leur puissance dans cette isle. Elle est le centre de l' orient. C' est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Tous les navires qui viennent d' Europe, d' Arabie et de Perse, ne peuvent s' empêcher de lui rendre hommage, et les mouçons alternatives permettent d' y aborder et d' en sortir dans tous les temps de l' année. Avec peu de dépenses en hommes et en argent, on seroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de tous les ports de cette isle, auroient fait respecter le nom de ses maîtres dans toute l' Asie ; et les vaisseaux qui auroient croisé dans les parages

p69

auroient intercepté la navigation des autres nations. Le vice-roi n' en jugea pas ainsi, et il ne parut pas s' occuper davantage de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette dernière n' offroit que des marchandises de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaise cannelle, assez de poivre et du cardamome, sorte d' épicerie dont les orientaux font un grand usage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton de l' univers. Ses habitants, la plupart naturels du pays, et moins mêlés d' arabes et d' autres nations, sont les peuples les plus doux et les plus industriels de l' Indostan. D' ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte est admirablement placée pour recevoir les marchandises de Bengale et d' autres contrées. Cependant D' Albuquerque n' y fit point d' établissement. Ceux de Saint-Thomé et de Négapatan ne furent formés qu' après lui. Il savoit que cette côte est dépourvue de ports, qu' elle est inabordable dans certains temps de l' année, et qu' alors des flottes n' y pourroient pas secourir des colonies. Enfin, il pensa qu' étant maîtres de Ceylan,

ouvrage commencé par son prédécesseur d' Almeyda, et porté depuis à sa perfection, les portugais le seroient du commerce de Coromandel, s' ils s' emparoiert de Malaca. C' est à cette conquête qu' il se détermina.

Le pays, dont cette ville étoit la capitale, est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du nord, où il confine à l' état de Siam, ou plutôt du royaume de Johor, qui en a été

p70

démembré. Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l' isle de Sumatra par un canal connu sous le nom de détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des malais ; un climat doux, sain et rafraîchi par les vents et les eaux sous le ciel de la zone torride : une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient suffire à l' homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société : des bois d' une verdure éternelle, des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes : un air parfumé des odeurs vives et suaves, qui s' exhalant de tous les végétaux d' une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie.

La nature avoit tout fait pour les malais ; mais la société avoit tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales nées parmi les rochers et les chênes du nord, avoient poussé des racines jusques sous l' équateur, au milieu des forêts et des campagnes amoureuses, où tout invitoit à jouir en paix d' une vie qui ne devoit s' abrèger et se perdre que dans les délices propres à la transmettre. C' est là qu' un peuple esclave obéissoit à un tyran sous l' anarchie de plusieurs. Le despotisme d' un sultan sembloit s' être appesanti sur la multitude, en se divisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre et d' oppression avoit mis la férocité dans tous les coeurs. Les bienfaits de la terre et du ciel versés à Malaca, n' y avoient fait que des ingrats et des malheureux. Des maîtres vendoient leur service ; c' est-à-dire, celui de leurs esclaves, à qui pouvoit l' acheter. Ils arrachoiert leurs serfs à l' agriculture, pour les mener à un

p71

brigandage sur mer et sur terre qui leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immense, célèbre dans tout l' orient, sous le nom d' isles Malaises. Il avoit porté dans ses nombreuses colonies ses loix, ses moeurs, ses usages, et ce qu' il y avoit de singulier, la langue la plus douce de l' Asie.

Cependant Malaca étoit dévenu par sa situation le plus considérable marché de l' Inde. Son port étoit toujours rempli de vaisseaux. Les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées ; les autres s' y rendoient de Bengale, de Coromandel, de Malabar, de Perse, d' Arabie et d' Afrique.

Tous ces navigateurs y traitoient entr' eux et avec les habitants dans la plus grande sécurité.

L' attrait des malais pour le brigandage avoit cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l' Asie. Ils se montrèrent d' abord à Malaca comme simples négociants. Leurs usurpations dans l' Inde avoient rendu leur pavillon si suspect, et les arabes, leurs ennemis, se donnerent tant de mouvements pour les rendre odieux, qu' on s' occupa du soin de les détruire. On leur tendit des pieges, où ils tomberent. Plusieurs d' entr' eux furent massacrés, d' autres mis aux fers : ce qui put échapper, regagna les vaisseaux, qui se sauverent au Malabar.

D' Albuquerque n' avoit pas attendu cette violence pour songer à s' emparer de Malaca. On peut penser cependant qu' elle lui fut agréable, parce qu' elle donnoit à son entreprise un air de justice propre à diminuer la haine qu' elle devoit naturellement attirer au nom portugais. Le temps auroit

p72

affoibli une impression qu' il croyoit lui être avantageuse, et il ne différa pas d' un instant sa vengeance. Cette activité avoit été prévue, et il trouva en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle, plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du général Chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des prisonniers de la premiere expédition. On menaçoit de le faire périr au moment où commenceroit le siege. Albuquerque étoit sensible, et il étoit arrêté par le danger de son ami,

lorsqu' il en reçut un billet : *ne pensez qu' à la gloire et à l' avantage du Portugal ; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n' y sois pas au moins un obstacle* . La place fut attaquée et prise après bien des combats douteux, sanglants et opiniâtres. On y trouva une artillerie nombreuse, des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, et il y fut construit une citadelle pour garantir la stabilité de la conquête.

Comme les portugais se bornerent à la possession de la ville, ceux des habitants, tous sectateurs d' un mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le nouveau joug, s' enfoncerent dans les terres, ou se répandirent sur la côte : l' intérêt ne les obligeant plus à aucune dissimulation, ils ont repris toute la violence de leur caractere. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard, qu' il appelle *crid* . Il semble avoir épuisé toute l' invention de son génie sanguinaire à forger cette arme meurtriere. Rien de si dangereux que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignent tout l' équipage

p73

au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu' on a connu leur perfidie, tous les européens ont pris la précaution de ne se pas servir des malais pour matelots. Mais ces barbares enchérissant sur leurs anciennes moeurs, où le fort se faisoit honneur d' attaquer le foible, aujourd' hui animés par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaisseaux de quarante canons, et quelquefois ils les enlevent. Sont-ils repoussés, ce n' est pas du moins sans emporter avec eux la consolation de s' être abreuvé de sang. Un peuple, à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut être exterminé, mais non soumis par la force. Il n' y a que l' humanité, l' attrait des richesses ou de la liberté, l' exemple des vertus et de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même, avant de former avec lui des liaisons qu' il repousse. La voie de la conquête seroit peut-être la dernière qu' il faudroit tenter : elle ne feroit qu' exalter en lui l' horreur d' une domination étrangere, et qu' effaroucher tous les sentiments de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déserts pour être libres. Les

tempêtes, les sables, les montagnes et les cavernes, sont l' asyle et les remparts de tous les êtres indépendants. Malheur aux nations policées qui voudront s' élever contre les forces et les droits des peuples insulaires et sauvages ! Elles deviendront cruelles et barbares sans fruit ; elles semeront la haine dans la dévastation, et ne recueilleront que l' opprobre et la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pegu, plusieurs autres consternés d' une victoire

p74

si fatale à leur indépendance, envoyèrent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, et lui demander l' alliance du Portugal.

Une escadre détachée dans ces circonstances de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces isles situées près du cercle équinoxial dans l' océan Indien, sont, en y comprenant, comme on le sait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n' a pas douze lieues de circuit, et les autres beaucoup moins.

On ignore comment elles furent d' abord peuplées ; mais il paroît prouvé que les chinois, les javanois et les malais leur ont donné successivement des loix. Les habitants étoient au commencement du seizieme siecle des especes de sauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de rois, n' avoient qu' une autorité bornée et tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avoient ajouté depuis peu les superstitions du mahométisme à celles du paganisme, qu' ils avoient long-temps professé. Leur paresse étoit excessive. La chasse et la pêche étoient leur occupation unique, et ils ne connoissoient aucune espece de culture. Cette inaction étoit favorisée par les ressources que leur fournissoit le cocotier.

Le cocotier est un arbre, dont les racines sont si menues et si peu profondes, que les vents le renversent souvent. Son tronc, qui s' élève à la hauteur de trente à quarante pieds, est droit, d' une grosseur médiocre, et égal dans toute sa longueur. Il est si spongieux, que son bois ne peut ni servir à la construction des navires, ni être employé dans des édifices un peu solides. Sa tête se couronne de dix ou douze feuilles larges, longues, épaisses, qui servent à former les toits des

p75

maisons. De cette touffe qui se renouvelle trois fois chaque année, sortent autant de fois des bourgeons gros comme le bras, à chacun desquels on voit suspendu dix ou douze cocos, qui, avec leurs écorces, ne sont gueres moins grands que la tête de l' homme. La premiere écorce du coco est filandreuse : on en fabrique quelques étoffes grossieres et des cables pour les vaisseaux. La seconde, qui est fort dure, fournit de petits vases et des ustensiles de ménage. L' intérieur de cette coquille est tapissé d' une poulpe blanche et épaisse, dont on exprime au pressoir une huile qui est du plus grand usage aux Indes. Elle est assez douce lorsqu' elle est récente ; mais elle contracte de l' amertume en vieillissant, et alors elle n' est bonne qu' à brûler ; le marc qui reste dans le pressoir, sert à nourrir les bestiaux, la volaille, et même le plus bas peuple dans des temps de calamité. La poulpe du coco renferme de l' eau extrêmement fraîche, qui sert à désaltérer le cultivateur et le voyageur. Cette boisson est fort saine, mais d' une douceur fade.

En coupant la pointe des bourgeons, on en fait distiller une liqueur blanche, qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité. Ceux qui la recueillent avant le lever du soleil, et qui la boivent dans sa nouveauté, lui trouvent le goût d' un vin doux. C' est la manne du désert. Qui sait même si l' idée de celle-ci n' a pas été prise dans des livres plus orientaux que ceux de l' Arabie ou de l' égypte ? L' Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d' allégories, de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l' imposture ; elle convertit des phénomènes singuliers en prodiges. L' histoire naturelle d' un pays devient surnaturelle dans un autre.

p76

Les faits comme les plantes s' alterent en s' éloignant de leur source : les vérités se changent en erreurs, et la distance des temps et des lieux faisant disparaître les causes occasionnelles des fausses opinions, donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorants, et sur le silence des savants. Les uns n' osent douter, les autres disputer.

Quoi qu' il en soit des rapports qu' il peut y avoir entre la nourriture des israélites et la boisson des indiens, si la liqueur du coco ne s' évanouit pas au soleil comme la manne, elle ne

tarde pas à s' aigrir et à se convertir en un vinaigre fort utile. Distillée dans sa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-spiritueuse, et en la faisant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du sucre de médiocre qualité, avec lequel on fait des confitures. Les arbres, dont on exprime cette liqueur, ne portent aucun fruit, parce qu' elle est le suc dont les noix se forment et se nourrissent.

Indépendamment de ce cocotier répandu dans toutes les contrées de l' Inde, les Moluques en avoient un particulier, qu' on nommoit Sagu. Cet arbre nourrit les hommes, non de ses fruits, qui ne sont que la superfluité de la reproduction, mais de son tronc et de la substance même de sa vie. Il vient sans culture dans les forêts, se multipliant de lui-même par ses grains et ses rejettons. Il s' élève jusqu' à la hauteur de trente pieds, sur une grosseur d' environ six pieds. Le contour de cette circonférence est une écorce épaisse d' un pouce. L' intérieur de cette écorce est composé d' un tissu de fibres longues et entrelassées les unes dans les autres. Cette double enveloppe contient une espece de moëlle ou de gomme qui se

p77

réduit en farine. L' arbre, qui ne semble croître que pour les besoins de l' homme, lui indique cette farine par une poussiere fine et blanche dont se couvre la feuille. C' est une marque certaine de la maturité du sagu. Les indiens coupent alors cet arbre par le pied, et le dépecent en tronçons, qui sont fendus par quartiers, pour en tirer la moëlle ou la farine qu' ils renferment. On délaie cette substance dans de l' eau, on la coule ensuite par une toile qui laisse passer la farine, et ne retient que les fibres ou le tissu capillaire. Après que l' eau s' est évaporée, on jette la pâte plus compacte dans des moules de terre, où on la fait sécher ou durcir pour des années entieres. On mange le sagu simplement délayé avec de l' eau, quelquefois cuit et bouilli. L' humanité des indiens réserve la fleur de cette farine aux vieillards et aux malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche et très-délicate.

Un peuple ennemi du travail, sobre, indépendant, avoit vécu des siecles avec la farine de sagu et l' eau du cocotier, quand les chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle et la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n' avoient pas

connues. Le goût en fut bientôt établi aux Indes, d' où il passa en Perse et en Europe. Les arabes, qui tenoient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l' univers, n' en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jetterent en foule vers ces isles devenues célèbres, et ils s' en étoient approprié les productions, lorsque les portugais, qui les poursuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur industrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérants, n' empêcherent pas qu' on ne consentît à leur

p78

laisser bâtir un fort. Dès ce moment, la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ses provinces, et elles ne tarderent pas en effet à le devenir.

Tandis que les lieutenants D' Albuquerque enrichissoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de soumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de son absence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille après ses nouveaux succès dans le centre de ses conquêtes, il réprima la licence des portugais ; il rétablit l' ordre dans toutes les colonies ; il affermit la discipline militaire, et parut toujours actif, prévoyant, sage, juste, désintéressé, humain. L' idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur l' esprit des indiens, que, long-temps après sa mort, ils alloient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa en 1515, sans richesses, et dans la disgrâce d' Emmanuel, auquel on l' avoit rendu suspect. Si l' on doit être étonné du nombre de ses victoires et de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n' ont pas à notre admiration les hommes intrépides auxquels il avoit l' honneur de commander ? Avoit-on vu jusqu' alors une nation avec aussi peu de puissance faire de si grandes choses ? Il n' y avoit pas quarante mille portugais sous les armes, et ils faisoient trembler l' empire de Maroc, tous les barbares d' Afrique, les mammelus, célèbre milice du soudan d' égypte, les arabes et tout l' orient, depuis l' isle d' Ormuz jusqu' à la Chine. Ils n' étoient pas un contre cent, et ils attaquoient des troupes, qui, souvent avec des armes égales, dispuoient leurs biens et leur vie jusqu' à l' extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les portugais, et quels ressorts

extraordinaires en avoient fait un peuple de héros ?

Il y avoit près d' un siècle qu' ils combattoient contre les maures, lorsque le comte Henri de la maison de Bourgogne débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers françois, dans le dessein d' aller faire la guerre en Castille sous le célèbre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les portugais les inviterent à les seconder contre les infideles ; les chevaliers y consentirent, et la plupart même s' établirent en Portugal. L' institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine ; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie ; cet esprit épuré de la lie des siècles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux : la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage avec tout l' éclat qu' elle avoit eu dans sa naissance en France et en Angleterre. Les rois chercherent à la conserver, à l' étendre par l' établissement de plusieurs ordres formés sur le modèle des anciens, et dont l' esprit étoit le même ; c' est-à-dire, un mélange d' héroïsme, de galanterie et de dévotion.

Les rois élevoient encore l' esprit de la nation par la sorte d' égalité, avec laquelle ils traitoient la noblesse, et par les limites qu' ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils assembloient souvent les états généraux. Ce fut d' eux qu' Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbonne. Ce fut avec eux que ses successeurs donnerent long-temps des loix. Plusieurs de ces loix étoient propres à inspirer l' amour des grandes choses. La noblesse étoit accordée à des services de distinction, à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou son écuyer ; à celui qui, prisonnier chez les

maures, avoit refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. On l' ôtoit à quiconque insultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguisoit la vérité au roi* .

Les guerres que les portugais avoient soutenues pour défendre leurs biens et leur liberté, étoient en même temps des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le

temps des croisades. Les portugais étoient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfants et leurs rois, chevaliers comme eux. C' étoient des croisés, qui combattoient pour leur patrie. Ajoutez encore qu' ils étoient une petite nation, une puissance foible, et ce n' est que dans les petits états souvent en danger, qu' on sent pour la patrie un enthousiasme que n' ont jamais connu les grands peuples qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d' activité, de force, d' élévation, de grandeur, qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne se perdirent pas après l' expulsion des maures. On alla chercher ces ennemis de l' état et de la foi en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille et de Leon ; et pendant les temps qui précéderent les expéditions de l' Inde, la noblesse, éloignée des villes et de la cour, conservoit dans ses châteaux les portraits et les vertus de ses peres.

Dès qu' il fut question de tenter des conquêtes en Afrique et dans l' Inde, une passion nouvelle s' unit à tous les ressorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des portugais. Cette passion, qui devoit d' abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent

p81

en foule pour aller s' enrichir, servir l' état et faire des conversions. Ils parurent dans l' Inde plus que des hommes jusqu' à la mort d' Albuquerque. Alors les richesses, qui étoient l' objet et le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les passions nobles disparurent avec le luxe et les jouissances, qui ne manquent jamais d' énerver les forces du corps et les vertus de l' ame. La foiblesse des successeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu' il choisit lui-même pour vice-rois des Indes, firent dégénérer peu-à-peu les portugais.

Cependant Lopès Soarez, qui prit la place d' Albuquerque, succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare établie dans le pays de Travancor près de Calicut. Ces peuples consultoient des sorciers sur la destinée de leurs enfants. Si les devins promettoient à ces enfants une destinée heureuse, on les laissoit vivre : s' ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgéoit. Soarez fit conserver ces enfants. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvements dont

sa nation étoit menacée aux Indes. Lorsqu' il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu' à s' ouvrir la route de la Chine.

Le grand Albuquerque en avoit formé le dessein. Il avoit rencontré à Malaca des vaisseaux et des négociants chinois, et il avoit pris la plus haute idée d' une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politesse, d' égards, d' attachement aux bienséances, de douceur et d' humanité, qu' il n' y en avoit alors en Europe dans la noblesse même, et qu' il n' y en a peut-être aujourd' hui. Il invita les chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d' eux des détails sur la puissance, la richesse, les moeurs

p82

de leur vaste empire, et il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n' avoit aucune idée en Europe de la nation chinoise. Le vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse. Elle étoit conforme cependant à ce que manda depuis D' Albuquerque. On ajouta foi à celle-ci, et à ce qu' il disoit du riche commerce qu' on pourroit faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux isles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de vaisseaux chinois qui vinrent la reconnoître. Ferdinand D' Andréade, qui en étoit le chef, ne se mit point en défense : il se laissa visiter tant qu' on voulut, il fit part aux mandarins qui commandoient à Canton, du sujet de son arrivée, et il leur remit l' ambassadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambassadeur rencontroit dans sa route des merveilles qui l' étonnoient à tout moment. La régularité, la grandeur des villes, la multitude des villages, la beauté des chemins, la quantité de canaux, dont les uns sont navigables et traversent l' empire, et les autres contribuent à la fertilité des terres : l' art de cultiver ces terres, leurs productions, l' architecture si différente de la nôtre, la simplicité dans les édifices particuliers, la magnificence dans les édifices publics, l' extérieur sage et doux des peuples, ce commerce continuel de bons offices dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle ; le bon ordre au milieu d' un peuple sans nombre et dans un mouvement continuel, qui entretient

une industrie toujours en activité : tout cela

p83

dut étonner l' ambassadeur portugais, accoutumé aux moeurs barbares et ridicules de l' Europe. Cet empire, borné au nord par la Tartarie russe, au midi par les Indes, à l' occident par le Thibet, à l' orient par l' océan, embrasse presque toute l' extrémité orientale du continent de l' Asie. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, et cette antiquité n' a rien de surprenant. C' est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation, qu' il faut accuser de la brièveté de notre histoire, et de la petitesse de nos nations, qui se sont succédées et détruites avec rapidité ; comme ces torrents périodiques, qui, se précipitant tous les ans des montagnes, ne laissent que des sables et des cailloux dans les plaines qu' ils traversent. Mais les chinois, enfermés et garantis de tous côtés par les eaux et les déserts, ont pu, comme l' ancienne égypte, former un état durable. Dès que les bords de la mer et le milieu de leur continent ont été peuplés et cultivés, tout ce qui les environnoit, a dû se réunir comme à un centre d' attraction, et les petites peuplades errantes ou cantonnées, ont dû s' attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu' elle a faites, mais des guerres qu' elle a souffertes : plus heureuse d' avoir policé ses vainqueurs, que si elle eût détruit ses ennemis.

Tout ce qu' elle possède porte l' empreinte de la création, et les traces antiques et profondes de l' industrie. Le globe y présente ces inégalités que sa surface offre dans tout le contour de sa circonférence. Les plaines y ont été réduites au niveau par les travaux des hommes, et ne conservent que la pente qu' exigeoit le cours des eaux pour la facilité des arrosements regardés

p84

avec raison comme un des grands moyens de l' agriculture.

Ce premier des arts y est tellement subordonné à la population, qu' on ne voit dans les champs ni fossés ni haies, et qu' on n' y voit que peu d' arbres même utiles : ils déroberaient trop de

suc à la semence des grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets d' eau, dont la vue, réjouissant des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple et cachée à ses yeux, comme un larcin, qu' on a fait à sa subsistance ? Encore moins y plante-t-on ces parcs et ces forêts immenses qui fournissent moins de bois qu' ils ne détruisent de guerêts et de moissons par les bêtes qu' on y enferme pour le plaisir des grands et les larmes du peuple. Jamais un usage si contraire à l' esprit public et social n' auroit pu plaire à un mandarin ; à un ministre, à l' empereur même. Le charme de leurs maisons de plaisance se réduit à une situation heureuse et à des cultures agréablement diversifiées.

Les côteaues, que les européens couvrent de vignobles, à la Chine sont forcés de rapporter du grain. Ce n' est pas qu' on n' y connoisse la vigne ; mais le gouvernement croiroit être barbare de priver le peuple de la denrée la plus nécessaire pour procurer une boisson agréable aux gens les plus riches. L' état veut multiplier les hommes, et c' est par ce principe d' humanité qu' il s' occupe de la culture des grains, à l' exclusion des vignes. Les collines d' un bout de l' empire à l' autre, sont coupées par étages du pied jusqu' au sommet, comme un amphithéâtre formé de terrasses. Elles montent, en se rétrécissant, séparées les unes des autres par une muraille seche qui

p85

les soutient. On y pratique des réservoirs où se ramassent les eaux de pluies et de sources. Souvent même la riviere qui baigne le pied de la colline en arrose la cime et la croupe, par un effet de cette industrie, qui, simplifiant et multipliant les machines, a diminué le nombre des bras, et fait avec deux hommes ce que mille ne savent point faire ailleurs.

Les montagnes, qui se refusent à la culture, sont couvertes d' arbres grands, forts et droits, propres à la charpente des édifices, à la construction des vaisseaux. Plusieurs sont remplies de mines de fer, d' étain, de cuivre, de mercure, d' or et d' argent. Ces dernières ne sont plus exploitées depuis long-temps, soit qu' elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu' elles exigeoient, soit qu' on ait estimé la vie des hommes plus que l' argent. Quant à l' or, les chinois n' en ont jamais recueilli

que ce que les torrents en rouloient parmi le sable, et c' est un profit considérable qui coûte peu de peine.

La mer, qui change de bords comme les rivières de lit, mais dans des espaces proportionnés aux masses d' eau ; la mer, qui fait un pas en dix siècles, mais dont chaque pas fait cent révolutions sur ce globe, couvrait autrefois les sables qui forment aujourd' hui le Nankin et le Tche-Kiang. Ce sont les plus belles provinces de l' empire. Les chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l' océan, comme les égyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au continent des terres que les eaux en avoient séparées. Ils luttent encore contre ce mouvement supérieur, qui, tenant au système des cieux, chasse la mer d' orient en occident. Les chinois opposent à l' action de l' univers

p86

la réaction de l' industrie ; et tandis que les nations les plus célèbres ont secondé par la fureur des conquêtes les mains dévorantes du temps dans la dévastation du globe, ils combattent et retardent les progrès successifs de la destruction universelle par des efforts qui paroîtroient surnaturels, s' ils n' étoient continuels et sensibles. à la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainsi dire, la culture des eaux. Du sein des rivières, qui, communiquant entr' elles par des canaux, coulent le long des villes innombrables de l' empire, on voit s' élever des cités flottantes formées du concours d' une infinité de bateaux remplis d' un peuple qui ne vit que sur les eaux, et ne s' occupe que de la pêche. L' océan lui-même est couvert et sillonné de ces milliers de barques, dont les mâts ressemblent de loin à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs établis sur ces bâtiments de ne s' être pas distraits un moment de leur travail, pour considérer son vaisseau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paroîsoit inutile aux matelots chinois, quoiqu' elle ne fût pas étrangère à leur profession, prouve peut-être le bonheur d' un peuple qui compte pour tout l' occupation, et la curiosité pour rien : l' une est l' aliment de l' ame, l' autre n' en est que la faim.

Les chinois s' attachent de préférence aux objets de l' utilité la plus directe. Comme ils travaillent sans cesse la terre, ils la font travailler sans relâche. Quoiqu' ils aient comme les autres nations

des terrains bons et mauvais, ils suppléent par-tout à la nature par la culture. Où le soc ne suffit pas, la bêche est employée ; et des sillons profondément creusés récompensent au double la

p87

peine du laboureur. Les terres du nord produisent ordinairement du bled ; celles du midi du riz, toutes une abondance prodigieuse de légumes. Les prairies ne sont pas en honneur à la Chine. On y a calculé qu' un champ rendoit autant de paille pour les bestiaux, qu' un pré de la même grandeur auroit fourni de foin ; et l' on a conclu qu' il valoit mieux avoir trop de bled, et nourrir quelques animaux du superflu des grains, que de laisser mourir de faim un seul homme devant un tas de fourrage. Cependant on élève des buffles pour le labourage ; mais on a moins de boeufs et de chevaux que nous. Le boeuf pourroit servir à la nourriture des hommes, qui doit être considérable dans un pays où elle est proportionnée à la grandeur, à la continuité des travaux ; mais on la trouve dans le poisson, les légumes et les confitures. Le cheval est commode pour voiturier les marchandises et les hommes ; mais les canaux, creusés dans tout l' empire de la Chine, et multipliés d' un fleuve à l' autre, rendent les transports et les voyages d' une facilité surprenante. Dans les villes, l' empereur et les magistrats sont portés en palanquin par des citoyens qui rendent en êtres libres des services d' esclaves. On ne regarde point comme avilissante une fonction dont on pourroit charger des animaux, mais dont un homme peut vivre. Pour le faire subsister, tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec une vigilance extrême, et ce qui sort de la terre féconde, y rentre pour la féconder encore. Le grand système de la nature qui se reproduit dans ses débris est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde. On n' y dit pas que les cieux ont été faits pour l' homme ; mais que la terre

p88

est à son usage, et que cet usage dépend de son travail.
Il n' y a donc point d' état où l' agriculture soit

aussi florissante qu' à la Chine. Cet avantage, le plus grand dont puisse jouir une société, sort de plusieurs sources également respectables. La première est le caractère de la nation la plus laborieuse que l' on connoisse, et l' une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l' année sont pour elle des jours de travail, excepté le premier destiné aux visites réciproques des familles, et le dernier consacré à la mémoire des ancêtres. L' un est un devoir de société, l' autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages, tout ce qui lie et civilise les hommes est religion, et la religion elle-même n' est que la pratique des vertus sociales. C' est un peuple mûr et raisonnable, qui n' a besoin que du frein des loix pour être juste. Le culte intérieur est l' amour de ses peres vivants ou morts ; le culte public est l' amour du travail, et le travail le plus religieusement honoré, c' est l' agriculture. On y révere la générosité de deux empereurs, qui, préférant l' état à leur famille, écartèrent leurs propres enfants du trône, pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénere la mémoire de ces laboureurs, qui jetterent les germes du bonheur et de la stabilité de l' empire dans le sein fertile de la terre, source intarissable de la reproduction des moissons, et de la multiplication des hommes. à l' exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques est d' ouvrir la terre au printemps avec un appareil de fête et de magnificence qui attire des environs tous les cultivateurs.

p89

Ils courent en foule pour être témoins de l' honneur solennel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n' est plus comme dans les sables de la Grece, un dieu qui garde les troupeaux d' un roi : c' est le pere des peuples qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfants les véritables trésors de l' état. Bientôt après il revient au champ qu' il a labouré lui-même, y jetter les semences que la terre demande. Dans le même temps, les vice-rois répètent dans toutes les provinces les mêmes cérémonies en présence d' une multitude de laboureurs. Les européens, qui ont été témoins de ces solemnités à Canton, ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique dont le but

est d'encourager au travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses, qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Ce n'est pas qu'on doive se persuader que la cour de Pékin se livre sérieusement à des travaux champêtres : les arts du luxe sont trop avancés à la Chine, pour que ces démonstrations ne soient pas une pure cérémonie. Mais la loi, qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage rendu par le souverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer ; et l'influence de l'opinion est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence est entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs qui se distinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à sa profession, il est appelé à la cour pour éclairer le prince, et l'état le fait voyager dans toutes les

p90

provinces pour former les peuples à ses méthodes. Enfin, dans un pays où la noblesse n'est pas un souvenir héréditaire, mais une récompense personnelle : dans un pays où l'on ne distingue ni la noblesse, ni la roture, mais le mérite, la plupart des magistrats et des hommes, élevés aux premières charges de l'empire, sont choisis dans des familles de laboureurs, qui le plus souvent ont assez d'aisances pour donner de l'éducation à leurs enfants. Ces encouragements, qui tiennent aux mœurs, sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui de sa nature ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, est commun, tous en ont la jouissance, personne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse sont libres. Les biens sont indépendants comme les hommes. Il n'y a ni servitude réelle, ni servitude personnelle. Un citoyen, qui possède un champ acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres mêmes, si hardis par-tout à former des prétentions, ne l'ont jamais tenté à la Chine. Un peuple éclairé n'aurait pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui aurait soutenu que les aumônes qu'il recevoit étoient une prérogative inséparable de son caractère. Le ciel n'a donné dans ce pays d'autre droit que celui du travail sur la subsistance.

La modicité des impôts acheve d'assurer les progrès de l'agriculture. Tout ce que les productions de la terre paient à l'état se réduit depuis le dixième jusqu'au trentième du revenu, suivant la qualité du sol. La monarchie n'a jamais connu d'autre tribut. Les chefs ne songent pas à l'augmenter ; ils n'oseraient combattre à ce point l'usage et l'opinion, qui font tout à la Chine. Sans doute,

p91

quelques empereurs, quelques ministres auront tenté de changer l'ordre à cet égard ; mais comme c'est une entreprise longue, et qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchants veulent jouir sans délai, et c'est ce qui les distingue des bons citoyens. Ceux-ci méditent des projets, répandent des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer ; mais ils aiment les générations à naître comme celle qui existe.

Ainsi, par des circonstances heureuses, la Chine ignore l'oppression de l'impôt. Des mandarins les perçoivent en nature. Sa destination prévient les infidélités. On sait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture du magistrat et du soldat. Le prix de la portion qu'on en a vendu est porté dans le trésor de l'état, d'où il ne sort que pour les besoins publics. Enfin, il en reste dans les magasins pour les temps de disette, où l'on rend au public ce qu'il avait comme prêté dans les temps d'abondance.

Une administration si simple, si paternelle, répand un air d'aisance dans tout l'empire. Les chinois sont bien nourris et vêtus convenablement. Des toiles grossières de coton, teintées quelquefois en noir, et plus souvent en bleu, forment l'habillement ordinaire du bas peuple. Les citoyens au-dessus sont vêtus de soie. La laine est d'un usage assez commun dans les provinces septentrionales. On n'est pas parvenu à en fabriquer de beaux draps dans un pays où la soie est née et couvre les campagnes ; mais les étoffes ordinaires de laine ne sont guères inférieures aux nôtres.

Au dernier dénombrement, la Chine avait

p92

59798364 hommes en état de porter les armes, sans compter les mandarins et les bonzes. Il n' y a point dans l' univers de région qui contienne autant de monde dans la même étendue de terrain. La population y est si excessive, que la politique devrait peut-être prendre autant de soins pour l' arrêter, qu' elle en prend ailleurs pour l' augmenter. Les annales de cet empire attestent qu' il y a peu de mauvaises récoltes qui n' occasionnent des révoltes. Les désordres que ces émeutes entraînent ne peuvent qu' accroître de mille manières le mal qui les a fait naître. Il se perd beaucoup de ces subsistances qu' on se dispute les armes à la main. L' état, comme un corps soulagé, mais affaibli, se trouve au sortir de ces agitations moins peuplé qu' il ne pourroit l' être sans danger. à la vérité, ce qui reste d' habitants après les massacres, repeuple aisément dans les douceurs d' une paix qu' aucun voisin ne trouble ; mais la population devenant encore surabondante, l' empire trop épris de son pays, de ses loix et de ses mœurs, pour fonder des colonies, qui tôt ou tard dégénéreroient en secouant le joug, retombe dans les convulsions qui résultent de sa vigueur même, et vit ainsi dans une fermentation continuelle. Il ne faut pas chercher ailleurs les causes qui bornent à la Chine les progrès du despotisme. Ces révolutions fréquentes supposent un peuple assez éclairé pour sentir que le respect pour le droit de propriété, que la soumission aux loix ne sont que des devoirs du second ordre subordonnés aux droits imprescriptibles de la nature, qui n' a dû former les sociétés que pour les besoins de tous les hommes qui les composent. Lorsque ces choses de première nécessité viennent à manquer,

p93

les chinois ne reconnoissent plus une puissance qui ne les nourrit pas. C' est le pouvoir de conserver qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale ne dictent d' autres maximes à la Chine.

L' empereur sait qu' il regne sur une nation qui n' est attachée aux loix qu' autant qu' elles font son bonheur. Il sait que s' il se livroit un moment à cet esprit de tyrannie, ailleurs si commun, des secousses violentes le précipiteroient du trône. Ainsi placé à la tête d' un peuple qui l' observe et qui le juge, il ne s' érige pas en fantôme religieux à qui tout est permis. Il ne déchire pas le

contrat inviolable qui l' a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connoît ses droits et les sait défendre, que lorsqu' une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le revoque sans examen, et le livre à un tribunal qui le poursuit s' il est coupable. Mais fût-il innocent, il ne seroit pas remis en place. C' est un crime en lui d' avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant qui priveroit un pere de l' amour que ses enfants lui portent. Cette nécessité où est le prince d' être juste, doit le rendre plus sage et plus éclairé. Il est à la Chine ce qu' on veut faire croire aux autres princes qu' ils sont par-tout, l' idole de la nation. Il semble que les moeurs et les loix y tendent de concert à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille, dont l' empereur est le chef. Ce n' est pas comme conquérant, ce n' est pas comme législateur, qu' il a de l' autorité ; c' est comme pere : c' est en pere qu' il est censé gouverner, récompenser et punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde et les artifices des ministres

p94

n' en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne sauroit imaginer quel respect, quel amour les chinois ont pour leur empereur, c' est-à-dire, pour le pere, ou comme ils le disent, pour le grand pere, pour le pere universel. Ce culte public est fondé sur celui qui est établi par l' éducation domestique. à la Chine, un pere, une mere conservent une autorité absolue sur leurs enfants, à quelque âge, à quelque dignité qu' ils soient parvenus. Le pouvoir paternel et l' amour filial, sont le ressort de cet empire : c' est le soutien des moeurs ; c' est le lien qui unit le prince aux sujets, les sujets au prince, et les citoyens entr' eux. Le gouvernement des chinois est revenu par les degrés de sa perfection au point d' où tous les autres sont partis, et semblent s' éloigner, au gouvernement patriarcal, qui est celui de la nature même. L' empire ne passe pas à l' aîné des princes, mais à celui que l' empereur et le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne. Aussi l' émulation de la gloire et de la vertu regne-t-elle jusques dans la famille impériale. C' est le mérite qui brigue le trône, et c' est par les talents qu' un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des successeurs dans une maison étrangere,

que de laisser les rênes du gouvernement en des mains foibles. Les vice-rois et les magistrats participent à l'amour du peuple comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit pas à la Chine un corps de noblesse qui puisse former

p95

ou conduire des factions. Les mandarins sont des philosophes de la secte de Confucius, qui ne tenant point à des familles riches et puissantes, n'ont d'autre appui que celui que leur donne le trône. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les lois. Ils répandent sans cesse ces sentiments dans le peuple, et lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit et l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit qui ne soit une instruction de morale et de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts et sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui par-tout ailleurs agite les nations, affermit le despotisme, ou renverse les trônes : la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les lois la tolèrent ; mais elle ne donne jamais des lois. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettres, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes, les devoirs de la morale, et, par conséquent, d'en dispenser. La Chine est pourtant remplie de ces hommes vils, révéérés de la populace, et méprisés de la cour ; mais s'ils corrompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple et l'autorité influent sur les mœurs. Rien n'est plus difficile que de les changer, parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoisse. On ne se presse point d'instruire les enfants avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire, et ce sont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles, dont on tâche

p96

en même-temps de leur donner des idées justes. Ensuite on leur fait apprendre une suite de vers qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application dans un âge plus avancé : on leur fait apprendre la philosophie de Confucius. Telle est l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfants qui peuvent prétendre aux honneurs commence de même ; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différents états de la vie.

Les mœurs à la Chine sont prescrites par les loix, et maintenues par les manières que prescrivent aussi les loix. Les chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long, et les dernières classes des citoyens en sont instruits, et s'y conforment comme les mandarins et la cour.

Les loix de ce code sont instituées, ainsi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, et pour prescrire aux citoyens les égards et les prévenances mutuelles que des frères doivent à des frères. Ces rites, ces manières rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment ; mais combien souvent ne le font-elles pas revivre ? Elles sont une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le respect pour la vertu même ; et si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient aussi un zèle véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manières, comme il y en a pour juger des crimes et des vertus. On punit le crime par

p97

des peines douces et modérées ; on récompense la vertu par des honneurs. Ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'est pas le ressort principal, il y est plus fort que la crainte, et plus foible que l'amour.

Avec de pareilles institutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont le plus humains. Aussi voit-on l'humanité des chinois jusques dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice, et la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des

logements propres et commodes, où ils sont bien traités jusqu' au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d' un homme riche se réduit à l' obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque temps chez lui des vieillards et des orphelins. Nos romans de morale et de politique sont l' histoire des chinois. Ils ont tellement réglé les actions de l' homme, qu' ils n' ont presque pas besoin de sentiments. Cependant ils inspirent les uns pour donner du prix aux autres.

L' esprit patriotique, ce que les anglois appellent *public spirit* , cet esprit, sans lequel les états sont des pleuplades, et non pas des nations, est plus fort, plus actif à la Chine, qu' il ne l' est peut-être dans aucune république. C' est une chose commune que de voir des chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs ; d' autres y planter des arbres. Ces actions publiques, qui ressentent plutôt l' humanité bienfaisante que l' ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des temps où elles ont été communes ; d' autre temps où elles l' ont été moins ; mais la

p98

corruption amenoit une révolution, et les moeurs se réparaient. La dernière invasion des tartares les avoient changées : elles s' épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l' esprit du peuple conquis, et qu' ils sont instruits par les livres que les chinois appellent canoniques. On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère estimable de la nation ; cet esprit de fraternité, de famille, ces liens aimables de la société, qui forment dans le peuple la douceur des moeurs et l' attachement inviolable aux loix. Cette espérance est due à l' usage où on est de n' élever aux emplois que des hommes de la secte des lettrés, dont l' unique occupation est de s' instruire des principes de la morale et du gouvernement. Tant que les vraies lumières seront honorées, tant qu' elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison et de vertu, qu' on ne verra pas dans les autres nations.

Si l' on prenoit pour l' ouvrage de l' enthousiasme ce tableau des moeurs et du gouvernement d' un peuple heureux, il suffiroit de citer un grand fait qui prouveroit tous les autres. La population

n' est-elle pas la mesure de la sagesse de l' administration, et la marque infaillible de la prospérité d' une nation ? La population est excessive à la Chine. Le reste de la terre nous offre des contrées immenses, où la tyrannie a étouffé dans tous les temps le germe de la vie ; quelques-unes qu' elle a changées en déserts ; d' autres où l' on fait aujourd' hui des efforts violents pour lever les obstacles qui s' opposent à la multiplication : tous ces gouvernements démontrent l' excès du mal. La Chine, trop peuplée pour nourrir ses laborieux

p99

habitants, est le seul pays du monde qui prouve qu' il peut y avoir un excès dans le bien. Cependant il faut avouer que la plupart des connoissances, fondées sur des théories un peu compliquées, n' y ont pas fait les progrès qu' on devoit naturellement attendre d' une nation ancienne, active, appliquée, et qui depuis très-long-temps en tenoit le fil. Cette énigme n' est pas inexplicable. La langue des chinois demande une étude longue et pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant leur vie. Les rites, les cérémonies qui les font mouvoir, donnent plus d' exercice à la mémoire qu' au sentiment. Leurs manieres arrêtent les mouvements de l' ame, et en affoiblissent les ressorts. Trop occupés des objets d' utilité, ils ne peuvent pas s' élancer dans la carrière de l' imagination. Un respect outré pour l' antiquité les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux chinois l' esprit d' invention. Il leur faut des siècles pour perfectionner quelque chose ; et quand on pense à l' état où on trouva chez eux les arts et les sciences, il y a trois cents ans, on est convaincu de l' étonnante durée de cet empire. Un des arts que les chinois ont le moins perfectionné, est celui de la guerre. Ils ont une milice innombrable, mais ignorante, et qui ne sait qu' obéir : elle manque de tactique plus que de courage. Dans les guerres contre les tartares, les chinois n' ont point su combattre, et se sont fait tuer. L' amour pour leur gouvernement, pour leur patrie, pour leurs loix, doit leur tenir lieu d' esprit guerrier ; mais il ne leur tient pas lieu de bonnes armes et de la science de la guerre. Tel est l' empire de la Chine dont on parle tant, sans le connoître assez. Tel il étoit lorsque

les portugais y aborderent. Ils pouvoient y prendre des leçons de sagesse et de gouvernement ; mais ils ne penserent qu' à en tirer des richesses, et à y répandre leur religion. Thomas Perès, leur ambassadeur, trouva la cour de Pékin disposée en faveur de sa nation, dont la gloire remplissoit l' Asie. Elle avoit l' estime des chinois ; et la conduite de Ferdinand D' Andréade, qui commandoit l' escadre portugaise, devoit encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine, il y fit le commerce. Lorsqu' il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que si quelqu' un avoit à se plaindre des portugais, il eût à le déclarer, et qu' il en auroit satisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts : Thomas Perès alloit conclure un traité, lorsque Simon D' Andréade, frere de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les chinois comme depuis quelque temps les portugais traitoient tous les peuples de l' Asie. Il bâtit sans permission un fort dans l' isle de Taman, et delà il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, et ceux qui y arrivoient. Il enleva des filles sur la côte, il fit des chinois esclaves ; il se livra au brigandage le plus effréné et à la plus honteuse dissolution. Ses matelots et ses soldats suivirent son exemple. Les chinois irrités équipperent une flotte nombreuse : les portugais se défendirent vaillamment, et s' échapperent, en se faisant jour à travers la flotte ennemie. L' empereur fit mettre Thomas Perès en prison, où il mourut, et la nation portugaise fut bannie de la Chine pendant quelques années. Depuis les chinois s' adoucirent, et il fut permis aux portugais de faire le commerce dans le port

de Sanciam. Ils y apportoient de l' or, qu' ils tiroient d' Afrique, des épiceries, des Moluques et de Ceylan, des dents d' éléphant et quelques pierreries. Ils en tiroient des étoffes de soie de toute espece, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, et le thé, qui est depuis devenu si nécessaire en Europe aux nations du nord.

Les portugais se contentoient des loges et des comptoirs qu' ils avoient à Sanciam, et de la

liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce, lorsqu' il s' offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide et moins dépendant des mandarins qui commandoient sur la côte.

Un pirate, nommé Tehang-Si-Lao, devenu puissant par ses brigandages, s' étoit emparé de la petite isle de Macao, d' où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le siege de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux portugais, qui avoient des vaisseaux à Sanciam ; ils accoururent au secours de Canton, et ils en firent lever le siege. Ils remporterent une victoire complete sur le pirate, qu' ils poursuivirent jusques dans Macao, où il se tua.

L' empereur de la Chine, informé du service que les portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoissance, et leur fit présent de Macao. Ils accepterent cette grace avec joie, et ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette place fut avantageuse au commerce qu' ils firent bientôt dans le Japon.

Ce fut dans ce temps qu' une tempête jetta par bonheur sur les côtes de ces isles un vaisseau portugais. Ceux qui le montoient furent accueillis. On leur donna tout ce qu' il falloit pour se

p102

raffaîchir et se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu' ils avoient vu, et ils apprirent au vice-roi qu' une nouvelle contrée fort riche et fort peuplée s' offroit au zele des missionnaires, à l' industrie des négociants. Les uns et les autres prirent la route du Japon.

Ils trouverent un grand empire, qui ne cédoit point à celui de la Chine par ses richesses, par la magnificence de ses édifices, et par la fertilité de ses terres. Les japons sembloient même plus industrieux que les chinois en beaucoup de choses. Dans l' art de travailler leurs métaux, et sur-tout l' acier, ils avoient une intelligence que les chinois n' avoient pas. Leur police étoit à peu près aussi parfaite ; mais le gouvernement et les moeurs des deux nations ne se ressembloient pas.

Les grandes isles qui composent cet empire, placées sous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, sujettes à ces grands accidents de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d' un peuple que la superstition dominoit. Elle s' y divise en plusieurs

sectes. Celle du sintos est la religion du pays, l' ancienne religion. Elle reconnoît un être suprême, l' immortalité de l' ame, et elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de Kamis, c' est-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont servi et illustré la patrie. Le grand prêtre de cette religion, sous le nom de Dairi, gouvernoit le Japon. Il étoit de la race des dieux ; et en cette qualité, il regnoit despotiquement sur ses sujets. Empereur et grand pontife, il avoit rendu à quelques égards, la religion utile à ses peuples ; ce qui n' est pas impossible dans les pays où le sacerdoce est uni à l' empire.

p103

Dans ces isles extraordinairement peuplées et peu fertiles en pâturages, il étoit défendu par la religion de se nourrir de la chair des animaux, et sur-tout de ceux qu' emploie l' agriculture. On ne voit pas que la secte du sintos ait eu la manie d' ériger en crime des actions innocentes en elles-mêmes, manie si dangereuse pour les moeurs. Loin de reprendre ce fanatisme sombre et cette crainte des dieux qu' on trouve dans presque toutes les religions, le sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l' imagination par des fêtes qu' on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient consacrées à visiter ses amis, et à passer le jour en festins et en réjouissances. Les prêtres du sintos disoient que les plaisirs innocents des hommes étoient agréables à la divinité, et que la meilleure maniere d' honorer les Kamis, c' étoient d' imiter leurs vertus, et de jouir dès ce monde du bonheur dont ils jouissent dans l' autre. En conséquence de cette opinion, les japons, après avoir fait la priere dans des temples, toujours situés dans des lieux agréables, alloient chez des courtisanes, qui habitent des maisons ordinairement bâties auprès des temples. Ces femmes étoient des religieuses soumises à un ordre de moines qui retiroient une partie de l' argent qu' elles avoient gagné.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer les excès de l' amour, c' est peut-être une sagesse de le changer en culte. Eh ! Quel culte que celui où les hommes, animés du feu de la divinité, concourent, pour ainsi dire, à la suite de la création, en perpétuant ses ouvrages par les plaisirs immortels de la génération ! Qu' on se figure des êtres qui, joignant tout-à-coup dans l' effervescence de l' âge l' amour à l' amour, les idées de la

religion à celles de la passion, la plus vive que le ciel ait accordée aux humains, voient, sentent, respirent Dieu dans toutes leurs communications, vont l'adorer ensemble, l'invoquer et l'associer à leurs plaisirs, se le rendre palpable et sensible par cette effusion des âmes et des sens où tout est mystère, joie et faveur céleste. Quel sujet de reconnaissance éternelle envers l'être des êtres, que d'attendre et de recevoir comme un présent de sa main le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie, l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir, les enfants qui naissent d'une source de délices où ils iront se reproduire et se perdre à leur tour ? Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus, et les récompenses de la vertu ; mais qu'elle profane et dénature, quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs et de peines ! Oh ! Que les hommes se sont éloignés des fondements de la morale, en s'écartant des premiers sentiments de la nature. Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables et funestes. Si l'homme avoit besoin d'illusion pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchants de son cœur ! Quel moraliste, quel législateur sublime que celui qui trouveroit dans les besoins de la conservation et de la reproduction les moyens les plus sûrs de multiplier les individus, et de les rendre heureux ! Qu'il faut plaindre les âmes froides, insensibles, malheureuses et dures à qui ces considérations paroïtroient un délire ou même un attentat !

La chasteté n'étoit pas une vertu dans la religion du sinto et dans les mœurs japonaises, comme elle l'est à la Chine. Cependant au Japon l'adultère étoit puni de mort, et à la Chine il

n'étoit qu'une faute légère, même aux yeux du mari.

La sévérité avec laquelle on punissoit l'adultère au Japon, venoit de l'esprit de rigueur qui regne dans toutes les loix de cet empire. Elles sont cruelles et sans aucune proportion entre la faute et le châtement.

L'empereur, étant une personne sacrée, un descendant, un représentant des dieux, la plus légère

désobéissance à la moindre de ses loix étoit regardée comme un crime énorme que les plus grands supplices pouvoient à peine expier. Le coupable même n' étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtement sa famille entiere.

Il s' étoit introduit au Japon depuis quelques siecles une autre secte, qu' on appelloit celle des bubsdoïstes, du nom de Bubs, son fondateur. Son dogme est à-peu-près le même que celui de la religion du sintos ; mais les bubsdoïstes adorent de plus un amida, espece de médiateur entre Dieu et les hommes. Ils adorent d' autres divinités médiatrices entre les hommes et amida. C' est par la multitude de ses préceptes, par l' excès de son austérité, ses pratiques et ses mortifications, que cette religion s' est flattée d' obtenir la préférence sur le sintos.

L' esprit du bubsdoïsme est terrible. Il n' inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C' est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots de passer une partie de leur vie dans les supplices, pour expier des fautes imaginaires : ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces supplices avec un despotisme et une cruauté dont les inquisiteurs d' Espagne pourroient donner l' idée, avec cette différence que les moines japons sont eux-mêmes

p106

les bourreaux des victimes volontaires de la superstition, au-lieu que les inquisiteurs ne sont que les juges des crimes et des peines dont ils ont été les inventeurs et les arbitres. Les moines bubsdoïstes tiennent continuellement les esprits de leurs sectateurs dans un état violent de remords et d' expiations. Cette religion est si surchargée de préceptes, qu' il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance et toujours offensés.

On peut s' imaginer quels effets une si horrible superstition peut avoir sur le caractere du peuple, et à quel degré d' atrocité elle l' a conduit. Les lumieres d' une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage, pouvoient être le remede à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion. à la Chine, on met entre les mains des enfants des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, et qui leur démontrent la vertu : aux enfants japons, on fait apprendre par coeur des poèmes où sont célébrées les actions de leurs ancêtres, où l' on inspire le mépris de la

vie, où le suicide est vanté comme l' action la plus héroïque. Ces chants, ces poèmes qu' on dit pleins d' énergie et de grace, enfantent l' enthousiasme. L' éducation des chinois regle l' ame, la dispose à l' ordre : celle des japoais l' enflamme et la porte à l' héroïsme. On les conduit toute leur vie par l' imagination, par le sentiment ; et les chinois par la raison et les usages. Les japoais aiment l' éloquence et la poésie. Ils sont orateurs, ils peignent vivement. Les chinois dans leurs livres cherchent la vérité, ils ont plus de tranquillité et de bonheur ; et le japoais, avide de jouissances, est toujours prêt à sacrifier

p107

sa vie. Il semble qu' en général les chinois tendent à prévenir la violence et l' impétuosité de l' ame ; les japoais, son engourdissement et sa foiblesse.

La secte de Confucius avoit fait quelques progrès au Japon parmi la noblesse ; mais les prêtres du budsoïsme et du sintos ne lui étoient pas favorables. Ils ne le furent pas davantage au christianisme, lorsqu' on vint l' y prêcher. Cependant les missionnaires firent beaucoup de prosélites, et les marchands un commerce immense.

Les portugais y transportoient les marchandises de l' Inde qu' ils tiroient de Goa, et Macao leur servoit d' entrepôt pour les marchandises qu' ils tiroient de l' Europe. Elles consistoient la plupart en bagatelles, qu' achetoit chèrement un peuple riche et curieux de nouveautés. Aussi emportoit-on tous les ans du Japon treize ou quatorze millions en or, qui passaient en grande partie à Lisbonne.

Les portugais épousoient au Japon de riches héritières, et s' allioient aux familles les plus puissantes. Ils commerçoient librement dans tous les ports et dans toutes les provinces du royaume. Leur cupidité devoit être satisfaite, ainsi que leur ambition. Ils étoient les maîtres des côtes de Guinée, de la Perse, et des deux presqu' isles de l' Inde. Ils regnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les isles de la Sonde, et leur établissement à Macao leur assuroit le commerce de la Chine et du Japon. Les romains, dans leur plus grande prospérité, n' avoient pas eu un empire beaucoup plus étendu. Au milieu de tant de gloire, de trésors et de conquêtes, les portugais n' avoient pas négligé cette partie de l' Afrique située entre le cap de Bonne-Espérance et la mer Rouge, qui avoit été renommée dans tous les temps par la

richesse de ses productions. Plusieurs raisons les avoient portés à s' en occuper. Les arabes s' y étoient établis et fort multipliés depuis plusieurs siècles. Ils y avoient formé sur la côte de Zanguebar plusieurs petites souverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l' éclat, presque toutes de l' aisance. Ces établissements devoient leur prospérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fournissoient l' or et l' argent qui servoient à l' achat des marchandises de l' Inde. Dans leurs principes, les portugais devoient chercher à s' emparer de ces richesses, et à les ôter à leurs concurrents. Ces marchands arabes furent aisément subjugués vers l' an 1508. Sur leurs ruines s' éleva un empire, qui s' étendoit depuis Sofala jusqu' à Melinde, et auquel on donna pour centre l' isle de Mozambique. Elle n' est séparée du continent que par un petit canal, et n' a pas deux lieues de tour. Son port, qui est excellent, et auquel il ne manque qu' un air plus pur, devint un lieu de relâche et un entrepôt pour tous les vaisseaux du vainqueur. C' est là qu' ils attendoient ces vents réglés, qui, dans certains temps de l' année, soufflent régulièrement des côtes de l' Afrique à celles de l' Inde, comme dans d' autres temps des vents opposés soufflent des côtes de l' Inde à celles d' Afrique. Tant d' avantages pouvoient former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices et l' ineptie de quelques commandants, l' abus des richesses, celui de la puissance, l' ivresse des succès, l' éloignement de leur patrie avoient changé les portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force et d' activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l' atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller, de tromper, d' asservir des idolâtres. Ils pensoient que le pape,

en donnant aux rois de Portugal les royaumes d' Asie, n' avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l' orient, ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes, ils insultoient les princes, et ils devinrent dans peu l' horreur et le fléau des peuples. Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, et massacré avec ses enfants, qu' il avoit confiés aux portugais.

à Ceylan, les peuples ne cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres qui les traitoient avec barbarie. Ils avoient établi l' inquisition à Goa, et quiconque étoit riche devenoit la proie des ministres de cet infame tribunal. Faria, envoyé contre les corsaires malais, chinois et autres, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l' isle de Calampui. Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes de Malabar, et on égorgoit inhumainement les malheureux indiens qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples. Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pégu, et les deux partis devoient jurer l' observation du traité sur les livres de leurs religions. Correa jura sur un recueil de chansons, et crut éluder un engagement par ce vil stratagème. Nuguès D' Acughna voulut se rendre maître de l' isle de Daman sur la côte de Cambaye : les habitants offrirent de lui abandonner, s' il vouloit leur permettre d' emporter leurs richesses. Cette permission fut refusée, et Nuguès les fit tous passer au fil de l' épée. Diego De Silveyra croisoit dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine

p110

vint à son bord, et lui présenta de la part d' un général portugais, une lettre qui devoit lui servir de passeport. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal de s' emparer du navire de ce maure comme de bonne prise* . Silveyra s' empara du navire. Bientôt les portugais n' eurent pas les uns pour les autres plus d' humanité et de bonne foi, qu' ils n' en avoient pour les naturels du pays. Presque tous les états où ils commandoient étoient divisés en factions. Il régnoit par-tout dans leurs moeurs un mélange d' avarice, de débauche, de cruauté et de dévotion. Ils avoient la plupart sept ou huit concubines, qu' ils faisoient travailler avec la dernière rigueur, et auxquelles ils arrachotent l' argent qu' elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette maniere de traiter les femmes aux moeurs de la chevalerie. Les commandants, les principaux officiers admettoient à leur table une foule de ces chanteuses et de ces danseuses dont l' Inde est remplie.

La mollesse s' étoit introduite dans les maisons et dans les armées. C' étoit en palanquin que les officiers marchaient à l' ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant, qui avoit soumis tant de peuples. Il étoit devenu difficile de faire combattre les portugais lorsqu' il n' y avoit pas l' apparence d' un riche butin. Bientôt le roi de Portugal ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l' orient. Cet argent se perdoit en passant d' eux jusqu' à lui. Il régnoit un tel brigandage dans les finances, que les tributs des souverains, le produit des douanes qui devoit être immense,

p111

les impôts qu' on levoit en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent et des isles, ne suffisoient pas pour l' entretien de quelques citadelles, et l' équipement des vaisseaux nécessaires. Il est triste d' arrêter ses yeux sur les moments du déclin des nations. Hâtons-nous de parler de l' administration de Dom Juan De Castro, qui rendit aux portugais une partie de leur vertu. Castro étoit fort instruit pour son siècle. Il avoit l' ame noble et élevée ; et la lecture des anciens y avoit entretenu cet amour de la gloire et de la patrie, si commun chez les grecs et chez les romains.

Dès les premiers temps de sa sage et brillante administration, Cojè-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaye, sut inspirer à son maître le dessein d' attaquer les portugais. Cet homme né, à ce qu' on assure, d' un pere italien et d' une mere grecque, étoit parvenu de l' esclavage au ministere et au commandement des armées. Il s' étoit fait musulman, il n' avoit aucune religion, mais il savoit faire usage de la haine que le mépris des portugais pour les religions du pays inspiroit au peuple. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des soldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu' il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent destinés contre le mogol ou contre les patanes ; et lorsque les portugais s' y attendoient le moins, il attaqua Diu, s' en rendit maître, et fit le siege de la citadelle.

Cette place, située dans une petite isle sur les côtes de Guazarate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes dans les temps que les navigateurs ne s' écartoient pas des côtes, et que

Surate étoit le plus grand entrepôt de l' orient. Depuis l' arrivée de Gama, elle avoit été constamment l' objet de l' ambition des portugais, et elle étoit enfin tombée sous leur domination du temps de Dacughna. Mascaregnas, qui en étoit gouverneur au temps dont nous parlons, devoit avoir neuf cents hommes, et n' en avoit que trois cents. Le reste de sa garnison, par un abus dès-lors fort commun, faisoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit succomber, s' il n' eût reçu de prompts secours. Castro lui en fit passer sous la conduite de son fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut aussi, et sa mort ne ralentit pas le siege. Castro établit des jeux funéraires à l' honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des compliments à leurs parents de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de son fils ainé. Le second de ses fils présidoit aux jeux funéraires, et partit aussi-tôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu' il venoit de rendre à son frere. La garnison repoussoit tous les assauts, se signaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des indiens, les portugais étoient au-dessus de l' homme. *heureusement, disoit-on, la providence avoit voulu qu' il y en eût peu comme des tigres et des lions, afin qu' ils ne détruissent pas l' espece humaine .* Castro amena lui-même un plus grand secours que ceux qu' il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres et plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré si on livreroit bataille. Le pour et le contre furent discutés. Garcie De Sa, vieil officier, imposa silence, et dit : *j' ai écouté, il faut combattre .* C' étoit l' avis de Castro. Les portugais marcherent aux retranchements, et remporterent

une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer ; les fonds manquoient, et Castro les emprunta en son nom. Il voulut, à son retour dans Goa, donner à son armée les honneurs du triomphe, à la maniere des anciens. Il pensoit que ces honneurs serviroient à ranimer le génie belliqueux des portugais, et que le faste de cette cérémonie imposeroit à l' imagination des peuples. Les portes à son entrée

furent ornées d' arcs triomphaux ; les rues étoient tapissées, les femmes parées magnifiquement étoient aux fenêtres, et jettoient des fleurs et des parfums sur les vainqueurs. Le peuple dansoit au son des instruments. On portoit l' étendard royal à la tête des soldats qui marchaient en ordre. Le vice-roi, couronné de branches de palmier, étoit monté sur un char superbe ; les généraux ennemis suivoient son char, les soldats prisonniers marchaient après eux. On portoit les drapeaux qu' on leur avoit enlevés ; ils étoient renversés et traînants sur la poussière, on faisoit suivre l' artillerie et les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée et de la bataille gagnée relevoient la pompe de cet appareil. Vers, chansons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits le trouverent ridicule, et les bigots le trouverent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion, que *Castro avoit vaincu en héros chrétien, et qu' il avoit triomphé en héros payen* .

La vigueur des portugais que Castro avoit ranimée ne se soutint pas long-temps, et la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les

p114

classes des citoyens. Un vice-roi imagina d' établir dans les villes principales des troncs, où tous les particuliers pouvoient jeter des mémoires et lui donner des avis. Un semblable établissement pourroit être fort utile, et réformer les abus chez une nation éclairée, où il y auroit encore des moeurs ; mais chez une nation superstitieuse et corrompue, quel bien pouvoit-il faire ?

Il ne restoit plus aucun des premiers conquérants de l' Inde, et leur patrie épuisée par un trop grand nombre d' entreprises et de colonies, ne pouvoit les remplacer. Les défenseurs des établissements portugais étoient nés en Asie. L' abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les aliments avoient fort altéré en eux l' intrépidité de leurs peres. Ils ne conserverent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. Ils étoient des monstres : le poison, les incendies, les assassinats, tous les crimes leur étoient devenus familiers. Ce n' étoit pas seulement des particuliers qui s' en rendoient coupables, les hommes en place leur en

donnoient l' exemple. Ils égorgoient les naturels du pays ; ils se déchiroient entr' eux. Le gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L' éloignement des lieux, les faux témoignages, l' or versé à pleines mains, assuroient l' impunité à tous les crimes.

L' isle d' Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un portugais saisit une très-belle femme, et, sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit tous les outrages possibles. Un des insulaires, nommé Génulio, arma ses concitoyens : il assembla ensuite les portugais, et il leur dit : " pour venger des affronts aussi cruels que ceux que nous avons reçus de vous,

p115

il faudroit des effets, et non des paroles.

Cependant, écoutez : vous nous prêchez un dieu qui se plaît, dites-vous, dans les actions généreuses des hommes, et le vol, le meurtre, l' impudicité, l' ivrognerie sont vos habitudes ; tous les vices inondent vos coeurs. Nos moeurs et les vôtres ne peuvent s' accorder : la nature l' avoit prévu, en nous séparant par des mers immenses, et vous avez franchi ces barrières.

Cette audace, dont vous osez vous énergueillir, est une preuve de la corruption de vos coeurs. Croyez-moi, laissez en paix des peuples qui vous ressemblent si peu ; allez habiter chez des nations aussi féroces que vous : votre commerce nous seroit plus fatal que tous les fléaux dont votre dieu pourroit nous accabler.

Nous renonçons pour toujours à votre alliance : vos armes sont meilleures que les nôtres ; mais nous sommes plus justes que vous, et nous ne vous craignons pas. Les itons sont aujourd' hui vos ennemis, fuyez leur pays, et gardez-vous d' y reparoître. "

ce discours, qui, trente ans auparavant, auroit entraîné la ruine d' Amboine, fut écouté avec une patience qui montrait le changement des portugais. également détestés par-tout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l' orient. Toutes les grandes puissances de l' Inde entrèrent dans la ligue, et pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien, qui sans son fanatisme, auroit été un grand roi, fit partir pour l' Inde Ataïde, et tous les portugais qui s' étoient distingués dans les guerres de l' Europe.

à leur arrivée, l' opinion générale étoit, qu' il falloit abandonner les possessions éloignées, et rassembler

p116

ses forces dans le Malabar et aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu' on avoit formé un trop grand nombre d' établissements, il ne voulut pas avoir l' air de les sacrifier. *compagnons, dit-il, je veux tout conserver ; et tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain .* Aussi-tôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, et fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa. Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaye attaqua Chaul, Daman, Bachaïm. Le roi d' Achem fit le siege de Malaca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, arrêta les portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chasser d' Onor. Ataïde, au milieu des soins et des embarras du siege de la capitale, envoya cinq vaisseaux à Surate. Ils firent relâcher les portugais détenus par Agalachem. Treize vaisseaux partirent pour Malaca ; le roi d' Achem et ses alliés en leverent le siege. Ataïde voulut même faire appareiller les vaisseaux qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta qu' au-lieu de se priver du secours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défense de l' Inde. *nous suffirons, dit Ataïde ; l' état a besoin, et il ne faut pas tromper son espérance .* Cette réponse étonna, et la flotte partit dans le temps que la place étoit le plus vivement pressée par Idalcan. Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, et des vaisseaux à Ceylan. L' archevêque dont l' autorité étoit sans borne, voulut s' y opposer. *monsieur, lui dit Ataïde, vous n' entendez rien à nos affaires ; bornez-vous à les recommander à Dieu .* Les portugais arrivés d' Europe

p117

firent à ce siege des prodiges de valeur. Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs, malgré ses

défenses, sortoient en secret dans la nuit pour attaquer les assiégeants dans leurs lignes. Le vice-roi ne comptoit pas si absolument sur la force de ses armes, qu' il ne crut devoir employer la politique. Il fut instruit qu' Idalcan étoit gouverné par une de ses maîtresses, et qu' elle étoit au camp. Les femmes qui se dévouent aux plaisirs des princes ne sont communément que les esclaves de l' ambition, et ne connoissent pas les vertus que peut inspirer l' amour. La maîtresse d' Idalcan se laissa corrompre, et vendit à Ataïde les secrets de son amant. Idalcan s' aperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats et de travaux, ce prince, qui voyoit ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphants tués, sa cavalerie hors d' état de servir, vaincu par le génie d' Ataïde, leva le siege, et se retira, la honte et le désespoir dans le coeur.

Ataïde vole sur le champ au secours de Chaul, assiégé par Nizamaluc, roi de Cambaye, qui avoit plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avoit été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d' une grande victoire qu' Ataïde, à la tête d' une poignée de portugais, remporta sur une armée nombreuse, et aguerrie par un long siege. Ataïde marcha ensuite contre le Zamorin, le battit, et fit avec lui un traité par lequel ce prince s' engageoit à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Les portugais redevenoient dans tout l' orient ce qu' ils étoient auprès d' Ataïde. Un seul vaisseau commandé par Lopès Carasco, se battit pendant

p118

trois jours contre la flotte entiere du roi d' Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que son pere avoit été tué. *c' est, dit-il, un brave homme de moins, il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui* . Il prit le commandement du vaisseau ; et traversant en vainqueur la flotte ennemie, se rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les portugais d' autres vertus que leur courage, tant est puissant sur les nations même les plus corrompues l' ascendant d' un grand homme. Thomas De Sosa venoit de faire esclave une belle femme, promise depuis peu à un jeune homme qui l' aimoit. Celui-ci instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jeter à ses pieds et partager ses fers. Sosa fut témoin de leur entrevue : ils s' embrassoient, ils fondoient

en larmes. *je vous affranchis*, leur dit le général portugais, *allez vivre heureux ailleurs*. Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, et réprima l'abus le plus nuisible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment n'eurent de durée que celle de son administration.

à la mort du roi Sébastien, le Portugal tomba dans une espèce d'anarchie, et fut soumis peu-à-peu à Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde cessèrent de se croire une patrie. Quelques-uns se rendirent indépendants, d'autres se firent corsaires, et ne respectèrent aucun pavillon. Plusieurs se mirent au service des princes du pays, et ceux-là devinrent presque tous ministres ou généraux, tant leur nation avoit encore d'avantage sur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à sa fortune : ils agissoient sans zèle et sans concert pour l'intérêt commun. Les Indes étoient

p119

partagées en trois gouvernements, qui ne se prêtoient aucun secours, et dont les projets et les intérêts devinrent différends. Les soldats et les officiers étoient sans discipline, sans subordination, sans amour de la gloire. Les vaisseaux de guerre ne sortoient plus des ports, ou n'en sortoient que mal armés. Les mœurs se dépravèrent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, et la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorsqu'une nation libre, éclairée et tolérante, se montra dans l'Inde, et leur en disputa l'empire.

Il paroît que dans le temps des découvertes des Portugais, les principes politiques sur le commerce, sur la puissance réelle des états, sur les avantages des conquêtes, sur la manière d'établir et de conserver des colonies, et sur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour se rendre aux Indes, et en rapporter des marchandises, étoit sage. Les bénéfices que faisoient les Vénitiens par des voies plus détournées, devoient exciter l'émulation des Portugais ; mais leur ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation se trouvant tout-à-coup maîtresse du commerce le plus riche et le plus étendu

de la terre, ne fut bientôt composée que de marchands, de facteurs et de matelots, qui détruisoient de longues navigations. Elle perdit ainsi le fondement de toute puissance réelle, l'agriculture, l'industrie nationale et la population. Il n'y eut pas de proportion entre son commerce et les moyens de le continuer. Elle fit plus mal encore : elle voulut être conquérante,

p120

et embrassa une étendue de terrain qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conserver sans s'affaiblir. Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuisait sans cesse en soldats, en matelots, en colons. Son intolérance ne lui permit pas d'admettre au rang de ses citoyens les peuples de l'orient et de l'Afrique, et il lui falloit par-tout et à tout moment combattre ses nouveaux sujets. Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquête, la nation, qui n'avoit jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage. L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, et quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues, les portugais ne pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lasserent, et ils ravirent de force aux indiens ce qu'ils avoient commencé par acheter d'eux. C'est alors qu'on vit en Portugal à côté de la plus excessive richesse la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches que ceux qui avoient possédé quelque emploi dans les Indes ; et le laboureur, qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans son travail, les artisans qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misère. Quand le Portugal n'auroit pas été soumis à l'Espagne, il n'auroit conservé, ni sa richesse réelle, ni sa puissance. On en a vu les raisons principales. Il y en a d'autres que la conduite mesurée et réfléchie des hollandais va rendre extrêmement sensibles.

LIVRE 2

p121

La Germanie, à qui l' Europe doit tous les maux de ses gouvernements, qui a tout détruit sans rien réparer, qui sur les débris du despotisme de la république romaine, a élevé l' anarchie et la tyrannie féodales : la Germanie, qui, après avoir ruiné l' empire d' un peuple vainqueur du monde, se laissa tromper, gouverner et piller par les ministres d' une religion née sur les ruines de Rome : la Germanie eut dans les premiers temps sept dieux, qui étoient honorés successivement un jour de la semaine. Le culte qu' on leur rendoit fut

p122

d' abord fort simple. L' usage des temples, des idoles, des libations, s' introduisit peu-à-peu. On déclara sacrée la personne des prêtres : et des attentats de tous les genres suivirent un privilege si dangereux.

Toutes les parties de ce vaste continent n' étoient pas gouvernées de la même maniere : le peuple avoit retenu l' autorité dans quelques-unes ; la noblesse s' en étoit emparée dans d' autres ; il y en avoit où l' adresse et la force avoient placé des rois électifs ou héréditaires. Telle étoit cependant l' horreur des germains pour la servitude, que, sous ces différentes constitutions, ils avoient conservé leur liberté.

Ils n' avoient point de droit écrit ; et la tradition seule les instruisoit de leurs obligations. Les moeurs régnoient au milieu des loix : la simple équité régloit les actions, et le bon sens décidoit les différends. On pendoit les traîtres ; on noyoit les lâches : tous les autres crimes se rachetoient par des amendes au profit de la société et des offensés.

La premiere vertu, c' étoit le courage aux yeux de cette nation guerriere : elle méprisoit les dangers, elle haïssoit le repos, et ne pouvoit supporter le travail. Accoutumée à regarder comme une lâcheté, d' obtenir par des soins continuels ce qu' elle pouvoit emporter de force, elle attaquoit sans cesse ses voisins. Dans une expédition, le chef devoit vaincre ou mourir, et les soldats juroient de ne point survivre à leur général.

L' infanterie laissoit dans ses rangs des vuides, qui étoient remplis par la cavalerie. Les cavaliers et les fantassins chargeoient ensemble ; et l' agilité des soldats égaloit la vitesse des chevaux.

La lance, une épée courte, étoient les armes offensives des germains. Quelques-uns avoient

p123

pour leur défense des cuirasses : tous, des casques et des boucliers. Formés en corps d'armée, ils présentoient un front uni, ferme et serré. Leurs escadrons passaient à la nage les fleuves les plus rapides sans rompre leurs rangs. Ils commençoient le combat par une nuée de fleches et de javelots, et fondoient tout de suite sur l'ennemi avec une impétuosité à laquelle on résistait difficilement. Leur bataille étoit fermée par un grand nombre de chariots qui portoient leurs femmes. Elles pansoient les blessés, donnoient des rafraîchissements aux combattants épuisés de fatigue, ranimoient les courages qui molissoient, et rappelloient souvent par leurs discours la victoire prête à s'envoler. Un guerrier qui perdoit son bouclier étoit exclu des assemblées ; et s'il avoit eu le malheur de fuir, rarement tarδοit-il à s'en punir de ses propres mains. La jeunesse d'une cité qui étoit en paix alloit chercher des dangers chez une autre. La gloire du général consistoit alors dans la valeur et le nombre de ceux qui l'accompagnoient. Les femmes et les vieillards étoient chargés des soins domestiques. La course, la nage, la chasse, la table, prenoient tout le temps des hommes. Le vêtement des deux sexes étoit à peu près le même. Pour ne pas gêner la nature, on laissoit les enfants nus jusqu'à l'âge de puberté : une éducation si dure formoit le corps à la fatigue. La taille des germains étoit haute, et leurs membres robustes : ils résistait au froid et à la faim ; mais ils ne pouvoient supporter ni la soif ni la chaleur.

Le lien du mariage étoit sacré par les moeurs : il ne pouvoit se former entre deux personnes, que de l'aveu de leurs familles. L'époux donnoit pour dot à son épouse une paire de boeufs sous le joug, un cheval sous le harnois, et des armes.

p124

Les boeufs avertissoient la femme de la soumission qu'elle devoit à son maître ; le cheval, de l'obligation qu'elle contractoit de partager ses peines, les armes, de la nécessité de le suivre à la

guerre. Si, malgré la simplicité des mœurs et la pudeur du sexe, il se trouvoit un adulateur, le mari, auquel seul appartenait le châtement de cette violation du contrat, assembloit les parents de l'infidèle, la dépouilloit en leur présence, lui coupoit les cheveux, et la chassoit de son habitation à coups de verge. Toutes les affections, tous les soins des femmes étoient concentrés dans l'intérieur de leurs maisons, parce que les secondes noces leur étoient interdites, et qu'on les punissoit de la perte de leurs enfants comme d'un crime. Les germains ne connoissoient pas la propriété des terres. Le magistrat en distribuoit tous les ans à chaque famille, suivant ses besoins, et les lots n'étoient jamais les mêmes. Ces échanges continuels empêchoient des commodités, des embellissements, qui auroient énervé les corps, ou amolli les courages, et faisoient que l'intérêt personnel n'étoit rien au prix de la chose publique. Au premier bruit de guerre, la moitié des habitants prenoit les armes, l'autre moitié continuoit ses occupations paisibles. Tout changeoit la campagne suivante : le soldat devenoit cultivateur, et le cultivateur soldat. De cette manière les combats n'enfantoient pas la famine, et l'agriculture n'avoit pas le temps d'émousser la valeur. Les aliments des germains étoient grossiers. Des viandes presque crues et des fruits sauvages faisoient leur nourriture. Ceux qui habitoient les bords du Rhin ou de la Moselle buvoient du vin : les autres étoient obligés de se contenter d'une liqueur composée avec du froment et avec de

p125

l'orge. La table étoit leur plus grand plaisir : ils y passoient les nuits et les jours à s'enivrer : c'étoit le temps qu'ils choissoient pour traiter les affaires générales, convaincus que les boissons fortes ouvrent l'esprit et le cœur. Leurs festins finissoient le plus souvent par des querelles, qui ne se terminoient pas sans effusion de sang. L'hospitalité des germains étoit sans bornes. Ils prodiguoient tout à l'étranger qui les visitoit. Lorsque leurs provisions étoient finies, ils le menaient chez des voisins, où les caresses, les profusions étoient les mêmes. Tout ce qu'il desiroit, on le lui donnoit avec empressement ; mais avoit-il quelque chose de rare, on le lui demandoit avec confiance. La générosité mutuelle n'exigeoit point de reconnaissance pour des présents. Tous les biens étoient trop vils, ou les âmes trop grandes

pour attacher du prix, ou même un nom, aux bienfaits, aux services. La liberté se seroit offensée de cette ombre de chaînes.

Le goût du jeu étoit extrême chez ces peuples, au point qu' après avoir perdu tout ce qu' ils possédoient, ils se jouoient eux-mêmes. L' indépendance qu' ils estimoient mille fois plus que la vie, étoit sacrifiée sans balancer à cette passion aveugle.

C' est une des inconséquences qu' on explique difficilement dans les moeurs des peuples anciens.

Des chevaux, des armes, des bestiaux étoient toute leur richesse. Leur commerce se faisoit par échange. Après avoir appris de leurs voisins l' usage de la monnoie, ils préférèrent encore quelque temps le volume à la valeur, le cuivre à l' or et à l' argent. L' usure leur parut toujours odieuse, parce qu' ils trouvoient injuste d' exiger un produit d' une chose qui ne produisoit rien par elle-même. Cette opinion, reste précieux d' une heureuse simplicité,

p126

les mit à l' abri de bien des malheurs, dont les loix les plus sages n' ont pas toujours garanti les nations les mieux policées.

Les successions passaient aux héritiers naturels sans aucune sorte de formalité. Le nombre des enfants faisoit l' honneur d' une famille, et la stérilité, son malheur. Les inimitiés personnelles devoient communes entre parents ; mais elles n' étoient pas implacables. L' homicide même se rachetoit par une amende que les commices évaluoient.

La jeunesse s' assembloit les jours de fête, et dansoit toute nue au son d' un fifre. Elle sautoit avec une adresse surprenante au milieu des lances et des épées. Le bruit des applaudissements étoit l' aiguillon et la récompense de ceux qui se distinguoient dans un exercice si périlleux, mais si utile.

Chez les germains, les cérémonies funebres étoient aussi simples que les plaisirs. L' espece de bois, dont on faisoit le bucher, distinguoit les rangs. On brûloit le cheval, les armes, le cadavre du mort. Une butte couverte de gazon étoit élevée sur ces cendres. Les femmes fondoient en pleurs : les hommes chantoient les vertus et les exploits dont ils avoient été les témoins et les compagnons.

Tels étoient les usages et les moeurs qui durent s' établir dans l' isle que forme le Waal et le

Rhin, lorsque les bates, dégoûtés de la Hesse, allèrent occuper, environ un siècle avant l'ère chrétienne, ce terrain marécageux, qui n'avait point, ou qui n'avait que peu d'habitants. Ils donnerent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie.

Le gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un

p127

chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, et qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur district, et commandoient les troupes, étoient choisis comme les rois dans les assemblées générales. Cent personnes prises dans la multitude servoient de surveillants à chaque comte, et de chef aux différents hameaux. La nation entière étoit en quelque sorte une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit. Telle étoit la situation de la Batavie, lorsque César passa les Alpes. Ce général battit les helvétiens, plusieurs peuples des Gaules, les belges, les germains qui avoient passé le Rhin, et poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace et le succès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur. Des écrivains, trop passionnés pour leur patrie, assurent que les bataves firent alors alliance avec Rome ; mais ils se soumirent, à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, et qu'ils seroient assujettis seulement au service militaire. Les historiens contemporains énoncent si formellement les conditions du traité, qu'il est impossible de se refuser à leur témoignage.

Quoi qu'il en soit de cette stipulation, César ne tarda pas du moins à distinguer les bataves des peuples vaincus et soumis aux romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappelé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au sénat : quand assuré de l'empire absolu que le temps et son caractère lui avoient donné sur les régions et les auxiliaires, il attaqua ses ennemis en Espagne, en Italie, en Asie ; ce fut alors que reconnoissant

p128

les bataves pour les plus sûrs instruments de ses victoires, il leur accorda le titre glorieux d' *amis et de freres du peuple romain* . Ils se montrerent dans la suite encore plus dignes de cette distinction glorieuse. Ces braves alliés accompagnerent Drusus, Tibere, Germanicus, tous les généraux romains qui furent envoyés successivement pour réprimer ou pour soumettre les germains. Leur fidélité étoit si connue, que leur isle devint le rendez-vous ordinaire des armées romaines : quelques nuages, des guerres ouvertes même troublèrent une ou deux fois cette harmonie ; mais les coeurs des deux peuples se rapprocherent, pour ne se diviser que lors de la révolution qui changea la face de l' Europe. Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur, que nul état n' avoit encore atteint, où nul état n' est parvenu depuis, se fût relâchée des vertus mâles, des principes austeres qui avoient posé les fondements de son élévation, lorsque ses loix eurent perdu leur force, ses armées leur discipline, ses citoyens leur amour pour la patrie, les barbares que la terreur du nom romain avoit poussés vers le nord, et que la violence y avoit contenus, se débordèrent vers le midi : l' empire s' écroula de tous côtés ; ses plus belles provinces devinrent la proie des nations qu' il n' avoit jamais cessé d' avilir ou d' opprimer. Les francs en particulier lui arracherent les gaules, et la Batavie fit partie du vaste et brillant royaume que ces conquérants fonderent dans le cinquieme siecle avec tant de gloire. La nouvelle monarchie éprouva les inconvénients presqu' inséparables des états naissants, et trop ordinaires encore dans les gouvernements les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince,

p129

et tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée des guerres étrangères, ou en proie à la fureur des guerres domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins ; et plus souvent des peuples venus du nord porterent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, et de l' imbécillité de plusieurs de ses rois, et de l' ambition déréglée de leurs favoris et de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sapperent les fondements du trône, et avilirent par leur audace les loix et la religion. L' anarchie et le despotisme se succéderent avec une rapidité qui étoit aux plus confiants jusqu' à

l' espoir d' un avenir supportable. L' époque brillante du regne de Charlemagne ne fut qu' un éclair. Comme ce qu' il avoit fait de grand étoit l' ouvrage de son talent, et que les bonnes institutions n' y avoient point de part, les affaires retomberent après sa mort dans le cahos d' où elles étoient sorties sous Pepin son pere, et plus encore sous lui. L' empire françois, dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Un de ses petits-fils eut en partage la Germanie, dont le Rhin étoit la barriere naturelle, et qui, par des dispositions bizarres, emporta la Batavie, à laquelle les normands, dans leurs excursions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche germanique des carlovingiens finit au commencement du dixieme siecle. Comme les autres princes françois n' avoient ni la tranquillité, ni le courage, ni les forces nécessaires pour faire valoir leur droit, les germains briserent aisément un joug étranger ; ceux de leur nation, qui, sous l' autorité du monarque, régissoient les cinq cercles dont l' état étoit composé, choisirent un d' entr' eux pour chef : il se contenta de la foi et

p130

de l' hommage de ces hommes puissants, que des devoirs plus gênants auroient pu pousser à une indépendance entiere. Leurs obligations se réduisirent au service féodal.

Les comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n' avoient exercé jusqu' alors qu' une juridiction précaire et dépendante, acquirent à cette époque mémorable les mêmes droits que tous les grands vassaux d' Allemagne.

Ils augmenterent dans la suite leurs possessions par les armes, par les mariages, par les concessions des empereurs, et réussirent avec le temps à se rendre tout-à-fait indépendants de l' empire. Les entreprises injustes qu' ils formerent contre la liberté publique, n' eurent pas le même succès. Leurs sujets ne furent, ni intimidés par les violences, ni séduits par les caresses, ni corrompus par les profusions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités furent toujours l' ouvrage des trois pouvoirs réunis, du comte, des nobles et des villes. L' esprit républicain étoit encore l' esprit dominant de la nation, lorsque des événements extraordinaires la firent passer sous la domination de la maison de Bourgogne.

Guillaume Vi, vingt-quatrieme comte de Hollande, mourut en 1417. Jacqueline, sa fille unique,

lui succéda : veuve très-jeune d' un dauphin, qui ne l' avoit pas rendue mere, elle épousa Jean, duc de Brabant. Comme ce prince n' avoit ni le don de plaire, ni le talent de regner, ni la volonté de se laisser gouverner par d' autres que par ses ministres, la princesse s' en dégoûta. Quelques formalités, qui avoient manqué à son mariage, lui firent penser, ou dire, qu' elle étoit libre, et elle disposa de sa main en faveur du duc de Glocestre. L' ambitieux anglois trouva cet engagement

p131

sérieux tout le temps qu' il put se promettre d' en tirer un établissement solide : il perdit son amour en perdant son espérance ; et il forma d' autres noeuds. Jacqueline se vit alors réduite à abandonner l' administration de ses états à Philippe, duc de Bourgogne, son oncle et son héritier naturel : elle s' obligea même à lui en céder la propriété, si elle se marioit sans son consentement. Cet acte, quoique ratifié par ses sujets, ne l' arrêta pas. Un particulier, pour qui elle prit une passion violente, devint son époux : le voile dont on couvrit d' abord ce mystere, fut bientôt levé, et Philippe ajouta sur le champ et sans contradiction à ses possessions, le Hainault, la Zelande, la Frise, la Hollande, quatre provinces qui formoient l' héritage de son imprudente et malheureuse niece.

La réunion entiere ou presqu' entiere des Pays-Bas rendit la maison de Bourgogne très-puissante. Les gens éclairés, qui calculoient les probabilités, prévoyoiient que cet état formé successivement de plusieurs autres états seroit d' un grand poids dans le système politique de l' Europe : le génie de ses habitants, l' avantage de sa situation, ses forces réelles, tout lui présageoit un agrandissement presque sûr et fort considérable. Un événement, qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l' ambition, déconcerta des projets et des espérances qui ne devoient pas tarder à se réaliser. La ligne masculine s' éteignit dans cette maison ; et Marie, son unique héritiere porta en 1477 dans la maison d' Autriche le fruit de plusieurs hasards heureux, de beaucoup d' intrigues, et de quelques injustices.

à cette époque si célèbre dans l' histoire, chacune des dix-sept provinces des Pays-Bas avoit

p132

des loix particulieres, des privileges fort étendus, un gouvernement presqu' isolé. Tout s' éloignoit de cette unité précieuse de laquelle dépendent également le bonheur et la sûreté des empires et des républiques. Une longue habitude avoit familiarisé les peuples avec cette espece de cahos ; et ils ne soupçonnoient pas qu' il pût y avoir d' administration plus raisonnable. Le préjugé étoit si ancien, si général et si affermi, que Maximilien, Philippe et Charles, les trois premiers princes autrichiens qui jouirent de l' héritage de la maison de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover : ils se flatterent que quelqu' un de leurs successeurs trouveroit des circonstances favorables pour exécuter avec sûreté ce qu' ils ne pouvoient pas seulement tenter sans risque. Alors se préparoit en Europe une grande révolution dans les esprits. La renaissance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l' imprimerie et de la boussole, amenoient le moment où la raison humaine devoit secouer le joug d' une partie des préjugés qui avoient pris naissance dans les temps de barbarie. Beaucoup de bons esprits étoient guéris des superstitions romaines : ils étoient blessés de l' abus que les papes faisoient de leur autorité, des tributs qu' ils levoient sur les peuples, de la vente des expiations, et sur-tout de ces subtiles absurdités dont ils avoient chargé la religion simple de Jesus-Christ. Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencerent la révolution : un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les nations du nord. Quelques hommes éclairés aiderent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l' Europe, les uns adopterent la religion

p133

des réformateurs ; d' autres se tinrent unis à Rome. Les premiers entraînerent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions : les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d' embrasser les opinions nouvelles. Ils employerent plusieurs moyens, mais de préférence, ceux de la rigueur. On vit renaître l' esprit de fanatisme, qui avoit détruit les saxons, les albigeois, les hussites. On releva les gibets ; on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs. Aucun souverain ne fit plus d' usage de ces moyens que Philippe II. Son despotisme s' étendoit

sur toutes les branches de sa vaste monarchie, et le zèle de la religion y persécutoit par-tout ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infidèles. On voulut ôter aux peuples des pays-bas leurs privilèges : on y fit mourir sur l'échafaud des milliers de citoyens. Ces peuples se revolterent. On vit se renouveler le spectacle que les vénitiens avoient donné au monde plusieurs siècles auparavant : un peuple fuyant la tyrannie, ne trouvant plus d'asyle sur la terre, allerent le chercher sous les eaux. Sept petites provinces au nord du Brabant et de la Flandre, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivières, souvent submergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues, n'ayant pour richesses que le produit de quelques pâturages, et une pêche médiocre, fonderent une des plus riches et des plus puissantes républiques du monde, et le modèle peut-être des états commerçants. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux ; mais si les hollandais commercerent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes espagnoles qui les combattoient, étoient les meilleures de l'Europe : elles eurent d'abord des

p134

avantages que leur firent perdre peu-à-peu les nouveaux républicains : ils résisterent avec constance ; ils s'instruisirent par leurs fautes mêmes et par l'exemple de leur ennemi ; et ils le surpasserent enfin dans la science de la guerre. La nécessité de disputer pied à pied le terrain étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays et les villes.

La Hollande, cet état si foible dans sa naissance, chercha des armes et de l'appui par-tout où elle put en espérer. Elle donna des asyles aux pirates de toutes les nations dans le dessein de s'en servir contre les espagnols ; et ce fut là le fondement de sa puissance maritime. Des loix sages, un ordre admirable, une constitution qui conserve l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine espagnole. Elle avoit déjà du commerce, et celui qui convenoit le mieux à sa situation. Ses vaisseaux faisoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils se chargeoient de marchandises d'une nation pour les porter à l'autre. Les villes anséatiques et quelques villes d'Italie étoient en possession de ces

transports : les hollandais, en concurrence avec elles, eurent bientôt l' avantage : ils le durent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeaient leurs flottes marchandes. Leurs négociants prirent de l' ambition, et aspirèrent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s' étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient des marchandises des Indes, pour les revendre dans toute l' Europe. En 1594, le roi d' Espagne fit confisquer les effets des hollandais commerçants dans ses ports, et défendit aux portugais toute correspondance

p135

avec eux. Les hollandais cherchèrent d' autres moyens de se procurer les marchandises de l' orient : il semble que le meilleur moyen étoit d' équiper des vaisseaux, et de les envoyer aux Indes ; mais on n' avoit ni pilotes qui connussent les mers d' Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d' une longue navigation sur des côtes, dont l' ennemi étoit le maître : on craignit de voir les vaisseaux interceptés dans une route de cinq à six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine et au Japon par les mers du nord. La route devoit être plus courte, moins mal-saine et plus sûre. Les anglais avoient fait cette tentative sans succès : les hollandais la renouvelèrent, et ne furent pas plus heureux. Pendant qu' ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Hourman, marchand de leur nation, homme de tête et d' un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négociants d' Amsterdam, que s' ils vouloient le tirer de prison, il leur feroit part d' un grand nombre de découvertes qu' il avoit faites, et qui pouvoient leur être utiles. Il s' étoit en effet instruit dans le plus grand détail, et de la route qui menoit aux Indes, et de la maniere dont s' y faisoit le commerce. On accepta ses propositions ; on paya ses dettes. Les lumières étoient telles qu' il les avoit promises. Ses libérateurs qu' il éclaira formerent une association sous le nom de compagnie des pays lointains, et lui confièrent quatre vaisseaux pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Le principal objet de ce voyage étoit d' étudier les côtes, les nations, les productions, les différents commerces de chaque lieu, en évitant autant

qu' il seroit possible les établissements des portugais. Hourman reconnut les côtes d' Afrique et du Brésil, s' arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, et se rendit aux isles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, et en acheta, ainsi que d' autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l' alliance du principal souverain de Java ; mais les portugais, quoique haïs et sans établissements dans l' isle, lui susciterent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats qu' il fut contraint de donner, et repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses et beaucoup d' espérances. Il ramenoit avec lui des negres, des chinois, des malabares, un jeune homme de Malaca, un japonois, et Abdul, pilote de Guzarate, plein de talents, et qui connoissoit parfaitement les différentes côtes de l' Inde. D' après la relation d' Houtman, et les lumieres qu' on devoit à son voyage, les négociants d' Amsterdam conçurent le projet d' un établissement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre, qui les approcheroit des isles où croissent des épiceries plus précieuses, qui pourroit leur faciliter l' entrée de la Chine et du Japon, et qui de plus seroit éloigné du centre de la puissance qui dominoit dans l' Inde. L' amiral Van-Neck, chargé avec huit vaisseaux d' une opération si importante, arriva dans l' isle de Java, où il trouva les habitants indisposés contre sa nation. On combattit ; on négocia : le pilote Abdul, les chinois, et plus encore la haine qu' on avoit contre les portugais, servirent les hollandois. On leur laissa faire le commerce ; et bientôt ils firent partir quatre vaisseaux chargés d' épiceries et de quelques étoffes. L' amiral, avec le reste de sa flotte,

fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chassé les portugais de quelques endroits, et qu' ils n' attendoient qu' une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces isles : il fit des traités avec quelques souverains, et il revint en Europe chargé de richesses. La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation.

Il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes et commerçantes des provinces-unies. Bientôt ces associations trop multipliées se nuisirent les unes aux autres par le prix excessif, où la fureur d' acheter fit monter les marchandises dans l' Inde, et par l' avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence, et par l' impuissance où étoit chacune d' elles séparément de résister à un ennemi puissant qui se faisoit un point capital de les détruire, lorsque le gouvernement quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur secours. Les états-généraux unirent en 1602 ces différentes sociétés en une seule, sous le nom de compagnie des grandes Indes. Son premier fonds, quoique médiocre, étoit suffisant ; et on établit soixante directeurs pour en faire la régie. La compagnie eut le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l' orient, de bâtir des forteresses, de choisir les gouverneurs, d' entretenir des garnisons, et de nommer des officiers de police et de justice. Les directeurs se remplacent par élection : ce sont eux qui décident des envois et des retours des vaisseaux, et du moment des ventes, ainsi que de la politique qu' on doit avoir avec les souverains d' Asie ; mais c' est

p138

au nom de la république que se font les traités, et c' est à elle que les officiers prêtent serment. Cette compagnie, sans exemple dans l' antiquité, modèle de toutes celles qui l' ont suivie, commençoit avec de grands avantages. Les sociétés particulières qui l' avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes mêmes. Le trop grand nombre de vaisseaux qu' elles avoient équipés, avoit donné des lumières sûres sur toutes les branches du commerce, avoit formé beaucoup d' officiers et de matelots, avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n' exposant d' abord que des gens sans aveu et sans fortune. Tant de moyens réunis ne pouvoient pas demeurer oisifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l' état même, qui l' enrichissoit, et augmentoit sa force au-dehors, mais qui pouvoit diminuer avec le temps le ressort politique de la démocratie, qui est l' amour de l' égalité, de la frugalité, des loix et

des citoyens.

Aussi-tôt après son établissement, la compagnie fit partir pour les Indes quatorze vaisseaux et quelques yachts, sous les ordres de l' amiral Warwick, que les hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce et de leurs puissantes colonies dans l' orient : il bâtit un comptoir fortifié dans l' isle de Java ; il en bâtit un dans les états du roi de Johor : il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les portugais, et il eut presque toujours l' avantage. Dans les lieux où ils n' étoient que commerçants, il eut à détruire les préventions qu' ils avoient données contre sa nation qu' ils

p139

avoient représentée comme un amas de brigands ennemis de tous les rois, et infectés de tous les vices. La conduite des hollandois et celle des portugais apprit bientôt aux peuples d' Asie laquelle des deux nations avoit sur l' autre l' avantage des moeurs. Elles ne tarderent pas à se faire une guerre sanglante.

Les portugais avoient pour eux une parfaite connoissance des mers, l' habitude du climat, et le secours de plusieurs nations qui les détestoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les hollandois étoient animés par l' espérance de fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leur ennemi. Ils se conduisoient avec précipitation, avec fermeté. Leur douceur et leur bonne foi leur concilioient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarerent contre leurs anciens oppresseurs.

Les hollandois envoyoient continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux et des troupes, et les portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L' Espagne, à qui le Portugal étoit alors soumis, en desiroit l' abaissement, et jouissoit de ses défaites, comme si elles n' avoient pas augmenté les moyens des hollandois ses ennemis. Elle fit plus, dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même, elle lui enlevoit ses hommes qu' elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres pays de l' Europe, où elle faisoit la guerre.

Cependant, la balance fut long-temps égale, et les succès plus variés qu' on ne l' avoit prévu : le temps arriva enfin, où les portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages et leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d' un roi de Perse.

Ce prince ayant demandé à un ambassadeur

p140

portugais, combien de gouverneurs son maître avoit fait décapiter, depuis qu' il avoit introduit sa domination dans les Indes : *aucun*, répondit l' ambassadeur. *tant pis*, repliqua le monarque ; *sa puissance dans un pays où il se commet tant de vexations et de barbaries, ne durera pas long-temps* .

En effet, la révolution de 1740, qui rendit au royaume de Portugal son indépendance, sans rendre au peuple sa liberté, ne mit pas cet état à portée de réparer ses pertes en Asie, pas même de s' y défendre, et bientôt il ne lui resta de ses conquêtes que Diu, Macao et Goa ; tant il y a de différence entre une nation qui secoue le joug de ses rois, et celle qui ne fait que changer de maître. On ne vit pourtant pas, durant cette guerre, dans les hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable qui avoient signalé les entreprises des portugais ; mais on leur vit une suite, une persévérance immuable dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives avec de nouvelles forces et des mesures plus sages. Ils ne s' exposoient jamais à une défaite entière. Si dans un combat, ils avoient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiroient ; et comme ils ne perdoient jamais de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques princes de l' Inde, y achetoit des marchandises, et retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les hollandois ne faisoient pas toujours de grandes choses, mais ils n' en faisoient pas d' inutiles. Ils n' avoient pas cette fierté, ce point d' honneur qui ne souffrent rien, et qui avoient fait faire aux portugais plus de guerres peut-être

p141

que l' intérêt de leur grandeur. Ils suivirent leur premier dessein, sans s' en laisser détourner par des motifs de vengeance ou des projets de conquête. Ils cherchoient en 1607 à s' ouvrir les ports du vaste empire de la Chine. Ils furent attaqués par une flotte portugaise qui étoit à Macao, et

qui les força de s' éloigner. Ce malheur leur fit sentir l' importance de cette place, et ils l' assiègerent : ils échouèrent dans cette entreprise ; mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armements, ils firent servir celui qu' ils avoient dirigé contre Macao à former une colonie dans les isles des pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d' eau dans le temps de sécheresse, et de vivres dans tous les temps. Ces inconvénients n' étoient pas rachetés par des avantages solides, parce que dans le continent voisin, on empêchoit avec une sévérité extrême toute liaison avec ces étrangers, qu' on trouvoit dangereux si près des côtes. Les hollandois étoient déterminés à abandonner un établissement qu' ils désespéroient de rendre utile, lorsqu' ils furent invités en 1624 à s' aller fixer à Formose, avec assurance que les marchands chinois auroient une liberté entiere d' aller traiter avec eux.

Cette isle, quoique située vis-à-vis la province de Fokien, et à trente lieues de la côte, n' étoit pas soumise à l' empire de la Chine, qui n' a point la passion des conquêtes, et qui, par une politique inhumaine et mal-entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population, que d' envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avoit cent trente, ou cent quarante lieues de tour. Ses habitants, à en juger par leurs moeurs et par leur figure, paroissoient descendus des tartares de la partie la plus

p142

septentrionale de l' Asie, vraisemblablement la Corée leur avoit servi de chemin. Ils vivoient la plupart de pêche ou de chasse, et alloient presque nus.

Les hollandois, après avoir pris sans obstacle toutes les lumieres que la prudence exigeoit, jugerent que le lieu le plus favorable pour un établissement, étoit une petite isle voisine de la grande. Ils trouvoient dans cette situation trois avantages considérables ; de la facilité à se défendre, si la haine ou la jalousie cherchoient à les troubler ; un port formé par les deux isles ; la facilité d' avoir dans toutes les mouçons une communication sûre avec la Chine, ce qui auroit été impossible dans quelque autre position qu' on eût pu prendre.

La nouvelle colonie se fortifioit insensiblement et sans éclat, lorsque la conquête de la Chine

par les tartares, l' éleva tout-d' un-coup à une prospérité qui étonna toute l' Asie. Ainsi les torrents engraisent les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille chinois, qui ne vouloient pas se soumettre au vainqueur, se refugierent à Formose. Ils y porterent l' activité qui leur est particuliere, la culture du riz et du sucre, et y attirerent des vaisseaux sans nombre de leur nation : bientôt l' isle devint le centre de toutes les liaisons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d' autres contrées voulurent former : en peu d' années, elle se trouva le plus grand marché de l' Inde. Les hollandois comptoient sur des plus grands succès encore, lorsque la fortune trompa leurs espérances. Un chinois, nommé Fquam, né dans l' obscurité, s' étoit fait pirate ; par inquiétude et par ses talents, étoit parvenu à la dignité de grand

p143

amiral. Il soutint long-temps les intérêts de sa patrie contre les tartares ; mais voyant que son maître avoit succombé, il chercha à faire sa paix. Il fut arrêté à Pékin, où on l' avoit attiré et condamné par l' usurpateur à une prison perpétuelle, dans laquelle on croit qu' il fut empoisonné. Sa flotte servit d' asyle à son fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille et de sa patrie, et qui imagina qu' il pourroit exercer contre eux des vengeances terribles, s' il réussissoit à s' emparer de Formose. Il l' attaque, et prend à la descente, le ministre Hambroeck. Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler, ce républicain se souvient de Régulus ; il les exhorte à tenir ferme, et tâche de leur persuader qu' avec beaucoup de constance, ils forceront l' ennemi à se retirer. La garnison qui ne doute pas que cet homme généreux de retour au camp ne soit massacré fait les plus grands efforts pour le retenir : ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles, qui étoient dans la place : *j' ai promis, dit-il, d' aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole : jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour mettre mes jours à couvert, j' aie appesanti le joug, et peut-être la mort des compagnons de mon infortune* . Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp chinois, et le siege commence. Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état, que les munitions de guerre et

de bouche n' y fussent pas abondantes, que la garnison fût foible et que les secours envoyés pour attaquer l' ennemi se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opiniâtre. Forcé au commencement de 1662, de

p144

capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d' état communes à tous les gouvernements, le flétrirent pour ne pas laisser soupçonner que la perte d' un établissement si important fût l' ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu' on fit pour le recouvrer furent inutiles ; et on fut réduit dans la suite à faire le commerce à Canton, aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourroit paroître singulier qu' aucun peuple de l' Europe, depuis 1683, que Formose a subi le joug des chinois, n' ait songé à s' y établir, du moins aux mêmes conditions que les portugais le sont à Macao ; mais outre que le caractere soupçonneux de la nation à laquelle cette isle appartient, ne permettroit pas d' espérer de sa part cette complaisance, on peut assurer que ce seroit une mauvaise entreprise. Formose n' étoit un poste important, que lorsque les japoноis pouvoient y naviguer, et lorsque ses productions étoient reçues sans restriction au Japon.

Cet empire paroissoit fermé pour toujours aux hollandois : ils désespéroient d' y entrer après les tentatives inutiles qu' ils avoient faites, lorsqu' un de leurs capitaines, qui avoit été jetté par la tempête sur les côtes japoноises, les avertit que les peuples étoient bien disposés pour eux.

Le gouvernement et la nation étoient las des portugais, qui s' étoient rendus odieux par leur avarice, leur orgueil, leur infidélité dans le commerce, et l' excès de leur zele pour leur religion. Quelques dogmes du christianisme, assez semblables à ceux des subsdoïstes, et le même esprit de pénitence dans les deux religions avoient donné des prosélites aux missionnaires portugais. Dès

p145

que les nouveaux chrétiens furent nombreux, ils cabalèrent : on commença par les punir ; on finit

par les détruire.

Depuis un siècle, le gouvernement avoit changé au Japon. Le dairi, souverain et pontife, avoit vu son grand général se soulever contre lui, et se faire empereur. La famille de cet usurpateur s' étoit maintenue sur le trône, et le dairi, auparavant chef de l' empire, n' étoit plus que le chef des prêtres. Le cubo ou empereur laïc lui rendoit des honneurs, sans lui laisser de crédit ; et pour ôter aux ecclésiastiques tout leur pouvoir, il cherchoit à faire goûter au peuple le théïsme et les dogmes de Confucius.

Tandis qu' il travailloit à diminuer le fanatisme de la religion nationale, il voyoit avec peine introduire dans le Japon une religion étrangère. Il sentit que celle-ci, soumise à un pontife européen, devoit être, tôt ou tard, l' ennemi de celle du dairi, et que ce seroit pour ses états une source de division. Il résolut donc de l' abolir : elle voulut se défendre, et l' on fut réduit à la noyer dans des torrents de sang. Ainsi, dans un empire despotique, dès qu' une religion s' affoiblit, une autre naît ; et comme le théïsme ne peut entrer dans l' esprit des esclaves que l' état rend malheureux, ni la tolérance dans l' ame d' un despote, il faut nécessairement que l' ancienne ou la nouvelle religion soient éteintes par le fer ou par le feu. Les portugais, qui avoient apporté le christianisme au Japon, furent bannis en 1638, et privés à perpétuité d' un commerce, dont ils tiroient en or, même dans les dernières années, onze millions de nos livres. Leurs bénéfices avoient été plus considérables, lorsqu' ils portoient seuls au Japon des bagatelles d' Europe et des Indes, que les japonais,

p146

naturellement curieux, achetoient avec empressement, et que la vivacité de leurs desirs leur faisoit payer aussi cher qu' on vouloit.

Les hollandais, qui, depuis quelque temps, négocioient en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans leur disgrâce. Comme ces républicains n' avoient pas montré l' ambition de se mêler du gouvernement, qu' ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens, qu' on les voyoit en guerre ouverte avec la nation proscrite, que l' opinion de leurs forces n' étoit pas établie, qu' ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra. Dans la suite, soit que l' esprit d' intrigue

et de domination les ait saisis, soit, comme il est plus vraisemblable, qu' aucune conduite ne puisse prévenir la défiance japonoise, ils ont été dépouillés de la liberté et des privileges dont ils jouissoient. Depuis 1741, ils sont relégués dans une isle artificielle, élevée dans le port de Nangazaki, et qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux, à mesure qu' ils arrivent, et la poudre, les fusils, les épées, l' artillerie, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espece de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n' a point d' idée, et ils ne peuvent avoir de communication qu' avec les commissaires chargés de régler le prix et la quantité de leurs marchandises. Il n' est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d' un siecle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est témoin, et que l' amour du gain ait porté à ce point l' insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractere. Les principales marchandises que les hollandois portent au Japon, sont des draps d' Europe, des

p147

étoffes de soie, des toiles peintes, du sucre et des bois de teinture. Ces articles formoient autrefois un objet immense. L' année même de la disgrace de la compagnie, ses retours monterent à huit millions de florins en or : des entraves multipliées ont réduit par degrés sa prospérité à rien. La cargaison des deux vaisseaux qu' elle envoie ne peut pas être vendue au-delà de cinq cents mille florins. On lui donne en paiement, onze mille caisses de cuivre, à vingt florins douze sols la caisse, pesant cent vingt livres. Ses fraix, en y comprenant les présents et l' ambassade qu' on envoie tous les ans à l' empereur, montent communément à cent quarante mille florins, et ses bénéfices ne passent gueres cent cinquante-cinq mille ; de sorte que, lorsque la compagnie en a gagné vingt mille, l' année passe pour heureuse. Les plus honnêtes, les plus éclairés de ceux qui conduisent les affaires des hollandois dans l' Inde, ont proposé souvent et vivement d' abandonner une branche de commerce si honteuse et si peu lucrative. On s' est opiniâtrément refusé en Europe à ces ouvertures. La direction a toujours espéré, espere peut-être encore, que quelque révolution ramenera ces temps fortunés, où l' argent qu' elle tiroit du Japon, mettoit dans ses mains toutes les affaires de l' Asie.

Les chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l' empire avec les hollandais, ne font pas un commerce plus étendu, et c' est avec les mêmes gênes. On a pris ces précautions contre eux, depuis que, parmi les livres de philosophie et de morale qu' ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires européens les avoient chargés à Canton de les répandre ; et l' appas du gain les

p148

avoit déterminés à une infidélité, dont leur nation déplorera peut-être toujours les suites. Il ne seroit pas téméraire de prédire que les foibles liaisons que les hollandais et les chinois ont conservées au Japon, n' auront pas une longue durée. On peut croire que ceux qui ont changé le gouvernement du pays, et qui y ont établi le despotisme le plus absolu que l' on connoisse, regarderont toute communication avec les étrangers comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d' autant mieux fondée, que tous les sujets ont été dépouillés du droit dont ils jouissoient de sortir de leur patrie, lorsqu' ils le vouloient. La mort la plus violente paroîtroit trop douce pour quiconque oseroit violer une loi qui est devenue la premiere maxime, la maxime fondamentale de l' empire.

Les hollandais n' étoient pas encore maîtres du commerce du Japon, qu' ils cherchoient à s' approprier celui des Moluques. Les portugais, qui l' avoient fait d' abord avec un grand succès, s' étoient vu forcés dans la suite à le partager avec les espagnols de Manille, et réduits enfin à le leur céder presque entièrement. Les deux nations, toujours divisées, toujours en guerre, quoique soumises au même monarque, parce que le caractere national est plus fort que le gouvernement, se réunirent pour combattre les sujets des provinces-unies. Ceux-ci, soutenus des naturels du pays, qui n' apprirent que depuis à les craindre et à les haïr, acquirent peu-à-peu la supériorité. Les anciens conquérants furent enfin chassés vers l' an 1627 ; et remplacés par d' autres, aussi avides, mais moins inquiets et plus éclairés. Aussi-tôt que les hollandais se virent solidement établis aux Moluques, ils chercherent à

p149

s' approprier le commerce exclusif des épiceries, avantages que ceux qu' ils venoient de dépouiller n' avoient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu' ils avoient emportés, l' épée à la main, et de ceux qu' on avoit eu l' imprudence de leur laisser bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate et de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces princes se virent réduits à consentir qu' on arrachât des isles qu' on laissoit sous leur domination, le muscadier et le giroflier. Le premier de ces esclaves couronnés reçoit pour prix de ce grand sacrifice, une pension de trente-deux mille deux cents cinquante florins ; et le second, une d' environ six mille. Une garnison, qui doit être de sept cents hommes, est chargée d' assurer l' exécution du traité ; et tel est l' état d' anéantissement où les guerres, la tyrannie, la misere ont réduit les peuples, que ces forces seroient plus que suffisantes, pour les maintenir dans cette dépendance, s' ils ne faisoient pas surveiller les Philippines, dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitants, et qu' aucune nation étrangere ne soit reçue chez eux, les hollandois n' y font qu' un commerce languissant, parce qu' ils n' y trouvent point de moyen d' échange, ni d' autre argent que celui qu' ils y envoient pour payer les troupes, les commis et les pensions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte à la compagnie, soixante-dix mille florins par an. Elle se dédommage bien de cette perte à Amboine, où elle a concentré la culture du girofle. L' arbre qui le donne a la forme et la figure du laurier : son tronc est branchu et revêtu d' une écorce semblable à celle de l' olivier : les rameaux s' étendent au large, à l' extrémité naissent des fleurs

p150

blanches, qui, en s' assemblant, forment ce que nous appellons un clou : c' est sa figure, qui, sans doute, lui a fait donner ce nom. Vers la tête, il se sépare en quatre, et représente une espece de couronne à l' antiquité. Ce fruit est d' abord d' un verd pâle ; ensuite il devient jaune, puis rouge ; et enfin d' un brun foncé, tel que nous le voyons. La récolte s' en fait depuis le mois d' octobre, jusqu' au mois de février. On secoue fortement les branches de l' arbre, ou bien on fait tomber les cloux avec de longs roseaux : ils sont reçus dans de grandes toiles placées à ce dessein, et

on les fait secher ensuite aux rayons du soleil, ou à la fumée des cannes de mambou.

Les cloux qui échappent à l' exactitude de ceux qui en font la récolte, ou qu' on veut laisser sur l' arbre, continuent à grossir jusqu' à l' épaisseur d' un pouce : ils tombent ensuite, et reproduisent le giroflier, qui ne donne des fruits qu' au bout de huit ou neuf ans. Ces cloux, qu' on nomme matrices, quoiqu' inférieurs aux cloux ordinaires, ont des vertus : les hollandois ont coutume d' en confire avec du sucre ; et dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure ; où ils s' en servent comme d' un remede agréable contre le scorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, pesant, gras, facile à casser, piquant les doigts quand on le manie, d' un goût chaud et aromatique, brûlant presque la gorge, d' une odeur excellente, et laissant une humidité huileuse, quand on le presse. La grande consommation, s' en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l' Europe, et sur-tout aux Indes, que l' on y méprise presque toutes les nourritures où il ne se trouve pas. On le mêle

p151

dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs : on l' emploie aussi parmi les odeurs. On s' en sert peu dans la médecine ; mais on en tire une huile qui y est d' un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitants d' Amboine quatre mille terrains, sur chacun desquels elle leur permet de planter cent vingt-cinq arbres ; ce qui forme un nombre de cinq cents mille girofliers ; chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle ; et par conséquent, leur produit réuni s' élève au-dessus d' un million pesant. Quatre millions, toujours en réserve en Europe, et deux millions dans l' Inde, suppléent aux mauvaises récoltes, remplissent le vuide que pourroit occasionner le naufrage des vaisseaux, ou l' avarice des marchandises.

Les dix livres de girofle sont payées au cultivateur, deux florins huit sols. La compagnie solde avec de l' argent qui lui revient toujours, et avec quelques toiles bleues ou crues, tirées de Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroissement, si les habitants d' Amboine et des petites isles qui en dépendent, avoient voulu se livrer à la culture du poivre et de l' indigo, dont les essais ont été heureux. Tout

misérables qu' ils sont, on n' a pas réussi à les tirer de leur indolence, parce qu' on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux. Si la compagnie eût été plus juste et plus éclairée, elle seroit parvenue à épargner les cent quinze mille florins que lui coûte l' entretien de ses forts et de ses garnisons, au-delà des profits qu' elle fait sur la vente de ses marchandises. L' administration est un peu différente dans les isles de Banda, situées à trente lieues d' Amboine. Ces isles sont au nombre de cinq, deux sont

p152

incultes et presque inhabitées : les trois autres jouissent de l' avantage de produire seules dans l' univers la muscade.

Le muscadier a la hauteur du poirier. Son bois est moëlleux, son écorce cendrée, et ses branches sont flexibles : ses feuilles vertes et lissées croissent deux à deux sur une même tige ; et répandent une odeur agréable, quand on les froisse. Aux fleurs semblables à celles du cerisier, succede le fruit. Il est de la grosseur d' un oeuf, et a la couleur de l' abricot ; sa premiere écorce est fort épaisse, et ressemble à celle de nos noix qui sont sur l' arbre ; s' ouvrant de même, dans sa maturité, et laissant voir la muscade enveloppée de son macis. C' est le temps de la cueillir, sans quoi le macis ou fleur de muscade se dessecheroit, et la noix perdroit cette huile qui la conserve et qui en fait la force. Celle qu' on cueille avant une parfaite maturité, est confite au vinaigre ou au sucre, et n' est recherchée qu' en Asie.

Ce fruit est neuf mois à se former. Quand on l' a cueilli, on détache sa premiere écorce, et on en sépare le macis qu' on laisse secher au soleil. Les noix demandent plus de préparation : elles sont étendues sur les claies, où elles sechent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jettées dans de l' eau de chaux, précaution nécessaire, pour qu' il ne s' y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant l' âge de l' arbre, le terroir, l' exposition et la culture. On estime celle qui est récente, grasse, pesante, et qui, étant piquée, rend un suc huileux. Elle aide à la digestion, dissipe les vents, et fortifie les visceres.

La compagnie paie neuf sols la livre de macis, et la noix un sol un huitième : elle s' est engagée à prendre à ces conditions, tout ce qu' on lui fourniroit.

à l' exception de cette précieuse épicerie, les isles de Banda, comme toutes les Moluques, sont d' une stérilité affreuse. On n' y trouve le superflu qu' aux dépens du nécessaire. La nature s' y refuse à la culture de tous les grains. Le sagu, qui est la moëlle d' un arbre de grandeur médiocre, y sert de pain, comme la racine de manioc, dans l' Amérique méridionale : de ses branches, il coule un jus, qui fait la boisson ordinaire des habitants, et dont l' usage est agréable et sain. Comme cette nourriture ne seroit pas suffisante pour les européens fixés dans les Moluques, on leur permet d' aller chercher des vivres à Java, à Macassar, ou dans l' isle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandises. Cependant les dépenses de ce gouvernement excèdent de quatre-vingt-cinq mille florins les bénéfices de ce commerce, et le produit des impositions.

C' est le seul établissement des Indes orientales qu' on puisse regarder comme une colonie européenne, parce que c' est le seul où les européens soient propriétaires des terres. La compagnie trouvant les habitants de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu' ils étoient impatients du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs qui tirent des isles voisines, des esclaves pour la culture : ces blancs sont, la plupart, créoles, ou des esprits chagrins, retirés du service de la compagnie. On y voit aussi dans la petite isle de Rozegeyn, des bandits flétris par les loix, ou de jeunes gens

sans moeurs, dont les familles ont voulu se débarrasser : c' est ce qui a fait appeller Banda *l' isle de correction* . Le climat en est si mal-sain, que ces malheureux n' y vivent pas long-temps. Une si grande consommation d' hommes a fait tenter de transporter à Amboine la culture de la muscade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puissants intérêts, celui de l' économie, et celui de la sûreté. Les expériences n' ont pas été heureuses, et les choses sont restées

dans l' état où elles étoient.

Pour s' assurer le produit exclusif des Moluques, qu' on appelle avec raison les *mines d' or* de la compagnie, les hollandois ont été obligés de former deux établissements, l' un à Timor, l' autre aux Célebes.

La première de ces deux isles a environ soixante lieues de long sur quinze ou dix-huit de large : elle est partagée entre plusieurs petits souverains. Les portugais, qui, du temps de leur décadence, s' y réfugièrent de divers endroits, y sont encore en grand nombre. Ils furent chassés en 1613 de la ville de Koupan par les hollandois, qui y ont une forteresse, avec une garnison de cinquante hommes. La compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles, et elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal de médiocre qualité, et du *cadiang*, petite feve dont on se sert communément dans les vaisseaux hollandois, pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n' y a ni à gagner ni à perdre dans cet établissement : la recette balance la dépense. Il y a long-temps que la compagnie auroit abandonné Timor, si elle n' avoit craint de voir s' y fixer quelque nation active, qui, de cette position favorable,

p155

troubleroit aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution l' a attirée aux Célebes.

Cette isle, dont le diamètre est d' environ cent trente lieues, est très-habitable, quoique située au milieu de la zone torride. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes, et par des vents frais. Ses habitants sont les plus braves de l' Asie méridionale : leur premier choc est furieux ; mais il n' est pas de longue durée ; et si on résiste à leur impétuosité, ils perdent bientôt courage. La longueur du *cri*, leur arme favorite, est d' un pied et demi. Il a la forme d' un poignard dont la lame s' alonge en serpentant : on n' en porte qu' un à la guerre ; mais on en a deux dans les querelles particulières. Celui qu' on tient à la main gauche, sert à parer le coup, et l' autre à frapper l' ennemi. La blessure qu' il fait est très-dangereuse ; et un duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattants.

Une éducation austère rend les habitants de Célebes agiles, industrieux, robustes. Les nourrices

sont dans l'habitude de frotter plusieurs fois le jour les membres des enfants, avec de l'huile, ou avec de l'eau tiède. Ces onctions fréquentes aident la nature à se développer avec liberté. On ne manque jamais de les sévrer au bout d'un an, de peur qu'un plus long usage du lait maternel n'énerve leur vigueur. La suite des soins qu'on leur donne répond à ces principes.

Ces peuples ne reconnoissoient autrefois de dieux que le soleil et la lune. On ne leur offroit des sacrifices que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvoit pas de matière assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil et la lune étoient éternels,

p156

comme le ciel dont ils se partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa, et accoucha de la terre : elle étoit grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues aux Célebes ; mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands et du peuple, la consistance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux siècles que quelques chrétiens et quelques mahométans, y ayant apporté leurs idées, le principal roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une assemblée générale : au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé, et là étendant ses mains vers le ciel, et se tenant debout, il adressa cette prière à l'être suprême :

grand Dieu, je ne me prosterne point à tes pieds, en ce moment, parce que je n'implore point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une chose juste, et tu me la dois. Deux nations étrangères, opposées dans leur culte, sont venues porter la terreur dans mon âme et dans celle de mes sujets. Elles m'assurent que tu me puniras à jamais, si je n'obéis à tes lois : j'ai donc le droit d'exiger de toi que tu me les fasses connoître. Je ne demande point que tu me reveles les mystères impénétrables qui enveloppent ton être, et qui me sont inutiles. Je suis venu pour t'interroger avec mon peuple, sur les devoirs que tu veux nous imposer. Parle, ô mon Dieu ! Puisque tu es

l' auteur de la nature, tu connois le fond de nos
coeurs, et tu sais qu' il leur est impossible de
concevoir

p157

un projet de désobéissance ; mais si tu
dédaignes de te faire entendre à des mortels, si
tu trouves indigne de ton essence d' employer le
langage de l' homme pour dicter des devoirs à
l' homme, je prends à témoin ma nation entière,
le soleil qui m' éclaire, la terre qui me porte, les
eaux qui environnent mon empire, et toi-même,
que je cherche dans la sincérité de mon coeur, à
connoître ta volonté et je te préviens aujourd' hui
que je reconnoîtrai pour les dépositaires de tes
oracles, les premiers ministres de l' une ou de
l' autre religion que tu feras arriver dans nos ports.
Les vents et les eaux sont les ministres de ta
puissance ; qu' ils soient le signal de ta volonté.
Si, en suivant le plan que je me propose, je venois à
embrasser l' erreur, ma conscience seroit tranquille,
et c' est toi qui seroit le méchant.
Le peuple se sépara en attendant les ordres du
ciel ; et résolu de se livrer aux premiers
missionnaires qui arriveroient aux Célebes. Les
apôtres de l' Alcoran furent les plus actifs, et le
souverain se fit circoncrire avec son peuple. Le
reste de l' isle ne tarda pas à suivre cet exemple.
Ce contre-temps n' empêcha pas les portugais
de s' établir aux Célebes. Ils s' y maintinrent, même
après avoir été chassés des Moluques. La raison
qui les y retenoit, et qui y attiroit les anglois,
étoit la facilité de se procurer des épiceries, que
les naturels du pays trouvoient le moyen d' avoir,
malgré les précautions qu' on prenoit pour les
écarter des lieux où elles croissoient.
Les hollandois, que cette concurrence empêchoit
de s' approprier le commerce exclusif du
girofle et de la muscade, entreprirent en 1660
d' arrêter, comme ils s' exprimoient, cette
contrebande. Ils employèrent, pour y réussir, des

p158

moyens que la morale la plus relâchée a en horreur,
mais qu' une avidité sans bornes à rendus extrêmement
communs en Asie. En suivant sans interruption
des principes atroces, ils parvinrent à chasser

les portugais, à écarter les anglois, à s' emparer du port et de la forteresse de Macassar : à cette époque, ils se trouverent maîtres absolus dans l' isle, sans l' avoir conquise. Les princes qui la partagent furent réunis dans une espece de confédération : ils s' assemblent de temps en temps pour les affaires qui concernent l' intérêt général. Ce qui est décidé est une loi pour chaque état. Lorsqu' il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie hollandoise, qui préside à cette diete. Il éclaire de près ces différents despotes, qu' il tient dans une égalité entiere, pour qu' aucun d' eux ne s' élève au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres ; mais en effet, pour les mettre dans l' impuissance de rompre leurs fers. Les chinois, seuls étrangers qui soient reçus aux Célebes, y apportent du tabac, du fil d' or, des porcelaines, et des soies en nature. Les hollandois y vendent de l' opium, des liqueurs, de la gomme lacque, des toiles fines et grossieres. On en tire un peu d' or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves et des tipans. Les douanes rapportent quarante mille florins à la compagnie. La dixme du riz et les bénéfices de son commerce, sont beaucoup plus considérables. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les fraix de la colonie : elle coûte soixante-quinze mille florins au-dessus. On sent bien qu' il faudroit l' abandonner, si elle n' étoit regardée, avec raison, comme la clef des isles à épiceries.

p159

L' établissement formé à Borneo a un but moins important. C' est une des plus grandes, et peut-être la plus grande isle que l' on connoisse. Ses anciens habitants en occupent l' intérieur : les côtes sont peuplées de macassarois, de javans, de malais, qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels, une férocité qu' on retrouveroit difficilement ailleurs. Les portugais, qui, en 1526, cherchoient à s' y établir, crurent adoucir un roi maure, en lui offrant quelques pieces de tapisseries à personnages : on prit les figures pour des hommes enchantés, dont on craignit les complots ; et les présents furent renvoyés avec horreur, ainsi que ceux qui les offroient. Ils furent plus heureux dans la suite, si c' est un bonheur d' être reçu dans un pays pour y être massacré. Un comptoir que les anglois y formerent quelques années après,

eut la même destinée. Les hollandois, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent en 1748 avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au prince qui possède seul le poivre, qu'il se déterminà à leur en accorder le commerce exclusif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cents mille livres aux chinois, qui, de tout temps fréquentoient ses ports. Depuis ce traité, la compagnie envoie à Banjermassin du riz, de l'opium, du sel, de grosses toiles. Elle en tire quelques diamants, et environ six cents mille pesant de poivre à quinze florins dix sols le cent. Le gain qu'elle fait sur ce qu'elle y porte, peut à peine balancer les dépenses de l'établissement, quoiqu'elles ne montent qu'à seize mille florins. Sumatra lui procure des avantages plus considérables. Quoique cette isle, avant l'arrivée des européens aux Indes, fut partagée entre plusieurs souverainetés,

p160

tout le commerce se réunissoit à Achem. Le port de ce royaume étoit fréquenté par tous les peuples de l'Asie ; et le fut dans la suite par les portugais, et par les nations qui s'éleverent sur leurs ruines. On y échangeoit toutes les productions de l'orient, contre de l'or, du poivre, quelques autres marchandises qui abondoient dans ce climat plus riche que sain. Les troubles qui bouleverserent ce fameux entrepôt, y firent tomber toute industrie, et en écartèrent les navigateurs. Au temps de cette décadence, les hollandois imaginèrent de former des établissements dans d'autres parties de l'isle, qui jouissoient de plus de tranquillité. Ceux qu'il leur fut permis d'avoir dans l'empire d'Indripoura sont réduits à peu de choses, depuis que les anglois se sont fixés sur la même côte. Le comptoir de Jambi est encore moins utile, parce que les rois voisins de ce prince l'ont dépouillé de ses possessions. La compagnie se dédommage de ces malheurs à Palimban, où, pour trente mille florins, elle entretient un fort, une garnison de quatre-vingt hommes, et deux ou trois chaloupes qui croisent continuellement. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre, à dix florins et demi le cent, et un million et demi de calin, à vingt-huit florins trois quarts le cent. Ce prix, tout borné qu'il doit paroître, est avantageux au roi qui en donne à ses sujets un encore moindre. Quoiqu'il prenne

à Batavia une partie de la nourriture et du vêtement de ses états, on est obligé de solder avec lui en piastres. De cet argent, de l' or qu' on ramasse dans ses rivières, il a formé un trésor qu' on sait être immense. Un seul vaisseau européen pourroit s' emparer de tant de richesses ; et s' il avoit quelques

p161

troupes de débarquement, se maintenir dans un poste qu' il auroit pris sans peine. Il paroît bien extraordinaire qu' une entreprise si utile et si facile n' ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injustice, une cruauté de plus ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les sentiments de la nature, pour s' approprier l' univers. Il n' y a pas une seule nation en Europe qui n' ait les plus légitimes raisons, pour s' emparer des richesses de l' Inde. Au défaut de la religion qu' il n' est plus honnête d' invoquer, depuis que ses ministres en ont trahi eux-mêmes le mystère par une cupidité et une ambition sans bornes, combien ne reste-t-il pas encore de prétextes à la fureur d' envahir ? Un peuple monarchiste veut étendre au-delà des mers la gloire et l' empire de son maître : ce peuple est trop heureux dans le climat où le ciel l' a fait naître, pour ne pas aller exposer sa vie au bout d' un autre monde, et tâcher d' augmenter le nombre des fortunés sujets qui vivent sous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre et maître de lui-même est né sur l' océan, pour y régner : il ne peut s' assurer l' empire de la mer, qu' en s' emparant de la terre ; elle est au premier occupant ; c' est-à-dire, à celui qui peut en chasser les plus anciens habitants : il faut les subjuguier par la force ou par la ruse, et les exterminer pour avoir leurs biens. L' intérêt du commerce, la dette nationale, la majesté du peuple l' exigent ainsi. Des républicains ont heureusement secoué le joug d' une tyrannie étrangère, il faut qu' ils l' imposent à leur tour. S' ils ont brisé des fers, c' est pour en forger. Ils haïssent la monarchie ; mais ils ont besoin d' esclaves. Ils

p162

n' ont point de terres chez eux ; comment n' en prendraient-ils pas chez les autres ?

Le commerce que la compagnie fait à Siam a toujours été en déclinant. Comme elle n' y a point de fort, elle n' a pas été en état de soutenir le privilège exclusif qui lui avoit été accordé. Le roi, malgré les présents qu' il exige, livre des marchandises aux navigateurs de toutes les nations, et en reçoit d' eux à des conditions qui lui sont avantageuses. Seulement on les oblige de s' arrêter à l' embouchure du Menan, au-lieu que les hollandais remontent ce fleuve jusqu' à la capitale de l' empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n' envoient plus qu' un vaisseau chargé de chevaux de Java, de sucre, d' épiceries et de toiles. Ils en tirent du calin, à trente-cinq florins le cent, de la gomme-lacque, à vingt-six florins, quelques dents d' éléphant, à un florin treize sols la livre, un peu d' or, à quatre-vingt sept florins trois quarts le marc. On peut assurer qu' ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de sapan, qu' ils obtiennent à deux florins et demi le cent, et qui leur est nécessaire pour l' arrimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin, ils auroient renoncé depuis long-temps à un commerce dont les frais excèdent les bénéfices, parce que le roi, seul négociant de son royaume, met les marchandises qu' on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l' ambition des hollandais vers Malaca.

Ces républicains, qui connoissoient l' importance de cette place, firent les plus grands efforts pour s' en emparer : ils furent deux fois inutiles. Enfin, s' il falloit s' en rapporter à un écrivain satyrique, on eut recours à un moyen que les peuples

p163

vertueux n' emploient jamais, et qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur portugais qu' on savoit avare. Le marché fut conclu ; et il introduisit l' ennemi dans la ville, en 1641 ; les assiégeants coururent à lui, et le massacrèrent, pour être dispensés de payer les quatre-vingt mille écus qui lui avoient été promis. Dans la vérité, les portugais ne se rendirent qu' après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n' est pas de sa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendrait : *lorsque vos péchés seront plus grands que les nôtres* , répondit gravement le

portugais.

Les conquérants trouverent une forteresse bâtie, comme tous les ouvrages des portugais, avec une solidité qu' aucune nation n' a depuis imitée, et un climat fort sain, quoique chaud et humide ; mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que les exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l' y a pas rappelé, soit qu' elle y ait trouvé des difficultés insurmontables, soit qu' elle ait manqué de modération, soit qu' elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations se réduisent à la vente d' un peu d' opium, de quelques toiles bleues et à l' achat des dents d' éléphant, du calin, qui lui coûte trente-cinq florins le cent, d' un peu d' or, qu' elle paie quatre-vingt-dix florins le marc. Ces affaires seroient plus vives, plus considérables, si les princes étoient fideles au traité exclusif qu' ils ont fait avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, ils ont formé des liaisons avec des anglois qui fournissoient à meilleur marché à leurs besoins, et qui achètent plus cher leurs marchandises. Elle se dédommage un peu

p164

sur ses fermes et sur ses douanes, qui lui donnent cent mille florins par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne suffisent pas pour l' entretien de la garnison et des employés : il en coûte vingt mille florins à la compagnie.

Ce sacrifice put paroître long-temps léger. Avant que les européens eussent doublé le cap de Bonne-Espérance, les maures, seuls navigateurs dans l' Inde, se rendoient de Surate et de Bengale à Malaca, où ils trouvoient les bâtimens des Moluques, du Japon et de la Chine. Lorsque les portugais se furent emparés de cette place, ils allerent eux-mêmes chercher le poivre à Bantam, et les épiceries à Ternate. Pour abréger leur retour, ils imaginerent de les faire par les isles de la Sonde, et ils réussirent. Les hollandois, devenus possesseurs de Malaca et de Batavia, se trouverent maîtres des deux seuls détroits connus. Ils y croisoient dans des temps de trouble, et interceptoient les vaisseaux de leurs ennemis. Cette position a cessé d' être respectable, depuis que les françois, à la fin de la guerre de 1744, ont découvert le détroit de Baly, et les anglois celui de Lamboc, dans la dernière guerre. Batavia continuera toujours d' être l' entrepôt d' un commerce

immense ; mais Malaca perd l' unique avantage qui lui donnoit de la considération.

Sans avoir prévu cet événement, la compagnie, en même-temps qu' elle s' agrandissoit et s' affermissoit dans l' orient de l' Asie, songeoit à s' assurer de cette partie de l' Inde où les portugais la traversoient encore, et à leur enlever l' isle de Ceylan. On peut remarquer que cette nation si éclairée sur le commerce, a d' abord pensé à se rendre maîtresse des productions de premiere et

p165

de seconde nécessité, avant de songer aux marchandises de luxe. C' est sur la possession des épiceries qu' elle a fondé sa grandeur en Asie, comme elle l' a fondée en Europe sur la pêche du hareng.

Les Moluques lui fournissoient la muscade et le girofle : Ceylan devoit lui donner la cannelle.

Spilberg, le premier de ses amiraux qui osa montrer son pavillon sur les côtes de cette isle délicieuse, trouva les portugais occupés à bouleverser le gouvernement et la religion du pays, à détruire les uns par les autres, les souverains qui la partageoient, à s' élever sur les débris des trônes qu' ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec transports. *vous pouvez assurer vos maîtres, lui dit le monarque, que s' ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfants, nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires .*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les hollandois que les ennemis de leurs tyrans ; et ils se joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les portugais furent entièrement chassés en 1658, après une guerre longue, sanglante, opiniâtre. Leurs établissemens tomberent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. à l' exception d' un espace assez borné sur la côte orientale, où on ne trouve point de port, et dont le souverain du pays tiroit son sel, ils formerent autour de l' isle un cordon régulier, qui s' étendoit depuis deux jusqu' à douze lieues dans les terres.

Les forts de Jafanapatan, des isles de Manar et de Calpantin, ont pour but d' empêcher toute liaison avec les peuples du continent voisin. Negumbo, destiné à contenir le district qui produit la meilleure cannelle, a un port suffisant pour

les chaloupes, mais qui n' est pas fréquenté, parce qu' il y a une riviere navigable qui conduit à Kolombo. Cette place, que les portugais avoient fortifiée avec un soin extrême comme le centre des richesses, est devenue le chef-lieu de la colonie. Il est vraisemblable que, sans les dépenses qui y avoient été faites, les vices de sa rade auroient déterminé les hollandois à établir leur gouvernement et leurs forces à Pointe De Gale. On y trouve un port, dont, à la vérité, l' entrée est difficile, et le bassin fort resserré ; mais qui réunit d' ailleurs toutes les perfections qu' on peut desirer. C' est là que la compagnie fait ses changements pour l' Europe.

Maturé lui sert à recueillir les cafés et les poivres, dont elle a introduit la culture. Ses fortifications se réduisent à une redoute située sur une riviere qui ne peut recevoir que des bateaux. Le plus beau, le meilleur port des Indes, c' est Trinquemale : il est composé de plusieurs bayes, où les plus nombreuses flottes trouvent un asyle sûr. On n' y fait point de commerce ; le pays n' offre aucune marchandise ; il fournit même peu de vivres : il est gardé par sa stérilité. D' autres établissements moins considérables, répandus sur la côte, servent à faciliter les communications, et à écarter les étrangers.

Ces sages précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l' isle. Celles qui entrent dans le commerce sont les amétistes, les saphirs, les topazes, et des rubis très-petits et très-imparfaits ; ce sont des maures venus de la côte de Coromandel, qui, en payant un modique droit, les achètent, les taillent, et les font vendre à bas prix, dans les différentes contrées de l' Inde.

Le poivre, que la compagnie achete quatre sols la livre ; le café, qu' elle ne paie que deux, et le cardomome, qui n' a point de prix fixe : les naturels du pays sont trop indolents, pour que ces cultures, qui sont toutes d' une qualité très-inférieure, puissent jamais devenir fort considérables.

Une centaine de balles de mouchoirs de pagnes et de gimgamps, d' un très-beau rouge, que les malabares fabriquent à Jafanapatan, où ils sont établis depuis très-long-temps.

Quelque peu d'ivoire, et environ cinquante éléphants, on les porte à la côte de Coromandel ; et cet animal doux et pacifique, mais trop utile à l'homme, pour rester libre dans une isle, va sur le continent augmenter et souffrir les périls de la guerre.

De l'areque, que la compagnie achete à raison de cinq florins l'ammonan, et qu'elle vend dix-huit ou vingt sur les lieux mêmes aux vaisseaux de Bengale, de Coromandel et des Maldives, qui le paient avec du riz, des grosses toiles, et des cauris. L'areque, qui croît sur une espèce de palmier, est un fruit qui n'est pas rare dans la plupart des contrées de l'Asie, et qui est très-commun à Ceylan : il est ovaire, et ressembleroit assez à la datte, s'il n'étoit pas plus serré par les deux bouts. Son écorce est épaisse, lisse et membraneuse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, en forme de poire, et de la grosseur d'une muscade. Lorsqu'on le mange seul, comme le font quelques indiens, il appauvrit le sang, il donne la jaunisse : cet inconvénient n'est pas à craindre, lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe et qui grimpe comme le lierre. Ses feuilles sont assez semblables à celles du citronnier, quoique plus longues et plus

p168

étroites à l'extrémité. On la cultive comme la vigne, et on lui donne pour la soutenir, un petit arbre, appelé agati, sur lequel elle se plaît singulièrement. Le bétel croît par-tout et dans toute l'Inde ; mais il ne prospère véritablement que dans des lieux humides.

à toutes les heures du jour, même de la nuit, les indiens mâchent et crachent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'areque qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du chunam, espèce de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut pas se séparer avec bienséance, pour quelque temps, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse : c'est un présent de l'amitié qui soulage l'absence. Personne n'oseroit parler à son supérieur, sans avoir la bouche parfumée de bétel ; il seroit même grossier de négliger cette précaution avec son égal. Si quelqu'un se présente par hasard sans avoir mâché du bétel, il a grand soin de mettre sa main devant sa

bouche, pour intercepter toute odeur désagréable. Les femmes galantes font le plus grand usage du bétel comme d' un puissant attrait pour l' amour. On prend du bétel après les repas ; on mâche du bétel durant les visites ; on s' offre du bétel en s' abordant, en se quittant toujours du bétel. Si les dents ne s' en trouvent pas bien, l' estomac en est plus sain et plus fort. C' est du moins un préjugé généralement établi aux Indes. La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer avec vraisemblance que cette isle, qui n' est qu' à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des temps plus

p169

ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L' espace qui la sépare actuellement de la terre, est rempli de bas fonds qui empêchent les vaisseaux d' y naviguer. Dans quelques intervalles seulement, on trouve quatre ou cinq pieds d' eau qui permettent à de petits bateaux d' y passer. Les hollandais, qui s' en attribuent la souveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées pour exiger les droits qu' ils ont établis. C' est dans ce détroit que se fait la pêche des perles, qui eut autrefois un si grand éclat. Cette source de richesses a été si fort épuisée, qu' il n' est pas possible d' y revenir souvent. On visite, à la vérité, tous les ans le banc, pour savoir à quel point il est fourni d' huitres ; mais communément il ne s' y en trouve assez que tous les cinq ou six ans. Alors la pêche est affermée ; et tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour cent mille florins. Il se trouve sur les mêmes côtes une coquille appelée sjancos, dont les indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en est libre ; mais le commerce en est exclusif. Après tout, le grand objet de la compagnie, c' est la cannelle. La racine de l' arbre qui la donne est grosse, partagée en plusieurs branches, couverte d' une écorce d' un roux grisâtre en dehors, rougeâtre en-dedans. Le bois de cette racine est dur, blanc et sans odeur. Le tronc qui s' élève jusqu' à huit et dix toises, est couvert, ainsi que ses nombreuses branches, d' une écorce d' abord verte et ensuite rouge. La feuille ne ressembleroit pas mal à celles du laurier, si elle étoit moins longue et moins pointue. Lorsqu' elle est tendre, elle a la couleur de feu : en vieillissant et en sechant, elle prend un verd foncé au-dessus, et un verd plus clair au-dessous.

Les fleurs sont petites, blanches, disposées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux, d'une odeur agréable, et qui approche de celle du muguet.

Le fruit a la forme du gland ; mais il est plus petit. Il mûrit, pour l'ordinaire, au mois de septembre. En le faisant bouillir dans l'eau, il rend une huile qui surnage et qui se brûle. Si on la laisse congeler, elle acquiert de la blancheur, de la consistance, et l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'usage est réservé au roi. Il n'y a de précieux dans l'arbre qui produit la cannelle, que la seconde écorce. Pour l'enlever et la séparer de l'écorce extérieure, grise et raboteuse, on ne connoît pas de saison aussi favorable que le printemps, lorsque la sève est la plus abondante. On la coupe en lames, on l'expose au soleil ; et en se séchant, elle se roule comme nous la voyons.

Les vieux cannelliers ne donnent qu'une cannelle grossière, dont on ne fait point de cas. Pour qu'elle soit bonne, il faut que l'arbre n'ait que trois ou quatre ans. Le tronc qu'on a dépouillé ne prend plus de nourriture, mais la racine ne meurt point, et pousse toujours des rejettons. D'ailleurs, le fruit des cannelliers contient une semence qui sert à les reproduire.

La compagnie a des possessions, où cet arbre ne croît point : on n'en trouve que dans le territoire de Negumbo, de Kolombo et de Pointe De Gale. Les forêts du prince remplissent le vuide qui se trouve quelquefois dans les magasins. Les montagnes, occupées par les bédas, en sont remplies ; mais ni les européens, ni les chingulais n'y sont admis ; et pour partager leurs richesses, il faudroit leur déclarer la guerre.

Comme les chingulais, ainsi que les indiens du continent, sont distribués par castes, qu'ils ne s'allient jamais les uns avec les autres, et qu'ils exercent toujours la même profession, l'art de dépouiller les cannelliers est une occupation particulière, et la plus vile de toutes les occupations ; elle est réservée à la caste des chalias. Tout autre insulaire se croiroit déshonoré, s'il se livroit à ce métier.

La cannelle, pour être excellente, doit être

fine, unie, facile à rompre, mince, d' un jaune tirant sur le rouge, odorante, aromatique, d' un goût piquant et cependant agréable. Celle dont les bâtons sont longs, et les morceaux petits, est préférée par les connoisseurs. Elle contribue aux délices de la table, et fournit d' abondants secours à la médecine.

Les hollandois achètent la plus grande partie de la cannelle des indiens qui leur sont soumis : ils sont engagés à en recevoir une quantité limitée du roi de Candi, à un prix plus considérable.

L' une compensée par l' autre, elle ne leur revient pas à six sols la livre ; et ils en exportent sept mille balles, chacune de quatre-vingt et quelques livres pesant. Il ne seroit pas impossible aux vaisseaux qui fréquentent les ports de Ceylan, de se procurer l' arbre qui produit la cannelle ; mais cet arbre a dégénéré au Malabar, à Batavia, à l' isle de France, par-tout où il a été transplanté.

La compagnie croyoit avoir besoin autrefois de quatre mille soldats blancs ou noirs, pour s' assurer les avantages qu' elle tire de Ceylan. Ce nombre a diminué de plus de moitié. Ses dépenses annuelles montent cependant à onze cents mille florins, et ses revenus, ses petites branches de commerce, ne rendent pas plus d' un million. Ce qui manque est pris sur les bénéfices immenses

p172

que donne la cannelle. Elle doit fournir encore aux frais qu' occasionnent les guerres qu' on a de temps en temps contre le roi de Candi, aujourd' hui seul souverain de l' isle.

Les hollandois ne se dissimulent pas que ces divisions leur sont funestes. Dès qu' elles commencent, les peuples qui habitent les côtes se retirent la plupart dans l' intérieur des terres.

Malgré le despotisme qui les attend, ils trouvent encore plus insupportable le joug européen, qui les condamne à travailler, pour une livre de riz par jour, pour des étrangers, à les porter dans des palanquins dans tous leurs voyages, à leur dresser des huttes dans tous les lieux où ils veulent se reposer pendant le jour, ou passer la nuit.

Les chalias n' attendent pas même souvent les hostilités pour s' éloigner : ils prennent quelquefois cette résolution extrême, à la moindre mésintelligence qu' on remarque entre le roi et la compagnie.

La perte d' une récolte est alors suivie des dépenses qu' il faut faire, des fatigues qu' il faut essuyer, pour pénétrer, les armes à la main, dans

un pays coupé de tous côtés par des rivières, des bois, des ravins et des montagnes. Ces malheurs deviendroient plus considérables, si les naturels de l' isle étoient secourus par quelque puissance européenne, comme on est assuré qu' ils l' auroient été dans les derniers temps par les anglois, si des affaires plus importantes n' eussent attiré toutes leurs forces dans le Bengale. Des considérations si puissantes avoient déterminé les hollandois à avoir toutes sortes de complaisances pour le roi de Candi. Ils lui envoyoient tous les ans un ambassadeur, chargé de riches présents. Ils transportoient sur leurs vaisseaux ses prêtres à Siam, pour y étudier la religion qui est

p173

la même que la sienne. Quoiqu' ils eussent conquis sur les portugais les forteresses, les terres qu' ils occupoient, ils se contentoient d' être appelés par ce prince : *les gardiens de ses rivages* . Ils lui faisoient encore d' autres sacrifices. Cependant, des ménagements si marqués n' ont pas toujours été suffisants pour maintenir la paix : elle a été troublée à plusieurs reprises. La guerre, qui a fini le 14 février 1766, a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance et des intérêts opposés ont excités. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chassé de sa capitale et errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis de peler la cannelle dans toutes les plaines ; et la cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de cinq pagodes, pour dix-huit livres. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce par-tout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s' engage à n' avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangere, à livrer même tous les européens qui pourroient s' être glissés dans l' isle. Pour prix de tant de sacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisoient ; et ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire à leur consommation. Si nous ne nous trompons, la compagnie pourroit tirer un grand avantage d' une position si heureuse. à Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reste de

l' Inde, les terres appartiennent en propriété au souverain. Ce système destructeur a eu

p174

dans cette isle, les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l' inaction la plus entiere. Ils sont logés dans des cabanes ; ils n' ont point de meubles : ils vivent de fruits ; et les plus aisés n' ont pour vêtement qu' une piece de grosse toile qui leur ceint le milieu du corps. Que les hollandois fassent ce qu' on peut reprocher à toutes les nations qui ont établi des colonies en Asie, de n' avoir jamais tenté : qu' ils distribuent des terrains en propre aux familles, elles oublieront, détesteront peut-être leur ancien souverain ; elles s' attacheront au gouvernement qui s' occupera de leur bonheur ; elles travailleront, elles consommeront. Pour les encourager, il sera utile, peut-être nécessaire, d' inviter des européens à accepter dans un des plus riches sols que l' on connoisse, des possessions qu' ils feront cultiver par des esclaves de Malabar, de Timor, de Baly, de Macassar, tous forts, robustes et accoutumés aux travaux des terres. Alors l' isle de Ceylan jouira de l' opulence à laquelle la nature l' a destinée. Elle sera à l' abri des révolutions, et en état de soutenir les établissements de Malabar et de Coromandel, qu' elle est chargée de protéger.

Les portugais, dans le temps de leur prospérité, avoient formé à la côte de Coromandel quelques établissements médiocres. Celui de Négapatan leur fut enlevé en 1658 par les hollandois. Il s' accrut successivement de dix ou douze villages, qui se remplirent de tisserands. On trouva convenable en 1690, d' assurer leur tranquillité par la construction d' un fort ; et en 1742, la ville fut entourée de murailles. Elles sont le centre où se réunissent les toiles blanches, bleues, peintes, imprimées, fines et grossieres, que la compagnie

p175

tire pour sa consommation d' Europe ou des Indes de Bimiliptanan, de Paliacate, de Sadraspatan, de ses comptoirs de la côte de la pêche. Ces marchandises, qui forment communément de quatre à cinq mille balles, sont portées à Nagapatan

sur deux chaloupes fixées dans ces mers pour cet usage.

Les hollandais vendent à la côte de Coromandel du fer, du plomb, du cuivre, du calin, de la toutenague, du poivre, des épicereries. Ils gagnent sur ces objets réunis cinq cents mille florins, auxquels on peut en ajouter quarante mille que produisent leurs douanes. Les dépenses de leurs divers établissements montent à quatre cents mille florins, et on peut avancer, sans crainte d'être accusé d'exagération, que le fret des vaisseaux absorbe le reste des bénéfices. Le produit net du commerce de Coromandel n'est donc pour la compagnie que le profit qu'elle peut faire sur les toiles qu'elle en exporte. Son commerce dans le Malabar lui est encore moins avantageux. Il a commencé à peu près dans le même-temps, et s'est établi aux dépens de la même nation.

Le motif de cette nouvelle entreprise ne paroît pas difficile à deviner. Depuis que les portugais avoient perdu Ceylan, ils vendoient en Europe la cannelle sauvage de Malabar, à peu près sur le même pied qu'on avoit toujours vendu la véritable. Quoique cette concurrence ne put pas durer, elle donna de l'inquiétude aux hollandais, qui ordonnerent en 1662 à leur général Vangoens d'attaquer Cochin.

Il avoit à peine investi la place, qu'il apprit la réconciliation du Portugal et de sa patrie. Cette nouvelle fut tenue secrète. On précipita

p176

les travaux, et les assiégés fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitième jour. Le lendemain, une frégate partie de Goa apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu quelques années auparavant la même conduite dans le Brésil.

à cette époque, les hollandais se crurent solidement établis dans le Malabar. Cochin leur parut propre à protéger Cananor, Cranganor et Coulan, dont ils venoient de faire la conquête, et le comptoir de Porca, qu'ils méditoient dès-lors, et qu'ils ont en effet formé depuis. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pas réussi, comme elle l'espéroit, à exclure de cette côte les autres nations européennes : elle n'y trouve que les

mêmes marchandises qu' elle a dans ses autres établissements, et la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés où elle exerce un privilege exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d' alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de sucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre et de vif-argent. Le vaisseau qui a porté cette médiocre cargaison s' en retourne à Batavia avec un chargement de kaire pour les besoins du port. La compagnie gagne au plus sur ces objets, cent quatre-vingt mille florins, qui, avec soixante mille que lui produisent ses douanes, forment une masse de deux cents cinquante mille. Dans la plus profonde paix, l' entretien de ses établissements lui coûte deux cents trente-deux mille florins, de sorte qu' il ne lui en reste que dix-huit mille pour les fraix de son armement ; ce qui est évidemment insuffisant.

p177

La compagnie tire du Malabar, il est vrai, deux millions pesant de poivre, qui est porté sur des chaloupes à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu' on y expédie pour l' Europe. Il est encore vrai que par ses capitulations, elle ne paie que quatre-vingt roupies le candil de cinq cents livres, que les autres compagnies achètent quatre-vingt-dix ou cent, qui coûte même cent vingt aux négociants particuliers ; mais le bénéfice qu' elle peut faire sur cet article, est plus qu' absorbé par les guerres sanglantes dont il est l' occasion. Ces observations avoient sans doute échappé à Goloness, directeur général de Batavia, lorsqu' il osa avancer que l' établissement de Malabar qu' il avoit long-temps régi, étoit un des plus importants de la compagnie. " je suis si éloigné de penser comme vous, lui dit le général de Mossel, que je souhaiterois que la mer l' eût englouti il y a près d' un siecle. "

avec plus de lumiere, on parviendroit peut-être à la rendre utile. Il ne faudroit pour y réussir qu' acheter le poivre à un prix qui forçât les autres nations de renoncer à ce commerce. Le bénéfice que la compagnie feroit sur la quantité prodigieuse que lui fournissent presque pour rien ses colonies de l' est, la dédommageroit amplement de ce sacrifice. Par cette combinaison, elle se trouveroit seule ou presque seule en possession d' une épicerie, dont l' usage est devenu général sur la plus grande partie de notre globe. Quoi qu' il en soit de ces spéculations, les

hollandois s'apperçurent, au milieu de leurs succès, qu' il leur manquoit un lieu de relâche, où ceux de leurs vaisseaux qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, pussent trouver des rafraîchissements. On étoit embarrassé du choix, lorsque

p178

le chirurgien Van-Riebeeck proposa en 1650 le cap de Bonne-Espérance, qui avoit été méprisé mal-à-propos par les portugais. Un séjour de quelques semaines avoit mis cet homme judicieux en état de voir qu' une colonie seroit bien placée à cette extrémité méridionale de l' Afrique, pour servir d' entrepôt au commerce de l' Europe avec l' Asie. On lui confia le soin de former cet établissement. Ses vues furent dirigées sur un bon plan. Il fit régler qu' il seroit donné soixante acres de terre à tout homme qui s' y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des bestiaux et des ustensiles à ceux qui en auroient besoin : de jeunes femmes, tirées des maisons de charité, leur seroient associées pour adoucir leurs fatigues et les partager. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient pas se faire au climat, de revenir en Europe, et de disposer de leurs possessions comme ils le voudroient. Ces arrangements pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu' on se proposoit de mettre en valeur, étoit habitée par les hottentots, peuples pasteurs, qui ne connoissoient de bien que leurs troupeaux et leur liberté ; peuples simples, à qui la nature avoit donné des moeurs assez douces, la superstition inspiré des coutumes atroces, et l' ignorance laissé des usages barbares dont on ne connoissoit pas l' origine. Ils étoient comme tous les peuples pasteurs, remplis de bienveillance, et tenoient quelque chose de la mal-propreté et de la stupidité des animaux qu' ils conduisoient. La guerre contre les lions et les tigres étoit presque la seule qu' ils connussent. Ils avoient institué un ordre, dont on honoroit ceux qui avoient vaincu quelqu' un de ces animaux destructeurs de leurs bergeries ; et ils révéroient leur mémoire.

p179

L' apothéose d' Hercule avoit eu la même origine. Riebeeck se conformant aux idées malheureusement

reçues, commença par s' emparer du territoire qui étoit à sa bienséance, et il songea ensuite à s' y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *avez-vous semé nos terres ? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux ? De quel oeil verriez-vous ainsi usurper vos champs ? vous ne vous fortifiez que pour réduire par degrés les hottentots à l' esclavage* . Ces représentations furent suivies de quelques hostilités, qui ramenerent le fondateur à des principes qui étoient dans son ame. Il acheta le pays qu' il vouloit occuper quarante-cinq mille florins, qu' on paya en marchandises. Tout fut pacifié, et il n' y a eu nul trouble depuis.

Il est prouvé que la compagnie a dépensé depuis vingt-trois millions de florins pour élever la colonie à l' état où elle est aujourd' hui. Quelques détails feront juger de l' emploi de ces profusions. On compte au cap environ douze mille européens, hollandois, allemands, ou réfugiés françois. Une partie de cette population est concentrée dans la capitale et dans deux bourgs assez considérables : le reste est dispersé dans les campagnes, et s' étend jusqu' à cent cinquante lieues du chef-lieu de la colonie. Le sol sablonneux des hottentots n' est bon que par intervalles ; et les colons ne veulent se fixer que dans les lieux où ils trouvent réunis l' eau, le bois, un terrain fertile : trois avantages qui se trouvent rarement ensemble.

La compagnie tiroit autrefois de Madagascar des esclaves, qui soulageoient les blancs dans

p180

leurs travaux. Elle a interrompu cette navigation depuis que la concurrence des françois a rendu mauvais ce commerce. Les colons sont réduits aujourd' hui à quelques malais amenés de l' Inde qui se font difficilement au climat, et qui ne sont gueres propres aux ouvrages qu' on en exige. Si les hottentots pouvoient se fixer, ce seroit un grand avantage. Leur caractere ne permet pas de l' espérer. On n' est encore parvenu qu' à déterminer les plus misérables d' entr' eux à un, deux, trois ans de service. Ils sont dociles ; ils se prêtent au travail qu' on exige d' eux ; mais, à l' expiation de leur engagement, ils prennent le bétail qu' on est convenu de leur donner pour salaire ; ils vont rejoindre leur horde, et on ne les revoit que lorsqu' ils ont des boeufs ou des

moutons à troquer contre des couteaux, du tabac et de l' eau-de-vie. La vie indépendante et oisive qu' ils mènent dans leurs déserts a pour eux des charmes inexprimables : rien ne peut les en détacher. Un d' eux fut pris au berceau : on l' éleva dans nos mœurs et dans notre croyance. Ses progrès répondirent aux soins de son éducation. Il fut envoyé aux Indes, et utilement employé dans le commerce. Les circonstances l' ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parents dans leur cabane. La simplicité de ce qu' il voyoit le frappa. Il se couvrit d' une peau de brebis, et alla reporter au fort ses habits européens. *je viens*, dit-il au gouverneur, *renoncer pour toujours au genre de vie que vous m' aviez fait embrasser. Ma résolution est de suivre jusqu' à la mort la religion et les usages de mes ancêtres. je garderai pour l' amour de vous le collier et l' épée que vous m' avez donnés : trouvez bon que j' abandonne tout le reste* . Il n' attendit point de

p181

réponse : il se déroba par la fuite, et on ne le revit jamais.

Quoique le caractère des hottentots ne soit pas tel que les hollandais le desiroient, la compagnie tire des avantages solides de sa colonie. à la vérité, la dixme du bled et du vin qu' elle perçoit, ses douanes et ses autres droits, ne lui rendent pas au-delà de cent vingt mille florins.

Elle n' en gagne pas plus de vingt mille sur les gros draps, les toiles communes de fil et de coton, sa quincaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importants qu' elle y débite.

Ses bénéfices sont encore moindres sur soixante lecras de vin rouge, et quatre-vingt ou quatre-vingt-dix de blanc qu' elle porte tous les ans en Europe. Le lecre pese environ douze cents livres.

Deux seules habitations contiguës à Constance produisent ce vin. Il devoit entrer tout entier et à très-bas prix dans les caves de la compagnie. Heureusement le gouverneur trouve son intérêt à permettre que les cultivateurs ne le livrent que mêlé avec celui des vignes voisines. Le vin si renommé qui leur reste par cet arrangement, l' excellent vin pur du cap est vendu deux florins la bouteille aux vaisseaux étrangers que le hasard conduit sur ces côtes : il est ordinairement meilleur que celui que la tyrannie arrache, parce qu' on n' obtient jamais rien de bon que de la volonté.

Les dépenses inséparables d' un si grand établissement absorbent au moins ces petits profits réunis. Aussi son utilité a-t-elle une autre base. Les vaisseaux hollandois qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent au cap un asyle sûr, un ciel agréable, tempéré et pur, les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent

p182

du beurre, des farines, du vin, une grande abondance de légumes salés pour leur navigation et pour les besoins de leurs colonies. Les ressources y seroient encore plus considérables, si, par une avidité aveugle, la compagnie n' arrêtoit continuellement l' industrie des colons. Elle les force de lui livrer leurs denrées à un prix si vil, qu' on les a vus long-temps hors d' état de se procurer des vêtements, leurs autres besoins les plus essentiels.

Cette tyrannie seroit peut-être supportable, si ceux qui en sont la victime, étoient autorisés à vendre le superflu de leurs productions aux navigateurs étrangers que la position et d' autres raisons attireroient dans leurs ports. La jalousie du commerce, qui est un des plus grands fléaux qui affligent l' humanité, les a privés de cette ressource : on s' est long-temps flatté qu' en refusant cette commodité aux nations rivales, on parviendroit à les dégoûter des Indes : l' expérience contraire n' a rien fait changer, quoiqu' il fût aisé de voir que toutes les richesses qui entreroient dans la colonie, reviendroient tôt ou tard à la compagnie. Le gouverneur seul a été autorisé à fournir aux nécessités les plus urgentes de ceux qui aborderoient au cap. Cet arrangement vicieux a été, comme il le devoit être, la source de mille vexations.

Il faut rendre justice à M Tulbach, qui, dans le temps où nous écrivons, donne des loix à cet établissement. Cet homme généreux a montré, durant la dernière guerre, une humanité, un désintéressement dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avoit laissé l' exemple. Assez éclairé pour s' élever au-dessus du préjugé, assez ferme pour s' écarter des ordres absurdes qu' il recevoit, il a encouragé les nations qui travailloient à se supplanter,

p183

à venir chercher des subsistances dans sa colonie. Elles les obtenoient à un prix assez modéré pour ne se pas rebuter, et assez fort pourtant pour donner de l'activité au cultivateur. Puisse ce sage administrateur jouir long-temps de la douce satisfaction d'avoir fait la fortune de ses concitoyens, et de la gloire d'avoir négligé la sienne.

Si la compagnie adopte ses vues, elle suivra l'esprit de ses fondateurs, qui ne faisoient rien au hasard, et qui n'avoient pas attendu les événements heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du soin de donner un centre à leur puissance. Ils avoient jetté les yeux sur l'isle de Java.

Le peuple de cette isle, qui peut avoir trois cents lieues de tour, se croyoit originaire de la Chine, quoiqu'il n'en eût plus ni la religion, ni les moeurs. Un mahométisme fort superstitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore dans l'intérieur du pays quelques idolâtres, et c'étoient les seuls hommes de l'isle qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'isle, autrefois soumise à un seul monarque, se trouvoit alors partagée entre plusieurs souverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces dissensions éternelles avoient entretenu chez ces peuples l'oubli des moeurs et l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger, sans confiance entre eux, on ne voyoit point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il sembloit que l'envie de se nuire, et non le besoin de s'aider, les eût rassemblés en société. Le javanois n'abordoit point son frere, sans avoir le poignard à la main, toujours en état de se défendre

p184

d'un attentat qu'il étoit toujours prêt à commettre, et qu'il avoit toujours à craindre. Les grands avoient beaucoup d'esclaves qu'ils achetoient, qu'ils faisoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité : c'étoient les esclaves qui cultivoient la terre, et qui faisoient tous les travaux pénibles. Le javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ses concubines, combattoit ou se reposoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'esprit ; mais il y restoit peu de traces des principes moraux. Il sembloit moins un peuple peu

avancé, qu' une nation dégénérée. C' étoient des hommes, qui d' un gouvernement réglé, étoient passés à une espece d' anarchie, et qui se livroient sans frein aux mouvements impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractere si corrompu, ne changea rien aux vues de la compagnie sur Java. L' obstacle qu' y pouvoit mettre les anglois, alors en possession d' une partie du commerce de cette isle, fut bientôt levé. La foiblesse de Jacques I, et la corruption de son conseil, rendoient les anglois si timides, qu' ils se laisserent supplanter sans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, se laisserent asservir. Ce fut l' ouvrage du temps et de l' adresse ; mais il faut le dire ; la perfidie, la cruauté furent aussi les moyens qu' employerent les hollandois.

Le gouvernement de l' isle qui avoit pour unique base les loix féodales, sembloit appeller la discorde. On arma le pere contre le fils, le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, et tantôt celui des vassaux. Si quelqu' un

p185

montrait sur le trône des talents redoutables, on lui suscitoit des concurrents. Ceux que l' or ou les promesses ne séduisoient pas, étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, et toujours à leur avantage. Ils se trouverent enfin les maîtres des postes importants de l' intérieur, et des forts bâtis sur les côtes.

L' exécution de ce plan d' usurpation n' étoit encore qu' ébauchée, lorsqu' on établit à Java un gouverneur, qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s' écarter des principes d' économie qu' elle avoit suivis jusqu' alors. Elle étoit persuadée que les portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa ; qu' on devoit éblouir les peuples de l' orient pour mieux les subjuguier ; et qu' il falloit frapper l' imagination et les yeux des indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitants de nos climats. Les hollandois avoient une autre raison pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l' Asie comme des pirates, sans patrie, sans loix et sans maître. Ce qu' ils avoient dit pour

faire tomber ces calomnies, n'avoient pas réussi dans des régions soumises au despotisme, et qui n'avoient, ni ne pouvoient se former aucune idée d'un gouvernement populaire. Ils proposerent à plusieurs états voisins de Java, d'envoyer des ambassadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux orientaux, et de flatter l'ambition du stadhouder, dont la protection leur étoit nécessaire pour les raisons que nous allons dire. Lorsqu'on avoit accordé à la compagnie son

p186

privilege exclusif, on y avoit assez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes orientales. Isaac Lemaire, un de ces négociants riches et entreprenants, qu'on devoit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du sud par les terres australes, puisque la seule voie connue alors pour y arriver étoit interdite. Deux vaisseaux qu'il expédia, passerent par un détroit, qui depuis, a porté son nom, situé entre le cap de Horn et l'isle des états, et furent conduits par les événements à Java. Ils y furent confisqués, et ceux qui les montoient, envoyés prisonniers en Europe. Cet acte de tyrannie révolta les esprits déjà prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il parut absurde, qu'au-lieu des encouragements que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur industrie. Le monopole que l'avarice des particuliers souffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna plus d'étendue qu'elles n'en devoient avoir, aux concessions qui lui avoient été faites. On sentoit que son orgueil et son crédit augmentant avec sa puissance, les intérêts de la nation seroient sacrifiés dans la suite aux intérêts, aux fantaisies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit succombé sous la haine publique, et qu'on ne lui auroit pas renouvelé son privilege qui alloit expirer, s'il n'avoit été soutenu par le prince Maurice, favorisé par les états-généraux, et encouragé à faire tête à l'orage par la consistance que lui donnoit son établissement de Java. Quoique divers mouvements, plusieurs guerres,

quelques conspirations aient troublé la tranquillité de cette isle, elle ne laisse pas d' être assujettie aux hollandois de la maniere dont il leur convient qu' elle le soit.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses monarques qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappelé au trône par son inquiétude et par une faction puissante. Son parti prévalut par la protection que lui accorderent les hollandois ; mais il se trouva hors d' état de payer à ses protecteurs les sommes immenses auxquelles ils faisoient monter les secours qu' ils lui avoient fournis pour soutenir la guerre. Cette impossibilité le força de se mettre dans leur dépendance, en leur accordant un commerce exclusif dans ses états. Elle est si entiere, qu' un de ses successeurs fut envoyé en 1749 en exil à Amboine, par les intrigues de sa femme, qui obtint du conseil de Batavia le sceptre pour un de ses parents qu' elle espéroit de gouverner. Les peuples, mécontents de cette disposition, se souleverent ; mais on les battit. Pour achever cependant de les calmer, on éloigna la reine et son favori : on plaça sur le trône un prince de la famille royale, banni depuis long-temps à Ceylan. La compagnie maintient cette autorité avec trois cents soixante-huit hommes distribués dans deux mauvais forts, dont l' un sert d' habitation à son gouverneur, et l' autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que cinquante mille florins, qu' elle retrouve sur les marchandises qu' elle y débite. Elle a en pur bénéfice ce qu' elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre, qu' on s' est obligé de lui livrer à douze florins seize sols le cent.

C' est peu de chose, en comparaison de ce

p188

que la compagnie retire du pays de Tjeribon, qu' elle a réduit sans efforts, sans intrigue et sans dépense. à peine les hollandois s' étoient-ils établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d' un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement mille lasts de riz à trente-huit florins huit sols le last : chaque last pese trois mille trois cents livres ; un million pesant de sucre, dont le plus beau est payé six florins quatorze sols et demi le cent : un million deux cents mille livres de café à deux sols la

livre ; cent quintaux de poivre à deux sols un tiers la livre ; cette culture ne fait que de naître ; trente mille livres de fil de coton, dont le plus beau n' est payé que quatorze sols la livre, six cents mille livres d' areque à six florins le cent. Quelque injustes que soient ces prix, ils n' ont jamais mis les armes à la main du peuple de Tjeribon, le plus doux, le plus civilisé de l' isle. Cent européens suffissent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de vingt mille cinq cents florins qu' on gagne sur les toiles qu' on y porte.

Il est plus difficile de maintenir dans la dépendance l' empire de Mataran ou de Java, qui donnoit autrefois des loix à toute l' isle. On cherchoit les moyens de l' asservir, lorsque la mort de son souverain excita l' ambition de plusieurs concurrents. La compagnie favorisa le plus incapable : elle le plaça sur le trône ; elle choisit le lieu où il devoit fixer sa cour, et s' assura de lui par une citadelle, par une garde, qui n' avoit de fonction apparente que celle de veiller à sa conservation. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l' endormir dans le sein des voluptés,

p189

d' amuser son avarice par des présents, de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince et ses successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu' ils devoient jouer, n' ont été que les vils instruments du despotisme de la compagnie. Elle n' a besoin pour le soutenir que de trois cents cavaliers et de quatre cents soldats, dont l' entretien, avec celui des employés, coûte trois cents quatre-vingt mille florins.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu' elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l' on construit tous les petits bâtiments, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différents établissements de l' Inde, et pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s' est obligé à lui livrer ; c' est-à-dire, cinq mille lasts de riz à vingt-quatre florins le last ; tout le sel qu' elle demande à quatorze florins huit sols le last ; cent mille livres de poivre à neuf florins douze sols le cent ; tout l' indigo qu' on cueille à un florin et demi la livre ; le cadjang dont ses vaisseaux ont besoin, à

trente-huit florins huit sols le last ; le fil de coton depuis six jusqu' à quinze sols la livre, suivant sa qualité ; le peu qu' on y cultive de cardamome à un prix honteux.

L' isle de Madure, qui n' est séparée des ports du Mataran que par un canal étroit, est forcée par une garnison de quinze hommes d' y livrer son riz à un prix très-foible. Elle éprouve ainsi que les autres peuples de Java, une vexation plus odieuse encore. Les commis de la compagnie se servent de fausses mesures, qui grossissent la quantité de

p190

denrées qu' on doit fournir. Cette infidélité dont ils profitent seuls, n' a pas été punie, et rien ne fait espérer qu' elle puisse l' être un jour. Il n' y a dans l' isle de Java que le pays de Balambourg qui ne soit pas exposé à ces iniquités. Les hollandois, qui l' ont dédaigné parce qu' il ne fournissoit point d' objet de commerce, n' y ont formé aucune liaison. Du reste, la compagnie contente d' avoir diminué l' inquiétude des javanois, en sappant peu-à-peu les mauvaises loix qui l' entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s' être assuré d' un commerce entièrement exclusif, n' a pas cherché à acquérir des propriétés dans l' isle. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnerent la conquête qu' en firent les hollandois, et la tyrannie qui la suivit en firent un désert. Il resta inculte. Les deux derniers généraux Jmohff et Mossel, frappés de ce désordre, ont cherché à y remédier. Pour y réussir, ils ont vendu à des chinois, à des européens, pour un prix léger, les terres que l' oppression avoit mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n' a pas produit tout le bien qu' on s' en étoit promis. Les nouveaux propriétaires n' ont gueres hasardé sur leurs habitations que des troupeaux, dont ils trouvent un débit facile, sûr et avantageux. On se seroit livré à la culture, qui demande plus de soins, d' avances et de bras, si la compagnie n' exigeoit pas qu' on lui livre les denrées aux mêmes prix qu' elle les paie dans le reste de l' isle. Dans le temps où nous écrivons, toute la population se réduit à cent cinquante mille esclaves, dirigés par un petit nombre d' hommes libres. Leurs sueurs fournissent deux millions pesant de café, cent

p191

cinquante mille livres de poivre, vingt-cinq mille livres de coton, dix mille livres d' indigo, dix millions de sucre, et six mille leggers d' areque. Les deux derniers objets ont été poussés avec plus de vivacité que les autres, parce que les particuliers pouvant les acheter et les exporter, les paient vingt pour cent plus cher que la compagnie. Ces produits, ainsi que tous ceux de Java, sont portés à Batavia, bâtie sur les ruines de l' ancienne capitale de Jacatra.

Une ville qui devenoit un entrepôt si considérable, a dû s' embellir successivement. Elle est bien bâtie. Les maisons, sans être magnifiques, sont agréables, commodes et bien meublées. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, bordées de grands arbres, percées de canaux, et toujours propres, quoique la crainte d' augmenter la chaleur par la réverbération ait fait prendre le parti de ne les point paver. Tous les édifices publics ont de la grandeur ; et la plupart des voyageurs regardent Batavia comme une des plus belles villes du monde.

La population, en y comprenant celle des fauxbourgs et de la banlieue, ne passe pas cent mille ames. Les esclaves en forment la plus grande partie. On y voit aussi des malais, des javanois, des macassars libres, assez paresseux, et des chinois, qui exercent presque exclusivement tous les métiers, et conduisent toutes les manufactures. Il peut y avoir dix mille européens. Quatre mille d' entre eux, nés dans l' Inde, ont dégénéré à un point, qu' on a peine à croire. Cette étrange dégradation peut être attribuée à l' usage généralement reçu, d' abandonner leur éducation à des esclaves. La corruption de Batavia a été exagérée. Les

p192

moeurs n' y sont pas plus libres que dans les autres établissements que nous avons formés en Asie. On y boit à la vérité beaucoup ; mais le noeud du mariage y est fort respecté. Il n' y a que des hommes sans engagement qui se permettent d' avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaisons toujours obscures, en refusant de baptiser les enfants qui leur devoient le jour : ils sont devenus plus traitables, depuis qu' un charpentier de la compagnie, qui vouloit que son fils eût une religion, se mit en disposition de le faire circoncire. Le luxe a fait plus de résistance encore que le

concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour l'éclat et pour le faste. Elles ne sortent jamais qu'avec un cortège nombreux d'esclaves, traînées dans des chars magnifiques, ou portées dans des superbes palanquins. Leurs robes sont d'un tissu d'or ou d'argent, ou de beaux satins de la Chine, avec des roseaux d'or pour bordure. Leur tête est chargée de perles, de diamants et d'autres pierres précieuses. Le gouvernement voulut en 1758 modérer ces profusions, en proportionnant l'état au grade. Ses réglemens furent reçus avec mépris ; ou on les éluda, ou on se soumit à une amende, et il ne se fit aucun changement. C'eût été en effet une étrange singularité, que l'usage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naissent, et que les hollandais eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils en rapportent pour le répandre, ou pour l'augmenter dans toute l'Europe. La chaleur qui devrait être naturellement excessive à Batavia, y est tempérée par un vent de

p193

mer fort agréable, qui s'élève tous les jours à dix heures, et qui dure jusqu'à quatre. Les nuits sont rafraîchies par des vents de terre, qui tombent à l'aurore. Peut-être les vapeurs d'un sol marécageux y peuvent-elles altérer la salubrité d'un ciel pur et serein. On n'y voit pas cependant beaucoup de maladies. La mortalité qui regne parmi les soldats et les matelots, doit être plutôt attribuée à la débauche, à la mauvaise nourriture et à la fatigue, qu'aux intempéries du climat. Rien n'est plus agréable que les environs de la ville, à une ou deux lieues. La campagne y est couverte de maisons riantes, de bosquets qui donnent un ombrage délicieux, de jardins fort ornés et de très-bon goût. Il est du bon air d'y vivre toute l'année ; et les gens en place ne vont à Batavia que pour les affaires du gouvernement. Ces retraites charmantes devoient autrefois leur tranquillité à des forts placés de distance en distance, pour arrêter les courses des javanais. Depuis que ces peuples ont contracté l'habitude de l'esclavage, ces especes de redoutes ne servent que de quartier de rafraîchissement aux recrues qui arrivent, fatiguées par un long voyage. Batavia est située dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par plusieurs isles de

grandeur médiocre, qui rompent l' agitation de la mer. Ce n' est proprement qu' une rade ; mais on y est en sûreté par tous les vents et dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Le seul inconvénient qu' on éprouve, c' est la difficulté d' aller dans les gros temps à bord des vaisseaux, obligés de mouiller à une assez grande distance. Les bâtiments reçoivent les réparations dont ils ont besoin dans la petite isle de Donrust, qui, quoiqu' éloignée de deux lieues et demie, est une

p194

de celles qui contribuent le plus à la bonté de la rade. C' est un excellent chantier, bien fortifié, qui n' est jamais sans trois ou quatre cents charpentiers européens, et où la facilité des chargements a fait former les magasins de grosses marchandises qu' on destine à être exportées. Une riviere assez considérable, qui, après avoir fertilisé les terres et embelli Batavia, se jette dans la mer, sert à la communication des vaisseaux avec la ville, et de la ville avec les vaisseaux. Les alleges, qui formoient autrefois cette liaison, pouvoient tirer environ douze pieds d' eau : elles sont réduites à la moitié. Des sables et des immondices ont formé un banc, qu' on ne peut pas laisser accroître sans se jeter dans des embarras, dans des dépenses fort considérables. L' importance de Batavia, ce chef-lieu des colonies hollandoises, mérite bien qu' on s' occupe sérieusement de tout ce qui peut soutenir l' éclat et l' utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l' Inde. On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie d' Europe pour l' Asie ; et à l' exception de ce qui part directement de Bengale et de Ceylan, ils s' y chargent en retour de tous les objets qui forment ces riches ventes qui nous causent tant de surprise et d' admiration. Les expéditions pour les différentes échelles de l' Inde ne sont gueres moins considérables, le sont peut-être davantage. On y emploie les bâtiments européens durant le séjour forcé qu' ils sont réduits à faire dans ces mers éloignées. Cette double navigation a pour base celle qui lie tous les établissements hollandois avec Batavia. Ceux de l' est, à raison de leur situation, de la nature de leurs denrées et de leurs besoins, y entretiennent des liaisons plus vives que les autres.

p195

Il faut à tous des passeports. Les bâtiments particuliers qui négligeroient cette précaution, imaginée pour empêcher les versements frauduleux, seroient saisis par des chaloupes qui croisent continuellement dans ces parages. Lorsqu' ils sont arrivés à leur destination, ils livrent à la compagnie celles de leurs productions dont elle s' est réservé le commerce exclusif, et vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des branches principales de ce dernier commerce : on en porte au moins six mille tous les ans des deux sexes à Batavia, destinés au service domestique, au travail des terres, des manufactures, et à partager la couche des chinois, qui ne peuvent ni amener, ni faire venir aucune femme de leur patrie.

Ces importations sont grossies annuellement par celles d' une douzaine de jonques chinoises parties d' Aymuy, de Limpo et de Canton. Leur charge peut valoir un million et demi de florins : elle consiste en porcelaines, en étoffes de soie et de coton qui se consomment à Batavia et dans les autres colonies hollandoises ; en soies écrues que la compagnie achete, si elles forment un objet un peu considérable : lorsqu' il y en a peu, elles sont vendues à ceux qui veulent les faire passer à Macassar, à Sumatra, où on en fait des pagnes pour les grands : en thé, dont la compagnie se chargeoit autrefois, mais qui est abandonné aujourd' hui aux particuliers ; ils l' envoient en Europe, où il est vendu par la compagnie, qui retient quarante pour cent pour son droit de fret : ce thé est communément mauvais, et de la dernière qualité ; en camphre : le camphre est une substance blanche, transparente, volatile, inflammable, d' un goût amer et piquant ; elle paroît composée

p196

d' une terre fort subtile, et de fort peu d' eau : celui qu' on tire de Bornéo et de Sumatra est une gomme que jette le vieux camphrier, dans ces deux isles seulement. Il est si rare et si cher, que les chinois et les japons, qui le regardent comme le premier des remedes, l' achètent jusqu' à quatre cents florins la livre. Le camphre que les chinois portent à Batavia, est tiré des racines de l' arbre qu' on a fait bouillir dans l' eau : les gentils s' en servent dans toute l' Asie pour les feux d' artifices qui y sont communs, et les mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts lorsqu' ils

les enterrent : on en transporte en Hollande, le seul pays de l' univers où jusqu' ici on ait su le raffiner : il se répand delà dans toute l' Europe, où il est employé quelquefois dans la médecine, et très-fréquemment dans la chirurgie : mêlé avec de l' essence de myrrhe et d' aloès, il est excellent pour arrêter le progrès de la gangrene, la carie des os, ou pour déterger les plaies. Les jonques, qui, indépendamment des objets dont on a parlé, portent deux mille chinois amenés régulièrement à Java par l' espérance d' y faire fortune, s' en retournent avec des nerfs de cerfs, et des nageoires de requin, dont on fait un mets très-délicat à la Chine. Elle reçoit de plus à Batavia du tripam, dont elle prend tous les ans deux mille picles. Chaque picle, qui pese cent vingt-cinq livres, se vend de six à vingt florins, suivant sa qualité. Le tripam est une espece de champignon qui a la forme d' un cervelas. Sa rondeur et sa noirceur décident de sa perfection. Il ne croît qu' à deux pieds de la mer sur les roches stériles des isles de l' est et de la Cochinchine, d' où il est porté à Batavia avec ces nids si renommés dans tout l' orient, qu' on trouve

p197

dans les mêmes lieux. Le picle de cette dernière marchandise se vend de sept à quatorze cents florins et les chinois en emportent mille picles. Ces nids, de figure ovale, d' un pouce de profondeur, de trois pouces de tour, et du poids d' environ une demi-onze, sont l' ouvrage d' une espece d' hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les aîles d' un beau bleu, et le corps d' un blanc de lait. Elle les compose de fray de poisson, ou d' une écume gluante que l' agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas et par le côté. Assaisonnés de sel et d' épiceries, c' est une gelée nourrissante, saine et délicate, qui fait le plus grand luxe de la table des orientaux mahométans. Leur délicatesse dépend de leur blancheur. Les oiseaux ne sont pas bons, et on se garde bien de se priver du fruit de leur industrie en les prenant, ou en les faisant périr. Les chinois emportent aussi du calin et du poivre, quoique la compagnie s' en soit réservé l' exportation. Ses principaux agents jugent, par leur avantage, que cette extraction n' est nullement nuisible au corps qui leur a confié ses intérêts. Le trafic des chinois à Batavia leur vaut, outre les marchandises qu' ils en exportent, une

solde en argent. Cette richesse est grossie par les sommes considérables que les chinois, établis à Java, font passer à leurs familles, et par celles qu' emportent avec eux ceux qui, contents de leur fortune, s' en retournent dans leur patrie, qu' ils perdent rarement de vue.

Les européens ne sont pas aussi-bien traités à Batavia que les chinois. On n' y reçoit comme négociants que les espagnols. Ils viennent de Manille avec de l' or, qui est une production de l' isle même, avec de la cochenille et des piastres apportées

p198

du Mexique. Ils reçoivent en échange des toiles pour eux et pour Accapulco, de la cannelle, dont l' usage du chocolat, qui est général dans le nouveau monde, a extrêmement étendu la consommation. Depuis que les anglois et les françois ont pris la route des Philippines, la premiere branche de ce commerce est fort tombée : la derniere a souffert de l' altération en 1759.

Jusqu' alors on avoit livré aux espagnols la cannelle à un prix assez modéré : à cette époque, on voulut la leur vendre le prix qu' elle valoit en Europe. Cette nouveauté mit de la froideur entre les deux colonies. Les suites de cette brouillerie ne nous sont pas connues.

Ce que nous savons, c' est que les françois ne vont gueres à Batavia que pendant la guerre. Ils y prennent du riz et de l' arrak pour leurs vaisseaux, pour leurs établissemens, qu' ils paient avec de l' argent, ou en lettres de change.

Les anglois s' y montrent davantage. Tous ceux de leurs vaisseaux qui vont d' Europe en Chine, y relâchent, sous prétexte de renouveler leur eau ; mais en effet, pour se défaire de leur pacotille, qu' ils ne vendroient pas au terme de leur voyage. Elle est composée de draps, de quincaillerie, de miroirs, d' armes, de vin de Madere, d' huile de Portugal, et de beaucoup d' autres choses qu' ils donnent à bien meilleur marché que la compagnie. Ils en tirent quatre ou cinq cents mille florins, qu' ils emploient à la Chine à se faire une nouvelle pacotille. Ils préféreroient d' être payés avec du poivre et du calin, sur lesquels ils feroient encore un bénéfice ; mais les administrateurs n' osent se permettre cette infidélité, qui feroit du bruit. D' ailleurs, les chinois qui tiennent en ferme les douanes de Batavia, ne favoriseroient

pas volontiers une contrebande, dont eux-mêmes et les navigateurs de leur nation tirent de si grands avantages.

Outre les vaisseaux d' Europe, on voit tous les ans à Batavia trois ou quatre bâtiments anglois expédiés des différentes parties de l' Inde. Ils ont tenté d' y vendre de l' opium et des toiles ; mais ils ont été obligés de renoncer à une importation trop contrariée par les intérêts particuliers pour être soufferte. Leur commerce se borne à acheter du sucre, qu' ils répandent par-tout, et de l' arrak, dont il se fait une consommation immense dans leurs colonies. L' arrak est une eau-de-vie faite avec du riz, du syrop, du sucre et du vin de cocotier, qu' on laisse fermenter ensemble, et qu' ensuite on distille. C' est une des branches de commerce que l' industrie des hollandois a enlevé à la paresse des portugais. La manufacture de l' arrak, établie originairement à Goa, a passé en grande partie à Batavia.

Cette ville leve sur toutes les marchandises qu' elle laisse entrer ou sortir un droit de cinq pour cent. Le produit de la douane est affermé huit cents soixante-quatre mille florins. Il ne faudroit pas juger de l' étendue du commerce par cette regle, qui pourtant est constamment la plus sûre. Les gens en place ne paient que ce qu' ils jugent à propos ; et la compagnie ne paie rien, parce qu' elle se payeroient à elle-même. Quoiqu' elle soit là, comme ailleurs, le plus grand négociant de l' isle, le gain qu' elle fait sur les productions propres à Batavia n' en couvre pas les dépenses, qui montent à trois millions de florins.

C' est sans doute trop, quoique la ville soit le séjour d' un conseil, qui donne des loix à tous les établissemens de l' Inde, qui en dirige toutes les

affaires. Il est composé du général, du directeur général, de cinq conseillers ordinaires, et d' un petit nombre de conseillers extraordinaires, qui n' ont point de voix, mais qui remplacent les conseillers ordinaires morts, jusqu' à ce qu' il en soit autrement ordonné.

C' est la direction d' Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l' argent, est parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorsque le général meurt, le directeur et les conseillers

ordinaires lui donnent provisoirement un successeur, qui ne manque gueres d' être confirmé. S' il ne l' étoit pas, il n' entreroit plus au conseil ; mais il jouiroit de tous les honneurs qu' on accorde aux généraux retirés.

Le général rapporte au conseil toutes les affaires de l' isle de Java, et chaque conseiller celles de la province des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l' inspection de la caisse et des magasins de Batavia, qui versent dans tous les autres établissements. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations du commerce.

Quoique tout doive se décider dans le conseil à la pluralité des voix, il est rare que le général n' y soit pas absolu. Il doit cette autorité à la précaution qu' il prend de n' y faire entrer que des gens médiocres, et à l' intérêt qu' ils ont de lui plaire pour l' avancement de leur fortune et de leurs créatures. Si dans quelque occasion il éprouvoit une résistance qui lui déplût trop, il seroit le maître de suivre son avis, en se chargeant de l' événement.

Le général, comme tous les autres, n' est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient

p201

les affaires pour couler à Batavia des jours paisibles ; mais les dégoûts que leur donnoient leurs successeurs ont fait résoudre les derniers généraux à mourir dans leur poste. Ils sont la plupart trop âgés pour passer en Europe, où ils languiroient d' ailleurs dans une obscurité qui les blesseroit.

Autrefois ils avoient une grande représentation. Le général Jmhoff la supprima comme inutile et embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n' y est jamais parvenu, et on n' y a vu que peu de gens de loi. Elle est toujours remplie par des marchands, parce que l' esprit de la compagnie est purement mercantile. Ceux qui sont nés dans l' Inde ont rarement assez d' intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n' est pourtant jamais venu en Europe.

Les appointements de ce premier officier sont médiocres. Il n' a que mille florins par mois, et une subsistance égale à sa paie. La liberté qu' il a de prendre dans les magasins tout ce qu' il veut au prix coûtant, et celle qu' il se donne de faire le commerce qui lui convient, sont la mesure

de sa fortune. Celle des conseillers, est aussi toujours fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que deux cents florins par mois, et des denrées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois la semaine, à moins que des événements extraordinaires n'exigent un travail plus suivi. Il donne tous les emplois civils et militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain et de sergent qu'on a cru pouvoir abandonner sans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui est élevé à quelque poste, est obligé de jurer qu'il n'a rien promis ni rien donné pour obtenir sa place. Cet usage, qui est

p202

fort ancien, rend les faux serments communs, et ne met aucun obstacle à la corruption.

Toutes les combinaisons de commerce, sans en excepter celles du cap de Bonne-Espérance, sont faites par le conseil, et le résultat en revient toujours à sa connoissance. Les vaisseaux même qui partent directement de Bengale et de Ceylan, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaisons. Leurs comptes, comme tous les autres, se rendent à Batavia, où on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé ni indépendant. Il est subordonné à la direction qui subsiste dans les provinces-unies. Quoiqu'elle soit une dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les marchandises est partagé entre les six chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opérations sont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui dirige les opérations de la compagnie, est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit, la Zélande quatre, les autres chambres un chacune, et l'état un seul. On voit qu'Amsterdam ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une pour donner la loi dans les délibérations où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes, s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant six ans à Amsterdam, et pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres sont trop peu considérables pour jouir de cette prérogative. L'expérience ayant appris que le succès dépendoit souvent du secret, on imagina un peu après le milieu du dernier siècle de choisir entre les dix-sept députés, quatre des plus éclairés pour les revêtir

du droit de tout régler pour l' Europe et pour les Indes, sans l' aveu de leurs collègues, et sans obligation même de les consulter.

Il est vrai que le mystere de leurs opérations et les suites qu' il a eues ne peuvent pas être long-temps cachés. Les vaisseaux, qui, à la fin de l' été, reviennent en flotte, apportent régulièrement le bilan de l' Inde. On le compare à celui d' Europe. La balance générale de l' état de la compagnie est toujours rendue publique au mois de mai. Chaque intéressé sait combien on a gagné, ou combien on a perdu. Le gain est communément considérable. Les premiers fonds de la compagnie ne furent que de six millions quatre cents cinquante-neuf mille huit cents quarante florins. Amsterdam en fournit trois millions six cents soixante-quatorze mille neuf cents quinze ; la Zélande, un million trois cents trente-trois mille huit cents quatre-vingt-deux ; Delft, quatre cents soixante et dix mille ; Rotterdam, cent soixante et dix-sept mille quatre cents ; Horn, deux cents soixante-six mille huit cents soixante-huit ; Enchuisen, cinq cents trente-six mille sept cents soixante et quinze. Ce fonds se divisa par sommes de trois mille florins, qu' on nomma actions. Leur nombre fut de deux mille cent. Cependant depuis 1692, les bénéfices se divisent en deux mille cent trente. à cette époque, la compagnie qui avoit toujours été protégée par la maison d' Orange, et qui avoit encore besoin de son appui, fit présent au stadhouder du revenu de trente actions.

Indépendamment des sommes immenses que les actionnaires ont reçues, les fonds de la compagnie ont si fort augmenté, que les actions ont gagné jusqu' à six cents cinquante pour cent ; c' est-à-dire, qu' une action a valu jusqu' à dix-neuf

mille cinq cents florins. Elle en vaut moins actuellement.

Ce prix, qu' on peut regarder comme le vrai thermometre de la situation de la compagnie, a souvent varié. Des combinaisons plus ou moins sages, plus ou moins heureuses, des concurrences nouvelles, les événements inséparables d' un commerce très-étendu, la tranquillité ou les troubles de l' Inde, auroient suffi pour opérer des changements

assez considérables. Les dissensions de l' Europe ont eu cependant une influence bien plus marquée.

Quoique les répartitions qui se font sur le pied de l' ancien capital n' aient pas été toujours les mêmes, on peut les évaluer une année dans l' autre à vingt pour cent. Un bénéfice si considérable doit avoir beaucoup enrichi les premiers propriétaires des actions, les familles où elles se sont perpétuées ; mais pour ceux qui les achètent aujourd' hui, ils retirent rarement plus de trois et demi de l' intérêt de leur argent.

Les actions se vendent comptant ou à crédit comme toutes les marchandises. Les formalités se réduisent à substituer le nom de l' acheteur à celui du vendeur sur les livres de la compagnie, seul titre qu' aient les actionnaires. L' avidité et l' esprit du commerce, ont imaginé une autre manière de prendre part à ce trafic. Des hommes, qui n' ont point d' action à vendre ; des hommes, qui n' en veulent pas acheter, s' engagent réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé, à un prix convenu et à un temps fixe. à cette époque l' on fait la balance de ce que les actions ont été vendues et de ce qu' elles valent ; on solde avec de l' argent, et la négociation est finie. Le desir de gagner,

p205

la crainte de perdre dans ces spéculations, cause une grande fermentation dans les esprits. On invente de bonnes ou de mauvaises nouvelles ; on accrédite ou on combat celles qui se répandent ; on cherche à surprendre le secret des cours, ou on achète celui des ministres étrangers. Ces divers intérêts ont souvent troublé la tranquillité publique. Les choses ont été souvent poussées si loin, que la république s' est vue forcée de prendre des mesures pour arrêter l' excès de cet agiotage. La plus efficace a été, de déclarer que toute vente d' actions à terme seroit nulle, à moins qu' il ne fût prouvé par les livres de la compagnie que le vendeur, dans le temps du marché, en étoit propriétaire. Les gens d' honneur ne se croient pas dispensés par cette loi de tenir leurs engagements ; mais elle doit rendre, et elle rend en effet ces opérations plus rares.

Elles le deviendroient encore davantage, si l' état des affaires étoit bien connu. Il est démontré qu' à la clôture des livres en 1751, le capital de la compagnie ne montoit aux Indes qu' à

trente-cinq millions cinq cents mille florins. La flotte en chemin pour l' Europe coûtoit neuf millions six cents mille florins, et les vaisseaux expédiés pour l' Inde quinze cents mille. On devoit aux Indes sept millions de florins ; et en Europe, on étoit en-arriere de onze millions deux cents mille : par conséquent, la fortune de la compagnie, sans y comprendre les fortifications, ne s' élevoit pas au-dessus de vingt-huit millions quatre cents mille florins.

Dans cette somme, toute foible qu' elle étoit, il ne se trouvoit que onze millions sept cents mille florins en effets commercables, c' est-à-dire, en argent comptant, en marchandises et en bonnes

p206

créances. Le surplus consistoit en dettes désespérées pour la valeur d' un million et demi de florins, en provisions de bouche et en boissons, pour quatre millions ; en canons de fonte pour sept cents mille ; en canons de fer, en boulets et en balles, pour deux cents cinquante mille ; en fusils et en munitions de guerre, pour neuf cents mille ; en argenterie, pour cent mille ; en esclaves pour cent cinquante mille ; en bestiaux et en chevaux, pour cent mille ; en bonnes dettes passives, pour trois millions trois cents mille ; en marchandises expédiées de différentes contrées de l' Inde pour Batavia, pour cinq millions six cents mille. Nos calculs paroîtront justes à ceux qui voudront prendre la peine de les vérifier.

Il reste à examiner quels bénéfices avec de si foibles capitaux la compagnie a le talent de faire. Ses gains, autant qu' il est possible de les suivre, montent annuellement à douze millions sept cents mille florins ; mais ses dépenses ordinaires dans l' Inde montent à neuf millions trois cents mille florins, à quinze cents mille en Europe, et son dividende à seize cents soixante-cinq mille. Par conséquent il ne lui reste que deux cents vingt-cinq mille florins pour faire face aux guerres, aux incendies des magasins, aux pertes des vaisseaux, à tant d' autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette position doit paroître si peu vraisemblable à ceux qui ne voient les choses que de loin, que nous n' aurions jamais osé en garantir la vérité, si nous n' avions sous nos yeux la correspondance du général Mossel, avec la direction. Ce négociant habile, et le plus habile peut-être qu' on ait jamais vu dans l' Inde, ne fait monter qu' à six cents

mille florins ce que nous réduisons à deux cents

p207

cinquante mille, et il est accusé par ses supérieurs d' exagération.

Qu' on suppose cependant que Mossel n' a rien enflé, toujours sera-t-il certain que la compagnie est hors d' état de soutenir la moindre dépense extraordinaire. De l' aveu du sage administrateur qui nous sert principalement de guide, on doit la regarder comme un corps épuisé, qui ne se soutient que par des cordiaux. C' est, suivant son expression, un vaisseau qui coule bas, et dont la submersion est retardée par la pompe.

Cette situation désespérée, qui réduira la compagnie à prendre sur ses capitaux, ou à diminuer son dividende au premier malheur qu' elle éprouvera, doit avoir eu des causes et de grandes causes. Nous ferons nos efforts pour les démêler, après avoir développé la marche de la prospérité, de la puissance, les plus singulieres qui aient peut-être jamais existé.

Les hollandois dûrent leurs premiers succès au bonheur qu' ils eurent de s' emparer dans moins d' un demi-siecle de plus de trois cents vaisseaux portugais. Ces bâtiments, dont les uns étoient destinés pour l' Europe, et les autres pour différentes échelles de l' Inde, étoient chargés des dépouilles de l' Asie. Ces richesses, que les équipages avoient la probité de ne pas détourner à leur profit, formoient à la compagnie des retours immenses, ou servoient à lui en procurer. De cette maniere les ventes étoient fort considérables, quoique les envois fussent très-médiocres.

L' affoiblissement de la marine portugaise enhardit à attaquer les établissements de cette nation, et en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresses solidement bâties, munies d' une artillerie nombreuse, approvisionnées de tout ce

p208

qu' un gouvernement vainqueur et de riches particuliers avoient dû naturellement rassembler. Pour juger sainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu' il en a coûté aux autres peuples pour obtenir la permission de se fixer où leur intérêt les appelloit, pour bâtir des maisons, des magasins, des forts, pour acquérir l' arrondissement nécessaire à leur conservation ou

à leur commerce.

Lorsque la compagnie se vit en possession de tant de riches, de tant de solides établissements, elle ne se livra pas à une ambition trop vaste. C' est son commerce qu' elle voulut étendre, et non ses conquêtes. On n' eut gueres à lui reprocher d' injustices que celles qui sembloient nécessaires à sa puissance. Le sang des peuples de l' orient ne couloit plus comme au temps où l' envie de se distinguer par des exploits guerriers, par la manie des conversions, par la vengeance, par le point d' honneur et de brigandage, mettoient aux portugais les armes à la main.

Les hollandois sembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les subjuguier. Ils n' eurent des guerres contre eux que pour en obtenir des établissements sur les côtes, et pour les forcer à des traités de commerce. à la vérité, ce n' étoit pas pour l' avantage de ces peuples, qui y perdoient même une grande partie de leur liberté ; mais d' ailleurs les dominateurs plus humains que les conquérants qu' ils avoient chassés, laissoient ces indiens se gouverner eux-mêmes, et ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs moeurs et leur religion.

Par la maniere de placer, de distribuer leurs forces, ils surent contenir les peuples que leur

p209

conduite leur avoit d' abord conciliés. à l' exception de Cochin et de Malaca, ils n' eurent sur le continent que des comptoirs et de petits forts. C' est dans les isles de Java et de Ceylan qu' ils établirent leurs troupes et leurs magasins ; c' est delà que leurs vaisseaux soutenoient leur autorité, et protégeoient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y étoit très-considérable depuis que la ruine des établissements portugais avoit mis dans leurs mains les épiceries. Elles ont trouvé un débit plus ou moins étendu suivant les circonstances. Actuellement on vend chaque année cent cinquante mille livres de girofle dans les Indes, et trois cents cinquante mille en Europe ; le prix en est également fixé dans les deux mondes à cent sols la livre. Quoique les hollandois ne la paient que quatre sols quelques deniers la livre, elle leur revient à quarante-trois sols, à raison des fraix et des non-valeurs. L' Inde ne consomme que cent mille livres de muscade, et l' Europe en consomme

deux cents et cinquante mille. On ne l'achète pas tout-à-fait un sol la livre ; et les dépenses nécessaires la font monter à vingt-cinq. Elle est vendue soixante-quinze sols en deçà du cap, et cinquante-six seulement au-delà ; cette différence n'inspirera à aucun navigateur la tentation de nous apporter de la muscade, parce que les noix qu'on reprend dans l'Asie sont maigres, manquent d'huiles, et se corrompent souvent. Dix mille livres de macis suffisent pour l'approvisionnement de l'Inde, et cent mille pour celui de l'Europe. La livre est payée huit sols et un quart, revient à cinquante-quatre, et est vendue par-tout cent vingt-huit. à l'égard de la cannelle, la consommation n'excede pas quatre cents mille livres en

p210

Europe, et ne vas pas dans l'Inde à deux cents mille, qu'on livre presque entièrement à Manille pour l'Amérique espagnole. La compagnie la vend actuellement par-tout cent cinq sols la livre, quoiqu'elle ne lui revienne pas à six. La cannelle qu'elle rebute comme trop grossière, et qu'elle ne paie pas, est réduite en huile. On en fait des présents aux puissances de l'Asie, qui ne l'achèteront pas, et on en vend parmi nous environ vingt livres, à vingt-cinq ou trente florins l'once. Son parfum est en même-temps si fort et si agréable, que l'usage en deviendrait commun, peut-être général, si les hollandais ne la tenoient à un prix si haut, parce qu'il leur est plus avantageux de vendre en nature cette épicerie. Nous ne finirons pas un article si important, sans observer qu'à mesure que les bénéfices de la compagnie ont diminué, elle a augmenté le prix des épiceries dans les Indes et en Europe. Cette pratique, mauvaise en elle-même, n'a pas nui, ou a peu nui à la vente du girofle et de la muscade, que rien ne pouvoit remplacer. Il n'en a pas été ainsi de la cannelle. La fausse a pris la place de la véritable dans plusieurs marchés, et la décadence de cette branche de commerce devient tous les jours, deviendra encore dans la suite plus sensible. Il n'est rien que la compagnie n'ait tenté pour conserver le commerce exclusif du poivre qu'elle eut quelque temps. Ses efforts n'ont pas eu un succès entier ; mais elle a réussi à maintenir une grande supériorité sur ses concurrents. Elle en débite encore parmi nous cinq millions pesant, et trois millions cinq cents mille dans l'Inde. Tout

calcul fait, la compagnie se le procure à dix-huit florins le cent : elle nous le vend cinquante,

p211

et depuis vingt-quatre jusqu' à trente-six aux asiatiques.

La plus grande partie des affaires de l' Inde doit tomber naturellement dans les mains des hollandais par la vente des épiceries. La nécessité de les exporter les aida à s' approprier beaucoup d' autres branches du commerce. Avec le temps, ils parvinrent à s' emparer du cabotage de l' Asie, comme ils étoient en possession de celui de l' Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux et de matelots, qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sûreté. Des avantages si décisifs écartèrent long-temps les nations qui auroient voulu partager le commerce de ces régions éloignées, ou les firent échouer. Nous reçûmes les productions de ce riche pays des mains des hollandais. Ils n' éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes établies depuis par-tout ailleurs. Le gouvernement, instruit que la pratique des autres états ne pouvoit ni ne devoit lui servir de regles, permit constamment à la compagnie de vendre librement et sans limitation ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les provinces-unies n' avoient ni manufactures, ni matieres premieres pour en lever. Ce n' étoit donc pas alors un inconvénient, c' étoit plutôt une grande sagesse, de permettre aux citoyens, de les engager même à s' habiller de toiles et des étoffes des Indes. Les différents genres d' industrie que la révocation de l' édit de Nantes procura à la république, pouvoient lui donner l' idée de ne plus tirer de si loin son vêtement ; mais la passion qu' avoit alors l' Europe pour les modes de France, présentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n' eut pas seulement la pensée de rien changer à l' ancien

p212

usage. Depuis que la cherté de la main-d' oeuvre, qui est une suite nécessaire de l' abondance et de l' argent, a fait tomber les manufactures, et réduit la nation à un commerce d' économie, les étoffes de l' Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu' il y avoit moins d' inconvénient à enrichir les indiens que les anglois ou les françois, dont

la prospérité ne sauroit manquer d' accélérer la ruine d' un état, qui ne se soutient que par l' aveuglement, les guerres ou l' indolence des autres puissances.

Une conduite si sage a retardé la décadence de la compagnie ; mais cette révolution est enfin arrivée par un concours de plusieurs causes. La plus sensible de toutes a été cette foule de guerres qui se sont succédées sans interruption.

à peine les habitants des moluques étoient revenus de l' étonnement que leur avoient causé les victoires des hollandois sur ce peuple, qu' on regardoit comme invincible, qu' ils parurent impatients du joug. La compagnie qui craignit les suites de ce mécontentement, fit la guerre au roi de Ternate, pour le forcer à consentir qu' on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine.

Les insulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu' ils ne vouloient pas être ses esclaves.

Macassar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-temps des forces considérables. La perte de Formose entraîna la ruine des comptoirs de Tonkin et de Siam. On fut obligé d' avoir recours aux armes pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra.

Malaca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates.

Négapatan fut attaqué deux fois. Cochin eut à soutenir les efforts des rois de Calicut et de Travancor. Les troubles ont été presque continuels à Ceylan,

p213

aussi fréquents et plus vifs encore à Java, où l' on n' aura jamais de paix solide, qu' en mettant un prix raisonnable aux denrées qu' on exige. On a eu des démêlés sanglants avec une nation européenne, dont la puissance augmente tous les jours dans l' Inde, et dont le caractere n' est pas la modération. Toutes ces guerres ont été ruineuses, et plus ruineuses qu' elles ne devoient l' être, parce que ceux qui étoient chargés de les conduire, n' y vouloient voir qu' une occasion de s' enrichir.

Ces dissensions éclatantes ont été suivies en beaucoup d' endroits de vexations odieuses. On en a éprouvé au Japon, en Chine, à Camboge, à Arrakan, dans le Gange, à Achem, à Coromandel, à Surate, en Perse, à Bassora, à Moka, dans d' autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l' Inde que des despotes, qui préfèrent le brigandage au commerce, qui n' ont jamais connu de droit que celui du plus fort ;

et à qui tout ce qui est possible paroît juste.
Les bénéfices que faisoit la compagnie dans les lieux où son commerce n' étoit pas troublé, couvrirent long-temps les pertes que la tyrannie ou l' anarchie lui occasionnoient ailleurs : les autres nations européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher, à vendre meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l' auroient-ils mise en état de soutenir ces revers, si ses rivaux n' avoient pris le parti de livrer aux négociants particuliers le commerce d' Inde en Inde. Par le commerce d' Inde en Inde, il faut entendre les opérations nécessaires pour porter les marchandises d' une contrée de l' Asie à une autre contrée de l' Asie ; de la Chine, de Bengale, de Surate, par exemple, aux

p214

Philippines, en Perse et en Arabie. C' est par le moyen de cette circulation, et par des échanges multipliés que les hollandais obtenoient pour rien, ou presque rien les riches cargaisons qu' ils portoient dans nos climats. L' activité, l' économie, l' intelligence des marchands libres, chasserent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale. Son pavillon se montra à peine dans des rades où on voyoit jusqu' à huit ou dix vaisseaux anglais.

Cette révolution, qui lui montrait si bien la route qu' elle devoit suivre, ne l' éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit contracté l' habitude de porter toutes les marchandises de l' Inde et d' Europe à Batavia, d' où on les versoit dans les différents comptoirs où la vente en étoit avantageuse. Cet usage occasionnoit des frais, une perte de temps, dont l' énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvénients. Lorsque les autres nations se livrerent à une navigation directe, il devenoit indispensable d' abandonner un système, mauvais en lui-même, insoutenable par les circonstances. L' empire d' une vieille habitude prévalut encore ; et la crainte que ses employés n' abusassent de ce changement, empêcha, dit-on, la compagnie d' adopter une méthode dont tout lui démontrait la nécessité.

Ce motif ne fut vraisemblablement qu' un prétexte, qui servoit de voile à des intérêts particuliers. L' infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux,

qui parcouraient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir absolu dans l' Inde, et qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur administration. Dès que le gouvernement

p215

eut été rendu sédentaire, les agents moins surveillés se relâchèrent. Ils se livrèrent à cette mollesse, dont on contracte si aisément l' habitude dans les pays chauds. On se vit réduit à en multiplier le nombre, et personne ne se fit un point capital d' arrêter un désordre qui donnoit aux gens puissants la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles passaient en Asie avec le projet de faire une fortune considérable et rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointements étoient insuffisants pour vivre ; et il n' étoit pas possible de s' en faire payer dans l' Inde, sans perdre vingt-cinq pour cent. Tous les moyens honnêtes de s' enrichir étoient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires par des facteurs qui n' avoient point d' intérêts à les faire prospérer. L' excès du désordre fit imaginer d' allouer pour tout ce qui se vendroit, pour tout ce qui s' acheteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés suivant leurs grades. Ils furent obligés à cette condition de jurer que leur compte étoit fidele. Cet arrangement ne subsista que cinq ans, parce qu' on s' apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On supprima la gratification et le serment. Depuis cette époque, les administrateurs mirent à leur industrie le prix que leur dictoit leur cupidité.

La contagion qui avoit d' abord infecté les comptoirs subalternes, gagna peu-à-peu les principaux établissements, et avec le temps, Batavia même. On y avoit vu d' abord une si grande simplicité, que les membres du gouvernement, vêtus dans le cours ordinaire de la vie comme de simples matelots, ne prenoient des habits décents que dans le lieu même de leurs assemblées. Cette modestie

p216

étoit accompagnée d' une probité si marquée, qu' avant 1650, il ne s' étoit pas fait une seule fortune remarquable ; mais ce prodige inoui de vertu

ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrières vaincre et conquérir pour la patrie, et porter dans le trésor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d' une république commerçante amasser, pour un corps particulier de l' état, des richesses dont il ne leur revient ni gloire ni profit. L' austérité des principes républicains dut céder à l' exemple des peuples asiatiques. Le relâchement fut plus sensible dans le chef-lieu de la colonie, où les matières du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l' administration, donna du goût pour les choses d' état. Ce goût corrompit les mœurs, et la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d' accumuler des richesses. Le mépris même des bienséances fut poussé si loin, qu' un gouverneur général se voyant convaincu d' avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie. Pour comble de malheur, on n' établit pas des règles suffisantes pour juger la conduite des administrateurs. Cela n' avoit point d' inconvénients dans les commencements de la république, où les mœurs étoient pures, frugales et austères. En général, on voit dans les établissements hollandois que les loix ont été faites pour des temps vertueux. Il falloit d' autres loix pour d' autres mœurs. Le désordre auroit pu être arrêté dans son origine, s' il n' avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu' en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus le limon qu' il ne grossit ses eaux, les

p217

vices qu' entraînent les richesses croissent encore plus que les richesses mêmes. Les places de directeurs confiées, d' abord à des négociants habiles, tomberent dans la suite dans des maisons puissantes, et s' y perpétuerent avec les magistratures qui les avoient fait entrer. Ces familles, occupées de vues de politique ou de soins d' administration, ne virent dans les postes qu' elles arrachèrent à la compagnie que les émoluments considérables ; la facilité de placer leurs parents, quelques-unes même l' abus qu' elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un secrétaire, qui, sous le nom plus imposant d' avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs, qui ne s' assembloient que deux

fois l' année, le printemps et l' automne, à l' arrivée et au départ des flottes, perdirent l' habitude et le fil d' un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d' accorder une confiance entière à un homme chargé par état de faire l' extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l' Inde, et de dresser le modèle des réponses qu' on devoit y porter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu' il conduisoit dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L' esprit de commerce est un esprit d' intérêt, et l' intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu' elle étoit chargée d' expédier. Les places furent multipliées, et les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse. Il n' y eut point de département qui ne se fit une loi de fournir comme il en avoit le droit, des marchandises, en proportion de ses armements. Ces

p218

marchandises n' étoient pas également propres pour leurs destinations, et on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigèrent des secours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foiblesse en montrant des besoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n' auroit payé qu' un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où il coûtoit six, plus souvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, et quelquefois beaucoup davantage. Les abus se multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux, chargés d' examiner tous les trois ans la situation de la compagnie, de s' assurer qu' elle se tient dans les bornes de son octroi, qu' elle rend justice aux intéressés, qu' elle fait son commerce d' une manière qui n' est pas préjudiciable à la république, auroient pu et dû arrêter ce désordre. Quelle qu' en soit la raison, ils ne l' ont fait en aucun temps. Cette conduite leur a fait essuyer l' humiliation de voir les actionnaires se réunir pour conférer au dernier stadhouder la suprême direction de leurs affaires en Europe et dans les Indes, sans prévoir le danger qui pouvoit résulter de l' influence d' un chef perpétuel de l' état sur un corps riche et puissant. Cependant, à cette époque, le dividende est devenu plus fort, et le prix des actions plus considérable. Une mort

prématurée a fait oublier le plan de réforme qui avoit été dressé. La nécessité le fera reprendre, mais sans doute avec des précautions sages contre l'abus de la puissance qu'on a cru devoir réclamer. On commencera par abandonner en Asie tous les établissements qui ne sont pas d'une nécessité indispensable, ceux mêmes qui ne sont que d'une

p219

utilité médiocre. Il y auroit de la présomption à les indiquer. La compagnie ne doit pas manquer d'administrateurs assez éclairés pour la bien conduire dans un objet de cette importance. Dans les comptoirs subalternes, que les intérêts de son commerce la détermineront à conserver, elle détruira les fortifications inutiles ; elle supprimera les conseils, que le faste plutôt que la nécessité lui a fait établir ; elle proportionnera le nombre de ses employés à l'étendue de ses affaires. Ses colonies principales même seront réformées, et réformées avec plus de soin que les autres, parce que les abus qui s'y sont glissés y ont des suites bien plus funestes. Il faudroit sur-tout congédier cette foule d'ouvriers, fermer ces immenses magasins qui servent aux travaux, aux réparations. Les malversations des chefs et de ceux qui leur sont soumis sont si considérables, qu'il y auroit deux tiers à gagner à tout exécuter par entreprise. Ces arrangements purement intérieurs en amèneront de plus considérables. La compagnie établit dès son origine des règles fixes et précises, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter pour quelque raison, ni dans quelque occasion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvements. Cette direction absolue et universelle lui parut nécessaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ses agents, la plupart tirés d'un état obscur, et communément privés de cette éducation soignée qui étend les idées. Elle-même ne se permettoit pas le moindre changement, et elle attribuoit à cette invariable uniformité le succès de ses entreprises. Des malheurs assez fréquents qu'entraîna ce système ne lui firent pas abandonner, et elle fut toujours opiniâtrement fidele

p220

à son premier plan. Ce n' étoient pas des principes réfléchis qui la guidoient, c' étoit une routine aveugle. Aujourd' hui qu' elle ne peut plus faire impunément des fautes, il est nécessaire qu' elle revienne sur ses pas. Il faut que, lasse de lutter avec désavantage contre les négociants libres des autres nations, elle se détermine à livrer le commerce d' Inde en Inde aux particuliers. Cette heureuse nouveauté rendra ses colonies plus riches et plus fortes. Elle-même tirera plus de profit des droits qu' on payera dans ses comptoirs, qu' elle n' en tiroit des opérations languissantes d' un commerce expirant. Tout, jusqu' aux vaisseaux que leur vétusté empêche de renvoyer en Europe, doit tourner à son avantage. Les navigateurs fixés dans ses établissements, seront trop heureux de pouvoir s' en servir dans ces mers paisibles.

Peut-être la compagnie devrait-elle pousser sa réforme plus loin encore. Ne lui conviendrait-il pas d' abandonner aux particuliers le commerce des toiles destinées pour l' Europe ? Ceux qui sont instruits de ses opérations, savent bien qu' elle ne gagne pas au-delà de trente pour cent sur cet article, qui lui est toujours vendu chèrement par ses agents, quoiqu' il soit acheté avec son argent. Qu' on déduise de ce bénéfice les avaries, l' intérêt de ses avances, les appointements des commis, les risques de mer, et on trouvera qu' il reste peu de chose. Un fret de vingt pour cent que les marchands libres payeroient avec plaisir, ne seroit-il pas plus avantageux à la compagnie ? Libre alors des soins, des entraves que lui donne ce commerce, elle ouvreroit son port de Batavia à toutes les nations. Elles y chargeroient les marchandises venues d' Europe, les denrées que la

p221

compagnie obtient à bas prix des princes indiens avec lesquels elle a des traités exclusifs, les épicerie destinées pour toutes les échelles de l' Asie, où la consommation augmenteroit nécessairement. Elle se verroit bien dédommagée du sacrifice qu' elle feroit à la liberté générale du commerce, par la vente sûre, facile et avantageuse des épicerie en Europe. La corruption seroit nécessairement arrêtée par une administration si simple, et l' ordre se trouveroit assez solidement établi pour se maintenir avec des soins médiocres. La nécessité de faire les arrangements intérieurs que nous proposons, est d' autant plus urgente, que la compagnie est continuellement menacée de

perdre la base de sa puissance, de se voir enlever le commerce des épiceries.

Il passe pour constant qu' on ne trouve plus le giroflier qu' à Amboine. C' est une erreur. Avant que les hollandois se fussent emparés des Moluques proprement dites, toutes les isles de cet archipel étoient couvertes de cet arbre. On l' arracha, et on continue d' y envoyer tous les ans deux chaloupes, chacune chargée de douze soldats, dont la fonction se réduit à le couper par-tout où il repousse. Mais outre la bassesse de cette avarice, qui lutte contre la prodigalité de la nature, quelle que soit l' activité de ces destructeurs, ils ne peuvent exécuter leurs ordres que sur la côte. Trois cents hommes occupés continuellement à parcourir les forêts ne suffiroient pas pour remplir cette commission dans toute son étendue. La terre, rebelle aux mains qui la dévastent, semble s' obstiner contre la méchanceté des hommes. Le girofle renaît sous le fer qui l' extirpe, et trompe la dureté des hollandois, ennemis de tout ce qui ne croît pas pour eux seuls. Les anglois établis à Sumatra

p222

ont envoyé il y a quelques années à leur métropole du girofle fourni par les habitants de Bali, qui l' avoient tiré des lieux où l' on prétend qu' il n' en existe plus.

Le muscadier n' est pas non plus concentré à Banda : il croît dans la nouvelle Guinée et dans les isles situées sur les côtes. Les malais, qui seuls ont quelque liaison avec ces nations féroces, ont porté de son fruit à Batavia. Les précautions qu' on a prises pour dérober la connoissance de cet événement, n' ont servi qu' à le constater davantage ; et sa certitude est appuyée sur tant de témoignages, qu' il n' est plus possible d' en douter.

Mais quand on révoqueroit en doute des faits aussi certains ; quand on croiroit par habitude ou par révélation que les espagnols des Philippines qui ont un si grand intérêt, une si grande facilité à se procurer le giroflier et le muscadier, ne sortiront jamais de leur indolence, il faudra toujours qu' on convienne qu' il est arrivé dans ces mers éloignées, un événement qui mérite une attention sérieuse. Les anglois ont découvert le détroit de Lombok. Cette découverte les a conduits à Saffara, situé entre la nouvelle Guinée et les Moluques. Ils ont trouvé dans cette isle la même attitude, la même terre, le même climat que

dans celles où croissent les épiceries, et y ont formé un établissement. Croit-on que cette nation active et opiniâtre perdra de vue le seul objet qu' elle puisse s' être proposé ? Croit-on qu' elle sera rebutée par les obstacles qu' elle trouvera ? Si la compagnie connoissoit si mal le caractere de ses rivaux, sa situation cesseroit d' être équivoque, elle seroit désespérée. Indépendamment de cette guerre d' industrie, les hollandois en doivent craindre une moins

p223

lente et plus destructive. Tout, mais singulièrement la maniere dont ils composent leurs forces de mer et de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d' environ cent navires de six cents à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d' Europe vingt-huit ou trente, et en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d' état de faire leur retour, naviguent dans l' Inde, dont les mers paisibles, si on excepte celles du Japon, n' exigent pas des bâtiments solides. Lorsqu' on jouit d' une tranquillité bien assurée, les vaisseaux partent séparément ; mais pour revenir, ils forment toujours au cap deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaisseaux de la république les attendent et les escortent jusqu' en Hollande. On imagina dans des temps de guerre cette route détournée pour éviter les croisières ennemies ; on a continué à s' en servir en temps de paix pour éviter la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d' engager des équipages qui sortoient d' un climat brûlant à braver les frimats du nord. Deux mois de gratification surmonterent cette difficulté. L' usage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires ou les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement, les directeurs de la chambre d' Amsterdam ont voulu essayer de la supprimer. Ils furent sur le point d' être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, désapprouve le despotisme de la compagnie, et gémit de son privilege exclusif. La marine de la compagnie est commandée par des officiers, qui ont tous commencé par être matelots ou mousses. Ils sont pilotes, ils sont manoeuvriers ; mais ils n' ont pas la première idée des évolutions navales. D' ailleurs, les vices de

p224

leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inspirer à l'espèce d'hommes qui leur sont soumis.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. à la vérité, les soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe, devraient avoir de l'intrépidité ; mais ils sont si mal nourris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart originaires domestiques des gens en place, ou tirés d'une profession vile où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris que le gouvernement entièrement marchand a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, achève de les avilir, de les décourager. à toutes ces causes de relâchement, de foiblesse et d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre et de mer. Il n'existe pas peut-être dans les gouvernements les moins libres, une manière de se procurer des matelots et des soldats, plus blâmable, que celle dont se sert la compagnie depuis fort long-temps. Dans toutes les villes où il y a une maison des Indes, on trouve des gens le plus souvent cabaretiers, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeur d'ames*. Ces scélérats par eux-mêmes, dans les lieux où ils sont fixés, ou loin, et sur les frontières, par des instruments encore plus vils qu'eux, pressent les ouvriers et les déserteurs qu'ils trouvent de s'engager pour les Indes, où on les assure qu'ils ne sauroient manquer de faire une fortune rapide et considérable. Ceux que cet appas séduit sont enrôlés, sans savoir le plus souvent en quelle qualité, et reçoivent de la compagnie deux mois d'avance, qui sont livrés à l'embaucheur.

p225

Ils forment à cette époque un engagement de cent cinquante florins, au profit de leur séducteur, chargé par cet arrangement de leur former un équipage qui peut monter au dixième de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vivent assez long-temps pour que leur solde y puisse suffire.

Une société, qui se soutient malgré ce mépris pour la profession militaire, et avec des soldats si corrompus, doit faire juger des progrès qu'a fait l'art de la négociation dans ces derniers

siecles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie et de l'adresse ; mais on ne sauroit trop avertir des républicains que ce n'est là qu'un état précaire, et que les moyens les mieux combinés en politique ne résistent pas toujours au torrent de la violence et des circonstances. Il faut que la compagnie ait des troupes composées de citoyens, et cela n'est pas impossible. Elle ne parviendra pas à leur inspirer cet esprit public, cet enthousiasme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps est toujours à cet égard dans le cas d'un gouvernement qui ne doit jamais conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie, sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir, et que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels, loin d'affaiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces. Que si nos réflexions ne déterminent pas la

p226

compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle se verroit enlever ses établissements en moins de temps qu'elle n'en a mis pour les conquérir sur les portugais. Ses meilleures places n'ont ni chemins couverts, ni glacis, ni ouvrages extérieurs, et ne tiendroient pas huit jours. Elles ne sont jamais approvisionnées de vivres, quoiqu'elles regorgent toujours de munitions de guerre. Il n'y a pas dix mille hommes blancs ou noirs pour les garder, et il en faudroit plus de vingt mille. Ces désavantages ne seroient pas compensés par les ressources de la marine. La compagnie n'a pas un seul vaisseau de ligne dans ses ports, et il ne seroit pas possible d'armer en guerre les vaisseaux marchands. Les plus gros de ceux qui retournent en Europe n'ont pas cent hommes ; et en réunissant ce qui se trouve épars sur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un seul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités ne craindra pas d'avancer que la puissance hollandoise pourroit être détruite en Asie avant que le

gouvernement eût pu venir au secours de la compagnie. Ce colosse d'une apparence gigantesque a pour base unique les Moluques. Six vaisseaux de guerre et quinze cents hommes de débarquement seroient plus que suffisants pour en assurer la conquête. Elle peut être l'ouvrage des françois et des anglois.

Si la France formoit cette entreprise, son escadre, après s'être rafraîchie sur la côte du Brésil, gagneroit par le cap de Horn les Philippines, où on lui fourniroit de quoi se réparer. Delà

p227

elle fondroit sur Ternate, où les hostilités porteroient la première nouvelle de son arrivée dans ces mers. Un fort sans ouvrages extérieurs, et qui peut être battu de dessus les vaisseaux, ne feroit pas une longue résistance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais fossé, quatre petits bastions, a été si souvent bouleversé par des tremblements de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda présente des difficultés particulières.

Il n'y a point de fonds autour de ces îles, et il regne des courants violents, de sorte que si on manquoit deux ou trois canaux qui y conduisent, on seroit emporté sans ressource au-dessous du vent. Mais cet obstacle seroit aisément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit à battre qu'un mur sans fossé ni chemin couvert, seulement défendu par quatre bastions en mauvais état. Un petit fort bâti sur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défense de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près et bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il est vraisemblable, les garnisons trop foibles de moitié, aigries par les traitements qu'elles éprouvent, refusoient de se battre, ou se battoient mollement, la conquête seroit plus rapide. Pour lui donner le degré de solidité dont elle seroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia ; ce qui seroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'escadre, avec ceux de ses soldats qu'elle n'auroit pas laissés en garnison, avec la partie des troupes hollandoises qui se seroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevroit à temps des

isles de France et de Bourbon, viendrait sûrement à bout de cette entreprise. Il suffit, pour en être convaincu, d' avoir une idée juste de Batavia.

L' obstacle le plus ordinaire au siege des places maritimes, est la difficulté du débarquement : rien n' est plus facile à la capitale de Java. Inutilement le général Imhoff, qui sentoit cet inconvénient, chercha à y remédier, en construisant un fort à l' embouchure du fleuve qui embellit la ville. Quand même ces ouvrages conduits à grands frais par des gens sans aucun talent, auroient été portés à leur perfection, on n' auroit pas été dans une situation beaucoup meilleure. La descente qu' on auroit rendue impraticable dans un point, auroit été toujours ouverte par plusieurs rivières qui tombent dans la rade, et qui sont toutes navigables pour des chaloupes.

L' ennemi formé à terre ne trouveroit qu' une cité immense sans chemin couvert, défendu par un rempart et par quelques bastions bas et irréguliers, entourée d' un fossé formé d' un côté par une rivière, et de l' autre par des canaux marécageux qu' il seroit aisé de remplir d' eau vive : elle étoit protégée autrefois par une citadelle ; mais Imhoff, en élevant entre la ville et la place des casernes vastes et fort élevées, interrompit cette communication.

On lui fit remarquer après coup cette bétise, et il n' imagina rien de mieux pour la réparer, que de détruire deux demi-bastions du fort qui regardoient la ville. Depuis ce temps-là, ils sont joints l' un à l' autre.

Mais quand les fortifications seroient aussi parfaites qu' elles sont vicieuses ; quand l' artillerie, qui est immense, seroit dirigée par des gens habiles ; quand on substituerait Cohorn ou Vauban aux hommes tout-à-fait ineptes, chargés de la conduite

des travaux, la place ne pourroit pas tenir ; elle auroit du moins besoin de quatre mille hommes pour se défendre, et elle en a rarement plus de six cents. Aussi les hollandais ne sont-ils pas assez aveugles pour mettre leur confiance dans une garnison si foible : ils comptent bien davantage sur les inondations que des écluses qui enchaînent plusieurs petites rivières les mettent en état de se procurer. Ils pensent que les inondations retarderoient les opérations d' un siege, et feroient

périr les assiégeants par la contagion qu' elles causeroient. Avec plus de réflexion, on verroit qu' avant que ces saignées n' eussent produit leur effet, la place seroit emportée.

Le plan de conquête que pourroit former la France conviendrait également aux intérêts de la Grande-Bretagne, avec cette différence, que les anglois pourroient l' exécuter en passant par les détroits de Bali ou de Lombok, après avoir commencé par se rendre maîtres du cap de Bonne-Espérance ; relâche excellente dont ils ont besoin pour leur navigation aux Indes.

Le cap peut être attaqué par deux endroits : le premier est la baie de la table, à l' extrémité de laquelle est situé le fort. C' est une rade ouverte, où la violence de la mer n' est rompue que par une isle, où les exilés de la colonie, quelques-uns même de Batavia, sont occupés à tuer des chiens marins, et à ramasser des coquillages, dont on fait la chaux. Elle est si mauvaise dans le mois de juin, juillet, août et septembre, qu' on y a vu périr vingt-cinq vaisseaux en 1722, et sept en 1736. Quoique les commodités qu' on y trouve la fassent préférer dans les autres saisons de l' année par tous les navigateurs, il est vraisemblable qu' on n' y tenteroit pas la descente, parce que

p230

les deux côtés du port sont couverts de batteries, qu' il seroit risqué, et peut-être impossible de faire taire. On préféreroit sans doute la baie false, qui, éloignée de la première de trente lieues par mer, n' est cependant du côté de terre qu' à trois lieues de la capitale. Le débarquement se feroit paisiblement dans cet asyle sûr, et les troupes arriveroient sans obstacle sur une hauteur qui domine le fort. Comme cette citadelle, d' ailleurs fort resserrée, n' est défendue que par une garnison de trois cents hommes, de quatre cents au plus, on la réduiroit en moins d' un jour avec quelques bombes. Les colons dispersés dans un espace immense, et séparés les uns des autres par des déserts, n' auroient pas le temps de venir à son secours. Peut-être ne le voudroient-ils pas quand ils le pourroient ? Il doit être permis de soupçonner que l' oppression dans laquelle ils gémissent leur fait desirer un changement de domination. La perte du cap mettroit peut-être la compagnie dans l' impossibilité de faire passer aux Indes les secours nécessaires à la défense de ses établissements, rendroit au moins ces secours moins

sûrs, et plus dispendieux. Par la raison contraire, les anglois tiroient de grandes commodités de cette conquête, des avantages même immenses ; si on pouvoit se détacher de cet esprit de monopole contre lequel la raison et l'humanité reclamèrent toujours.

Les colonies angloises de l'Amérique septentrionale ont du fer, des bois, du riz, du sucre, cent objets de consommation qui manquent totalement au cap. Elles pourroient les y porter, et recevoir en échange des vins et des eaux-de-vie. Le terrain de cette partie de l'Afrique est si propre, et le climat si favorable à cette culture,

p231

qu'on peut lui donner une étendue immense : qu'on ouvre des débouchés, et on verra un espace de deux cents lieues couvert de vignes. La tolérance, la douceur du gouvernement, l'espérance d'une situation commode, attireront des cultivateurs de tous les côtés ; ils trouveront aisément des crédits pour se procurer leurs esclaves nécessaires à tous les travaux. Bientôt ils seront en état de fournir des boissons saines, agréables, abondantes à l'Amérique angloise, et peut-être que la métropole elle-même puisera un jour les siennes à la même source.

Si la république de Hollande ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait pressentir pour son commerce, elle ne doit rien oublier pour les prévenir : il faut qu'elle ne perde pas de vue que la compagnie, depuis son origine, jusqu'en 1722, a reçu environ quinze cents vaisseaux, dont la charge coûtoit dans l'Inde trois cents cinquante et un million six cents quatre-vingt-trois mille florins, et a été vendue plus du double en Europe, qu'en envoyant trois millions de florins dans l'Inde, elle parvient à se procurer des retours annuels de vingt millions de florins, dont le cinquième au plus se consomme dans les provinces-unies ; qu'au renouvellement de chaque octroi, elle a donné des sommes considérables à la république ; qu'elle a secouru l'état lorsque l'état a eu besoin d'être secouru ; qu'elle a élevé une multitude de fortunes particulières qui ont prodigieusement accru les richesses nationales ; enfin, qu'elle a doublé, triplé peut-être l'activité de la métropole, en lui présentant fréquemment l'occasion de former de grandes entreprises. Toute cette prospérité est prête à s'évanouir,

si le souverain n' emploie son autorité pour la conserver. Il le fera. Cette confiance est due à un gouvernement qui a cherché à entretenir dans son sein une multitude de citoyens, et à n' en employer qu' un petit nombre dans ses établissements éloignés.

C' est aux dépens de l' Europe entiere que la Hollande a sans cesse augmenté le nombre de ses sujets : la liberté de conscience dont on y jouit, et la douceur des loix, y ont attiré tous les hommes qu' opprimoient en cent endroits l' intolérance et la dureté du gouvernement. Elle a procuré des moyens de subsistance à quiconque vouloit s' établir et travailler chez elle : on a vu en différents temps les habitants du pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un asyle et du travail.

L' agriculture n' y a jamais pu être un objet considérable, quoique la terre y soit cultivée aussi parfaitement qu' elle puisse l' être. Mais la pêche du hareng lui tient lieu d' agriculture. C' est un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labourent la mer ; ils en tirent leur nourriture ; ils s' aguerrissent aux tempêtes, ou ils apprennent sans risque à vaincre les dangers.

Le commerce de transport qu' elle fait continuellement d' une nation de l' Europe à l' autre, est encore un genre de navigation qui ne consomme pas les hommes, et les fait subsister par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l' Europe, peuple la Hollande. Elle est comme une production du pays. Ses vaisseaux sont ses fonds de terre, qu' elle fait valoir aux dépens de l' étranger.

On connoît chez elle le luxe de commodité ;

il y est sans recherche. On y connoît celui de bienséance ; il s' y trouve avec modération. La Hollande ignore celui de fantaisie. Un esprit d' ordre, de frugalité, d' avarice même regne dans toute la nation, et il y a été entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies sont gouvernées par le même esprit. On ne les peuple gueres que de la lie de la nation, ou d' étrangers ; mais des loix séveres, une administration juste, une subsistance facile,

un travail utile, donnent bientôt des mœurs à ces hommes renvoyés de l' Europe, parce qu' ils n' en avoient pas.

Le même dessein de conserver sa population préside à son économie militaire ; elle entretient en Europe un grand nombre de troupes étrangères ; elle en entretient dans les colonies.

Les matelots hollandais sont bien payés, et des matelots étrangers servent continuellement ou sur ses vaisseaux marchands, ou sur ses vaisseaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les suisses, ne cherche plus à se maintenir en bonne intelligence avec ses voisins ; et plus que les suisses, elle cherche à maintenir ses voisins en paix.

La république conserve l' union entre les citoyens par de très-belles loix, qui indiquent à chaque corps ses devoirs, par une administration prompte et désintéressée de la justice, par des réglemens admirables pour les négociants.

Pour le commerce, il faut de la bonne foi.

Aucun gouvernement ne l' assure comme celui de la Hollande. L' état en a dans les traités, et les négociants dans les marchés.

p234

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui ait mieux combiné ce que sa situation, ses forces, sa population lui permettent d' entreprendre, et qui ait mieux connu ou suivi les moyens d' augmenter sa population et ses forces. Nous n' en voyons aucune, qui, ayant pour objet un grand commerce et la liberté, qui s' appellent, s' attirent et se soutiennent, se soit mieux conduit pour conserver l' un et l' autre.

Mais combien ces mœurs sont déjà déchues et dégénérées ! Les intérêts personnels qui s' épurent par leur réunion, se sont isolés entièrement, et la corruption est devenue générale. Il n' y a plus de patrie dans le pays de l' univers qui devrait inspirer le plus d' attachement à ses habitants. Quels sentiments de patriotisme ne devrait-on pas en effet attendre d' un peuple qui peut se dire à lui-même : cette terre que j' habite, c' est moi qui l' ai rendue féconde ; c' est moi qui l' ai embellie ; c' est moi qui l' ai créée ! Cette mer menaçante qui couvrait nos campagnes, se brise contre les digues puissantes que j' ai opposées à sa fureur. J' ai purifié cet air que des eaux croupissantes remplissoient de vapeurs mortelles. C' est par moi

que des villes superbes pressent la vase et le limon que portoient l' océan. Les ports que j' ai construits, les canaux que j' ai creusés reçoivent toutes les productions de l' univers que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples ne sont que des possessions que l' homme dispute à l' homme ; celui que je laisserai à mes enfants, je l' ai arraché aux éléments conjurés contre ma demeure, et j' en suis resté le maître. C' est ici que j' ai établi un nouvel ordre physique, un nouvel ordre moral. J' ai tout fait où il n' y avoit rien. L' air, la terre, le gouvernement, la liberté, tout est mon ouvrage.

p235

Je jouis de la gloire du passé ; et lorsque je porte mes regards sur l' avenir, je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient se former des tempêtes. Que de motifs pour idolâtrer sa patrie ! Cependant il n' y a plus d' esprit public en Hollande : c' est un tout, dont les parties n' ont d' autre rapport entr' elles que la place qu' elles occupent. La bassesse, l' avilissement et la mauvaise foi, sont aujourd' hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur serment comme d' une denrée ; et ils vont devenir le rebut de l' univers, qu' ils avoient étonné par leurs travaux et par leurs vertus. Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissiez du moins des dangers qui vous environnent. Avec l' ame des esclaves, on n' est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n' êtes pas dans ces temps d' anarchie, où tous les souverains de l' Europe, également contrariés par les grands de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité ; où l' équilibre des puissances ne pouvoit être que l' effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd' hui l' autorité, devenue plus indépendante, assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable ? Des vertus ; et vous n' en avez plus. La corruption de vos moeurs et de vos magistrats enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté ; et votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par mauvaise foi, ou par habitude, nous disent tous les jours :

p236

le voilà ce gouvernement que vous exaltez si fort dans vos écrits ; voilà les suites heureuses de ce système de liberté qui vous est si chère ? Aux vices que vous reprochez au despotisme, ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l' impuissance de réprimer le mal. Que répondre ? Ce que nous venons de dire. Que la corruption des républiques a un terme affreux, le passage de la licence à l' esclavage, et qu' enfin elles tombent pour toujours dans la classe des peuples soumis, dont la corruption n' a plus de terme. On va voir à quel point l' Angleterre est éloignée d' un pareil danger.

LIVRE 3

p237

On ne connoît ni l' époque qui a peuplé les isles britanniques, ni l' origine de leurs premiers habitants. Tout ce que les monuments historiques les plus dignes de foi nous apprennent, c' est qu' elles furent successivement fréquentées par les phéniciens, par les carthaginois et par les gaulois. Les négociants de ces nations y alloient échanger des vases de terre, du sel, toutes sortes d' instruments de fer et de cuivre contre des peaux, des esclaves, des chiens de chasse et de combat, sur-tout contre de l' étain. Leur bénéfice étoit tel à peu près qu' ils le vouloient

p238

avec des peuples sauvages, qui ignoroient également le prix de ce qu' on leur portoit, le prix de ce qu' ils livroient. à ne consulter qu' une spéculation vague, on seroit porté à penser que les insulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n' arrête les excursions des habitants du continent ; ils peuvent trouver à vivre, et sur les combats en même temps. Dans les isles, la guerre et les maux d' une société trop resserrée doivent amener plus vite la nécessité des loix et des conventions. Cependant quelle qu' en soit

la raison, on voit généralement leurs moeurs et leur gouvernement formés plus tard, et plus imparfaitement. Toutes les traditions l' attestent en particulier pour la Bretagne.

La domination romaine ne fut pas assez longue, et fut trop disputée, pour beaucoup avancer l' industrie des bretons. Le peu même de progrès que, pendant cette époque, avoient fait la culture et les arts, s' anéantit aussi-tôt que cette fiere puissance se fut décidée à abandonner sa conquête. L' esprit de servitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de résister d' abord au refoulement des pictes leurs voisins, qui s' étoient sauvés du joug, en fuyant vers le nord de l' isle, et peu après aux expéditions plus meurtrieres, plus opiniâtres et plus combinées des brigands qui sortoient en foule des contrées les plus septentrionales de l' Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus destructeur peut-être dont les annales du monde aient perpétué le souvenir ; mais les calamités qu' éprouva la Grande-Bretagne sont inexprimables. Chaque année, plusieurs fois l' année, elle voyoit ses campagnes ravagées, ses maisons brûlées, ses femmes violées, ses temples dépouillés,

p239

ses habitants massacrés, mis à la torture, ou amenés en esclavage. Tous ces malheurs se succédoient avec une rapidité qu' on a peine à suivre. Lorsque le pays fut détruit, au point de ne plus rien offrir à l' avidité de ces barbares, ils s' emparerent du pays même. à une nation succédoit une nation. La horde qui survenoit, chassoit ou exterminoit celle qui étoit déjà établie ; et cette foule de révolutions perpétuoit l' ineptie, la défiance et la misere. Tout porte à penser que, dans ces temps de découragement, les bretons n' avoient gueres de liaison de commerce avec le continent. Les échanges étoient même si rares entr' eux, qu' il falloit des témoins pour la moindre vente.

Telle étoit la situation des choses, lorsque Guillaume Le Conquérant subjuga la Grande-Bretagne un peu après le milieu du onzieme siecle. Ceux qui le suivoient, arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus industrieuses, que celles où ils venoient s' établir. Cette communication devoit rectifier, étendre naturellement les idées du peuple vaincu. Si cela n' arriva pas, il faut l' attribuer à l' introduction du

gouvernement féodal, qui étoit alors à la fois l' unique fondement de la stabilité et des désordres de la plupart des gouvernements monarchiques de l' Europe. Sous ces vicieuses institutions, l' état continua à languir. Il ne fut gueres moins travaillé par les troubles civils, qu' il l' avoit été autrefois par les incursions des barbares.

Le commerce entier étoit entre les mains des juifs et des banquiers lombards, qu' on favorisoit et qu' on dépouilloit, qu' on regardoit comme des hommes nécessaires, et qu' on faisoit mourir, qu' alternativement on chassoit et on rappelloit. Ces désordres étoient augmentés par l' audace des pirates

p240

qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, et en noyoient souvent les équipages. L' intérêt de l' argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d' Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l' étain, pour une somme modique, et trente mille sacs de laine, qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les anglois ignoroient encore alors entièrement l' art de teindre les laines, et celui de les mettre en oeuvre avec élégance, la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers, et il ne fut plus permis de s' habiller qu' avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même temps, on défendoit l' exportation des laines manufacturées et du fer travaillé, deux loix tout-à-fait dignes du siecle qui les vit naître.

Henri Vii permit aux barons d' aliéner leurs terres, et aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l' inégalité qui étoit entre les fortunes des seigneurs et celles de leurs vassaux. Elle mit entre eux plus d' indépendance ; elle répandit dans le peuple le desir de s' enrichir avec l' espérance de jouir de ses richesses.

Ce desir, cette espérance étoient traversés par de grands obstacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la compagnie des négociants établis à Londres, d' exiger dans la suite la somme de soixante-dix livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour fixer plus de gens à la culture, on avoit statué que personne ne pourroit mettre son fils ou sa fille en aucun apprentissage,

sans avoir vingt schelings de rente en fonds de terre : cette loi absurde fut mitigée.

Malheureusement on laissa subsister en son entier celle qui régloit le prix de toutes les choses comestibles, de la laine, du salaire des ouvriers, des étoffes, des vêtements. De mauvaises combinaisons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt et les bénéfices du change furent sévèrement proscrits comme usuraires, ou comme propres à introduire l' usure. Il fut défendu d' exporter l' argent sous quelque forme qu' il pût être ; et pour que les marchands étrangers ne pussent pas l' emporter clandestinement, on les obligea à convertir en marchandises angloises le produit entier des marchandises qu' ils avoient introduites en Angleterre. La sortie des chevaux fut prohibée. On n' étoit pas assez éclairé pour voir que cette prohibition feroit négliger d' en multiplier, d' en perfectionner l' espece. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations ; c' est-à-dire, que l' état autorisa tous ceux qui suivoient une même profession, à faire les réglemens qu' ils jugeroient utiles à leur conservation, à leur prospérité exclusive. La nation gémit encore d' un arrangement si contraire à l' industrie universelle, et qui réduit tout à une espece de monopole.

En voyant tant de loix bizarres, on seroit tenté de penser que Henri n' avoit que de l' indifférence pour la prospérité de son empire, ou qu' il manquoit totalement de lumieres. Cependant il est prouvé que ce prince, malgré son extrême avarice, prêta souvent sans intérêts des sommes considérables à des négociants qui manquoient de fonds suffisants pour les entreprises qu' ils se proposoient de faire. La sagesse de son gouvernement

est d' ailleurs si bien constatée, qu' il passe avec raison pour un des plus grands monarques qui se soit assis sur le trône d' Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut plusieurs siècles à une science avant qu' elle puisse être réduite à des principes simples. Il en est des théories comme des machines, qui commencent toujours par être très-complicquées, et qu' on ne dégage qu' avec le temps par l' observation et l' expérience des roues parasites qui en multiplioient le frottement. Les lumieres des regnes suivants ne furent pas

beaucoup plus étendues sur les matieres qui nous occupent. Des flamands, habitués en Angleterre, en étoient les seuls bons ouvriers. Ils étoient presque toujours insultés et opprimés par les ouvriers anglois, jaloux sans émulation. On se plaignoit que toutes les pratiques alloient à eux, et qu' ils faisoient hausser le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, et il défendit à tous les étrangers d' occuper plus de deux hommes dans leurs ateliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers, et ceux même qui s' étoient fait naturaliser, se virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L' ignorance étoit si générale, qu' on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturage dans les temps mêmes que les loix fixoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être composé. Toutes les liaisons d' affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitants de ces provinces achetoient les marchandises angloises, et les faisoient circuler dans les différentes parties de l' Europe. Il est vraisemblable que la nation n' auroit pris de long-temps un grand essor, sans le bonheur des circonstances.

p243

Les cruautés du duc D' Albe firent passer en Angleterre d' habiles fabricants, qui transporterent à Londres l' art des belles manufactures de Flandres. Les persécutions que les réformés éprouvoient en France donnerent des ouvriers de toute espece à l' Angleterre. élisabeth, qui ne savoit pas essuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien et le voyoit ; despote et populaire, éclairée et obéie, élisabeth se servit de la fermentation des esprits, qui étoit générale dans ses états comme dans le reste de l' Europe ; et tandis que cette fermentation ne produisoit chez les autres peuples que des disputes de théologie, des guerres civiles ou étrangères, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce et pour les progrès de la navigation. Les anglois apprirent à construire chez eux leurs vaisseaux, qu' ils achetoient auparavant des négociants de Lubeck et de Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de Moscovie par la voie d' Archangel, qu' on venoit de découvrir, et ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes anséatiques en Allemagne et dans le nord. Ils commencerent le commerce de Turquie. Plusieurs

de leurs navigateurs tenterent, mais sans fruit, de s' ouvrir par les mers du nord un passage aux Indes. Enfin, Drake, Stepens, Cawendish, et quelques autres, y arriverent, les uns par la mer du sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Espérance.

Le fruit de ces voyages fut assez grand pour déterminer en 1600 les plus habiles négociants de Londres à former une société. Elle obtint un privilege exclusif pour le commerce de l' Inde. L' acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que si ce privilege

p244

paroissoit nuisible au bien de l' état, il seroit aboli, et la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d' avance.

Cette réserve dut son origine au chagrin qu' avoient témoigné récemment les communes d' une concession pareille. La reine étoit revenue sur ses pas, et avoit parlé dans cette occasion d' une maniere digne de servir de leçon à tous les souverains.

" messieurs, dit-elle aux membres de la chambre chargés de la remercier, je suis très-touchée de votre attachement et de l' attention que vous avez de m' en donner un témoignage authentique. Cette affection pour ma personne vous avoit déterminés à m' avertir d' une faute qui m' étoit échappée par ignorance, mais où ma volonté n' avoit aucune part. Si vos soins vigilants ne m' avoient découvert les maux que mon erreur pouvoit produire, quelle douleur n' aurois-je pas ressentie, moi qui n' ai rien de plus cher que l' amour et la conservation de mon peuple ? Que ma main se desseche tout-à-coup, que mon coeur soit frappé d' un coup mortel, avant que j' accorde des privileges particuliers, dont mes sujets aient à se plaindre. La splendeur du trône ne m' a point éblouie au point de me faire préférer l' abus d' une autorité sans bornes à l' usage d' un pouvoir exercé par la justice. L' éclat de la royauté n' aveugle que les princes qui ne connoissent pas les devoirs qu' impose la couronne. J' ose penser qu' on ne me comptera point au nombre de ces monarques. Je sais que je ne tiens pas le sceptre pour mon avantage propre, et que je me dois toute entiere à la société qui a mis en moi sa confiance. Mon bonheur est de voir que l' état a prospéré jusqu' ici

p245

par mon gouvernement, et que j' ai pour sujets des hommes dignes que je renonçasse pour eux au trône et à la vie. Ne m' imputez pas les fausses mesures où l' on peut m' engager, ni les irrégularités qui peuvent se commettre sous mon nom. Vous savez que les ministres des princes sont trop souvent conduits par des intérêts particuliers, que la vérité parvient rarement aux rois ; et qu' obligés dans la foule des affaires qui les accablent, de s' arrêter sur les plus importantes, ils ne sauroient tout voir par eux-mêmes. "

les fonds de la compagnie ne furent d' abord que de trois cents soixante-neuf mille huit cents quatre-vingt-onze livres cinq schelings sterlings. L' armement de quatre vaisseaux qui partirent dans les premiers jours de 1601, en absorba une partie. On embarqua le reste en argent et en marchandises.

Les premiers établissements que cette société fit dans les Indes, se formerent du consentement des nations. Elle ne voulut pas faire d' abord des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entreprises de négociants humains et justes. Elle se fit aimer ; mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, et ne la mit pas en état de soutenir la concurrence des nations qui se faisoient craindre.

Les portugais et les hollandais possédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées et de bons ports. Ces avantages assuroient leur commerce contre les naturels du pays et contre de nouveaux concurrents ; ils facilitoient leurs retours en Europe, ils leur donnoient les moyens de se défaire utilement des marchandises qu' ils portoient en Asie, d' obtenir à un prix honnête celles

p246

qu' ils vouloient acheter. Les anglois, au contraire, dépendants du caprice des saisons et du peuple, sans force et sans asyle, ne tirant leurs fonds que de l' Angleterre même, ne pouvoient faire un commerce avantageux. Ils sentirent qu' on acquéroit difficilement de grandes richesses sans de grandes injustices, et que pour surpasser ou même balancer les nations qu' ils avoient censurées, il falloit imiter leur conduite.

Le projet de faire des établissements solides, et de tenter des conquêtes, paroissoit au-dessus des forces d' une société naissante ; et elle se

flatta qu' elle seroit protégée, parce qu' elle étoit utile à la patrie. Ses espérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, prince foible, infecté de la fausse philosophie de son siècle, bel esprit, subtil et pédant, plus fait pour être à la tête d' une université que d' un empire. La compagnie, par son activité, sa persévérance, le bon choix de ses officiers et de ses facteurs, suppléa au secours que lui refusoit son souverain. Elle bâtit des forts, elle fonda des colonies aux isles de Java, de Pouleron, d' Amboine et de Banda. Elle partagea ainsi avec les hollandois le commerce des épiceries, qui sera toujours le plus solide de l' orient, parce que son objet est devenu d' un besoin réel. Il étoit encore plus important dans ce temps-là, parce que le luxe de fantaisie n' avoit pas fait alors en Europe les progrès qu' il a faits depuis, et que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine n' avoient pas le débit prodigieux qu' ils ont aujourd' hui.

Les hollandois n' avoient pas chassé les portugais des isles où croissent les épiceries, pour y laisser établir une nation, dont la puissance maritime,

p247

le caractère et le gouvernement rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux ; de puissantes colonies, une marine exercée, des alliances bien cimentées, un grand fonds de richesses, la connoissance du pays, et celle des principes et des détails du commerce. Tout cela manquoit aux anglois, qui furent attaqués par la ruse et par la force. Ils succomboient, lorsque quelques esprits modérés cherchent en Europe, où le feu de la guerre ne s' étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté par un aveuglement dont il ne seroit pas aisé de trouver la cause.

Les deux compagnies signerent en 1619 un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine et Banda appartiendroient en commun aux deux nations : que les anglois auroient un tiers, et les hollandois les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix : que chacun contribueroit à proportion de son intérêt à la défense de ces isles : qu' un conseil composé de gens expérimentés de chaque côté régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce : que cet accord garanti par les souverains

respectifs dureroit vingt ans ; et que s' il s' élevoit dans cet intervalle des différends qui ne pussent pas être accommodés par les deux compagnies, ils seroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne et les états-généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l' histoire a conservé le souvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le sort qu' elle devoit avoir. Les hollandois n' en furent pas plutôt instruits aux Indes, qu' ils s' occuperent des moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisoit

p248

leurs vues. Les espagnols et les portugais avoient profité de la division de leurs ennemis pour s' établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s' y affermir, et il y avoit du danger à leur en donner le temps. Les commissaires anglois convinrent de l' avantage qu' il y auroit à les attaquer sans délai ; mais ils ajouterent qu' ils n' avoient rien de ce qu' il falloit pour y concourir. Leur déclaration qu' on avoit prévue fut enrégistrée ; et leurs associés entreprirent seuls une expédition dont ils se réservèrent tout le fruit. Il ne restoit aux agents de la compagnie de Hollande qu' un pas à faire pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres, c' étoit de chasser leurs rivaux d' Amboine. On y réussit par une voie bien extraordinaire.

Un japonais, qui étoit au service des hollandois dans Amboine, se rendit suspect par une curiosité indiscrete. On l' arrêta, et il confessa qu' il s' étoit engagé avec les soldats de sa nation à livrer la forteresse aux anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ses camarades. Sur ces dépositions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conspiration, qui ne la démentirent pas, qui la confirmerent même. Une mort honteuse termina la carrière de tous les coupables. Tel est le récit des hollandois.

Les anglois n' ont jamais vu dans cette accusation que l' effet d' une avidité sans bornes. Ils ont soutenu qu' il étoit absurde de supposer que dix facteurs et onze soldats étrangers aient pu former le projet de s' emparer d' une place, où il y avoit une garnison de deux cents hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la possibilité de faire réussir un plan si extravagant, n' en auroient-ils pas été détournés par l' impossibilité d' être secourus

contre les forces ennemies, qui les auroient assiégés de toutes parts. Il faudroit, pour rendre vraisemblable une pareille trahison, d' autres preuves qu' un aveu des accusés arraché à force de tortures. Elles n' ont jamais donné de lumieres que sur le courage ou la foiblesse de ceux qu' un préjugé barbare y condamnoit. Ces considérations, appuyées de plusieurs autres à peu près aussi pressantes, ont rendu le récit de la conspiration d' Amboine si suspect, qu' elle n' a été regardée communément que comme un voile dont s' étoit enveloppée une avarice atroce.

Le ministere de Jacques I, et la nation, occupés alors de subtilités ecclésiastiques, et de la discussion des droits du roi et du peuple, ne s' apperçurent point des outrages que le nom anglois recevoit dans l' orient. Cette indifférence prescrivait une circonspection qui dégénéra bientôt en foiblesse. Elle ne pouvoit qu' augmenter durant le débordement des dissensions civiles et religieuses qui inonderent tout l' état de sang, qui y étoufferent tous les sentiments, toutes les lumieres. De plus grands intérêts firent oublier totalement les Indes ; et la compagnie opprimée, découragée, n' étoit plus rien au moment de la mort instructive et terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les hollandois eussent été favorables aux malheureux Stuards, et donnassent un asyle aux anglois qu' il avoit proscrits ; indigné que la république des Provinces-Unies affectât l' empire des mers ; fier de ses succès, sentant ses forces et celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire respecter et se venger. Il déclara la guerre à la Hollande. De toutes les guerres maritimes, dont l' histoire ait fait mention, c' est la plus savante, la plus illustre

par la capacité des chefs et le courage des soldats, la plus féconde en combats opiniâtres et meurtriers. Les anglois eurent l' avantage, et ils le durent à la grandeur de leurs vaisseaux, que le reste de l' Europe a imitée depuis.

Le protecteur qui donna la loi ne fit pas pour les Indes tout ce qu' il pouvoit. Il se contenta d' y assurer la liberté du commerce anglois, de faire désavouer le massacre d' Amboine, et de prescrire

des dédommagements pour les descendants des malheureuses victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention dans le traité des forts que les hollandois avoient enlevés à la nation dans l' isle de Java et dans plusieurs des Moluques. à la vérité, la restitution de l' isle de Pouleron fut stipulée ; mais les usurpateurs, secondés par le négociateur anglois qui s' étoit laissé corrompre, surent si bien éluder cet article qui pouvoit et devoit leur donner un concurrent pour les épiceries, qu' il n' eut jamais d' exécution.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu du protecteur le renouvellement de son privilege, et qu' elle se vit solidement appuyée par l' autorité publique, elle montra une vigueur, que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s' accrut avec l' extension qu' on donnoit à ses droits.

Le bonheur qu' elle avoit en Europe la suivit en Asie. Elle y reprit avec succès le commerce qu' elle avoit ouvert autrefois dans le golfe Persique, de la maniere que nous allons dire.

Tandis que l' anglois luttoit avec désavantage contre les hollandois dans les Moluques, il étoit attaqué sur la côte de Malabar par les portugais. Ses succès contre une nation qui avoit passé jusqu' alors dans l' esprit des orientaux pour

p251

invincible, lui donnerent un très-grand éclat.

Le bruit de ses victoires pénétra jusqu' en Perse, où regnoit alors Abas I, surnommé Le Grand. Ce prince avoit conquis le Kandahar, plusieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l' Arabie, et chassé les turcs de la Géorgie, de l' Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu' ils avoient conquis au-delà de l' Euphrate. Ces avantages lui avoient donné assez d' autorité pour abaisser les grands, et pour réprimer l' insolence de la milice, en possession de disposer du trône suivant son caprice. Un despotisme peut-être plus absolu qu' en aucune contrée de l' Asie, remplaça cette anarchie.

Le grand Abas sut allier à ce gouvernement oppresseur quelques vues d' utilité publique. Une colonie d' arméniens, transférée à Ispahan, porta au centre de l' empire l' esprit de commerce, l' abondance, et des arts inconnus aux persans. Le sophi s' associoit lui-même à leurs entreprises, et leur avançoit des sommes considérables, qu' il faisoit valoir dans les marchés les plus renommés de l' univers. Ils étoient obligés de lui remettre les fonds aux termes

convenus ; et s' ils les avoient accrus par leur industrie, il leur accorderoit quelque récompense. Les portugais, qui s' apperçurent qu' une partie du commerce des Indes avec l' Asie et avec l' Europe alloit prendre sa direction par la Perse, y mirent des entraves. Ils ne souffroient pas que le persan achetât des marchandises ailleurs que dans leurs magasins. Ils en fixoient le prix ; et s' ils lui permettoient d' en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c' étoit toujours sur leurs vaisseaux, et en exigeant un fret et des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abas,

p252

qui, instruit du ressentiment des anglois, leur proposa de réunir leurs forces de mer à ses forces de terre pour assiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, et prise en 1622, après deux mois de combats. Les conquérants s' en partagèrent le butin qui fut immense, et la ruinerent ensuite de fond en comble. à trois ou quatre lieues delà étoit dans le continent un port nommé jusqu' alors Gombron, et depuis Bender-Abassi. La nature ne paroissoit pas l' avoir destiné à être habité. Il est situé au pied de montagnes excessivement élevées, qui en font un des lieux de l' univers les plus étouffés. On y respire un air embrasé qui dévore sans jamais exciter de transpiration. Des vapeurs mortelles s' élèvent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires et arides, comme si le feu les avoit brûlées. Les eaux de source ou de citerne y sont aussi ameres que celles de la mer. Malgré ces inconvénients, l' avantage qu' il avoit d' être placé à l' entrée du golfe, le fit choisir par le monarque persan, pour servir d' entrepôt au grand commerce qu' il se proposoit de faire aux Indes. Les anglois furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, et la moitié du produit des douanes, à condition qu' ils entretiendroient continuellement au moins deux vaisseaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut essentielle pour rendre vain le ressentiment des portugais, dont la haine étoit encore redoutable. à cette époque, Bender-Abassi, qui n' avoit été jusqu' alors qu' un vil hameau de pêcheurs, devint une ville florissante. Les anglois y portoient les épiceries, le poivre, le sucre de l' orient, le fer

et le plomb d' Europe. Ils ajoutèrent depuis à leurs cargaisons les draps que la Perse recevoit auparavant de leur compagnie de Turquie. Le bénéfice qu' ils faisoient sur ces marchandises étoit fort grossi par un fret excessivement cher que leur payoient les arméniens, qui restoient encore en possession de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négociants, peut-être les plus intelligents de l' univers, avoient entrepris depuis long-temps le commerce des toiles. Ils n' avoient été supplantés ni par les portugais, qui n' étoient occupés que de pillage, ni par les anglois et les hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l' attention. Ces deux dernières nations avoient si peu porté leurs regards sur ces précieuses manufactures, qu' ils n' avoient point formé d' établissement dans les contrées où la nature avoit comme fixé cette heureuse invention de l' industrie et de l' art. Peut-être en avoient-elles été détournées par l' impossibilité de soutenir la concurrence d' un peuple également riche, industriel, actif, économe. Les arméniens faisoient alors ce qu' ils ont toujours fait depuis. Ils passaient aux Indes ; ils y achetoient du coton, ils le distribuoient aux fileuses ; ils faisoient fabriquer les toiles sous leurs yeux ; ils les portoient à Bender-Abassi, d' où elles passaient à Ispahan. Delà elles se distribuoient dans les différentes provinces de la monarchie, dans les états du grand-seigneur, et jusqu' en Europe, où on contracta l' habitude de les appeler perses, quoiqu' il ne s' en soit jamais fabriqué ailleurs qu' à la côte de Coromandel. En échange des marchandises qu' on portoit à la Perse, elle donnoit les productions de son cru ou le fruit de son industrie.

Le maroquin, qui étoit toujours apprêté avec de la chaux. On se servoit de sel et de noix de gale, au-lieu de tan, dont l' usage étoit inconnu aux persans.

Le chagrin, fait avec la peau de la croupe d' âne. Au-lieu de la graine de moutarde employée ailleurs pour le grainer, on se servoit de la graine de casbin. Les brocards d' or d' un prix supérieur à tout ce qu' ont produit les plus célèbres manufactures. Autour du métier qui servoit à la fabrique de ces grandes

pieces d' étoffe, cinq ou six hommes faisoient rouler vingt-cinq ou trente navettes à la fois. De ces labyrinthes de l' industrie sortoient des rideaux, des portieres et des carreaux magnifiques. Les tapis, qu' on a depuis si bien imités en Europe, et qui ont été long-temps un des plus riches meubles de nos appartements. Les turquoises, qui étoient plus ou moins parfaites, suivant les mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes. La laine des Caramanie, qui ressembloit beaucoup à celle de Vigogne. Elle étoit employée avec succès dans les manufactures de chapeaux, et dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent, ont cela de particulier, que leur toison tombe d' elle-même au mois de mai. Le poil de chevre, la soie, l' eau rose, les gommés pour la médecine, les racines pour les teintures, les dattes, et plusieurs sortes de fruits, enfin, les chevaux et mille autres choses, dont les unes se vendoient dans les Indes, et les autres étoient portées en Europe. Quoique les hollandois fussent parvenus à

p255

s' approprier tout le commerce de l' Asie orientale, ils ne virent pas sans jalousie ce qui se passoit en Perse. Il leur parut que les privileges dont leur rival jouissoit dans la rade de Bender-Abassi, pouvoient être compensés par l' avantage qu' ils avoient de posséder une plus grande quantité d' épiceries, et ils entrerent avec lui en concurrence. Leur commerce s' établit d' abord sur un système peu lucratif. Ils étoient obligés de déposer leur cargaison dans les magasins du prince, qui leur donnoit en échange des marchandises du pays. Peu-à-peu on baissa si fort le prix de leurs denrées, on haussa si fort le prix de celles du monarque, qu' ils perdoient considérablement. Cette oppression finit durant les guerres civiles d' Angleterre. Ils conclurent alors avec la cour d' Ispahan un traité, qui portoit que la compagnie de Hollande pourroit faire entrer tous les ans dans l' empire pour un million de marchandises, qui, libres de tous droits, seroient vendues où et à qui elle voudroit ; et que si elle en portoit davantage, elle payeroit pour le surplus les droits accoutumés. Pour prix du sacrifice qu' on lui faisoit, elle s' obligea d' acheter tous les ans du gouvernement six cents balles de soie crue de deux cents seize livres chacune, à raison de cinq

cents cinquante florins la balle ; ce qui étoit le double du prix de la soie dans toute la Perse. Mais elle se dédommageoit avec les particuliers des pertes qu' elle faisoit avec la cour. Le retour des anglois que les françois ne tarderent pas à suivre, fut cause qu' on les ménagea moins. Bientôt les trois nations éprouverent des vexations plus odieuses, plus destructives les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans

p256

ou des imbécilles, dont les cruautés et les injustices affoiblissoient les liaisons de leurs sujets avec les autres peuples. L' un de ces despotes étoit si féroce, qu' un grand de la cour disoit : *que toutes les fois qu' il sortoit de la chambre du roi, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour voir si elle étoit encore sur ses épaules .*

Lorsqu' on annonçoit à son successeur que les turcs envahissoient les plus belles provinces de l' empire, il répondoit froidement : *qu' il s' embarrassoit peu de leurs progrès, pourvu qu' ils lui laissassent sa ville d' Ispahan .* Il eut un fils si basement livré aux petites pratiques de sa religion, qu' on l' appelloit par dérision, *le moine ou le prêtre Hussein* : caractere moins odieux peut-être pour un prince, mais bien plus dangereux pour ses peuples que celui d' impie ou d' ennemi des dieux. Sous ces vils souverains, les affaires devenoient tous les jours plus languissantes à Bender-Abassi. Les aghuans les réduisirent à rien.

Ces aghuans sont un peuple du Kandahar, pays montueux, situé au nord de l' Inde. On les a vus tantôt soumis aux mogols, tantôt aux persans, et le plus souvent indépendants. Ceux qui n' habitent pas la capitale vivent sous des tentes, à la maniere des tartares. Le maître, les esclaves, les chevaux et le bétail y sont mêlés ensemble. Leur usage est d' avoir les jambes et les bras nus. Ils sont petits et mal faits, mais nerveux, robustes, adroits à tirer de l' arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur maniere de combattre est remarquable. Des soldats d' élite, partagés en deux troupes, fondent d' abord sur l' ennemi, n' observant aucun ordre, et ne cherchant qu' à faire jour à l' armée qui les suit. Dès que le combat est engagé, ils se retirent

p257

sur les flancs et à l'arrière-garde, où leur fonction est d'empêcher que personne ne recule. Si quelqu'un quitte son rang et se dispose à la fuite, ils tombent sur lui le sabre à la main, et le forcent de reprendre son rang. Un de ces braves apercevant un soldat blessé qui vouloit se retirer pour se faire panser, l'obligea de rejoindre son drapeau : *combats de la main gauche*, lui dit-il, *si tu ne peux te servir de la droite, et si tu perds aussi la main gauche, sers-toi de tes dents pour mordre l'ennemi* .

Vers le commencement du siècle, on vit ces hommes féroces sortir de leur patrie, se jeter sur la Perse, dont ils avoient brisé le joug, y porter par-tout le fer et la destruction, et finir par lui donner des fers en 1722. Le fanatisme perpétue les horreurs dont ils se sont souillés dans le cours de la conquête. Un zèle dévorant pour les superstitions des turcs, une aversion insurmontable pour la secte d'Ali, leur font massacrer de sang froid des milliers de persans. Dans le même-temps, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, sont ravagées par les russes, les turcs et les tartares. Thamas-Koulikan réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands, mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une source nouvelle de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetière ; monument à jamais honteux de l'instinct destructeur des hommes sans police, mais suite inévitable des vices du gouvernement despotique. Le despote est un pâtre ignorant et sauvage, qui mutilé et garde des troupeaux pour la voracité des loups.

Dans cette confusion de toutes choses, les anglois sont les seuls qui osent concevoir quelques

p258

espérances. Voyant leur commerce avec la Perse ruiné du côté des Indes, ils imaginent de lui ouvrir un nouveau cours par la mer Caspienne, dont les bords avoient été un peu moins détruits que le reste de la monarchie.

Cette idée n'étoit pas tout-à-fait nouvelle. à peine les anglois eurent découvert Archangel, qu'ils hasardèrent de porter à travers d'immenses contrées quelques marchandises dans la Perse. Ces expériences répétées à plusieurs reprises, et à des époques très-éloignées les unes des autres, réussirent si peu, qu'on ne fut pas tenté de les reprendre, lors

même qu' on y étoit invité par des plus grandes facilités, et par les sollicitations de Pierre I. Ce prince avoit conquis en 1722 quelques provinces sur les bords de la mer Caspienne, et en particulier, celle de Ghilan, où croît la meilleure soie. Il pensa qu' il ne pouvoit tirer un meilleur parti de ses usurpations, que d' en faire une école, où ses sujets pussent apprendre le négoce des anglois, comme ses soldats avoient appris la guerre à l' école des suédois. On se refusa à ses instances, dont on prévint le peu de solidité. En effet, l' impératrice Anne rendit en 1734 à l' impérieux Thamas-Koulikan des provinces dont les chaleurs humides avoient fait le tombeau des moscovites. Pour pouvoir se livrer à ce commerce avec quelque espérance de succès, il falloit réunir les volontés des souverains de Perse et de Russie. Un anglois, nommé Elton, en vint à bout. Ses compatriotes, entraînés par l' esprit de persuasion qu' il avoit souverainement, ne balancerent pas à adopter ses vues. Avec les secours qu' ils lui donnerent, il construisit des bâtimens destinés à transporter en Perse par la mer Caspienne les marchandises angloises qui devoient arriver par Pétersbourg

p259

et par le Volga. Ce projet, quoique compliqué, auroit pu réussir, si celui qui en étoit l' auteur ne l' eût ruiné lui-même. La grandeur des vaisseaux qu' il avoit bâtis, donna de la jalousie aux russes, et il l' augmenta en se livrant à Koulikan, qui vouloit avoir une flotte pour s' assurer l' empire et les bords de la mer Caspienne. Le titre d' amiral, dont il fut honoré, l' éblouit sans doute, et l' empêcha de voir que, par ces nouveaux liens, il aliénoit la Russie, dont il n' avoit pas moins besoin que de la cour de Perse pour le succès du projet qu' il avoit formé. Comme on ne put les détacher des intérêts du monarque persan, la Moscovie révoqua tous les privileges qu' elle avoit accordés. Elle défendit le passage de ses états aux caravanes angloises. Ainsi tomba cette grande entreprise qui entraîna la ruine d' un grand nombre de personnes. Elton lui-même en fut la victime. Les persans, dont la faveur avoit excité la jalousie, le massacrerent après la mort du tyran qui l' avoit chéri. Cette révolution fut un grand sujet de triomphe pour la compagnie angloise des indes orientales. Elle s' étoit vivement opposée, ainsi que celle de Turquie, au commerce de Perse par la voie de Russie. Les ressorts concertés qu' elles avoient

fait jouer n'avoient pas réussi à rendre favorable à leurs monopoles le parlement, où la question avoit été vivement débattue. Les événements les débarrasserent de la concurrence, leur rendirent la tranquillité. Elles travaillèrent avec une nouvelle chaleur, chacune de son côté, à pousser leurs avantages. Celle des Indes, quoiqu'elle n'eût plus de concurrent, voyoit son commerce de Perse réduit à la vente de cinq cents balles de lainerie, de deux cents milliers de fer et

p260

d'autant de plomb. Ces objets réunis ne lui rendoient que cinq à six cents mille roupies payées en argent. Une si grande langueur la détermina à aller comme ses rivaux chercher à Bassora les débouchés que Bender-Abassi lui refusoit.

Bassora est une grande ville bâtie par les arabes dans le temps de leur plus grande prospérité, quinze lieues au-dessous de la jonction du Tigre et de l'Euphrate, et à une distance égale du golfe Persique, où ces fleuves se débouchent. Ses murs d'argile forment une grande enceinte, qui renferme beaucoup de jardins, de terres même labourables. Les maisons y sont bâties de brique cuite au soleil. On leur donne peu de jour pour les rendre plus fraîches, et elles ont toutes des terrasses, sur lesquelles on couche au grand air pendant les nuits d'été. Cinquante mille âmes forment la population de Bassora. Ce sont des arabes, auxquels se sont joints environ quinze cents arméniens et un petit nombre de familles de différentes nations, que l'espoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en grains, en riz, en fruits, en légumes, en coton, et sur-tout en dattes. Les moutons y sont excellents, et l'on a la même attention pour leurs belles races, que pour celle des chevaux. Le climat est sain, et les grandes chaleurs y sont agréablement tempérées par les vents du nord qui soufflent assez régulièrement durant les ardeurs de la canicule.

Il n'y pleut jamais en été, et il n'y pleut que rarement dans l'hiver. Celui de Bassora seroit pour nous un printemps délicieux. Sa position l'expose à deux grands inconvénients. Lorsque les rivières s'enflent, et que rompant leurs digues, elles font du désert qui n'est pas éloigné de la ville une espèce de mer, il s'élève de cette vaste plaine des exhalaisons malignes, qui remplissent

p261

la place de fièvres dangereuses. Le désert occasionne un désagrément plus ordinaire. Le vent qui passe sur ces sables brûlants amène une poussière horrible. Elle se lève presque avec le soleil, qu'elle dérobe à la vue, change le jour en une espèce de crépuscule, fatigue horriblement les yeux, pénètre dans les appartements les mieux fermés, et ne tombe que vers le soir. Le ciel, qui n'est jamais chargé de nuages, devient alors d'une beauté frappante.

Le port de Bassora, où les navires de toute grandeur trouvent un asyle sûr et commode, devint, comme ses fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célèbre. Les marchandises d'Europe y arrivoient par l'Euphrate, qui n'est qu'à quatre journées d'Alep, et celles des Indes et de la Chine, par la mer. La tyrannie des portugais interrompit cette communication. Elle se seroit rouverte dans le temps de leur décadence, si ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des divisions des arabes, des persans et des turcs. Ces derniers, devenus possesseurs paisibles, ont profité des malheurs de leurs voisins pour y rappeler le commerce. Les affaires qui se traitoient à Bender-Abassi, se font maintenant à Bassora, qui a recouvré son éclat et son importance. Ce changement ne s'est pas fait sans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les européens avec leurs vaisseaux que dans la rivière. Ils prévoyoit que si ces étrangers avoient la permission de se fixer dans la ville, on ne pourroit pas leur faire la loi, et qu'ils garderoient dans leurs magasins ce qu'ils n'auroient pas pu vendre pendant une mouçon, pour s'en défaire plus utilement dans un autre temps. à ces raisons

p262

d'une avidité mal entendue, se joignoient des principes de superstition. On alléguoit que Bassora étant un lieu sacré parmi les mahométans, un lieu rempli de tombeaux de saints et de martyrs, il ne convenoit pas que les infidèles y fissent leur séjour. Ce préjugé parut arrêter quelque temps le pacha de Bagdad. On soupçonna qu'il vouloit de l'argent. Les nations lui en donnerent successivement, et il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leurs pavillons. Les révolutions sont si fréquentes en Asie, qu'il est impossible que le commerce y soit aussi suivi qu'il l'est en Europe. Ces événements joints au peu de communication qu'il y a par terre et par mer

entre les différents états, doivent occasionner de grandes variations dans l'abondance et dans la valeur des denrées. Bassora, très-éloignée par sa situation du centre des affaires, doit se ressentir plus qu'aucune autre place de cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les temps, on peut, sans crainte de s'éloigner beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à cinq millions de roupies les marchandises qui y arrivent annuellement par le golfe. Les anglais y entrent pour douze cents mille, les hollandais pour huit, et les français pour six ; les maures, les banians, les arabes pour le reste.

Les cargaisons de ces nations sont composées de riz, de sucre, de mousselines unies, rayées et brodées de Bengale, d'épiceries de Ceylan et des Moluques, de grosses toiles blanches et bleues de Coromandel, du cardamome, du poivre, du bois de sandal, de planches de bois de tek de Malabar, d'étoffes d'or et d'argent, de turbans, de chales, d'indigo de Surate ; de perles de Baharem, et du café de Moka ; du fer, du plomb,

p263

de draps d'Europe. Quelques articles moins importants viennent de différents endroits.

Quelques-unes de ces productions sont portées sur de petits bâtiments arabes ; mais la plupart arrivent sur des vaisseaux européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable.

Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des grecs, des juifs ou des arméniens, qui sont les agents ordinaires de tous les marchés. On emploie les banians à changer les sequins et les autres monnoies courantes en espèces plus estimées dans les Indes. Il est rare qu'on ait à se plaindre de leur fidélité, de leur zèle, de leur intelligence.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Bassora. Il en passe la moitié en Perse, qui y est portée par des caravanes, parce que dans tout l'empire il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation s'en fait dans les provinces septentrionales un peu moins maltraitées que les méridionales. Elles faisoient d'abord leurs paiements avec des pierreries que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes.

Dans la suite, elles eurent recours à leurs ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoient fort multipliées, et dont leurs besoins les obligeoient de se défaire. Enfin on en est venu à l'or et à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit

enfouis, et qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si on ne laisse pas aux arbres qui fournissent les gommés et qui ont été coupés, le temps de croître ; si les chevres qui donnoient de si belles laines ne se multiplient pas ; si les soies qui suffisent à peine au peu de manufactures qui restent en Perse, continuent à être rares ; si cet état ne renaît

p264

de ses cendres, les métaux s' épuiseront, et il faudra renoncer à cette branche de commerce. Le second débouché est plus assuré. Il se fait par Bagdad, par Alep, et par toutes les villes intermédiaires, dont les négociants viennent faire leurs achats à Bassora. Le café, les toiles, les chales, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payées avec de l' argent, de l' or, des draps françois, des noix de galle, de l' orpiment, qui entre dans les couleurs, et dont les orientaux font un grand usage pour épiler leur poil. Un autre débouché beaucoup moins considérable, c' est celui du désert. Les arabes voisins de Bassora vont tous les ans à Alep dans le printemps, pour y vendre de jeunes chameaux. On leur confie communément pour deux cents mille roupies de mousselines, dont ils se chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans le mois de septembre, et rapportent pour payement des draps du Languedoc, des étoffes de soie et de coton, fort connues sous le nom de bourre d' Alep, du corail, de la quinquaille, quelques ouvrages de verre et des glaces de Venise. Ces marchandises arrivent sur deux ou trois cents vieux chameaux, qui portent outre cela l' eau et les vivres nécessaires à leurs conducteurs, qui vont toujours à pied. Les empires les mieux policés n' offrent pas de voie plus sûre. Les caravanes arabes ne sont jamais troublées sur cette route, où on ne trouve ni ville ni village. Les étrangers mêmes ne le seroient pas, s' ils avoient la précaution de se faire accompagner d' un membre de chacune des tribus qu' ils doivent rencontrer. Cette sûreté jointe à la célérité et au bon marché, feroit universellement préférer le chemin du désert à celui de

p265

Bagdad, si le pacha de la province, qui a établi

des péages en différents endroits de son gouvernement, ne prenoit des précautions extrêmes pour l' empêcher. Ce n' est qu' en surprenant la vigilance de ses lieutenants, qu' on parvient à charger les arabes de quelques marchandises de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il se fait à Bassora et dans son territoire une assez grande consommation, sur-tout de café. Ces objets sont payés avec des dattes, des perles, de l' eau-rose et des fruits secs. On y ajoute des grains, lorsqu' il est permis d' en livrer à l' étranger.

Il n' est pas douteux que le commerce dont il s' agit ici ne grossît considérablement, si on vouloit le débarrasser des entraves qui le gênent. Les mahométans, auxquels leur religion et leurs loix défendent très-sévèrement le prêt à intérêt, ont naturellement du penchant pour les affaires. Ce goût est continuellement traversé par les vexations qu' ils éprouvent par-tout, singulièrement dans les lieux éloignés du centre de l' empire. Les étrangers ne sont gueres moins opprimés par des commandants, qui tirent de leurs brigandages l' avantage de se perpétuer dans leurs postes, et souvent de conserver leur tête. Si cette soif insatiable de l' or pouvoit se calmer quelquefois, elle seroit bientôt réveillée par la rivalité des nations européennes, qui ne travaillent qu' à se supplanter, et qui ne craignent pas d' employer pour y réussir les moyens les plus détestables. On vit en 1748 un exemple frappant de cette odieuse jalousie.

Monsieur le baron de Knyphausen conduisoit le comptoir hollandois de Bassora avec un succès extraordinaire. Les anglois se voyoient à la veille

p266

de perdre la supériorité qu' ils avoient acquise dans cette place, ainsi que dans la plupart des échelles de l' Inde. La crainte d' un événement qui blessoit également leurs intérêts et leur vanité, les rendit injustes. Ils animèrent le gouvernement turc contre une industrie qui lui étoit utile, et firent résoudre la confiscation des marchandises et des richesses de leur rival.

Le facteur hollandois qui, sous les occupations d' un marchand, cachoit l' ame d' un homme d' état, prend sur le champ son parti en homme de génie. Il se retire avec ses gens et les débris de sa fortune à la petite isle de Karrek, située à quinze lieues de l' embouchure du fleuve, s' y fortifie, et en arrêtant les bâtimens arabes et indiens chargés

pour la ville, force le gouvernement à le dédommager des pertes qu' il lui a causées. Bientôt la réputation de son intégrité, de sa capacité attire à son isle les armateurs de Bouher, port voisin de Perse, les négociants même de Bassora, et les européens qui y vont trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours sa prospérité, lorsqu' elle fut abandonnée par son fondateur. Le successeur de cet habile homme n' a pas montré les mêmes talents. Il s' est laissé chasser de sa place vers la fin de 1765 par le corsaire arabe Mirmahana. La compagnie a perdu un poste important, et pour plus d' un million de florins en artillerie, en vivres et en marchandises.

Cet événement a délivré Bassora d' une concurrence qui commençoit à lui déplaire ; mais il lui en est survenu une autre bien plus redoutable. C' est celle de Mascate.

Mascate est une ville de l' Arabie située sur la côte occidentale du golfe Persique. Le grand Albuquerque

p267

s' en empara en 1507, et il en ruina le commerce qu' on vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Lorsque les portugais eurent perdu ce petit royaume, ils voulurent rappeler les affaires dans Mascate, dont ils étoient restés les maîtres. Leurs efforts furent inutiles, et les navigateurs prirent la route de Bender-Abassi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l' Inde, et personne ne vouloit se fier à leur bonne foi. Le port ne voyoit arriver de vaisseaux que ceux qu' ils y conduisoient eux-mêmes. Il n' en reçut même plus d' aucune nation, après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil l' emportant sur leur intérêt, leur ôta l' envie d' y aller eux-mêmes ; et ils étoient encore assez puissants pour empêcher qu' on y entrât, ou qu' on en sortît.

Le déclin entier de leur puissance invita l' habitant de Mascate à cette même piraterie, dont il avoit été si souvent la victime. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens ennemis, et ses succès l' enhardirent à attaquer les petits bâtimens maures ou européens qui fréquentoient le golfe Persique ; mais il fut châtié si sévèrement de ses brigandages par plusieurs nations, par les anglois en particulier, qu' il fut forcé d' y renoncer. La ville tomba alors dans une obscurité que les troubles intérieurs et des invasions étrangères firent durer long-temps. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier

dans Mascate et dans tout le pays soumis à son iman, ses marchés ont recommencé à être fréquents vers l' an 1749. Tout annonce qu' ils le seront toujours de plus en plus.

Son port, formé par des rochers fort élevés, offre un asyle sûr. La ville est suffisamment fortifiée. Les chaleurs excessives n' empêchent pas qu' il ne

p268

tombe toutes les nuits une forte rosée qui rafraîchit la terre, et qui la rend fertile. Il n' est point de peuple dans l' orient dont on ait loué si généralement la probité, la tempérance et l' humeur sociale. On n' entend jamais parler d' infidélité dans le commerce, qu' il n' est pas permis de faire après le coucher du soleil. La défense de boire du vin et des liqueurs fortes est si fidèlement observée, qu' on ne se permet pas seulement l' usage du café. Les étrangers de quelque religion qu' ils soient, n' ont besoin ni d' armes ni d' escortes pour parcourir sans péril toutes les parties de ce petit état. Ces moeurs austeres sont bien propres à inspirer de la confiance aux négociants. Aussi n' ont-elles pas été plutôt connues, qu' on a vu accourir des indiens, des persans, des turcs, des arméniens, des arabes de divers endroits.

Le pays consomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries qu' il paie avec de la myrrhe, de l' encens, de la gomme arabique et un peu d' argent. Cependant cette consommation ne seroit pas suffisante pour attirer les vaisseaux, si Mascate, placée assez près de l' entrée de la mer Persique, n' étoit un excellent entrepôt pour le fonds du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Bassora, parce qu' il abrege leur voyage de trois mois, qu' on n' y éprouve aucune vexation, que les droits y sont réduits à un et demi pour cent, payés même par l' acheteur, qui, étant sur les lieux, obtient plus de rabais de cette taxe que le négociant étranger. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la douane exige trois pour cent ; mais les arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux, ils ont une telle adresse

p269

pour frauder les droits, en cachant les marchandises

fines dans les villages, et en ne montrant que les grosses, qu' il y aura toujours de l' avantage à faire les ventes à Mascate. D' ailleurs, les dattes, le meilleur et le plus abondant produit de Bassora, qui se gâtent souvent sur des grands vaisseaux, dont la marche est lente, arrivent avec une célérité extrême sur des bâtiments légers au Malabar et dans la mer Rouge. Une raison particulière déterminera toujours les anglois, qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Mascate. Ils y sont exempts des cinq pour cent qu' ils sont obligés de payer à Bassora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établissements.

Elle n' a pas songé à se fixer dans l' isle de Baharem, et nous ignorons pourquoi. Cette isle, située dans le golfe Persique, a souvent changé de maître. Elle passa sous la domination des portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérants la perdirent dans la suite, et elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perse, à qui elle avoit appartenu. Un plan plus étendu occupoit ses veilles. Il vouloit régner sur les deux mers dont il possédoit quelques bords ; mais s' étant apperçu qu' au-lieu d' entrer dans ses vues, ses sujets les traversoient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux despotes, de porter ses sujets du golfe Persique sur la mer Caspienne, et ses sujets de la mer Caspienne sur le golfe Persique. Cette double transmigration lui paroissoit propre à rompre les liaisons que ces deux peuples avoient formées avec ses ennemis, et à lui assurer, sinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort

p270

anéantit ses grands projets, et la confusion où tomba son empire procura à un arabe entreprenant la facilité de s' emparer de Baharem, où il regne encore. Cette isle fort célèbre par sa pêche des perles, dans le temps même qu' on en trouvoit à Ormuz, à Karrek, à Kesche, dans d' autres lieux du golfe, est devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait essuyé une diminution sensible. Cette pêche commence en avril, et finit en octobre. Elle est renfermée dans l' espace de quatre ou cinq lieues. Les arabes, les seuls qui s' y livrent, vont coucher chaque nuit dans l' isle ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galiotes établies pour le recevoir. Depuis le dernier changement, il n' y a que les

sujets habitants de l' isle qui aient cette soumission pour leur scheik, trop foible pour l' obtenir des autres.

Le produit annuel de la pêche est estimé un million et demi de roupies. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople et dans le reste de la Turquie. Les grandes y servent à l' ornement de la tête, et les petites sont employées à des broderies. Il y a vingt ans qu' on a commencé d' en envoyer de cette espece en Chine, où elles se sont bien vendues. Les perles parfaites n' auroient pas procuré le même bénéfice. Elles doivent être réservées pour Surate, d' où elles se répandent dans tout l' Indostan. On ne doit pas craindre d' y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes. Les plus pauvres en portent au moins aux oreilles, et les riches en ont encore aux narines. La superstition augmente le débit de

p271

cette superfluité. Il n' est point de gentil qui ne se fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale et la politique sont en allégories, et où l' allégorie devient religion, cet emblème de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui n' ont pas été nouvellement forées entrent dans l' ajustement, mais ne peuvent pas servir pour la cérémonie du mariage, où on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles constamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

Entre ce riche golfe et un autre plus célèbre encore, s' avance l' Arabie, l' une des plus grandes peninsules du monde connu. Elle a pour limite au nord la Syrie, le Diarbek et l' Irak-Arabi ; au midi l' océan Indien ; au levant le sein Persique ; au couchant la mer Rouge, qui la sépare de l' Afrique. On la divise communément en trois régions : l' Arabie pétrée, l' Arabie déserte et l' Arabie heureuse ; noms analogues au sol de chacune de ces contrées.

L' Arabie pétrée est la plus occidentale et la moins étendue des trois Arabies. à l' exception de quelques espaces assez bornés et assez rares, on n' y trouve par-tout que des rochers. L' Arabie déserte est remplie de plaines arides, de monceaux de sable que les vents élevent, et qu' ils dissipent, de montagnes sans verdure coupées de précipices. Les puits et les fontaines y sont si rares, que leur

possession a été dans tous les siècles une occasion de disputes et de guerres. L'arabie heureuse doit moins ce titre important à sa fertilité, communément médiocre, qu'au voisinage des stériles

p272

contrées qui l'environnent. Toutes ces régions, quoiqu'exposées à des chaleurs fort vives, jouissent d'un ciel constamment pur, constamment serein.

Tous les monuments attestent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. On croit que les premiers habitants sont venus de la Syrie et de la Chaldée. Rien ne nous apprend en quel temps ils ont commencé à être des peuples policés, ni si leurs lumières leur sont venues des Indes, ou s'ils les ont acquises. Il paroît que le sabéisme a été leur religion avant même qu'ils aient eu commerce avec les peuples de la haute Asie. Ils ont de bonne heure des idées élevées de la divinité. Ils rendoient un culte aux astres comme à des corps animés par des esprits célestes. Leur religion n'a été ni atroce, ni absurde ; et quoique susceptibles de ces enthousiasmes subits si communs chez les peuples méridionaux, il ne paroît pas que le fanatisme les ait infectés jusqu'au temps de Mahomet. Les arabes du désert avoient un culte plus grossier. Plusieurs ont adoré le soleil, et quelques-uns lui ont immolé des hommes. Il y a une vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire et par l'inspection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans ; et elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

Lorsque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans sa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zèle à ses sectateurs, et ce zèle en fit des conquérants. Ils portèrent leur domination des mers de l'occident à celles de la Chine, et des Canaries aux îles Moluques. Ils y portèrent

p273

aussi les arts utiles qu'ils perfectionnent. Ils furent moins heureux dans les beaux arts, où ils montrèrent du génie, mais rien de ce goût que la

nature a donné quelque temps après aux peuples qui se sont faits leurs disciples.

Peut-être le génie, enfant de l' imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en spectacles, en événements merveilleux, qui enflamment l' enthousiasme ; tandis que le goût qui choisit et moissonne dans les champs où le génie a semé, semble convenir davantage à des peuples sobres, doux et modérés, qui vivent sous un ciel heureusement tempéré. Peut-être aussi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d' une raison épurée et mûrie par le temps, demande-t-il une certaine stabilité dans le gouvernement, mêlée d' une certaine liberté dans les esprits, un progrès insensible de lumières, qui donnant une plus grande étendue au génie, lui fait saisir des rapports plus justes entre les objets, et une plus heureuse combinaison de ces sensations mixtes qui font les délices des âmes délicates. Ainsi les arabes, presque toujours poussés en des climats brûlants par la guerre et le fanatisme, n' eurent jamais cette température de gouvernement et de situation qui forme le goût. Mais ils apportèrent dans le pays de leurs conquêtes les sciences qu' ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, et tous les arts nécessaires à la prospérité des nations.

Aucun peuple de leurs temps n' entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n' eut un commerce aussi vaste. Ils s' en occupoient dans le temps même de leurs conquêtes. De l' Espagne au Tunquin, ils avoient des négociants, des manufactures, des entrepôts ; et les autres peuples, ceux du

p274

moins de l' occident, tiroient d' eux, et les lumières, et les arts, et les denrées utiles aux commodités, à la conservation et à l' agrément de la vie.

Quand la puissance des califes commença à décliner, les arabes, à l' exemple de plusieurs nations qu' ils avoient soumises, secouèrent le joug de ces princes, et le pays reprit peu-à-peu l' ancienne forme de son gouvernement, ainsi que ses premières mœurs. à cette époque, la nation divisée en tribus, comme autrefois, sous la conduite de chefs différents, retombe tout-à-fait dans son caractère, dont le fanatisme et l' ambition l' avoient fait sortir.

Les arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable.

Ce contraste de traits et de qualités qui paroissent incompatibles, semble s' être réuni dans eux pour en faire une nation singuliere, dont la figure et le caractere tranchent assez fortement entre les turcs, les africains et les persans, dont ils sont environnés. Graves et sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s' interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entr' eux de la plus exacte probité, par une suite de cet intérêt social, qui fait qu' une nation, une horde, un corps s' estime, se ménage, se préfere à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractere phlegmatique, plus ils sont redoutables dans la colere qui les en fait sortir. Ce peuple a de l' intelligence et même de l' ouverture pour les sciences ; mais il les cultive peu, soit défaut de secours, ou même de besoins, aimant mieux souffrir sans doute les maux

p275

de la nature, que les peines du travail. Les arabes de nos jours n' ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie qui les rende recommandables dans l' histoire de l' esprit humain. Leur passion dominante, c' est la jalousie, tourment des ames ardentes, foibles, oisives à qui l' on pourroit demander, si c' est par estime ou par mépris d' elles-mêmes qu' elles sont méfiantes. C' est des arabes, dit-on, que plusieurs nations de l' Asie, de l' Afrique, de l' Europe même, ont emprunté les viles précautions que cette odieuse passion inspire. Aussi-tôt que leurs filles sont nées, ils rapprochent par une sorte de coùture les parties que la nature a séparées, et ne laissent libre que l' espace qui est nécessaire pour les écoulements naturels. Les chairs adherent peu-à-peu, à mesure que l' enfant prend son accroissement, de sorte qu' on est obligé de les séparer par une incision lorsque le temps du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d' y passer un anneau. Les femmes sont soumises comme les filles à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est que l' anneau des filles ne peut s' ôter, et que celui des femmes a une espece de serrure, dont le mari seul a la clef. Cette pratique connue dans toutes les parties de l' Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de pétrée. Telle est la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la composent, a dû jeter nécessairement dans leur caractere

quelques singularités dignes d' être remarquées. Le nombre des arabes qui habitent le désert, peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables ; mais

p276

toutes indépendantes les unes des autres, ainsi que de toute puissance étrangère. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire, assisté de quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S' il est hospitalier, humain et juste, on l' adore. Est-il fier, cruel, avare, on le met en pièces, et on lui donne un successeur de sa famille. Ces peuples campent dans toutes les saisons, ils n' ont point de demeure fixe, et ils s' arrêtent dans tous les lieux où ils trouvent de l' eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante a pour eux des charmes inexprimables, et ils regardent les arabes sédentaires comme des esclaves. Ils vivent du lait, de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis sur lesquels ils couchent, tout se fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chèvres et de leurs chameaux. C' est l' occupation des femmes dans chaque famille ; et dans tout le désert, il n' y eut jamais un ouvrier. Ce qu' ils consomment de tabac, de café, de riz, de dattes, est payé par le beurre qu' ils portent sur la frontière, par plus de vingt mille chameaux qu' ils vendent annuellement vingt roupies au moins par tête. Ces animaux si utiles en orient étoient conduits autrefois en Syrie. Ils ont pris la plupart la route de Perse, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le besoin, et diminué l' espece. Comme ces objets ne sont pas suffisants pour se procurer les choses qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la superstition mène dans leurs sables. La plus nombreuse, qui va de Damas à La Mecque, achète la sûreté de son voyage par un tribut de

p277

cent bourses, auquel le grand-seigneur s' est soumis, et qui, par d' anciennes conventions, se partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s' arrangent seulement avec les hordes sur le territoire desquelles il leur faut passer.

Indépendamment de cette ressource, les arabes de la partie du désert qui est le plus au nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fideles, si désintéressés entr' eux, sont féroces et avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaisants et généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades et les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres ; mais tout ce qui n' est pas de leur famille, est leur ennemi. Leurs courses s' étendent souvent fort loin, et il n' est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse en soient le théâtre.

Les arabes qui se vouent au brigandage, s' associent avec les chameaux pour un commerce ou une guerre dont l' homme a tout le profit, et l' animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l' un pour l' autre. L' arabe forme son chameau dès la naissance aux exercices et aux rigueurs qu' il doit supporter toute sa vie. Il l' accoutume à travailler beaucoup, et à consommer peu. L' animal passe de bonne heure les jours sans boire, et les nuits sans dormir. On l' exerce à plier ses jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu' on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l' âge et par la fatigue. Dans cette éducation singuliere, dont il paroît que les rois se servent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu' on double ses travaux, on diminue sa subsistance. On le forme

p278

à la course par l' émulation. Un cheval arabe est le rival qu' on présente au chameau. Celui-ci, moins prompt et moins léger, lasse à la fin son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître et le chameau sont prêts et dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, et vont attendre sur les confins le marchand ou le voyageur pour les piller. L' homme dévaste, massacre, enleve, et le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu' à trois cents lieues en huit jours, sans décharger ses chameaux, ni leur donner qu' une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture : souvent ils passent tout ce temps-là sans boire, à moins qu' ils ne sentent par hasard une mare à quelque distance de leur route ; alors ils doublent le pas, et courent à l' eau avec une ardeur qui les fait boire

en une seule fois pour la soif passée et pour la soif à venir. Tel est cet animal, si souvent célébré dans la bible, dans l' alcoran et dans les romans orientaux.

Ceux des arabes qui habitent les cantons où l' on trouve quelques maigres pâturages et un sol propre à la culture de l' orge, nourrissent des chevaux, qui sont les meilleurs que l' on connoisse. De tous les pays du monde, on cherche à se procurer de ces chevaux, pour embellir et réparer les races de cette espece animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n' a ni la vîtesse, ni la beauté, ni l' intelligence des chevaux arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domestiques, sur le service, sur l' attachement desquels ils peuvent compter ; et il leur arrive ce qui est commun

p279

à tous les peuples nomades, sur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté, les animaux et les hommes prennent quelque chose de l' esprit et des moeurs les uns des autres. Ces arabes ont de la simplicité, de la douceur, de la docilité ; et les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernements dont ils ont été les sujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractere qu' ils avoient reçu du climat ou des habitudes. Les arabes fixés sur l' océan indien et sur la mer Rouge, ceux qui habitent ce qu' on appelle l' Arabie heureuse, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivoient, à une terre qui fournissoit presque sans culture à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d' autres campagnes. Mahomet changea leurs idées ; mais il ne leur reste plus rien de l' impulsion qu' il leur avoit donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l' opium et du sorbet. Ces plaisirs sont précédés ou suivis de parfums exquis qu' on brûle devant eux, et dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légèrement impregnés d' une aspersion d' eau-rose. Avant que les portugais eussent intercepté la navigation de la mer Rouge, les arabes avoient plus d' activité. Ils étoient les agents de tout le commerce qui se faisoit par cette voie. Aden, situé à l' extrémité la plus méridionale de l' Arabie sur la mer des Indes, en étoit l' entrepôt. La situation de son port qui lui procuroit des liaisons faciles avec l' égypte, l' éthiopie,

l' Inde et la Perse, en avoit fait pendant plusieurs
siecles un des

p280

plus florissants comptoirs de l' Asie. Quinze ans
après avoir résisté au grand Albuquerque, qui
vouloit le détruire en 1513, il se soumit aux
turcs, qui n' en resterent pas long-temps les maîtres.
Le roi d' Yemen qui possede la seule portion de
l' Arabie qui mérite d' être appelée heureuse,
les en chassa, et attira toutes les affaires à
Moka, rade de ses états, qui n' avoit été jusqu' alors
qu' un village.

Elles furent d' abord peu considérables. La myrrhe,
l' encens, l' aloès, le baume de La Mecque, quelques
aromates, quelques drogues propres à la médecine,
faisoient la base de ce commerce. Ces objets, dont
l' exportation continuellement arrêtée par des droits
excessifs, ne passe pas aujourd' hui trois cents mille
roupies, étoient dans ces temps-là plus recherchés
qu' ils ne l' ont été depuis ; mais ce doit être
toujours peu de chose. Le café fit bientôt après
une grande révolution.

Le cafier vient originairement de la haute éthiopie,
où il a été connu de temps immémorial, où il est
encore cultivé avec succès. M Lagrenée de
Mezieres, un des agents les plus éclairés que la
France ait jamais employés aux Indes, a possédé
de son fruit, et en a fait souvent usage. Il l' a
trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins
verd, et presque aussi parfumé que celui qu' on a
commencé à cueillir dans l' Arabie vers la fin du
seizieme siecle.

On croit communément qu' un mollach, nommé Chadely,
fut le premier arabe qui adopta le café, dans la vue
de se délivrer d' un assoupissement continuel qui ne
lui permettoit pas de vaquer convenablement à ses
prieres nocturnes. Ses derviches l' imiterent. Leur
exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à
s' appercevoir

p281

que cette boisson purifioit le sang par une douce
agitation, dissipoit les pesanteurs, égayoit
l' esprit ; et ceux mêmes qui n' avoient pas besoin de
se tenir éveillés, l' adopterent. Des bords de la
mer Rouge, il passa à Médine, à La Mecque, et,

par les pèlerins, dans tous les pays mahométans. Dans ces contrées, où les moeurs ne sont pas aussi libres que parmi nous, où la jalousie des hommes et la retraite austere des femmes rendent la société moins vive, on imagina d' établir des maisons publiques, où on distribuoit le café. Celles de Perse devinrent bientôt des lieux infames, où de jeunes géorgiens, vêtus en courtisannes, représentoient des farces impudiques, et se prostituoient pour de l' argent. Lorsqu' Abas li eut fait cesser des dissolutions si révoltantes, ces maisons furent un asyle honnête pour les gens oisifs, et un lieu de délassement pour les hommes occupés. Les politiques s' y entretenoient de nouvelles, les poètes y récitoient leurs vers, et les mallahs y débitoient des sermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes. Les choses ne se passerent pas si paisiblement à Constantinople. On n' y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu' ils furent fréquentés avec fureur. On n' en sortoit pas. Le grand muphti désespéré de voir les mosquées abandonnées, décida que cette boisson étoit comprise dans la loi de Mahomet, qui interdit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui sert souvent la superstition dont il est quelquefois la victime, fit aussi-tôt fermer des maisons qui déplaisoient si fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s' opposer à l' usage de cette liqueur dans l' intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces sévérités. On continua de boire du café ; et même les lieux où il

p282

se distribuoit, se trouverent bientôt en plus grand nombre qu' auparavant. Au milieu du dernier siecle, le grand-visir Kuproli se transporta déguisé dans les principaux cafés de Constantinople. Il y trouva une foule de gens mécontents, qui, persuadés que les affaires du gouvernement sont en effet celles de chaque particulier, s' en entretenoient avec chaleur, et censuroient avec une hardiesse extrême la conduite des généraux et des ministres. Il passa delà dans les tavernes où l' on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens simples, la plupart soldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l' état comme ceux du prince qu' ils adoroient en silence, chantoient gaiement, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernieres sociétés qui n' entraînoient point d' inconvénient, lui parurent devoir être tolérées ; mais il jugea les premieres dangereuses dans un état despotique. Il les supprima, et personne n' a entrepris

depuis de les rétablir. Ce règlement, qui ne s' étend pas plus loin que la capitale de l' empire, n' y a pas diminué l' usage du café, en a peut-être étendu la consommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait ; et il n' y a point de maison où on n' en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verse indifféremment à toute heure, parce qu' il est d' usage d' en présenter à tous ceux qui arrivent, et qu' il seroit également grossier de ne le point offrir, ou de le refuser. Dans le temps précisément qu' on fermoit les cafés à Constantinople, il s' en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652 par un marchand, nommé édouard, qui revenoit du levant. Elle se trouva du goût des anglois ; et

p283

toutes les nations de l' Europe l' ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion a proscrit le vin.

L' arbre qui produit le café, croît dans le territoire de Betelfagui, ville de l' Yemen, située à dix lieues de la mer Rouge, au milieu d' un sable aride, qui, dans le temps du gros vent, obscurcit l' air autant ou plus qu' un brouillard épais. à deux lieues de ses murailles, commencent des terres labourées l' espace de trois lieues. On trouve ensuite des montagnes qui courent du nord au sud. C' est sur ces montagnes et dans les vallées qu' elles forment, qu' est cultivé le café dans une étendue de cinquante lieues de long sur quinze et vingt de large. Il n' a pas également par-tout le même degré de perfection. Celui qui croît sur les lieux élevés est plus petit, plus verd, plus pesant, et préféré généralement. On compte en Arabie douze millions d' habitants, qui la plupart font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature est réservé aux plus riches. La multitude est réduite à la coque et à la pellicule de cette précieuse feve. Ces restes méprisés lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café, sans en avoir ni l' amertume ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Betelfagui, qui est le marché général. C' est-là aussi que s' achete tout le café, qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voisins de la Haya ou d' Oudeda, d' où il est conduit sur de légers bâtiments à Jedda. Les turcs le vont prendre dans la dernière de ces places, et tous les autres peuples dans la première. L' exportation du café peut être évaluée à

douze millions cinq cents cinquante mille livres pesant. Les compagnies européennes entrent dans ces achats pour un million et demi ; les persans pour trois millions et demi ; la flotte de Suez pour six millions et demi ; l' Indostan, les Maldives et les colonies arabes de la côte d' Afrique pour cinquante milliers, les caravanes de terre pour un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes et par les européens sont les mieux choisis, ils coûtent de seize à dix-sept sols tournois la livre. Les persans, qui se contentent des cafés inférieurs, ne paient la livre que de douze à treize sols. Elle revient aux turcs à quinze ou seize sols, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de bon et en partie de mauvais café. En réduisant le café à quatorze sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit millions sept cents quatre-vingt-cinq mille livres, ou trois millions six cents soixante mille quatre cents onze deux tiers de roupies. Cet argent ne lui reste pas ; mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs productions dans ses ports de Jedda et de Moka. Moka reçoit de l' Abyssinie des moutons, des dents d' éléphant, de la civette et des esclaves. Quelques-uns de ces malheureux restent dans le pays, d' autres sont portés dans l' Indostan ; peu passent à Constantinople, où on ne les trouve pas assez difformes pour les faire eunuques. De la côte orientale de l' Afrique, il vient de l' or, des esclaves, de l' ambre, de l' ivoire ; du golfe Persique, des dattes, du tabac, du bled ; de Surate, une quantité immense de grosses toiles, peu de belles ; de Bombay et de Pondichery, du fer,

du plomb, du cuivre, qui ont été portés d' Europe ; de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du safran d' Inde ; du Caire, du cardamome, des planches même ; des Maldives, du benjoin, du bois d' aigle, du poivre que ces isles se sont procuré par des échanges ; du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles presque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandises qui peuvent être

vendues deux millions et demi de roupies, ou six millions cent mille livres, trouve sa consommation dans l'intérieur du pays. Le reste, sur-tout les toiles, se distribue dans l'Abyssinie, à Socotora et à la côte orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Yemen, à Sanan même, sa capitale, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils sont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les maisons de commerce sont tenues par des banians de Surate ou de Guzarate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie aussi-tôt que leur fortune est faite. Ils cedent alors leurs établissements à des négociants de leur nation, qui disparaissent à leur tour, pour être remplacés par d'autres.

Autrefois les compagnies européennes qui ont le privilege exclusif de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance, avoient établi des agents à Moka. Malgré une capitulation solennelle qui avoit fixé à deux et un quart pour cent les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient de ces vexations si communes en Asie. Le gouverneur de la place, le plus souvent esclave, leur extorquoit des sommes considérables, qui lui servoient à acheter la faveur de ceux qui entouroient le prince

p286

ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faisoient sur les marchandises d'Europe qu'ils débitoient, sur les draps spécialement, leur faisoient dévorer tant d'humiliations. Lorsque le Caire s'avisa de fournir ces différents objets, il ne fut pas possible de soutenir sa concurrence, et on renonça à des établissements fixes.

Le commerce se fit par des vaisseaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent nécessaire pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les subre cargues, chargés de ces opérations, terminoient toutes les affaires à chaque voyage. Ces expéditions d'abord assez nombreuses et assez utiles tomberent successivement. Les plantations de café, formées par les nations européennes dans leurs colonies, firent diminuer également et la consommation, et le prix de celui d'Arabie. à la longue, ces voyages ne donnerent pas assez de bénéfices pour soutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre et de France prirent le parti d'envoyer, l'une de Bombay, et l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandises d'Europe et des Indes

à Moka. Souvent même elles ont eu recours à un moyen moins dispendieux. Les anglois et les françois, qui naviguent d' Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer Rouge. Quoiqu' ils s' y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n' y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent pour un modique fret du café des compagnies, qui le versent dans les vaisseaux qu' elles expédient de Malabar et de Coromandel pour l' Europe. La compagnie de Hollande qui interdit les armemens à ses sujets, et qui ne fait point elle-même d' expédition pour le golfe Arabique, est privée de la part qu' elle pouvoit

p287

prendre à cette branche de commerce. Elle y a renoncé à une branche bien plus riche, c' est celle de Jedda. Jedda est un port situé vers le milieu du golfe Arabique, à vingt lieues de la ville sainte. Le gouvernement y est mixte. Le grand-seigneur et le scherif de La Mecque en partagent l' autorité et le produit des douanes. Ces droits sont de huit pour cent pour les européens, et de treize pour toutes les autres nations. Ils se paient toujours en marchandises, que les administrateurs forcent les négociants du pays d' acheter fort cher. Il y a long-temps que les turcs, qui ont été chassés d' Aden, de Moka, de tout l' Yemen, l' auroient été de Jedda, si l' on n' avoit craint qu' ils se livrassent à une vengeance qui auroit mis fin aux pèlerinages et au commerce. Surate envoie tous les ans trois vaisseaux à Jedda. Ils sont chargés de toiles de toutes les couleurs, de chales, d' étoffes mêlées de coton et de soie, souvent enrichies de fleurs d' or et d' argent. Leur vente produit dix millions de livres, ou quatre millions cent soixante-six mille six cents soixante-six et deux tiers de roupies. Il part pour la même destination deux, et le plus souvent trois vaisseaux de Bengale ; l' un appartient aux françois, et les deux autres aux anglois. Ce sont les marchands libres des deux nations qui les expédient. Autrefois leurs compagnies s' y intéressoient ; aujourd' hui ces marchands n' ont pour associés que les arméniens. On peut évaluer ces cargaisons réunies à sept millions deux cents mille livres, ou à trois millions de roupies. Elles sont composées de riz, de gingembre, de safran, de sucre, qui sert de lest aux vaisseaux, de quelques étoffes de soie, et d' une quantité considérable

de toiles, la plupart communes et les autres fines. Ces vaisseaux, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de décembre jusqu' à la fin de mai, trouvent à Jedda la flotte de Suez.

Elle est ordinairement composée de quatorze ou quinze navires chargés de bled, de riz, d' oignons, de feves, d' autres menus grains et de bois, pour la subsistance de l' Arabie pétrée, qui est d' une stérilité extrême. Ils portent pour l' Asie de la verroterie de Venise, du corail et du carabé, dont les indiens font des colliers et des bracelets. Ces objets sont si peu considérables, qu' on peut dire que les égyptiens font leurs achats avec de l' or et de l' argent, mais moins d' argent que d' or. Arrivés ensemble en octobre, ils s' en retournent ensemble en février avec six millions cinq cents milliers pesant de café, et pour sept millions de livres en toiles ou en étoffes. Quoiqu' ils n' aient que deux cents lieues à faire pour regagner leur port, ils emploient à cette navigation deux mois, parce qu' ils sont contrariés par le vent du nord qui regne continuellement dans cette mer. Leur ignorance est telle, que, malgré l' habitude où ils sont de jeter l' ancre toutes les nuits, ils se regardent comme heureux lorsqu' ils ne perdent que le sixieme de leurs vaisseaux. Qu' on joigne à ces pertes la cherté des armements, les droits excessifs qu' il faut payer à Suez, les vexations inévitables dans un gouvernement oppresseur de toute industrie, et l' on sentira que, dans la situation actuelle des choses, la liaison de l' Europe avec l' Inde par cette voie est impraticable.

Les marchandises arrivées de Surate et de Bengale, que la flotte turque n' emporte pas, sont consommées en partie dans le pays, et achetées

en plus grande quantité par les caravanes qui se rendent tous les ans à La Mecque.

Cette ville a toujours été chere aux arabes. Ils pensoient qu' elle avoit été la demeure d' Abraham, et ils accouroient de toutes parts dans un temple dont on le croyoit le fondateur. Mahomet, trop adroit pour entreprendre d' abolir une dévotion si généralement établie, se contenta d' en rectifier l' objet. Il bannit les idoles de ce lieu révééré, et il le dédia à l' unité de Dieu. Pour augmenter même le concours d' étrangers dans une cité qu' il

destinoit à être la capitale de son empire, il ordonna que tous ceux qui suivroient sa loi s'y rendissent une fois dans leur vie, sous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre qui doit faire sentir que la superstition seule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pèlerin, de quelque pays qu'il fût, achetât et fît bénir cinq piéces de toile de coton, pour servir de suaire tant à lui, qu'à tous ceux de sa famille, que des raisons valables auroient empêchés de faire ce saint voyage. Cette politique devoit faire de l'Arabie le centre d'un grand commerce, lorsque le nombre des pèlerins s'élevoit à plusieurs millions. Le zele s'est si fort ralenti, sur-tout à la côte d'Afrique, dans l'Indostan et en Perse, à proportion de l'éloignement où ces pays sont de La Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. Ce sont des turcs pour la plupart : ils emportent sept cents cinquante mille piéces de toile, de dix aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entr'eux achètent pour revendre. Ils sont invités à ces spéculations par l'avantage qu'ils ont en traversant le désert, de n'être pas écrasés par les douanes et vexations qui rendent ruineuses les

p290

échelles de Suez et de Bassora. L'argent de ces pèlerins, celui de la flotte, celui que les arabes ont tiré de la vente de leur café, va se perdre dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour six millions de roupies, et pour environ le huitieme de cette somme en marchandises. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les anglois sont parvenus à s'en approprier la portion la plus considérable. Les succès qu'ils avoient dans les golfes Persique et Arabique les encouragerent à pousser leur commerce au Malabar, à la côte de Coromandel, dans le Gange et à la Chine. Il manquoit à leur fortune de pénétrer au Japon : ils le tenterent en 1672 ; mais les japoinois, instruits par les hollandois que le roi d'Angleterre avoit épousé la fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les anglois dans leurs ports. L'officier qui avoit été chargé de cette tentative délicate, demanda, si, après la mort de cette princesse, les vaisseaux de sa nation seroient admis dans l'empire :

ne l'espérez pas, lui dit-on, les ordres de l'empereur sont comme la sueur qui ne rentre plus dans le corps lorsqu'elle en est sortie.

Malgré cette contrariété, la compagnie vit croître ses prospérités jusqu'en 1682. à cette époque, ses actions gagnaient deux cents soixante pour cent ; et quoiqu'elle eût distribué des dividendes fort considérables, son fonds même, après le paiement de ses dettes qui montoient à cinq cents mille livres sterling, devoit être encore d'un million cinq cents mille livres. L'espoir de donner plus d'étendue, plus de solidité à ses affaires la flattoit agréablement, lorsqu'elle se vit

p291

arrêtée par une rivalité que ses propres succès avoient fait naître.

Les négociants échauffés par la connoissance des gains qu'on faisoit dans l'Inde, résolurent d'y naviguer. Charles II, qui n'étoit sur le trône qu'un particulier voluptueux et dissipateur, leur en vendit la permission, tandis que d'un autre côté il tiroit de la compagnie des sommes considérables pour l'autoriser à poursuivre ceux qui entreprenoient sur son privilège. Une concurrence de cette nature devoit dégénérer, et dégénéra en effet bientôt en brigandage. Les Anglois, devenus ennemis, couroient les uns sur les autres avec un acharnement, une animosité, qui les décrierent dans les mers d'Asie. Jacques II, despote et fanatique, mais le prince de son siècle qui entendoit le mieux le commerce, arrêta ce désordre ; mais il n'étoit pas si aisé de changer les mœurs dont il avoit été la source. Les agents de la compagnie, que l'esprit de rapine avoit gagnés, interceptèrent sans raison même apparente les vaisseaux de Surate. Cette odieuse piraterie engagea une guerre doublement ruineuse, et par les dépenses qu'elle entraîna, et par l'interruption totale des affaires dans les riches et vastes états de l'Indostan.

Ces troubles n'étoient pas calmés, lorsque la révolution arrivée en Angleterre en 1688 arma l'Europe entière. Les événements de ces trop sanglantes, trop célèbres divisions sont assez connus ; mais l'on ignore que, dans le cours des hostilités, les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtimens marchands, qui furent évalués trente millions sterling, et que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes se trouverent compris

dans cette fatale liste.

p292

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique qui devoit accélérer la ruine de la compagnie. Les réfugiés françois avoient porté en Irlande et en écosse la culture du lin, du chanvre. Pour encourager cette nouvelle branche d'industrie, on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes, excepté les mousselines et celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déjà épuisé pouvoit-il résister à un coup aussi imprévu, aussi accablant ?

La paix, qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis ; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615, quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes orientales. Ils l'accusoient d'affoiblir les forces navales par une grande consommation d'hommes, et de diminuer sans dédommagement les expéditions pour le levant et pour la Russie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent si violentes vers 1618, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce, de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état ; et s'il lui étoit favorable, de l'autoriser par une déclaration publique. Le temps n'avoit qu'assoupi cette opposition nationale ; et elle se renouvela avec une vivacité extrême à l'époque qui nous occupe. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs spéculations consentoient qu'on fît le commerce des Indes ; mais ils soutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilège exclusif leur paroissoit un attentat manifeste contre la liberté.

p293

Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement qu'en vue de procurer le bien général ; et on y portoit atteinte, en immolant par d'odieux monopoles l'intérêt public à des intérêts particuliers. Ils fortifioient ce principe fécond et incontestable,

par une expérience assez récente. Durant la rebellion, disoient-ils, les marchands particuliers, qui s' étoient emparés des mers d' Asie, y porterent le double des marchandises nationales qu' on demandoit auparavant ; et ils se trouverent en état de donner les marchandises en retour à un prix assez bas pour supplanter les hollandois dans tous les marchés de l' Europe. Ces républicains habiles, certains de leur perte, si les anglois conduisoient plus long-temps leurs affaires dans les principes d' une indépendance entiere, firent insinuer à Cromwel par quelques personnes qu' ils avoient gagnées, de former une compagnie exclusive. Ils furent secondés dans leurs menées par les négociants anglois qui faisoient alors le commerce, et qui se promettoient, pour l' avenir, des gains plus considérables, lorsque devenus seuls vendeurs, ils donneroient la loi aux consommateurs. Le protecteur, trompé par les insinuations artificieuses des uns et des autres, renouvella le monopole, mais pour sept ans seulement, afin de pouvoir revenir sur ses pas, s' il se trouvoit qu' il eût fait un mauvais parti. Ce parti ne paroissoit pas mauvais à tout le monde. Il ne manquoit pas de gens qui pensoient que le commerce des Indes ne pouvoit réussir qu' à l' aide d' un privilege exclusif ; mais plusieurs d' entr' eux soutenoient que la chartre du privilege actuel n' en étoit pas moins nulle, parce qu' elle avoit été accordée par des rois qui n' en avoient pas le droit. Ils rappelloient plusieurs actes de cette nature cassés par le parlement sous édouard lii,

p294

sous Henri Iv, sous Jacques I, sous d' autres regnes. Charles li avoit, à la vérité, gagné un procès de cette nature à la cour des plaidoyers communs, mais sur une raison si puérile, qu' elle devoit décrier à jamais les prétentions des monarques usurpateurs. Ce tribunal avoit osé dire : *que le prince devoit avoir l' autorité d' empêcher que tous les sujets ne pussent commercer avec les infideles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s' altérât .*

Quoique les parties dont on a parlé eussent des vues particulieres, opposées même, ils se réunissoient tous dans le projet de rendre le commerce libre, de faire annuler du moins le privilege de la compagnie. La nation en général se déclaroit pour eux ; mais le corps attaqué leur opposoit ses partisans, les ministres, tout ce qui tenoit à la

cour, qui faisoit elle-même cause commune avec lui. Des deux côtés on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces passions, il sortit un de ces orages dont la violence ne se fait gueres sentir qu'en Angleterre. Les factions, les sectes, les intérêts se heurterent avec impétuosité. Tout, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, se partagea. Les plus grands événements n'avoient pas excité plus d'enthousiasme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs, offrit de prêter à l'état sept cents mille livres sterlings, à condition qu'on lui laisseroit son privilege. Ses adversaires offroient deux millions pour le faire révoquer. Les deux chambres devant qui ce grand procès s'instruisoit, se déclarerent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire ensemble ou séparément le commerce de l'Inde, ou d'en transporter le droit à qui ils voudroient : ils s'associerent, et

p295

formerent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permission de continuer ses armements, jusqu'à l'expiration très-prochaine de sa chartre. Ainsi l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes orientales autorisées par le parlement, au-lieu d'une seule établie par l'autorité royale. Depuis cette époque, le droit d'accorder des privileges exclusifs, de les limiter, de les étendre, de les anéantir, est resté aux représentations de la nation.

On vit alors ces corps aussi ardents à se détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un et l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce, et se regardoient avec cette jalousie, cette haine que l'ambition et l'avarice ne manquent jamais d'inspirer. Leur division qu'on soupçonna les hollandois de fomenter, peut-être sur l'unique fondement qu'ils avoient intérêt à le faire, se manifesta par de grands éclats en Europe, et sur-tout aux Indes. Les deux sociétés se rapprocherent enfin, et finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumieres, de sagesse et de dignité. Les principes du commerce qui se développoient de plus en plus en Angleterre influerent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens. Elle en forma de nouveaux. Le bonheur qu'elle avoit de n'avoir jamais manqué à ses

engagements, lui donnoit un crédit plus étendu que ses besoins. Ce qu' une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfices, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilege étoit avec moins de violence, depuis qu' il avoit reçu la sanction des loix, et obtenu la protection du parlement.

p296

Quelques disgraces passageres troublèrent ses prospérités. Les anglois avoient formé en 1702 un établissement dans l' isle de Pulocondore, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume jusqu' alors trop négligé. Une sévérité outrée révolta seize soldats macassars, qui faisoient partie de la garnison. Dans la nuit du 3 de mars 1705, ils mirent le feu aux maisons du fort, et massacrerent les européens, à mesure qu' ils sortoient pour l' éteindre. De quarante-cinq qu' ils étoient, trente périrent de cette maniere, le reste tomba sous les coups des naturels du pays, mécontents de l' insolence de ces étrangers. La compagnie perdit par cet événement les dépenses que lui avoit coûté son entreprise, les fonds qui étoient dans son comptoir, et les espérances qu' elle avoit conçues. Les malheurs qu' elle éprouva en 1719 à Sumatra, eurent des suites moins funestes. Cette grande isle fut fréquentée par les anglois dès leur arrivée aux Indes ; mais ce ne fut qu' en 1688 qu' ils s' y fixerent. Ils chasserent les hollandois de Bencouli, ville considérable de la côte occidentale, bâtie sur une baye large et commode, et s' établirent à leur place. Les conquérants trouverent des insulaires portés à traiter avec eux ; et ces dispositions furent d' abord sagement cultivées. Une conduite si mesurée ne dura pas long-temps. Les agents de la compagnie ne tarderent pas à se livrer à cet esprit de rapine et de tyrannie que les européens portent si généralement en Asie. Il commença à s' élever alors entr' eux et les naturels du pays quelques nuages. Ils grossirent peu-à-peu. La défiance et l' animosité étoient extrêmes, lorsqu' on vit sortir de terre à quelques milles les fondemens d' une forteresse. Les anglois pouvoient avoir été déterminés à cette

p297

entreprise pour s' éloigner d' un lieu marécageux et si mal-sain, qu' ils le regardoient comme leur tombeau. On n' en jugea pas ainsi. Ses habitants, dans les dispositions où ils étoient, crurent que c' étoit un moyen imaginé pour appesantir, pour éterniser leurs fers, et ils prirent les armes. Tout le pays se joignit à eux. En moins de rien, le fort, tous les édifices de la compagnie furent réduits en cendres, les anglois, battus, et obligés de s' embarquer avec ce qu' ils purent emporter d' effets. Leur proscription ne fut pas longue. La crainte de retomber sous le joug de l' impitoyable hollandois, qui étoit en force sur la frontiere, les fit rappeler. Ils tirerent de leurs désastres l' avantage de pouvoir achever sans contradiction le fort Malboroug, où ils sont encore.

Ces troubles étoient à peine apaisés, qu' il s' en éleva de nouveaux dans le Malabar et dans d' autres contrées. Comme ils tiroient tous leur source de l' avarice et de l' inquiétude des employés de la compagnie, elle réussit à les finir, en abandonnant les prétentions injustes qui les avoient fait naître. De plus grands intérêts fixerent bientôt son ambition. L' Angleterre et la France entrèrent en guerre en 1744. Toutes les parties de l' univers devinrent le théâtre de leurs divisions. Dans l' Inde, comme ailleurs, chaque nation développa son caractere. Les anglois, toujours animés de l' esprit de commerce, attaquèrent celui de leurs ennemis, et le détruisirent. Les françois, fideles à leur passion pour les conquêtes, s' emparèrent du principal établissement de leurs concurrents. Les événements firent voir lequel des deux peuples avoit suivi une direction plus sage. Celui qui ne s' étoit occupé que de son agrandissement, tomba dans une inaction entiere, tandis que l' autre, privé du

p298

centre de sa puissance donnoit plus d' étendue à ses entreprises.

L' épuisement d' une compagnie, et la richesse de l' autre, par où finirent les hostilités, aident à expliquer tout ce qui suivit. On sait que les deux nations entrèrent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l' Inde ; on sait que peu après elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts ; on sait qu' avant la fin des troubles, les françois se trouverent chassés du continent et des mers d' Asie. Leur mauvaise conduite durant cette guerre, la bonne politique de leurs ennemis, eurent

sans doute la principale influence dans cette révolution ; mais elles ne firent pas tout. Ceux qui osent remonter aux causes éloignées et primitives des grandes scènes qui font le sort du monde, ont bien senti que les prospérités passées des Anglois leur donnoient des facilités pour se bien conduire, tandis que la situation gênée de leurs rivaux les mettoit dans l'impossibilité de faire impunément aucune faute. Quoi qu'il en soit de la justesse de cette réflexion, il est certain qu'à la dernière paix, la compagnie Anglaise s'est trouvée en possession de l'empire dans le Bengale, sur la côte de Coromandel et au Malabar.

Le Malabar, proprement dit, n'est que le pays situé entre le cap Comorin et la rivière de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées plus généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les îles voisines, en commençant par les Maldives.

Les Maldives forment une longue chaîne d'îles, dont les plus septentrionales sont à cent cinquante

p299

lieues du cap Comorin, la terre ferme la plus voisine. Les naturels du pays en comptent douze mille, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sables submergés dans les hautes marées, et les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre qui puissent recevoir des vaisseaux. Les autres sont si peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes îles n'en faisoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues et des courants, ou quelque grand accident de la nature, aura divisé en plusieurs portions.

Il est vraisemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus de Malabar. Dans la suite, les Arabes y passerent, en usurperent la souveraineté, et y établirent leur religion. Les deux nations n'en faisoient plus qu'une, lorsque les Portugais, peu de temps après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garnison qui en tenoit les chaînes fut exterminée, et les Maldives recouvrèrent leur indépendance. Depuis cette époque, elles sont soumises, comme tout le reste de l'Orient,

à un despote, qui tient sa cour à Male, et qui a abandonné toute l' autorité aux prêtres. Il est le seul négociant de ses états.

Une pareille administration et la stérilité du pays qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d' y être considérable. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson et du kaire.

Le kaire est l' écorce du cocotier, dont on fait des cables, qui servent à la navigation dans l' Inde. Nulle part il n' est aussi bon, aussi abondant qu' aux

p300

Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris à Ceylan, où ces marchandises sont échangées contre des noix d' areque.

Le poisson, appelé dans le pays complemasse, est séché au soleil. On le sale, en le plongeant dans l' eau de la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets de la grosseur et de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaisons, qu' il paie avec de l' or et avec du benjoin. L' or reste dans les Maldives, et le benjoin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cents balles de café nécessaires à la consommation de ces isles.

Les cauris sont des coquilles blanches et luisantes, grosses comme le bout du petit doigt. La pêche s' en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, et trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l' eau jusqu' à la ceinture pour les ramasser dans les sables de la mer : on en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou qui ne va pas trouver les hollandais, passe dans le Gange. Il sort tous les ans de ce célèbre fleuve un grand nombre de bâtiments qui vont porter du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, et qui se chargent en retour de cauris pour environ trois cents mille roupies. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de petite monnaie. Le reste est enlevé par les européens, qui ne sauroient s' en passer dans leur commerce d' Afrique. Ils paient la livre six sols de France, la vendent depuis douze jusqu' à dix-huit dans leur métropole, et elle vaut en Guinée jusqu' à trente-cinq. Le royaume de Travancor, qui s' étend du cap Comorin aux frontieres de Cochin, n' étoit autrefois

p301

gueres plus opulent que les Maldives. Il est vraisemblable qu' il ne dut qu' à sa pauvreté la conservation de son indépendance, lorsque les mogols s' emparèrent de Maduré. Le pere du monarque actuel donna à sa couronne plus de dignité qu' elle n' en avoit eue. C' étoit un homme de grand sens. Un de ses voisins lui avoit envoyé deux ambassadeurs, dont l' un avoit commencé une harangue prolixé que l' autre se dispoit à continuer. *ne soyez pas long, la vie est courte*, lui dit ce prince avec un visage austere. De déserteurs françois et portugais, il forma un petit corps de troupes, qui, durant la paix, faisoient le service dans la citadelle de Corate, avec autant de régularité qu' on en trouve dans nos places fortes, et dont il se servit heureusement dans la guerre pour étendre ses possessions. L' intérieur de son pays gagna à ses conquêtes ce qui arrive rarement. Il s' y établit des manufactures grossieres de coton, qui trouverent d' abord un débouché à Tutucorin chez les hollandois, et qui depuis se sont portées chez les anglois d' Anjingue. Il s' est formé deux établissemens européens dans le Travancor. Celui que les danois ont à Coleche n' est qu' une assez petite loge d' où ils pourroient cependant tirer régulièrement deux cents milliers de poivre. Telle est leur indolence ou leur pauvreté, que, depuis dix ans, ils n' y en ont acheté qu' une fois, et encore une très-petite quantité. Le comptoir anglois d' Anjingue a quatre petits bastions sans fossés, et une garnison de cent cinquante hommes blancs ou noirs. Il est situé sur une langue de terre sablonneuse, à l' embouchure d' une petite riviere qui est barrée les trois quarts du temps par des sables. Son aldée est fort peuplée,

p302

et remplie de métiers. Cet établissement est plus utile en général aux agents de la compagnie qui y achètent pour leur compte, du poivre, de la grosse cannelle, du très-bon kaire, qu' à la compagnie même, qui n' en tire que cinquante milliers de poivre, et quelques toiles de peu de valeur. Cochin étoit fort considérable, lorsque les portugais arriverent dans l' Inde. Ils s' emparèrent de cette place, dont ils furent chassés depuis par les hollandois. Le souverain en la perdant avoit conservé ses états, qui, dans l' espace de vingt-cinq ans, ont été envahis successivement par le

Travancor. Ses malheurs l' ont réduit à se réfugier sous les murs de son ancienne capitale, où il subsiste d' environ six mille roupies, qu' on s' est obligé, par d' anciennes capitulations, à lui donner sur le produit de ses douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de juifs industriels et blancs, qui ont la folle prétention de s' y être établis au temps de la captivité de Babylone, mais qui certainement y sont depuis très-long-temps. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie sur une riviere qui reçoit des vaisseaux de cinq cents tonneaux, et qui forment dans l' intérieur du pays plusieurs branches navigables, devrait être naturellement florissante. S' il n' en est pas ainsi, on n' en peut accuser que le génie oppresseur du gouvernement.

Ce mauvais esprit est pour le moins aussi sensible à Calicut, dont l' origine eut quelque chose d' assez singulier, si on s' en rapporte à d' anciennes traditions. Elles disent que lorsque les arabes commencerent à s' établir aux Indes, dans le huitieme siecle, le souverain de Malabar prit un goût si vif pour leur religion, que,

p303

peu content de l' embrasser, il résolut d' aller finir ses jours à La Mecque. Il partagea ses états aux princes de sa famille, à condition qu' ils reconnoîtroient pour leur zamorin ou leur empereur celui d' entr' eux auquel il laissoit le territoire où il s' embarquoit, et sur lequel on bâtit Calicut, qui donna son nom à tout le pays. Ces liens se sont rompus successivement ; mais le chef-lieu de l' empire a du moins conservé son indépendance. Toutes les nations y sont reçues ; mais aucune n' y domine. Le souverain qui lui donne aujourd' hui des loix est brame. C' est presque le seul trône de l' Inde occupé par cette premiere des castes. On en voit régner ailleurs de moins distinguées. Il y en a même de si obscures sur le trône, que leurs domestiques seroient déshonorés et chassés de leurs tributs, s' ils s' avilissoient jusqu' à manger avec leurs monarques. Presque par-tout les brames, depositaires de la littérature ainsi que de la religion du pays, sont employés par les rajas comme ministres ou comme secretaires.

Tout le Calicut est mal administré, et sa capitale plus mal encore. Elle n' a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarrassé d' une infinité de droits, est presque' entièrement dans les mains de quelques maures les plus corrompus, les plus infideles de

l' Asie. Un de ses plus grands avantages est de recevoir par la riviere de Beypour, qui n' en est éloignée que de deux lieues, le bois de tek, qui se trouve en abondance dans les plaines et sur les montagnes voisines.

Les possessions de la maison de Colastry, voisines de Calicut, ne sont gueres connues que par la colonie françoise de Mahé, qui renaît de ses cendres ; et par la colonie angloise de Tallichery, qui n' a éprouvé aucun malheur. Cette derniere

p304

a un fort flanqué de quatre bastions sans fossés, une garnison de trois cents européens, de cinq cents cipayes, une population d' environ quinze mille habitants. La compagnie, à qui elle appartient, en tire annuellement trois millions pesant de poivre.

à la réserve de quelques principautés qui méritent à peine d' être nommées, les états dont on vient de parler forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n' en exporte gueres que des aromates, des épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal, le safran d' Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse cannelle et le poivre.

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit inutile, qui ne ressemble pas mal aux cerises. Son bois, plus parfait au Malabar qu' ailleurs, si l' on en excepte le Canara, où il est supérieur encore, est rouge, jaune ou blanc. On tire des deux dernieres especes une huile dont on se frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perse, dans l' Arabie et la Turquie. On le brûle aussi en petits morceaux dans les appartements, où il répand une odeur douce et salutaire. On en fait encore des cassettes qui communiquent un parfum agréable à ce qu' elles renferment. Le sandal rouge est moins estimé, et n' est gueres d' usage que dans la médecine.

Le safran d' Inde, que les médecins appellent curcuma, est une plante dont les feuilles ressemblent à celles de l' ellébore blanc : sa fleur est d' une très-belle couleur de pourpre, ses fruits sont comme nos châtaignes, des hérissons dans lesquels la semence ronde comme des pois est renfermée. Sa racine, qui est amere, et qu' on a longtemps regardée comme apéritive, étoit employée

p305

autrefois pour la guérison de la jaunisse. Les indiens s'en servent pour teindre en jaune, et elle entre dans l'assaisonnement de presque tous leurs mets.

Le cardamome est une graine qui entre dans la plupart des ragoûts indiens. Sa reproduction se fait sans qu'on sème et sans qu'on plante. Il suffit, après la saison des pluies, de mettre le feu à l'herbe qui l'a produite. Souvent on la mêle avec l'areque et le bétel ; quelquefois on la mâche après. La petite, et la plus estimée, est celle qui se trouve dans le territoire de Cananor. La médecine s'en sert principalement pour aider la digestion, et pour fortifier l'estomac.

Le gingembre est une plante dont la racine est blanche, tendre, et d'un goût presque aussi piquant que le poivre. Les indiens s'en servent pour diminuer l'insipidité naturelle du riz, qui fait leur nourriture ordinaire. Cette épicerie mêlée avec d'autres, donne aux mets qu'elle assaisonne un goût fort qui déplaît souverainement aux étrangers. Cependant ceux des européens qui arrivent en Asie sans fortune, sont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaisance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il est plus facile aux hommes de prendre les goûts et les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être aussi que le climat exige cette manière de vivre.

On trouve de la fausse cannelle, connue en Europe sous le nom de *cassa lignea*, à Timor, à Java, à Mindanao ; mais celle qui croît sur la côte de Malabar est fort supérieure. Si elle étoit un peu moins épaisse, et que ses bâtons fussent un peu plus longs, on la distingueroit difficilement de la véritable. Il ne faut pour en obtenir

p306

les mêmes effets, qu'en employer une plus grande quantité. Son huile a la même odeur, le même goût ; mais elle est moins claire. Les hollandais désespérant de pouvoir exterminer les arbres répandus dans les forêts qui la produisent, imaginèrent dans le temps de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des souverains du pays qu'ils renoncassent au droit de les dépouiller de leur écorce. Cet engagement, qui n'a jamais été bien rempli, l'est encore moins depuis que la puissance qui l'avoit dicté a perdu toute sa force, et qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle

de Malabar peut former aujourd' hui un objet de deux cents mille livres pesant. La moindre partie passe en Europe, où des marchands peu fideles la vendent pour bonne : le reste se distribue dans l' Inde, où elle se vend vingt à vingt-cinq sols la livre, quoiqu' elle n' en ait coûté que six. Ce commerce est tout entier entre les mains des anglois libres. Il doit augmenter, mais jamais il n' approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau, dont la racine est petite, fibreuse et flexible ; elle pousse une tige, qui, pour s' élever, a besoin d' un arbre ou d' un échelas. Son bois a des noeuds semblables à ceux de la vigne ; et quand il est sec, il ressemble parfaitement au sarment. Ses feuilles, dont l' odeur est forte et le goût piquant, ont la figure ovale ; mais vers l' extrémité elles diminuent et se terminent en pointe. Du bouton, des fleurs qui sont blanches, sortent tantôt au milieu, tantôt à l' extrémité des branches, de petites grappes semblables à celles du grosellier. Chacune contient depuis vingt jusqu' à trente grains de poivre. On le cueille communément en octobre, et on l' expose au soleil sept ou huit jours. Alors ce fruit, qui avoit été

p307

verd d' abord, et rouge ensuite, dépouillé de sa pellicule, devient tel que nous le voyons. Le plus gros, le plus pesant et le moins ridé, est le meilleur.

Le poivrier se plaît dans les isles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particulièrement sur la côte de Malabar. On ne le seme point, on le plante, et le choix des rejettons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu' au bout de trois ans. La premiere année de sa fécondité et les deux qui suivent, sont si abondantes, qu' il y a des arbustes qui produisent jusqu' à six ou sept livres de poivre. Les récoltes vont ensuite en diminuant, et l' arbuste dégénere avec une telle rapidité, qu' il ne rapporte plus rien à la douzieme année.

La culture du poivrier n' est pas difficile. Il suffit de le placer dans des terres grasses, et d' arracher avec soin, sur-tout les trois premieres années, les herbes qui croissent en abondance autour de sa racine. Comme le soleil lui est très-nécessaire, on doit, lorsque le poivrier est prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui servent d' appui, afin que leur ombre ne nuise pas à ses productions. Après la récolte, il convient de

l' émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois et peu de fruit.

L' exportation du poivre, qui fut autrefois toute entière entre les mains des portugais, et que les hollandais, les anglais, les français se partagent actuellement, peut s' élever dans le Malabar à dix millions pesant. à dix sols la livre, c' est un objet de cinq millions. Il sort du pays en d' autres productions pour la moitié de cette somme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu' il tire du gange et du Canara, les grosses toiles que lui

p308

fournissent le Maysour et le Bengale, diverses marchandises que l' Europe lui envoie. La solde en argent n' est rien ou peu de chose.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, avoit autrefois plus de richesses. C' étoit un grenier de riz presque inépuisable. Le pays est bien déchu, depuis qu' il a subi le joug d' Ayderalikhan, soldat de fortune, qui a usurpé le trône de Maysour, et qui vient de porter le ravage dans le Carnate. Le commerce de cet état qui se faisoit librement à Mangalor, sa capitale, a été concentré tout entier dans les mains du conquérant, qui ne livre ses denrées qu' à ceux qui lui portent des armes, de la poudre, toutes sortes de munitions de guerre. On n' a excepté de cette loi que les portugais, autrefois maîtres de cette province, et qui y ont toujours conservé une loge, qui, seule, nourrit Goa.

Le commerce qui a fait sortir Venise de ses lagunes, Amsterdam de ses marais, avoit fait de Goa le centre des richesses de l' Inde, le plus fameux marché de l' univers. Il n' est plus rien, et la superstition, les autodafés, les moines étouffent jusqu' au desir de son rétablissement. Dépouillé de tant de fertiles provinces, qui recevoient aveuglément ses loix, il ne lui est resté que la petite isle où il est situé, et les deux péninsules qui forment son port. Les ennemis qui l' entourent le privent de toute communication avec le continent, et la voie de la mer est la seule qui lui soit ouverte. Deux frégates qu' il est encore en état d' armer, assurent ses liaisons avec Macao, Diu et le Mozambique, uniques monuments de son ancienne grandeur.

Macao lui envoie tous les ans deux petits navires chargés de porcelaines, d' autres marchandises

rebutées à Canton par les compagnies européennes, et qui appartiennent la plupart aux marchands chinois. Ces bâtiments se chargent en retour de coton de Surate et des parties de cardamome, de bois de sandal, de safran d' Inde, de gingembre et de poivre, que la frégate qui croise au sud a pu recueillir sur la côte. Celle qui a sa direction au nord, porte à Surate une partie de la cargaison de la Chine, et y prend quelques toiles dont il va achever le chargement à Diu.

Cette place, qui, autrefois étoit regardée comme la clef de l' Inde, est située à l' entrée du golfe de Cambaye, dans une isle qui a trois milles de long sur un demi-mille de large, et qui tient par un pont à la terre-ferme. Elle n' eut pas été plutôt conquise par les portugais, que son port, qui est excellent pour des vaisseaux de six cents tonneaux, les plus grands qu' on armât alors, servit de retraite à leur marine militaire, et devint le centre de tout le riche commerce de Guzarate. Sa décadence commença à la même époque, eut les mêmes causes que celle des autres établissements. Un événement particulier la précipita en 1670. Les arabes de Mascate s' approcherent de l' isle pendant la nuit sur de petits bâtiments, débarquerent, à la faveur des ténèbres, dans un lieu couvert, et s' approcherent de la ville où ils entrèrent sans obstacle, quand à la pointe du jour on ouvrit les portes. Les portugais qui tomberent dans leurs mains, furent massacrés, et les vaisseaux chargés des dépouilles de la ville. Le gouverneur de la citadelle auroit pu chasser ces barbares avec son canon ; mais il n' osa s' en servir dans la crainte d' encourir l' excommunication, dont un prêtre imbécille et fanatique le menaçoit, si quelque boulet portoit sur une chose sainte. Cette inaction

inspira aux arabes une confiance dont ils furent punis. Des esclaves, à qui on avoit promis la liberté qui donne le courage, fondirent sur eux, et en firent une horrible boucherie. Ceux qui échapperent s' enfuirent avec leur butin. L' orgueil, la tyrannie et les vexations ont toujours empêché Diu, malgré ses avantages naturels, de se relever de cette infortune. Le Mozambique n' a pas été plus heureux.

Cette isle, que les portugais conquirent sur les

arabes au commencement du seizième siècle, est située sur la côte orientale de l'Afrique, à une demi-lieue de la terre-ferme. Elle a quatre milles de tour, un port excellent, et des fortifications que les hollandais ont attaquées plusieurs fois sans pouvoir les prendre. Son empire, quoique plus resserré qu'il ne fut autrefois, s'étend encore sur le continent depuis Sofala jusqu'à Mélinde. La nature a placé dans ce grand espace le fleuve de Senna, pour faciliter les communications entre l'océan et l'intérieur d'un pays si riche. Ces avantages sont perdus pour la nation qui les possède. Au lieu d'établir avec les africains un commerce considérable qui deviendrait la source d'un bonheur commun, elle se borne à leur arracher par des moyens odieux quelque ivoire, quelques esclaves, un peu de poudre d'or. Un vaisseau arrivé d'Europe se charge de ces minces objets pour Goa. Du rebut des marchandises de la Chine, de Guzarate et des comptoirs anglais, il y forme une cargaison, qu'il va distribuer au Mozambique, au Brésil, à la métropole. Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les illustres guerriers qui la subjuguèrent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence

p311

est devenu celui de leur ruine et de leur opprobre. Leur situation n'est pas pourtant aussi désespérée qu'on pourroit le croire. Ce qui leur reste d'établissements seroit plus que suffisant pour leur redonner une grande part aux affaires de l'Asie. Cette révolution doit être l'ouvrage de la philosophie, de la liberté. Que les portugais connoissent leurs intérêts, que leurs ports jouissent d'une franchise entière, que ceux qui s'y fieront trouvent une égale sûreté pour leurs préjugés et pour leur fortune ; les indiens, opprimés par leur gouvernement, les européens, gênés par le monopole de leurs compagnies s'y rendront en foule. Bientôt un pavillon oublié depuis long-temps, redeviendra respectable. La destruction des angrias rend le changement que nous proposons facile. Au nord de Goa, commença à se former, il y a près d'un siècle, une puissance, dont personne ne prévit les accroissements. Le fondateur s'appelloit Conagi Angria. Ceux qui ont écrit qu'il étoit né mahométan, et qu'il s'étoit fait gentil, ignoroient que les indiens ne reçoivent jamais de prosélite, et qu'il n'auroit été admis dans aucune

caste. Il servit d'abord comme soldat sous un de ces gouverneurs indépendants, alors si multipliés, et qui ne dominoient que sur un territoire suffisant à la subsistance de la garnison de leur forteresse. Ce petit despote porta si loin les excès de son avare injustice, qu'il fut massacré par ses troupes, qui déférèrent le commandement à Angria. Le nouveau chef, devenu par cette révolution possesseur de la petite isle de Severndroog, où il y avoit un port, construisit un léger bâtiment avec lequel il se fit pirate. Il n'attaqua d'abord que des bateaux maures ou indiens, qui, sans être armés, trafiquoient sur cette côte. Ses succès,

p312

son expérience, les aventuriers que la réputation de son courage et de sa générosité attiroit auprès de lui, le mirent en état d'entreprendre de plus grandes choses. Il se forma un état qui s'étendoit quarante lieues le long de la mer, et qui s'enfonçoit jusqu'à vingt et trente milles dans les terres, selon la disposition des lieux et facilité de la défense. Ce furent cependant ses opérations navales et celles de ses successeurs qui firent le plus de bruit. Maîtres de la côte, ces pirates attaquoient indifféremment tous les pavillons. Outre un grand nombre de bâtiments médiocres, ils enleverent même aux nations européennes les plus gros vaisseaux ; le *darby* et la *restauration* aux anglais ; le *Jupiter* aux françois ; aux hollandois, trois vaisseaux à la fois, dont le plus grand avoit cinquante canons.

La politique angloise fut déconcertée par ces événements. Elle avoit d'abord vu avec joie les premiers brigandages qui devoient mettre dans ses mains la plus grande partie du commerce et toute la navigation, parce que ses navires étoient plus forts et mieux équipés que ceux du pays. Cet avantage diminua, lorsque les bâtiments de Bombay, qui trafiquoient à la côte, furent insultés, leur cargaison pillée, et les matelots faits prisonniers. La précaution qu'on prit de n'aller plus qu'en convoi, étoit très-chère, et se trouva insuffisante. Les vaisseaux d'escorte furent souvent inquiétés, et quelquefois pris. Ces déprédations déterminèrent en 1722, la compagnie à joindre ses forces à celles des portugais, qui avoient de semblables injures à venger, pour détruire le repaire de ces pirates. L'expédition fut honteuse et malheureuse. Celle qu'entreprirent deux ans après les hollandois avec

sept vaisseaux de guerre et deux

p313

galiotes à bombe, ne réussit pas mieux. Enfin, le marate à qui les angrias refusoient un tribut qu' ils lui avoient long-temps payé, convint d' attaquer l' ennemi commun par terre, tandis que les anglois l' attaqueroient par mer. Cette combinaison eut un succès complet. La plupart des ports et des forteresses furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriats, la capitale, succomba l' année suivante ; et sa reddition anéantit pour jamais un état qui n' existoit que de l' infortune publique. Malheureusement, de ses débris s' augmenta la puissance marate, qui n' étoit déjà que trop redoutable.

Ce peuple, long-temps réduit à ses montagnes, s' est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd' hui le vaste espace qui est entre Surate et Goa, et menace également ces deux grandes villes. Il est célèbre à la côte de Coromandel vers Delhy et sur le Gange, par ses excursions, par ses brigandages ; mais son point central, la masse de ses forces et sa demeure fixe, sont au Malabar. L' esprit de rapine qu' il porte dans les contrées qu' il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu' il a conquises. On peut prédire que Bacaïm, Chaul, Dabul, tant d' autres lieux si long-temps opprimés par la tyrannie portugaise, redeviendront quelque chose occupés par les marates. La destinée de Surate est encore plus importante.

Cette ville fut long-temps le seul port par lequel l' empire mogol exportoit ses manufactures, et recevoit ce qui étoit nécessaire à sa consommation. Pour la contenir et pour la défendre, on imagina de construire une citadelle, dont le commandant n' avoit aucune autorité sur celui de la ville ; on avoit même l' attention de choisir deux gouverneurs

p314

qui ne fussent pas de caractere à se réunir pour l' oppression du commerce. Des circonstances fâcheuses donnerent naissance à un troisieme pouvoir. Les mers des Indes étoient infectées de pirates, qui interceptoient la navigation, et qui empêchoient les dévots musulmans de faire le voyage de La Mecque. Le mogol crut le chef d' une

colonie de Cafres qui s' étoit établi à Rajapour, propre à arrêter le cours de ces brigandages, et il le choisit pour son amiral. On lui assigna pour sa solde annuelle, trois lacks de roupies, qui devoient être pris sur les revenus du pays. Cette somme n' ayant pas été exactement payée, l' amiral s' empara du château, et du château il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confusion, et l' avarice des marates, toujours inquiete, devint plus vive que jamais. Depuis long-temps ces barbares qui avoient étendu leurs usurpations jusques aux portes de la place, recevoient le tiers des impositions pour qu' ils ne troublassent pas le commerce qui se faisoit dans l' intérieur des terres. Ils s' étoient contentés de cette contribution tout le temps que la fortune ne leur avoit pas présenté des avantages plus considérables : lorsqu' ils virent la fermentation des esprits, ils ne douterent pas que dans sa fureur quelqu' un des partis ne leur ouvrît les portes, et ils s' approcherent en force des murailles. Le commerce, qui se voyoit tous les jours à la veille d' être pillé, appella à son secours les anglois en 1759, et les aida à s' emparer de la citadelle. L' avantage de la tenir sous leur garde, ainsi que l' exercice de l' amirauté, leur furent assurés par la cour de Delhy, avec les revenus attachés aux deux postes. Cette révolution a rendu le calme à Surate ; mais Bombay, qui l' avoit faite, a acquis un nouveau degré de considération, de richesse et de puissance.

p315

Cette petite isle, située à dix-neuf degrés de latitude, n' a pas plus de vingt milles de circonférence. Les portugais, qui s' en étoient emparés peu après leur arrivée aux Indes, la donnerent en 1662 en dot à l' infante de Portugal, qui épousoit Charles II, roi d' Angleterre. Ce prince la céda à la compagnie, qui ne put réussir de long-temps à la rendre florissante. Personne ne vouloit se fixer dans un pays si mal-sain, qu' il étoit passé en proverbe *que deux moissons à Bombay étoient la vie d' un homme* . On attribuoit cette corruption de l' air à la mauvaise qualité des eaux, à la situation des terres basses et marécageuses, à la puanteur du poisson qu' on employoit au-lieu de fumier pour engraisser les pieds des arbres. Ces principes de destruction furent corrigés le plus qu' il fut possible, et la colonie parvint avec le temps à avoir quelque salubrité. La population augmentoit à mesure que

les causes de mort diminuoient, et on compte aujourd' hui cinquante mille indiens nés dans l' isle, ou attirés par la douceur du gouvernement. Quelques-uns s' occupent de la culture du riz ; un plus grand nombre de celle des cocotiers qui couvrent les campagnes, et les autres servent à la navigation et à d' utiles travaux qui se multiplient tous les jours.

Bombay ne fut d' abord regardé que comme un port excellent, qui, en temps de paix, servoit de relâche aux vaisseaux marchands qui fréquentoient la côte de Malabar, et, durant la guerre, d' hivernage, aux escadres que le gouvernement enverroit dans l' Inde. C' étoit un avantage très-précieux dans des mers où les bonnes rades sont fort rares, et où les anglois n' en ont pas d' autres. L' utilité de cet établissement a beaucoup augmenté depuis ; la compagnie en a fait l' entrepôt

p316

de tout son commerce au Malabar, à Surate, dans les golfes de Perse et d' Arabie. Sa position y a attiré des marchands anglois qui en ont augmenté l' activité. La tyrannie des angrais sur ce continent y a poussé quelques banians, malgré l' éloignement que des hommes qui ne boivent point de liqueurs spiritueuses, doivent avoir pour un séjour où les eaux ne sont pas pures ; enfin les troubles de Surate y ont fait passer quelques riches maures.

L' industrie et les fonds de tant d' hommes avides de fortune, ne pouvoient pas être oisifs. On a tiré du Malabar des bois de constructions et du kaire pour les cordages. Des parsis, venus de Guzarate, les ont mis en oeuvre. Les matelots du pays, dirigés par des chefs européens, se sont trouvés en état de conduire les vaisseaux. C' est Surate qui fournit les cargaisons, partie pour son compte, et partie pour le compte des négociants de Bombay. Il en part tous les ans deux pour Bassora, une pour Jedda, une pour Moka, et quelquefois une pour la Chine. Toutes ces cargaisons sont d' une richesse immense, ont fait directement de la colonie des expéditions moins considérables.

Celles de la compagnie en particulier sont pour les comptoirs qu' elle a formés depuis Surate jusqu' au cap Comorin, et où les roupies de Bombay qui ont remplacé celles de Surate sur toute la côte et dans l' intérieur du pays, lui assurent un avantage de cinq pour cent sur toutes ses nations rivales ; elles en font aussi pour Bassora, pour Bender-Abassi,

pour Syndi, où ses établissements ont pour but principal la vente de ses draps ; treize ou quatorze cents balles suffisent à leur consommation : ses liaisons avec Surate lui

p317

sont plus utiles : cette place lui achète beaucoup de fer et de plomb, quelques étoffes de laine, et lui fournit pour ses retours une grande quantité de manufactures.

Autrefois les vaisseaux expédiés d' Europe se rendoient à l' échelle, où ils devoient trouver leur chargement ; ils s' arrêtent aujourd' hui à Bombay. Ce changement doit son origine à l' avantage qu' a la compagnie d' y réunir sans frais toutes les marchandises du pays, depuis que, revêtue de la dignité d' amiral du grand mogol, elle est obligée d' avoir une marine sur la côte.

Nous n' examinerons pas si les émoluments attachés à cette dignité et à celle de gardien de la citadelle de Surate, suffisent aux dépenses qu' elles entraînent. On en peut douter : il n' est pas même bien décidé que ces deux places aient rendu meilleure la situation politique des anglois ; à la vérité, elles les mettent en état de chasser tous les européens de Malabar ; mais aussi elles ont extrêmement aigri contre eux les marates qui sont à portée de leur nuire de plusieurs manières. Ces barbares ont pris sur les portugais l' isle de Salsete, qui a vingt-six milles de long, et huit ou neuf de large : elle est d' une abondance extrême ; et avec peu de culture, elle fournit tout ce que peut produire la terre entre les tropiques. On la regardoit comme le grenier de Goa : elle n' est séparée de Bombay que par un canal étroit et guéable dans les eaux basses. Les possesseurs actuels étoient si convaincus, il y a quelques années, de la facilité qu' ils trouveroient à s' emparer de Bombay, qu' en voyant entourer les fortifications de fossés, ils disoient avec arrogance : *laissons-les faire, nous ne sommes pas à présent*

p318

dans le cas de rompre avec les anglois ; mais si cela arrivoit, nous remplirons dans une nuit leurs fossés avec nos pantoufles . Cette

plaisanterie, qui pouvoit avoir alors quelque fondement, n' en a plus depuis que l' importance de Bombay a déterminé ses possesseurs à y ajouter beaucoup d' ouvrages, et à y jeter une garnison nombreuse. Les marates eux-mêmes en sont persuadés ; mais ils pensent pouvoir ruiner cet établissement sans même l' attaquer ; ils n' ont pour cela, disent-ils, qu' à lui refuser des vivres à Salsete, et à l' empêcher d' en tirer du continent. Ceux qui connoissent bien les dispositions des lieux, trouvent la chose très-praticable, sur-tout dans la mauvaise mouçon.

Enfin depuis la faute, peut-être forcée, qu' on a faite de remettre aux marates tous les ports des angrias, ces barbares augmentent tous les jours leur marine ; déjà ils ont réduit les hollandois à ne naviguer qu' avec leurs passe-ports, qu' ils se font payer fort cher. Leur ambition augmentera avec leur puissance, et il n' est pas possible qu' à la longue leurs prétentions et les prétentions des anglois ne se choquent.

Si nous osions hasarder une conjecture ; nous ne craindrions pas de prédire que les agents de la compagnie seront les auteurs de la rupture. Indépendamment de la passion commune à tous leurs pareils d' exciter des troubles, parce que la confusion est favorable à leur cupidité, ils sont rongés du dépit secret de n' avoir eu aucune part aux fortunes immenses qui se sont faites au Coromandel, et sur-tout dans le Bengale. Leur avarice, leur jalousie, leur orgueil même les porteront à peindre les marates comme des voisins inquiets, toujours prêts à fondre sur Bombay, à

p319

exagérer la facilité de dissiper ces aventuriers, pourvu que l' on soit en force, à vanter l' avantage de piller leurs montagnes remplies de trésors de l' Indostan qu' ils y accumulent depuis un siècle. La compagnie, accoutumée au rôle de conquérant, et qui n' a plus un besoin urgent de ses troupes dans le Gange, adoptera un plan qui lui présentera une augmentation de richesses, de gloire et de puissance. Si ceux qui craignent cet esprit d' ambition, réussissent à la détourner de cette nouvelle entreprise, elle y seroit forcément engagée par ses employés ; et quel que fut l' événement de cette guerre pour ses intérêts, il seroit toujours favorable à ceux qui l' y auroient entraînée. Ce malheur est moins à craindre sur les côtes de Coromandel et d' Orixia, qui s' étendent depuis le

cap Comorin jusqu' au Gange.

Les géographes et les historiens distinguent toujours ces deux régions occupées par deux peuples dont la langue, le génie, les habitudes ne se ressemblent point. Cependant, comme le commerce qui s' y fait est à peu près le même, et qu' il s' y fait de la même manière, nous les désignerons sous le nom général de Coromandel. Les deux côtes ont d' autres traits de ressemblance ; sur l' une et sur l' autre on éprouve depuis le commencement de mai jusqu' à la fin d' octobre, une chaleur excessive, qui commence à neuf heures du matin, et qui ne finit qu' à neuf heures du soir. Elle est toujours tempérée durant la nuit par un vent de mer qui vient du sud-est ; le plus souvent même on jouit de cet agréable rafraîchissement dès les trois heures après-midi : l' air est moins embrasé, quoique trop chaud le reste de l' année. Les pluies sont presque continuelles dans les mois de novembre et de décembre : un sable tout-à-fait

p320

aride couvre cette immense plage dans l' espace de deux milles, et quelquefois seulement d' un mille. Plusieurs raisons firent d' abord négliger cette région par les premiers européens qui étoient passés aux Indes. Elle étoit séparée par des montagnes inaccessibles de Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s' établir. On n' y trouvoit pas les aromates et les épiceries qui fixoient principalement leur attention ; enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la sûreté et l' industrie. à cette époque, l' empire de Bisnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s' écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état avoient dû leur pouvoir à leurs talents. On les voyoit à la tête de leurs armées en temps de guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conseils, ils visitoient leurs provinces, ils administroient la justice. Une prospérité trop constante les corrompit. Ils contracterent peu-à-peu l' habitude de se montrer rarement aux peuples, de se faire rendre des honneurs divins, d' abandonner le soin des affaires à leurs généraux et à leurs ministres. Cette conduite préparoit leur ruine. Les gouverneurs de Visapour, de Carnate, de Golconde, d' Orixia se rendirent indépendants sous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaour, de Maysour, de Gingi, et quelques autres, usurperent aussi l' autorité souveraine, mais sans quitter leurs anciens titres de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorsque les

européens se montrèrent sur la côte de Coromandel. Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de chose ; il se réduisoit aux diamants de Golconde, qui passoient par terre à Calicut, à Surate, et delà à Ormuz, ou à Suez, d'où ils se répandoient

p321

en Europe et en Asie. Mazulipatam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens arabes et malais, qui fréquentoient sa rade, et par des caravanes qui y venoient de loin ; ces toiles avoient la même destination que les diamants.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations européennes qui fréquentoient les mers des Indes : elles n'en furent détournées ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres qui n'offroient pas un fleuve navigable, ni par la privation totale des ports dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année, ni par la stabilité des côtes, la plupart incultes et inhabitées, ni par la tyrannie de l'instabilité du gouvernement. Ils penserent que l'industrie viendroit chercher l'argent ; que le Pegu fourniroit des bois pour les édifices, et le Bengale des grains pour la subsistance ; que neuf mois d'une navigation paisible seroient plus que suffisants pour les chargemens ; qu'il n'y auroit qu'à se fortifier pour se mettre à couvert des vexations des foibles despotes qui opprimoient ces contrées.

Les premières colonies furent établies sur les bords de la mer : quelques-unes durent leur origine à la force : la plupart se formerent du consentement des souverains : toutes eurent un terrain très-resserré. Leurs limites étoient fixées par une haye de gros aloès et d'autres plantes épineuses particulières au pays, entremêlées de cocotiers et de palmiers : elle étoit impénétrable à la cavalerie,

"ée d'un accès très-difficile à l'infanterie, et servoit de défense contre les incursions subites. Avec le temps, on éleva des fortifications plus solides. La tranquillité qu'elles procuroient et la douceur du gouvernement multiplièrent en peu de temps le nombre des colons. L'éclat et l'indépendance de ces établissemens blessèrent plus d'une fois les princes dans les états desquels ils

s' étoient formés ; mais leurs efforts pour les anéantir furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités selon la mesure des richesses et de l' intelligence de la nation qui l' avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilege exclusif au-delà du cap de Bonne-Espérance, n' entreprit le commerce des diamants : il fut toujours abandonné aux négociants particuliers ; et avec le temps, il tomba tout entier entre les mains des anglois ou des juifs et des arméniens, qui vivoient sous leur protection : aujourd' hui il est peu de chose. Les révolutions arrivées dans l' Indostan ont écarté les hommes de ces riches mines, et l' anarchie dans laquelle est plongé ce malheureux pays, ne permet pas d' espérer qu' ils s' en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte de Coromandel se réduisent à l' achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication n' est pas assez différente de la nôtre, pour que ses détails puissent nous intéresser ou nous instruire. On y achete des toiles imprimées, dont les procédés d' abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés et perfectionnés par notre industrie ; on y achete enfin des toiles peintes que nous n' avons pas entrepris d' imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d' oeuvre nous a seule empêchés d' adopter

p323

ce genre d' industrie, sont dans l' erreur : la nature ne nous a pas donné les fruits sauvages et les drogues qui entrent dans la composition de ces brillantes et ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes ; elle nous a sur-tout refusé les eaux qui leur servent de mordant, et qui bonnes à Pondichery, sont parfaites à Madras, à Paliacate, à Mazulipatam, à Biblipatan.

Les indiens ne suivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles, soit qu' il y ait des pratiques minucieuses particulieres à certaines provinces, soit que les différents sols produisent des drogues différentes propres aux mêmes usages. Ce seroit abuser de la patience de nos lecteurs que de leur tracer la marche lente et pénible des indiens dans l' art de peindre leurs toiles. On diroit qu' ils le doivent plutôt à leur antiquité qu' à la fécondité de leur génie. Ce qui semble autoriser cette conjecture, c' est qu' ils se sont arrêtés dans

la carrière des arts sans y avoir avancé d' un seul pas depuis plusieurs siècles ; tandis que nous l' avons parcourue avec une rapidité extrême, et que nous voyons avec une émulation pleine de confiance l' intervalle immense qui nous sépare encore du temps. à ne considérer même que le peu d' inventions des indiens, on seroit tenté de croire que, depuis un terme immémorial, ils ont reçu les arts qu' ils cultivent des peuples plus industrieux ; mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport exclusif avec les matières, les gommes, les couleurs, les productions de l' Inde, on ne peut s' empêcher de voir qu' ils y sont nés. Une chose qui pourroit surprendre, c' est la modicité du prix des toiles où l' on fait entrer

p324

toutes les couleurs ; elles ne coûtent gueres plus que celles où il n' en entre que deux ou trois. Mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois à toutes les compagnies une quantité considérable de toiles, et que dans les assortiments qu' ils fournissent, on ne leur demande qu' une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs, parce qu' elles ne sont pas fort recherchées en Europe. Quoique toute la partie de l' Indostan, qui s' étend depuis le cap Comorin jusqu' au Gange, offre quelques toiles de toutes les espèces, on peut dire que les belles se fabriquent dans la partie orientale, les communes au milieu, et les grossières à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies européennes et sur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats qu' on pousse trente et quarante lieues dans les terres. Des marchands indiens établis dans nos comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité et de la qualité des marchandises qu' on veut. On en règle le prix sur des échantillons, et on leur donne en passant le contrat, le quart ou le tiers de ce qu' elles doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils sont eux-mêmes de faire par le ministère de leurs associés ou de leurs agents répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sûreté de ce capital, et d' en diminuer par degré le fonds, en retirant journellement les toiles à mesure qu' elles sont ouvrées. Sans ces précautions, on ne seroit jamais

sûr de rien dans un gouvernement tellement

p325

oppresseur, que le tisserand n' est jamais en état, ou n' ose pas paroître en état de travailler pour son compte.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établissements, une année de fonds d' avance. Cette méthode leur assure, pour le temps le plus convenable, la quantité de marchandises dont elles ont besoin, et de la qualité qu' elles le desirent ; d' ailleurs, leurs ouvriers, leurs marchands qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d' argent et de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu' à l' arrivée de leurs vaisseaux : elles n' ont que cinq ou six mois au plus pour l' exécution des ordres qu' on leur envoie d' Europe. Les marchandises sont fabriquées, examinées avec précipitation ; on est même réduit à en recevoir qu' on connoît pour mauvaises ; et qu' on auroit rebutées dans un autre temps. La nécessité de compléter les cargaisons et d' expédier les bâtimens avant le temps des ouragans, ne permet pas d' être difficile.

On se tromperoit en pensant qu' on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l' espérance de vendre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils sont attachés. Outre qu' ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seroient pas sûrs d' y trouver leur profit. Si des événements imprévus empêchoient la compagnie qui les occupe de faire ses armemens ordinaires, ces marchands n' auroient nul débouché pour leurs toiles. L' indien, dont la forme du vêtement exige d' autres largeurs, d' autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour

p326

nous, n' en voudroit pas, et les autres compagnies européennes se trouvent pourvues ou assurées de tout ce que l' étendue de leur commerce exige, de tout ce que les facultés leur permettent d' acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n' a pas été et ne pouvoit pas être utile. C' est la coutume dans l' Indostan, que celui qui

emprunte donne une obligation par laquelle il s'engage à payer au créancier la somme empruntée avec les intérêts. Pour que cet acte soit authentique, il doit être signé au moins de trois témoins, et que l'on y ait marqué le jour, le mois, l'année où l'on a reçu l'argent, et combien on a promis d'intérêt par mois. Si le débiteur n'est pas exact à remplir ses engagements, il peut être arrêté par le prêteur au nom du gouvernement. On ne le met pas en prison, parce qu'on est bien assuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne se permettrait même pas de manger ni de boire sans en avoir obtenu la permission de son créancier.

Les indiens distinguent trois sortes d'intérêts ; l'un qui est péché, l'autre qui n'est ni péché ni vertu, un troisième qui est vertu ; car c'est ainsi qu'ils s'expriment. L'intérêt qui est péché, est de quatre pour cent par mois ; l'intérêt qui n'est ni péché ni vertu, est de deux pour cent par mois ; l'intérêt qui est vertu, est d'un pour cent par mois. Ils prétendent que ceux qui n'exigent pas davantage, pratiquent un acte d'héroïsme, et ils parlent de cette manière de prêter comme d'une espèce d'aumône. Quoique les nations européennes qui sont réduites à emprunter, jouissent de cette faveur, on sent bien, sans que nous en avertissions, qu'elles n'en peuvent profiter sans se précipiter vers leur ruine.

p327

Le commerce extérieur du Coromandel n'est point dans les mains des naturels du pays, seulement dans la partie occidentale des mahométans, connus sous le nom de Chalias ; ils font à Naour et à Porto-Novo des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côte de l'est. Outre les bâtiments assez considérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarquations pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les indiens de Mazulipatam emploient leur industrie d'une autre manière. Ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment, et vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent dans les lieux même dont ils les ont tirées. à l'exception de ces liaisons qui sont bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux européens, qui ont pour associés quelques banians, quelques arméniens fixés dans leurs établissements. On peut évaluer à trois mille cinq cents balles la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les français

en portent huit cents au Malabar, à Moka, à l'isle de France. Les anglois douze cents à Bombay, au Malabar, à Sumatra et aux Philippines. Les hollandois quinze cents à leurs divers établissements, au cap de Bonne-Espérance en particulier. à l'exception de cinq cents balles destinées pour Manille, qui coûtent chacune mille roupies, les autres sont composées de marchandises si communes, que leur prix primitif ne se leve pas au-dessus de trois cents roupies ; ainsi la totalité des trois mille cinq cents balles ne passe pas un million quatre cents cinquante mille roupies. Le Coromandel fournit à l' Europe neuf mille

p328

cinq cents balles, huit cents par les danois, deux mille cinq cents par les françois, trois mille par les anglois, trois mille deux cents par les hollandois. Parmi ces toiles, il s' en trouve une assez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge et bleu, propres pour la traite des noirs. Les autres sont de belles betilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatam ou de Paliacate. L' expérience prouve que, l' une dans l' autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que quatre cents roupies ; c' est donc trois millions huit cents mille roupies qu' elles doivent rendre aux ateliers dont elles sortent. Ni l' Europe ni l' Asie ne paient entièrement avec des métaux. Nous donnons en échange des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail, quelques autres articles moins considérables. L' Asie de son côté donne des épiceries, du poivre, du riz, du sucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à deux millions de roupies. Il résulte de ce calcul que le Coromandel reçoit en argent trois millions deux cents cinquante mille roupies. L' Angleterre, qui a acquis sur cette côte la même supériorité qu' elle a prise ailleurs, y a formé plusieurs établissements. Elle s' est emparée en 1757 de Maduré, grande ville entourée de deux murailles flanquées de tours rondes de distance en distance avec un fossé. Ce ne sont pas des vues de commerce qui y ont fixé les conquérants. Les toiles propres pour l' est de l' Asie et pour l' Afrique, qui se fabriquent dans le royaume dont elle est la capitale, sont la plupart portées aux comptoirs hollandois de la côte de la pêcherie. L' utilité de cette possession pour les anglois, se borne à en tirer des revenus plus considérables que les dépenses qu' ils sont obligés d' y faire.

Trichenapaly, quoique ruiné de fond en comble par les guerres cruelles qu' il a eues à soutenir, est pour eux bien plus important. Cette forte place est la porte du Tanjaour, du Maysour, du Maduré, et leur donne une grande influence dans ces trois états. Ce fut uniquement pour s' assurer d' une communication facile avec cette célèbre forteresse, qu' ils s' emparerent en 1749 de Livicoté, dont le territoire n' a que trois milles de tour. On ne voit ni sur les lieux, ni au voisinage, aucune espece de manufacture, et on n' en peut tirer que quelques bois et un peu de riz. La garde de ce comptoir coûte seize ou dix-sept mille roupies, ce qui absorbe tout ce qu' il peut rendre. Sa position sur le Colram a fait naître de grandes espérances. à la vérité, l' embouchure de cette riviere est fermée par des sables ; mais le canal au-delà de cette barre est assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux ; et des gens habiles jugent que ces sables pourroient être enlevés avec du travail et quelque dépense. Si l' on y réussissoit, la côte de Coromandel ne seroit plus sans port, et la nation en possession du seul port qui s' y trouveroit, auroit, pour pousser son commerce, un moyen puissant dont seroient privées les nations rivales.

Les anglois acheterent en 1686 Goudelour, avec un territoire de huit milles de long de la côte, et de quatre milles dans l' intérieur des terres. Cette acquisition qu' ils avoient obtenue d' un prince indien pour la somme de quatre-vingt dix mille pagodes, leur fut assurée par les mogols, qui s' emparerent du Carnate peu de temps après. Faisant réflexion dans la suite que la place qu' ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d' un mille de la mer, et qu' on pouvoit lui couper les secours qui

lui seroient destinés, ils bâtirent à une portée de canon la forteresse de Saint-David, à l' entrée d' une riviere, et sur le bord de l' océan Indien. Il s' est élevé depuis trois aldées, qui, avec la ville et la forteresse, forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l' intérieur des terres, et de fabriquer pour plus

de six cents mille roupies des plus beaux bassins de l' univers. Le ravage que les françois ont porté en 1758 dans cet établissement, et la destruction de ses fortifications, ne lui ont fait qu' un mal très-passager. Son activité paroît même augmentée, quoiqu' on n' ait pas rebâti Saint-David, et qu' on se soit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Un revenu de plus de soixante mille roupies couvre tous les fraix que peut occasionner cette colonie. Mazulipatam présente des utilités d' un autre genre. Cette ville, qui, des mains des françois a passé dans celles des anglois en 1759, n' est plus ce qu' elle étoit lorsque les européens doublerent le cap de Bonne-Espérance à la fin du quinzieme siecle. Il ne s' y fabrique, il ne s' y vend que peu de toiles, qui, malgré leur beauté, ne peuvent pas former un objet d' exportation fort considérable ; aussi ses nouveaux maîtres regardent-ils moins leur conquête comme un marché où ils peuvent beaucoup acheter, que comme un marché où ils peuvent beaucoup vendre. Par le moyen des caravanes qui viennent de très-loin s' y pourvoir de sel, par les liaisons qu' ils ont formées dans l' intérieur des terres, ils sont parvenus à établir l' usage de leurs draperies dans les contrées les plus reculées du Decan, et cette prospérité doit augmenter encore. à cet avantage s' en joint un autre,

p331

celui de tirer du produit du sel, du produit des douanes, cinq cents cinquante mille roupies, dont deux cents cinquante mille seulement sont absorbées par les fraix annuels de l' établissement. Vizagapatam est une petite ville presque sans territoire, qui n' a pas quatre mille habitants. Un mur flanqué de quatre mauvais bastions, et une garnison de cent européens et de trois ou quatre cents cipayes, forment sa défense. Sa position entre Mazulipatam et Ganjam, attire dans son sein les belles toiles de cette partie de Lorixa. Elles consistent en cinq ou six cents balles, dont le prix primitif doit s' élever à deux cents mille roupies. Les marchandises qu' on tire de toutes ces places et de quelques comptoirs subalternes qui changent suivant les circonstances, sont portées à Madras, le centre de toutes les affaires que la nation fait à la côte de Coromandel. Cette ville fut bâtie, il y a un siecle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d' Arcate, et sur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrain

sablonneux, tout-à-fait aride et entièrement privé d' eau potable, qu' il faut tirer de plus d' un mille, on chercha les raisons qui pouvoient l' avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu' il avoit espéré, ce qui est en effet arrivé, d' attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé, et ses ennemis l' accuserent de n' avoir pas voulu s' éloigner d' une maîtresse qu' il avoit dans cette colonie portugaise. Cet établissement s' est tellement accru avec le temps, qu' il a été partagé en trois divisions ; la première, qui sert d' habitation à huit ou neuf cents anglais, hommes, femmes ou enfants, est entourée d' une muraille peu épaisse, défendue par quatre bastions

p332

foibles, de mauvaise construction, et sans aucun ouvrage extérieur. Elle est connue en Europe sous le nom du fort Saint-George, et dans l' Inde, sous celui de Villeblanche. Au nord de cette partie est une autre division contiguë, qu' on nomme la Villenoire, beaucoup plus grande et encore plus mal fortifiée, où sont les juifs, les arméniens, les maures, les plus riches d' entre les marchands indiens. Au-delà est un fauxbourg tout-à-fait ouvert, où vit le peuple. Outre ces trois divisions qui composent la ville de Madras, il y a deux villages très-grands et très-peuplés à peu de distance. La ville et son territoire qui peut avoir quinze milles de circonférence, contiennent deux cents cinquante mille habitants presque tous nés aux Indes, de différentes castes et de diverses religions. On distingue entr' eux environ trois ou quatre mille chrétiens qui se nomment eux-mêmes portugais, et qui paroissent être réellement descendus de cette nation. Dans une si grande population, il n' y a pas un seul tisserand. Environ quinze mille ouvriers sont occupés à imprimer, à peindre les belles perses qui se consomment en Europe, une quantité considérable de toiles communes destinées pour les différentes échelles des mers d' Asie, sur-tout pour les Philippines ; peut-être compteroit-on quarante mille personnes, dont l' industrie est employée à arranger, à débiter du corail, de la verroterie dont les femmes, dans l' intérieur des terres, ornent les cheveux, ou forment des colliers et des bracelets. D' autres travaux inséparables d' un grand entrepôt occupent beaucoup de bras. Les colons qui ont mérité la confiance de la compagnie, se répandent dans l' Arcate et dans les pays voisins pour y acheter les marchandises dont elle a besoin.

Les plus considérables prêtent de l' argent aux négociants anglais, qui, sans être de la compagnie, ont la liberté de trafiquer dans les différentes échelles de l' Asie ; ils s' associent avec eux ou chargent sur leurs bâtiments des effets pour leur propre compte. Les entreprises réunies de la compagnie et des particuliers, ont fait de Madras une des plus opulentes, des plus importantes places de l' Inde.

Indépendamment des bénéfices que font les anglais sur les toiles qu' ils tirent de cette ville, sur les draps et les autres marchandises qu' ils y vendent, les douanes, les droits sur le tabac et sur le bétel et quelques autres impositions, leur forment un revenu de cinq cents mille roupies. Une garnison de mille européens et de quinze ou dix-huit cents cipayes, assure la durée de ces avantages. Tel est à la côte de Coromandel l' état de la compagnie anglaise, envisagée seulement comme corps marchand. Sous un point de vue politique, elle tient le Carnate, c' est-à-dire, la contrée la plus industrielle de ces vastes régions, dans une dépendance entière. Arcate, Velour, Singelpet, Trichenapaly, toutes les places du royaume, sont occupées par ses troupes. Jusqu' à ce qu' elle soit remboursée de toutes les avances qu' elle a faites pour placer, pour maintenir le souverain actuel sur le trône, elle doit jouir des revenus du pays, qui, dans des temps plus heureux, étoient de cinq millions de roupies, et qui sont encore au moins de trois millions et demi. Il est vrai qu' il faut prélever sur cette somme douze cents mille roupies pour la garde du pays, et autant pour l' entretien du nabab qui vit à Madras, d' où il ne

peut pas sortir sans permission, mais il reste toujours de net onze cents mille roupies. Les anglais viennent d' entamer avec le nouveau souba du Dekan, une négociation, dont le but est de se faire céder au nord les quatre Cerkars ou provinces qu' avoient obtenues les françois, et de les posséder aux mêmes conditions. S' ils réussissent, comme on a lieu de le présumer, à se procurer ce grand établissement autour de Mazulipatam,

ils tiendront dans les fers le Coromandel, comme ils y tiennent le Bengale.

Le Bengale est une vaste contrée de l'Asie, bornée à l'orient par le royaume d'Asem et d'Arrakan, au couchant par plusieurs provinces du grand-mogol, au nord par des rochers affreux, au midi par la mer. Elle s'étend sur les deux rives du Gange qui se forme de diverses sources dans le Thibet, erre quelque temps dans le Caucase, et entre dans l'Inde en traversant les montagnes qui sont sur la frontière. Le passage par où il s'y décharge, est nommé le détroit du Kupele, à trente lieues de Delhy. Les indiens qui sortent rarement de leurs pays, croient que les sources du fleuve sont dans un roc de ce détroit, qui a quelque ressemblance avec une tête de vache. Ils ont un respect sans bornes pour un lieu où ils voient réunis et l'image d'un animal qu'ils honorent presque comme une divinité, et l'origine d'une eau sacrée qui a la vertu de les purifier de toutes leurs impuretés. Cette rivière, après avoir formé dans son cours un grand nombre d'isles vastes, fertiles et bien peuplées, va se perdre dans l'océan par plusieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues et de fréquentées.

p335

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit si ancienne, que Diodore De Sicile ne craignoit pas d'assurer qu'elle avoit été bâtie par Hercule. Ses richesses, du temps de Pline, étoient célèbres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient en-deçà et au-delà du fleuve qui baignoit ses murs.

L'histoire des révolutions dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée d'une infinité de fables.

On y entrevoit seulement que cet empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu ; qu'il a eu des périodes heureux et des périodes malheureux ; qu'il fut alternativement partagé en plusieurs états, et réuni dans un seul. Un seul maître lui donnoit des loix, lorsque Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, et elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas cessé de reconnoître les mogols pour ses souverains. Le gouverneur, chargé de le conduire, tenoit d'abord sa cour à Raja-Mahol : il la transféra dans la suite à Daca. Depuis 1718, elle est à Moxoudabat, grande ville située dans les terres à deux lieues de Cassimbazar. Plusieurs nababs et rajas sont subordonnés à ce vice-roi nommé

souba.

Ce furent long-temps les fils du grand-mogol qui occuperent ce poste important. Ils abuserent si souvent, pour troubler l' empire, des forces et des richesses dont ils dispoient, qu' on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités et plus dépendants. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas à la vérité trembler la cour de Delhy, mais ils se montrèrent peu exacts à envoyer au trésor royal les tributs qu' ils recueilloient. Ce désordre augmenta encore après l' expédition de

p336

Koulikan ; et les choses furent portées si loin, que l' empereur, qui étoit hors d' état de payer aux marates ce qu' il leur devoit, les autorisa en 1740 à l' aller chercher eux-mêmes dans le Bengale.

Ces brigands, au nombre de deux cents mille hommes partagés en trois armées, ravagerent ce beau pays pendant dix ans, et n' en sortirent qu' après s' être fait donner des sommes immenses.

Dans tous ces mouvements, le gouvernement despotique, qui est malheureusement celui de toute l' Inde, s' est maintenu dans le Bengale ; mais aussi un petit district qui y avoit conservé son indépendance, la conserve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent soixante milles d' étendue, se nomme Bisnapore. Il est conduit de temps immémorial par une famille Bramine de la tribu des rajeputes ; c' est là qu' on retrouve sans altération la pureté et l' équité de l' ancien système politique des indiens. On a vu jusqu' ici avec assez d' indifférence ce gouvernement unique, le plus beau monument, le plus intéressant qu' il y ait sans contredit dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l' airain et des marbres qui ne parlent qu' à l' imagination et à la conjecture, interpretes peu fideles des moeurs et des usages qui ne sont plus. Le philosophe, transporté dans le Bisnapore, se trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menaient il y a plusieurs milliers de siecles, les premiers habitants de l' Inde ; il converseroit avec eux ; il suivroit les progrès de cette nation qui fut célèbre, pour ainsi dire, au sortir du berceau ; il verroit se former un gouvernement, qui, n' ayant pour base que des préjugés utiles, des moeurs simples et pures, la douceur des peuples, la bonne foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations, qui n' ont fait que

paroître sur la terre avec les générations qu' elles ont tourmentées. Plus solide, plus durable que ces édifices qui, bâtis par l' imposture sur l' enthousiasme, opprimoient la nature, accabloient les hommes, et s' écrouloient sur les ruines mêmes dont ils avoient été fondés et cimentés, le gouvernement du Bisnapore, ouvrage du climat, du caractere et des besoins, s' est élevé, s' est maintenu sur des principes qui ne changent point, et n' a pas souffert plus d' altération que ces mêmes principes. La position singuliere de cette contrée a conservé ses habitants dans leur bonheur primitif et dans la douceur de leur caractere, en les garantissant du danger d' être conquis ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d' eaux prêtes à inonder leurs possessions : il ne faut pour cela qu' ouvrir les écluses des rivieres. Les armées envoyées pour les réduire ont été si souvent noyées, qu' on a renoncé au projet de les asservir. On a pris le parti de se contenter d' une apparence de soumission. La liberté et la propriété sont sacrées dans le Bisnapore. On n' y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu' il soit, n' y est pas plutôt entré, qu' il fixe l' attention des loix qui se chargent de sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduisent d' un lieu à un autre, et qui répondent de sa personne et de ses effets. Lorsqu' il change de conducteurs, les nouveaux donnent à ceux qu' ils relevent une attestation de leur conduite, qui est enrégistrée et envoyée ensuite au raja. Tout le temps qu' il est sur le territoire, il est nourri et voituré avec ses marchandises aux dépens de l' état, à moins qu' il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place ; il

est alors obligé de payer sa dépense, s' il n' est retenu par quelque maladie ou autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des étrangers est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelqu' autre effet de prix, les suspend au premier arbre, et en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l' annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu' ils dirigent jusqu' aux opérations du gouvernement. De

trente à quarante lacks de roupies qu' il reçoit annuellement, sans que la culture ni l' industrie en souffrent, ce qui n' est pas consommé par les dépenses indispensables de l' état, est employé à son amélioration. Le raja peut se livrer à des soins si tendres, parce qu' il ne donne aux mogols que le tribut qu' il juge à propos, et lorsqu' il le juge à propos.

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné d' un pareil bonheur, toute cette province ne laisse pas d' être la plus riche, la plus peuplée de l' empire.

Indépendamment de ses consommations qui sont nécessairement considérables, il se fait des exportations immenses. Les plus importantes sont celles du salpêtre, de l' opium, du sucre, du riz, du bled, du sel, des soies et sur-tout des toiles de coton. Une partie de ces marchandises va dans l' intérieur des terres. Il passe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer et des draps apportés d' Europe. Les habitants de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, et les paient avec de la rhubarbe et du musc.

La rhubarbe n' est pas, comme on le croit communément, une plante rampante ; elle croît par touffes de distance en distance. On ne la cultive

p339

pas : sa graine tombe naturellement à terre, et produit un nouveau plant. Ceux qui la cueillent coupent sa racine par morceaux pour la faire sécher plus promptement, les enfilent dans une ficelle, et les suspendent en quelque endroit, et plus ordinairement aux cornes de leurs moutons. Ils ne voient pas que cette méthode détruit une des meilleures parties de la racine, parce que ce qui est autour du trou se pourrit nécessairement.

Le musc est une production particulière au Thibet. Il se forme dans un petit sac de la grosseur d' un oeuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d' une espèce de chevreuil, entre le nombril et les parties naturelles. Ce n' est dans son origine qu' un sang putride qui se coagule dans le sac de l' animal. La plus grosse vessie ne produit qu' une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que, dans l' usage ordinaire, il faut nécessairement la tempérer en y mêlant des parfums plus doux. Les chasseurs avoient imaginé pour grossir leur bénéfice, d' ôter des vessies une partie du bon musc, et de remplir ce vuide avec du foie et du sang coagulé de l' animal, hachés ensemble. Le gouvernement, pour arrêter ces mélanges frauduleux qui

ruinoient le commerce, ordonna que toutes les vessies avant que d' être cousues, seroient visitées par des inspecteurs qui les formeroient eux-mêmes, et les scelleroient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui alteroient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre subtilement les vessies pour y faire couler quelques particules de plomb. Le commerce du Thibet n' est rien en comparaison de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy,

p340

les provinces voisines de ces superbes capitales. On leur porte du sel, du sucre, de l' opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, des mousselines en particulier. Ces objets réunis montoient autrefois à dix-sept ou dix-huit millions de roupies par an. Une somme si considérable ne passoit pas sur les bords du Gange ; mais elle y faisoit rester une somme à peu près égale qui en seroit sortie pour payer le tribut imposé par le mogol, pour corrompre les grands qui l' entouraient, ou pour la rente des terres qu' il leur y avoit données. Depuis que les lieutenants de ce prince se sont rendus comme indépendants, depuis qu' ils ne lui envoient de ses revenus que ce qu' ils jugent à propos, le luxe de la cour est fort diminué, et la branche d' exportation dont on vient de parler n' est plus si forte.

Le commerce maritime du Bengale, exercé par les naturels du pays, n' a pas éprouvé la même diminution ; mais aussi n' avoit-il pas autant d' étendue. On peut le diviser en deux branches, dont le Cateck fait la meilleure partie.

Le Cateck est un district assez étendu un peu au-dessous de l' embouchure la plus occidentale du Gange. Balassor, situé sur une rivière navigable, lui sert de port. Les mêmes marattes qui en 1740 avoient ravagé la côte de Coromandel, s' emparèrent quatre ans après de cette petite province, et s' y fixèrent. Ils n' y ont pas encouragé l' industrie, mais ils n' ont pas ruiné, comme on le craignoit, celle qu' ils y ont trouvée établie. Depuis cette invasion, le Cateck continue sa navigation aux Maldives, que l' intempérie du climat a forcé les anglois et les françois d' abandonner. Il y porte de grosses toiles, du riz, quelques soieries, du poivre qu' il tire d' ailleurs, et

p341

y reçoit en échange des cauris qui servent de monnaie dans le Bengale, et qui sont vendus aux européens. Les habitants du Cateck et quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaisons plus considérables avec le pays d'Azem. Ce royaume qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, et qui n'en est séparé que par une rivière qui se jette dans le Gange, devrait être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'assure, que l'invention de la poudre à canon lui est due, qu'elle a passé d'Azem au Pegu, et du Pegu en Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à sa célébrité, si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses dont il faisoit peu d'usage, le sel, dont il avoit la passion, lui manquoit entièrement. Il étoit réduit pour s'en procurer, à ramasser l'écume verte qui se forme sur les eaux dormantes, à la sécher, à la brûler, à en faire bouillir les cendres, à les lessiver pour en tirer un sel. La même opération étoit répétée sur les feuilles de figuier ; on ne consommoit pas d'autre sel jusqu'à l'époque dont nous allons parler.

Au commencement du siècle, quelques brames de Bengale allèrent porter leurs superstitions à Azem, où on avoit le bonheur de ne suivre que la religion naturelle. Ils persuaderent à ce peuple qu'il seroit plus agréable à Brama, s'il substituoit le sel pur et sain de la mer à ce qui lui en tenoit lieu. Le souverain consentit à le recevoir, à condition que le commerce exclusif en seroit dans ses mains, qu'il ne pourroit être porté que par des bengalois, et que les bateaux qui le conduiroient, s'arrêteroient à la frontière du royaume. C'est ainsi que se sont introduites toutes ces

p342

religions factices par l'intérêt et pour l'intérêt des prêtres qui les prêchoient, et des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Azem, une quarantaine de bâtiments de cinq à six cents tonneaux chacun, dont les cargaisons de sel peuvent bien valoir deux millions de roupies, sur lesquelles on gagne deux cents pour cent. On reçoit en paiement un peu d'or et un peu d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-lacque, et sur-tout, de la soie. Cette soie, unique en son espèce, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la

ramasser. Les cocons oubliés fournissent une nouvelle semence. Pendant qu' elle se développe, l' arbre pousse de nouvelles feuilles qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent douze fois dans l' année, mais moins utilement dans les temps de pluies que dans les temps secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup de lustre et peu de durée.

à la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulières ont conservées aux naturels du pays, tous les autres bâtiments expédiés du Gange pour les différentes échelles de l' Inde, appartiennent aux européens, et sont construits au Pegu.

Le Pegu est un pays situé sur le golfe du Bengale entre les royaumes d' Arrakan et de Siam. Les révolutions si fréquentes dans tous les empires despotiques de l' Asie, s' y sont répétées plus souvent qu' ailleurs. On l' a vu alternativement le centre d' une grande puissance, et la province de

p343

plusieurs états qui ne l' égaloient pas en étendue. Il est aujourd' hui dans la dépendance d' Ava. Sa religion, ses loix, ses moeurs ne diffèrent que peu de celles de Siam, mais ses femmes sont plus immodestes : non-seulement elles sont nues jusqu' à la ceinture, mais le vêtement qu' elles ont autour des reins et qui leur descend jusqu' aux genoux, est d' une étoffe si claire, qu' elle ne dérobe rien à la vue. Si l' on en croit les peguans, cet usage a été introduit par une reine, qui connoissant le penchant que ses sujets avoient pour la pédérastie, chercha à y remédier, en ordonnant à un sexe de s' habiller de manière à pouvoir toujours irriter les desirs de l' autre ; mais ôter la pudeur aux femmes n' étoit pas un moyen de leur ramener les hommes.

Le seul port de Pegu, ouvert aux étrangers, s' appelle Syriam. Les portugais, durant leur prospérité, en furent assez long-temps les maîtres. Il jettoit alors un grand éclat. Aujourd' hui on ne le voit guères fréquenté que par les européens établis au Coromandel et dans le Bengale. Ces derniers ne peuvent y vendre que quelques toiles grossières. On ne les y verroit point aller, sans le besoin de construire ou de radouber des vaisseaux. Hors le fer et les cordages, ils y trouvent tous les matériaux propres à cet objet, d' une excellente qualité et à un prix honnête. Depuis qu' on s' est dégoûté de la construction trop chère de Surate,

Syriam est devenu le chantier général des bâtiments qui naviguent d' Inde en Inde.

Ils en exportent du bois de teck, de la cire, une huile excellente pour la conservation des vaisseaux, de l' ivoire et du calin. Tout ce que l' univers possède de parfait en topazes, en saphirs, en améthystes et en rubis, vient de Pegu.

p344

On les trouve rarement à Syriam ; et pour en avoir, il faut pénétrer jusqu' à la cour qui se tient à Ava. Les arméniens y ont pris depuis quelque temps un tel ascendant, qu' ils rendent le commerce difficile aux européens, même aux anglais, les seuls qui aient formé un établissement au Pegu.

Toutes les affaires passent par les mains de cinq ou six courtiers. On peut leur rendre la marchandise après l' avoir gardée trois jours ; si on trouve qu' on a été trompé, ils répondent du paiement. S' il n' est pas fait à l' échéance, on les amène chez soi, et on les y retient prisonniers. Si cette première sévérité ne réussit pas, on se saisit de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs esclaves, et on les attache à sa porte exposés aux ardeurs du soleil ; ainsi le vendeur court rarement du risque. Lorsqu' il est prudent, il stipule qu' il sera payé en monnaie de cuivre, parce qu' il pourroit être très-aisément trompé à l' alloi plus ou moins bas de l' or et de l' argent qui sont marchandises comme les rubis.

Une branche plus considérable de commerce que les européens de Bengale font avec le reste de l' Inde, c' est celui de l' opium. L' opium est le produit d' une plante appelée pavot, dont la racine est à peu près de la grosseur du doigt, et remplie comme le reste de la plante d' un lait amer. Sa tige, qui est ordinairement lisse et quelquefois un peu velue, a deux coudées. Sur cette tige naissent des feuilles semblables à celles de la laitue, oblongues, découpées, crépues, de couleur de verd de mer. Les fleurs sont en rose. Lorsque le pavot est dans la force de la seve, on fait à sa tête une légère incision, dont il découle quelques larmes d' une liqueur laiteuse qu' on laisse

p345

figer, et qu' on recueille ensuite. On répète jusqu' à trois fois l' opération ; mais le produit va toujours en diminuant pour la quantité et pour la qualité. Après que l' opium a été recueilli, on l' humecte et on le paîtrit avec de l' eau ou du miel, jusqu' à ce qu' il ait acquit la consistance, la viscosité et l' éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains ; on estime celui qui est un peu mou, qui obéit sous le doigt, qui est inflammable, d' une couleur brune et noirâtre, d' une odeur forte et puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre et de sable, doit être rejeté. Selon les différentes préparations qu' on lui donne et les doses qu' on en prend, il assouplit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Patna, située sur le haut Gange, est le lieu de l' univers où le pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment de l' opium qui va dans les terres, il en sort tous les ans par mer trois ou quatre mille coffres, chacun du poids de trois cents livres. Le coffre se vend sur les lieux depuis deux cents jusqu' à trois cents roupies. Cet opium n' est pas raffiné comme celui de Syrie et de Perse dont nous nous servons en Europe. Ce n' est qu' une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d' effet que l' opium raffiné. Dans tout l' est de l' Inde, on a une passion extrême pour l' opium. Les empereurs chinois l' ont réprimée dans leurs états en condamnant au feu tout vaisseau qui porteroit cette espece de poison, toute maison qui en recevrait. à la côte de Malais, à Borneo, dans les Moluques, à Java, à Macassar et à Sumatra la consommation en est immense. Ces peuples le fument avec le tabac.

p346

Ceux qui veulent faire quelque action désespérée, s' enivrent de cette fumée. Ils se jettent ensuite indifféremment sur tout ce qu' ils rencontrent ; ils iroient sur un ennemi au travers d' une pique. Les hollandois, possesseurs de presque tous les lieux où l' opium fait le plus de ravage, ont été plus touchés du bénéfice qu' ils retirent de sa vente, que de pitié pour ses malheureuses victimes. Plutôt que d' en interdire l' usage, ils ont autorisé les particuliers à massacrer tous ceux qui, étant ivres d' opium, couroient les rues avec des armes. La compagnie de Hollande faisoit autrefois le commerce de l' opium dans ses possessions. Elle en débitoit peu, parce qu' il y avoit quatre cents pour

cent à gagner à l' introduire en fraude. En 1743, elle abandonna cette branche de son commerce, à une société particulière, à qui elle livre une certaine quantité d' opium à un prix convenu. Cette société, composée des principaux membres du gouvernement de Batavia, fait des gains immenses, parce que personne n' ose s' exposer à leurs poursuites, en contrariant leurs intérêts par la contrebande. La côte des Malais et une partie de l' isle de Sumatra, sont pourvues d' opium par des négociants libres, anglois et françois, qui gagnent plus sur cette marchandise que sur les toiles communes qu' ils portent à ces différents marchés.

Ils envoient à la côte de Coromandel du riz et du sucre, dont ils sont payés en argent, à moins qu' un heureux hasard ne leur y fasse trouver quelque marchandise étrangère à bon compte. Ils expédient un ou deux vaisseaux avec du riz, des toiles et de la soie : le riz est vendu à Ceylan, les toiles au Malabar, et la soie à Surate,

p347

dont on rapporte du coton que les manufactures grossieres de Bengale emploient utilement. Deux ou trois bâtimens chargés de riz, de gomme-lacque et de toilerie, prennent la route de Bassora, d' où ils reviennent avec des fruits secs, de l' eau-rose, et sur-tout de l' or. L' Arabie ne paie qu' avec de l' argent et de l' or les riches marchandises qu' on lui porte. Le commerce du Gange, avec les autres échelles de l' Inde, fait rentrer douze millions de roupies par an dans le Bengale.

Quoique ce commerce passe par les mains des européens, et se fasse sous leur pavillon, il n' est pas tout entier pour leur compte. à la vérité, les mogols, communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armemens ; mais les arméniens, qui, depuis les révolutions de Perse, se sont fixés sur les bords du Gange où ils ne faisoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des indiens y sont encore plus considérables. L' impossibilité où sont les naturels du pays de jouir de leurs richesses, sous un gouvernement oppresseur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils couroient trop de risque à le faire à découvert, ils sont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu' il arrive un européen, les gentils, qui se connoissent mieux en hommes qu' on ne pense, l' étudient ; et s' ils lui trouvent de l' économie, de l' activité, de l' intelligence, ils

s'offrent à lui pour courtiers et pour caissiers ; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la grosse ou à intérêt. Cet intérêt, qui est ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort lorsqu'on est réduit à emprunter des checks.

Ces checks sont une famille d'indiens, puissante

p348

de temps immémorial sur le Gange. Elle n'a jamais fait de commerce maritime ; mais elle a eu toujours des agents dans toutes les places commerçantes de l'Asie, et des magasins dans toutes les parties du Bengale. Ses richesses ont mis long-temps dans ses mains la banque de la cour, la ferme générale du pays, et la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin pour renouveler tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis l'ont mise en état de prêter à la fois au gouvernement dix, vingt et jusqu'à quarante millions de roupies. Lorsqu'on n'a pas pu les lui rendre, on lui a permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse et si soutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'est pas possible de comprendre comment cet édifice a pu s'élever, comment, sur-tout, il a pu durer. Pour débrouiller ce mystère, il faut savoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la cour de Delhy, que les nababs et rajahs de Bengale se sont mis dans sa dépendance ; que ce qui entoure le souba lui a été constamment vendu ; que le souba lui-même s'est soutenu, a été précipité par les intrigues de cette famille. On peut ajouter que ses membres, ses trésors étant dispersés, il n'a jamais été possible de lui faire qu'un demi-mal qui lui auroit laissé plus de ressources qu'il n'en falloit pour pousser sa vengeance aux derniers excès. Les européens qui fréquentoient le Gange, n'ont pas été assez frappés de ce despotisme qui devoit les empêcher de se mettre dans les fers des checks. Ils y sont tombés, en empruntant de ces avides financiers des sommes considérables à neuf pour cent en apparence, mais en effet à treize

p349

par la différence des monnoies qu'on leur prêtoit

et de celles qu' ils étoient obligés de donner en paiement. Les engagements des compagnies de France et de Hollande ont eu des bornes. Ceux de la compagnie d' Angleterre n' en ont point connu. En 1755, elle devoit aux checks environ douze millions de roupies.

Telle est la conduite de ces corps considérables qui sont les seuls agents du commerce de l' Europe avec le Bengale. Les portugais, qui fréquenterent les premiers cette riche contrée, formerent sagement leur établissement à Chatigan, port situé sur la frontiere d' Arakan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les hollandois, qui, sans se commettre avec ces ennemis alors redoutables, vouloient partager leur fortune, chercherent le port qui, sans nuire à leur projet, les exposoit le moins aux hostilités. En 1603, ils jetterent les yeux sur Balassor, et toutes les compagnies, plutôt par imitation que par des combinaisons bien raisonnées, suivirent depuis cet exemple.

L' expérience leur apprit qu' il leur convenoit de se rapprocher des différens marchés d' où elles tiroient leurs marchandises, et elles remonterent le bras du Gange, qui, après s' être séparé du corps du fleuve à Morchia au-dessus de Cassimbazar, se perd dans l' océan au voisinage de Balassor ; on le nomme la riviere d' Hougly. Le gouvernement du pays leur accorda la liberté de placer des loges dans tous les lieux abondants en manufactures, et celle de se fortifier sur la riviere d' Hougly.

En la remontant, on trouve d' abord Colicota, qui est le principal établissement de la compagnie angloise. L' air y est mal-sain, l' eau saumâtre, l' ancrage peu sûr, et les environs n' offrent

p350

que peu de manufactures. Ces inconvénients n' ont pas empêché qu' un grand nombre de riches négociants arméniens, maures et indiens, attirés par la liberté et la sûreté, n' y fixassent leur séjour. Le peuple s' est multiplié dans les proportions sur un terrain de trois ou quatre lieues de circonférence, que la compagnie possède en toute souveraineté. Cette forteresse a cet avantage, que les bâtimens qui veulent arriver aux colonies européennes, sont forcés de passer sous son canon.

Six lieues au-dessus, on trouve Frédéric Nagor, fondé en 1756 par les danois, pour remplacer une colonie ancienne où ils n' avoient pu se soutenir. Cet établissement n' a encore acquis aucune consistance, et tout porte à croire qu' il ne sera

jamais grand' chose.

Chandernagor, situé deux lieues et demie plus haut, appartient aux français. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'ouest ; mais son port est excellent, et l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la solidité, il faut, comme dans tout le reste du Bengale, bâtir sur des pilotis, parce qu'il est impossible de creuser la terre sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. Son territoire, qui n'a guères qu'une lieue de circonférence, est rempli de manufactures depuis que l'invasion des marattes a réduit les naturels du pays à venir y chercher un asyle. On y fabrique une grande quantité de mouchoirs et de mousselines rayées, qui, il faut l'avouer, ont un peu dégénéré depuis leur transplantation. Cependant cette activité n'a pas rendu Chandernagor le rival de Colicota, que ses immenses richesses mettent en état de

p351

former les plus vastes entreprises de commerce. à un mille de Chandernagor, on voit Chinchura, plus connu sous le nom d'Hougly, parce qu'il est situé près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célèbre. Les hollandais n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations qui l'entourent dépendent du gouvernement du pays, qui souvent s'y fait sentir par ses extorsions. Un autre inconvénient de cet établissement, c'est qu'un banc de sable empêche que les vaisseaux ne puissent y arriver ; ils s'arrêtent vingt milles au-dessous de Colicota à Fulta, ce qui multiplie les frais d'administration.

Les portugais avoient établi autrefois leur commerce à Bandel, à quatre-vingt lieues de l'embouchure du Gange, et à un quart de lieue au-dessus d'Hougly. On y voit encore leur pavillon avec un petit nombre de misérables qui ont oublié leur patrie après en avoir été oubliés. Les affaires de ce comptoir se réduisent à fournir des courtisanes aux mogols et aux hollandais.

Si l'on en excepte les mois d'octobre, de novembre et de décembre, où des ouragans fréquents, presque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaisseaux européens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnoissent auparavant la pointe de Palmeros. Ils y sont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balassor. L'argent qu'ils

portent est mis dans des chaloupes nommées bots, du port de soixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les vaisseaux. Ils arrivent par un canal étroit entre deux bancs de sable dans la rivière d' Hougly. Ils s' arrêtoient autrefois à Coulpy. Depuis ils ont osé braver les courants, les bancs mouvants et

p352

élevés, qui semblent fermer la navigation du fleuve, et ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages, dont le nombre a diminué à mesure qu' on a acquis de l' expérience, et que l' esprit d' observation s' est étendu. Il faut espérer que l' exemple de l' amiral Watzon, qui, avec un vaisseau de soixante-dix canons, est remonté jusqu' à Chandernagor, ne sera pas perdu. Si l' on en sait profiter, on épargnera beaucoup de temps, de soins et de dépenses.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandises des lieux mêmes qui les produisent au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes composées de quatre-vingt cent bateaux, ou même davantage, servent à cet usage. On y place des soldats noirs ou blancs, nécessaires pour réprimer l' avidité, la tyrannie des nababs, des rajass qu' on trouve sur la route. Ce qu' on tire du haut Gange, de Patna, de Cassimbazar, descend par la rivière d' Hougly. Les marchandises qui viennent des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l' intérieur des terres, et qui communiquent entr' elles, sur-tout vers le bas du fleuve, entrent dans la rivière d' Hougly par Rangafoula et Batatola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent delà au principal établissement de chaque nation.

Il sort du Bengale pour l' Europe du musc, de la lacque, du borax, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu considérables qui y ont été portés d' ailleurs. Ceux qui lui sont propres, sont le salpêtre, la soie et les soieries, les mousselines et cent especes de toiles différentes.

p353

Le salpêtre vient de Patna. Il est tiré d' une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, et quelquefois

rousse. On la raffine en creusant une grande fosse dans laquelle on met cette terre nitreuse qu' on détrempe de beaucoup d' eau, et qu' on remue jusqu' à ce qu' elle soit devenue une bouillie liquide. L' eau, en ayant tiré tous les sels, et la matiere la plus épaisse s' étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides qu' on verse dans une autre fosse plus petite que la premiere. Cette matiere s' étant de nouveau purifiée, on enleve le plus clair qui surnage et qui forme une eau toute nitreuse. On la fait bouillir dans des chaudieres, on l' écume à mesure qu' elle cuit, et l' on en tire au bout de quelques heures un sel de nitre infiniment supérieur à celui qu' on trouve ailleurs.

Les hollandois s' étoient rendus maîtres de cette production qu' ils vendirent aux autres européens au prix qu' ils vouloient. On les menaça en 1734 d' enchérir sur eux ; et par accommodement, ils consentirent à en abandonner un tiers aux anglois et un tiers aux françois sans bénéfice. Les naturels du pays ont enlevé depuis cette ferme aux hollandois, et on a soupçonné que c' étoit pour le compte, du moins à l' insinuation des anglois, qui ont été constamment favorisés par cette compagnie. Cela devoit arriver indépendamment de toute considération étrangere, puisque c' est la nation qui achete le plus de salpêtre. On n' envoie pas des vaisseaux dans le Gange pour les y charger de cette marchandise grossiere, elle ne peut que servir de lest ; il est donc nécessaire que la nation qui expédie le plus de bâtimens pour le Bengale, ait une part plus considérable à cette exportation. Ce que les compagnies

p354

réunies en tirent pour les besoins de leurs colonies d' Asie et pour l' Europe, peut monter à dix millions pesant. La livre s' achete sur les lieux trois sols au plus, et nous est revendue dix sols au moins.

Cassimbazar, qui s' est enrichi de la ruine de Maldo et de Rajamahol, est le marché général de la soie de Bengale, et c' est son territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y sont élevés et nourris comme ailleurs ; mais la chaleur du climat les y fait éclore et prospérer tous les mois de l' année. On y fabrique une grande quantité d' étoffes de soie et de coton qui se répandent dans une partie de l' Asie. Celles de soie pure prennent la plupart la route de Delhy. Elles sont prohibées en France, et le nord de l' Europe n' en consomme

gueres que quelques armoisins et une quantité prodigieuse de mouchoirs de cou. à l' égard de la soie en nature, on peut évaluer à trois ou quatre cents milliers ce que l' Europe en emploie dans ses manufactures. En général, elle est très-commune, mal filée, et ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut gueres l' employer que pour la trame dans les étoffes brochées. Elle se vend sur les lieux depuis cent vingt jusqu' à cent trente roupies le quintal. Les compagnies qui ont assez de fonds, d' activité et d' intelligence pour faire virer les soies dans leur loge, les ont à meilleur marché.

Il seroit long et inutile de faire l' énumération de tous les endroits où se fabriquent les coutils, les toiles de coton propres à faire du linge de table, à être employées en blanc, à être teintes ou imprimées. Il suffira de parler de Dacca, qu' il faut regarder comme le marché général du Bengale, celui qui réunit le plus d' especes de toiles,

p355

les plus belles toiles, une plus grande quantité de toiles.

Dacca est situé par les vingt-quatre degrés de latitude au nord. Sa fertilité et les avantages de sa navigation en ont fait depuis fort long-temps le centre d' un grand commerce. Elle n' en est pas moins restée une des villes de l' univers les plus désagréables. Une multitude prodigieuse de chaumières, construites au hasard dans un tas de boue, au milieu desquelles quelques maisons de brique bâties à la moresque, s' élèvent d' espace en espace à peu près comme les baliveaux dans nos bois taillis, c' est la peinture naturelle de cette ville si industrielle.

Les cours de Delhy et de Moxoudabat en tirent chaque année des toiles nécessaires à leur consommation. Chaque des deux cours y entretient pour cela un agent chargé de les faire fabriquer. Il a une autorité indépendante du gouvernement du lieu, sur les courtiers, tisserands, brodeurs, sur tous les ouvriers dont l' industrie a quelque rapport à l' objet de sa commission. On défend à ces misérables, sous des peines pécuniaires et corporelles, de vendre à qui que ce puisse être, aucune piece, dont la valeur excède trente roupies. Ce n' est qu' à force d' argent qu' ils peuvent se rédimer de cette vexation.

Dans ce marché comme dans tous les autres, les compagnies européennes traitent avec des courtiers maures établis dans le lieu même, et autorisés par le gouvernement. Elles prêtent aussi leur nom aux

particuliers de leur nation, ainsi qu' aux indiens et aux arméniens fixés dans leurs établissements, qui, sans cette précaution, seroient sûrement pillés. Les mogols eux-mêmes couvrent souvent sous un pareil voile leur industrie,

p356

pour ne payer que deux au-lieu de cinq pour cent. On distingue dans les contrats les toiles qu' on fait fabriquer, et celles que le tisserand ose dans quelques endroits entreprendre pour son compte. La longueur, le nombre des fils et le prix des premières sont fixés. On ne stipule que la commission pour les autres, parce qu' il est impossible de faire autrement. Les nations qui se font un point capital d' avoir de belles marchandises, s' arrangent pour être en état de faire des avances aux entrepreneurs dès le commencement de l' année. Les tisserands, peu occupés en général dans ce temps-là, travaillent avec moins de précipitation que dans les mois d' octobre, de novembre et de décembre, temps où les demandes sont forcées.

On reçoit une partie des toiles en écru, et une partie à demi-blanc. Il seroit à désirer qu' on pût changer cet usage. Rien n' est plus ordinaire que de voir des toiles d' une très-belle apparence dégénérer au blanchissage. Peut-être les fabricants et les courtiers prévoient-ils ce qui arrivera ; mais les européens n' ont pas le tact assez fin ni le coup d' oeil assez exercé pour s' y connoître. Une chose particulière à l' Inde, c' est que les toiles de quelque nature qu' elles soient, ne peuvent jamais être bien blanchies et bien apprêtées que dans le lieu même de leur fabrique. Si malheureusement elles sont avariées avant d' être embarquées pour l' Europe, il faut les renvoyer aux endroits d' où on les a tirées.

Entre les toiles qu' on achete à Dacca, les plus importantes sans comparaison, sont les mousselines unies, rayées et brodées. De toutes les contrées de l' Inde, on n' en fait que dans le Bengale

p357

où se trouve le seul coton qui y soit propre. Il est planté à la fin d' octobre, et recueilli dans le mois de février. On le prépare tout de suite pour le mettre en oeuvre dans les mois de mai, juin et

juillet. C' est la saison des pluies. Comme le coton prête plus et casse moins, elle est la plus favorable pour fabriquer des mousselines. Ceux qui en font le reste de l' année, entretiennent cette humidité nécessaire au coton, en mettant de l' eau immédiatement au-dessous de leur chaîne. Voilà dans quel sens il faut entendre qu' on travaille les mousselines dans l' eau.

à quelque degré de finesse qu' aient été portées ces toiles, on peut assurer qu' elles sont dans un état d' imperfection très-sensible. L' usage où est le gouvernement de forcer les meilleurs manufacturiers à travailler pour lui, de les mal payer et de les tenir dans une espece de captivité, fait qu' on craint de paroître trop habile. Par-tout la contrainte et la rigueur étouffent l' industrie, fille et compagne de l' aisance et de la liberté. Les cours de Delhy, de Moxoudabat, sont moins difficiles sur les broderies qu' on ajoute aux mousselines. à leur imitation, les gens du pays, les mogols, les patanes, les arméniens qui en font faire considérablement, les prennent telles qu' elles sont. Cette indifférence retient l' art de broder dans un assez grand état d' imperfection. Les européens traitent pour les broderies comme pour les mousselines et les autres marchandises, avec des courtiers autorisés par le gouvernement, auxquels ils paient une contribution annuelle pour avoir ce privilege exclusif. Ces entrepreneurs distribuent aux femmes les pieces destinées pour les broderies plates, et aux hommes celles en chaînette. On se contente souvent des

p358

dessins de l' Inde : d' autres fois nous leur envoyons des dessins, pour les rayures, les brochures et les broderies.

Huit millions de roupies payoient, il n' y a que peu d' années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des hollandois couvroient à peu près le tiers de ces valeurs. On soldoit le reste avec de l' argent. Depuis que les anglois se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ses exportations et diminuer sa recette, parce que les conquérants ont enlevé une plus grande quantité de marchandises, et qu' ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n' est pas à son terme, et qu' elle aura tôt ou tard des suites et

des effets plus considérables.

Pour entretenir ses liaisons avec cette vaste région et ses autres établissements d'Asie, la compagnie angloise a formé un lieu de relâche à Sainte-Helene. Cette isle, qui n'a que vingt-huit à vingt-neuf milles de circuit, est située à quinze degrés cinquante minutes de latitude australe entre l'Afrique et l'Amérique, et à une distance à peu près égale de ces deux parties du monde. Rien ne prouve que les portugais qui la découvrirent en 1502, y aient jamais établi de colonie ; mais il est certain qu'ils y jetterent, suivant leur méthode, des porcs, des chevres et des volailles pour l'usage de ceux de leurs vaisseaux qui y relâchoient. Ces commodités inviterent dans la suite les hollandois à y former un petit établissement : ils en furent chassés par les anglois qui s'y sont fixés depuis 1673.

p359

Quoique Sainte-Helene ne paroisse qu'un grand rocher battu de tous côtés par les vagues, elle n'en est pas moins un lieu délicieux ; son climat est plus tempéré qu'il ne devrait l'être. La terre, qui n'a qu'un pied et demi de profondeur, y est couverte de citronniers, de palmiers, de grenadiers, d'autres arbres chargés de fleurs et de fruits en même-temps. Des eaux excellentes, mieux distribuées par la nature que l'art n'auroit pu le faire, y vivifient tout. Les hommes nés dans ce fortuné séjour, y jouissent d'une santé parfaite. Les passagers y guérissent de leurs maux, sur-tout du scorbut. Quatre cents familles d'anglois, de françois réfugiés, y cultivent des légumes, y élèvent des bestiaux d'un goût exquis, qui sont d'une grande ressource pour les navigateurs. Cet établissement que la nature et l'art réunis ont rendu presque inattaquable, a cependant un très-grand vice. Les vaisseaux qui reviennent des Indes en Europe, y abordent avec une sûreté entière et une grande facilité ; mais ceux qui vont d'Europe aux Indes, opiniâtrément repoussés par les vents et les courants contraires, n'y trouvent point d'asyles. Plusieurs, pour éviter les inconvénients d'un si long voyage fait sans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Espérance : les autres, particulièrement ceux qui sont destinés pour l'Arabie et pour le Malabar, vont prendre des rafraîchissements aux isles de Comore. Ces isles situées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar et Madagascar, sont au nombre de cinq. La principale qui a donné son nom à ce

petit archipel, est peu connue. Les portugais, qui, dans leurs premières expéditions la découvrirent, y firent tellement détester par leurs cruautés le nom des européens, que

p360

tous ceux qui ont osé s' y montrer depuis, ont été ou massacrés ou fort mal reçus ; ce qui l' a fait perdre entièrement de vue. Celles de Mayota, de Mhohilla et d' Angazeja ne sont pas plus fréquentées, parce que les approches en sont difficiles, et que le mouillage n' y est pas sûr. Les anglais ne relâchent qu' à l' isle de Johanna.

C' est là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute sa richesse avec toute sa simplicité. Des côteaux toujours verts, des vallées toujours riantes y forment par-tout des paysages variés et délicieux. Trente mille habitants distribués en soixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue est l' arabe, leur religion un mahométisme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale plus épurés qu' ils ne le sont communément dans cette partie du globe. L' habitude qu' ils ont contractée de vivre de lait et de végétaux, leur a donné une aversion insurmontable pour le travail. De cette paresse est né un certain air de grandeur, qui consiste pour les gens distingués à laisser croître excessivement leurs ongles. Pour se faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d' un rouge tirant sur le jaune que leur fournit un arbrisseau.

Ce peuple, né pour l' indolence, a perdu la liberté qu' il étoit sans doute venu chercher d' un continent voisin dont il doit être originaire. Un négociant arabe, il n' y a pas un siècle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme portugais, se jeta dans un bateau que le hasard conduisit à Johanna. Cet étranger se servit si bien de la supériorité de ses lumières, du secours de quelques-uns de ses compatriotes, qu' il s' empara d' une autorité absolue que son petit-fils exerce encore

p361

aujourd' hui. Cette révolution dans le gouvernement ne diminua rien de la liberté, de la sûreté que trouvoient les anglais qui abordoient dans l' isle. Ils continuoient à mettre paisiblement leurs malades

à terre, où la salubrité de l' air, l' excellence des fruits, des vivres et de l' eau, les rétablissoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les provisions dont on avoit besoin, et voici pourquoi.

Les arabes ont pris la route d' une isle où régnoit un arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes ; et comme des cauris, des noix de coco et les autres denrées qu' ils y prenoient en échange ne suffisoient pas pour payer ce luxe, les insulaires ont été réduits à exiger de l' argent pour leurs boeufs, leurs chevres, leurs volailles, qu' ils livroient auparavant pour des grains de verre et d' autres bagatelles d' un aussi vil prix.

Cette nouveauté n' a pas cependant dégoûté les anglois d' un lieu de relâche, qui n' a d' autre défaut que d' être trop éloigné de nos parages.

Cet inconvénient n' a pas empêché la compagnie angloise de donner une grande extension à son commerce. Celui qu' on peut faire d' un port de l' Inde à l' autre, ne l' occupa pas long-temps.

Elle fut de bonne heure assez éclairée pour sentir que cette navigation ne lui convenoit pas. Elle invita les négociants particuliers de sa nation à l' entreprendre. Elle leur en facilitoit les moyens en prenant part à leurs expéditions, et en leur cédant des intérêts dans ses propres armements ; souvent même elle se chargea de leurs marchandises pour un fret modique. Cette conduite généreuse, inspirée par un esprit national, et en tout si opposée à celle des autres compagnies, donna

p362

promptement de l' activité, de la force, de la considération aux colonies angloises. Leurs marchands libres eurent bientôt une douzaine de brigantins qui naviguoient dans l' intérieur du Gange, ou qui en sortoient pour se rendre à Achem, à Keda, à Johor et à Ligor. Ils expédioient de Colicota, de Madras, de Bombay un pareil nombre de vaisseaux plus considérables qui fréquentoient toutes les échelles de l' orient. Ces bâtiments se seroient multipliés encore, si la compagnie n' avoit exigé dans tous les lieux où elle avoit des établissements, un droit de cinq pour cent, et huit et demi pour cent de toutes les remises que les marchands libres avoient à faire dans la métropole. Lorsque ses besoins ne la forcerent pas à se relâcher de ce bizarre arrangement, ces armateurs donnerent leur argent à la grosse, quelquefois aux autres négociants européens qui en manquoient, et le plus

souvent aux officiers des vaisseaux de leur nation, qui, n' étant pas proprement attachés à la compagnie, peuvent trafiquer pour eux en naviguant pour elle. Ce grand corps eut, dans les premiers temps, l' ambition d' avoir une marine. Elle n' existoit plus lorsqu' il reprit son commerce au temps du protectorat. Le prix du temps le détermina à se servir de bâtiments particuliers ; et ce qu' il fit alors par nécessité, il l' a continué depuis par économie. Des négociants lui frettent des vaisseaux tout équipés, tout avitaillés pour porter dans l' Inde et pour en rapporter le nombre des tonneaux dont on est convenu. Le temps qu' ils doivent s' arrêter dans le lieu de leur destination, est toujours fixé, même celui qu' on leur accorde pour la prolongation de leur séjour. Ceux à qui

p363

on ne peut pas donner de cargaison, sont communément occupés par quelque marchand libre, qui se charge volontiers du dédommagement dû à l' armateur. Ils doivent être expédiés les premiers l' année suivante, afin que leurs agrès ne s' usent pas trop. Dans un cas de nécessité, la compagnie leur en fourniroit de ses magasins, mais elle se les feroit payer au prix stipulé de cinquante pour cent de bénéfice. Les bâtiments employés à cette navigation, sont depuis six cents jusqu' à huit cents tonneaux. La compagnie n' y prend à leur départ que la place dont elle a besoin pour son fer, son plomb, son cuivre, ses étoffes de laine, des vins de Madere, les seules marchandises qu' elle envoie dans l' Inde. Les propriétaires peuvent remplir ce qui reste d' espace dans le vaisseau, de vivres nécessaires pour une si longue navigation, et de tous les objets dont la compagnie ne fait pas commerce. Au retour, ils ont aussi le droit de disposer à leur fantaisie de l' espace de trente tonneaux, que, par leur contrat, ils n' ont pas cédé ; ils sont même autorisés à y placer les mêmes choses que reçoit la compagnie, qui, par un tarif réglé, préleve sur chacune un droit proportionné au bénéfice qu' elle auroit fait elle-même sur ces articles. Cette liberté prévient les fraudes que l' armateur a d' ailleurs intérêt à empêcher pour n' avoir pas la douleur de voir rejeter son vaisseau. Il est secondé par le capitaine, qui étant ordinairement son associé, veille avec une attention extrême au bon ordre, à l' économie et à la conservation des matelots, qu' on ne pourroit remplacer que par des lascars. Cet inconvénient que les autres n' évitent qu' en retenant à grands fraix

des matelots oisifs dans l' Inde, a

p364

donné naissance en Angleterre à un usage bien respectable. Le chirurgien de chaque navire reçoit outre ses appointements, une livre sterling de gratification pour chaque homme de l' équipage qu' il ramene en Europe.

La compagnie, débarrassée des soins qu' exige nécessairement une marine, ainsi que de la circulation particulière à l' Inde, n' eut à s' occuper que du commerce direct de l' Europe avec l' Asie. Elle le commença avec trois cents soixante-neuf mille huit cents quatre-vingt onze livres sterlings, cinq schelings. Des événements heureux l' ayant mise en état en 1676 de faire une répartition de cent pour cent, elle jugea qu' il convenoit mieux à ses intérêts de doubler son fonds. Ce capital augmenta encore, lorsque les deux compagnies qui s' étoient fait une guerre si destructive, réunirent en 1702 leurs richesses, leurs projets et leurs espérances. Il a été porté depuis à trois millions deux cents mille livres divisés par actions originairement de cinquante, et dans la suite de cent livres, dont il n' en a été fourni que quatre-vingt-sept et demie. Le corps toujours en droit d' exiger de ses membres le reste du paiement, ne l' a jamais fait, dans la vue sans doute de donner une idée avantageuse de sa situation.

Les affaires furent poussées avec beaucoup d' activité et de succès dans les premiers temps, malgré la médiocrité des fonds. Dès l' an 1628, la compagnie occupoit douze mille tonneaux d' embarquement et quatre mille matelots. Ses expéditions varient d' une manière qu' on a peine à croire. Elles furent plus ou moins vives, suivant l' ignorance et la capacité de ceux qui les dirigeoient, suivant la paix ou la guerre, la prospérité ou les disgraces de la métropole, la passion

p365

ou l' indifférence de l' Europe pour les manufactures des Indes, le plus ou le moins de concurrence des autres nations. Depuis le commencement du siècle les révolutions sont moins fréquentes, moins marquées. Ce commerce a pris de la consistance, et les ventes se sont élevées à trois millions de livres.

Leur accroissement auroit été plus considérable encore, sans les entraves dont on les surcharge. Le détail en seroit long et minucieux, on se bornera à dire que tout vaisseau qui revient des Indes est obligé de faire son retour dans un port d' Angleterre, et que ceux qui portent des marchandises prohibées sont forcés de les conduire au port de Londres. Les toiles ou les étoffes dont l' usage est interdit dans le royaume, paient sept et demi pour cent quand elles en sortent, et celles dont la consommation est libre, en paient quinze pour y rester. Les droits sur le thé ont été toujours infiniment plus forts. Ils ont constamment monté à vingt-trois livres dix-huit sols sept deniers et demi pour cent du prix de sa vente. Si le gouvernement s' est flatté d' arrêter par cette imposition énorme la fureur qu' on avoit pour cette boisson, ses espérances ont été trompées. Il a été porté de Chine en 1766 six millions pesant de thé par les anglois, quatre millions cinq cents mille livres par les hollandois, deux millions quatre cents mille livres par les suédois, autant par les danois, et deux millions cent mille livres par les françois. Ces quantités réunies forment un total de dix-sept millions quatre cents mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d' autres boissons, des observations suivies avec soin pendant plusieurs années, des calculs les plus exacts

p366

qu' il soit possible de faire dans des matieres si compliquées : tout nous décide à penser que la consommation de l' Europe entiere ne s' élève pas au-dessus de cinq millions quatre cents mille livres ; en ce cas, celle de la Grande-Bretagne doit être de douze millions. Les faits viennent à l' appui du raisonnement.

Il est universellement reçu qu' il y a au moins deux millions d' hommes dans la métropole et un million dans les colonies, qui font un usage habituel du thé. On ne s' éloignera pas de la vraisemblance en supposant que chacun en prend quatre livres par an. S' ils en consomment un peu moins, le vuide est rempli par les citoyens moins livrés à cette boisson, et que, pour cette raison, nous n' avons pas comptés. La livre du thé qui ne coûte que trente sols tournois dans l' orient, se vend régulièrement six livres dix sols dans les ventes angloises, en y comprenant les droits. C' est donc environ soixante-douze millions, ou trois millions deux cents mille livres sterlings

que coûte à la nation la manie de cette feuille asiatique.

Ce seroit ignorance ou mauvaise foi que d'opposer à cette supputation l'autorité des douanes. Il est vrai que leur produit, qui, d'après le calcul de cette consommation devrait être d'environ huit cents mille livres sterlings, n'est gueres que de la moitié ; mais la contrebande qui se fait en Angleterre de cette marchandise, est généralement connue. Le gouvernement lui-même en est si convaincu, que, pour la diminuer, il vient de baisser les droits d'un scheling par livre. Vraisemblablement il auroit été plus généreux, s'il n'étoit malheureusement réduit à regarder ses douanes plutôt comme une ressource de finance

p367

que comme le thermometre de son commerce. Ce sacrifice insuffisant en lui-même pour empêcher les thés répandus dans les différents ports de l'Europe de s'introduire en fraude dans la Grande-Bretagne, a été soutenu par l'acquisition qu'a fait la nation de l'isle du Man.

Cette isle, petite, stérile, située sous un climat froid, et toujours couverte de brouillards épais, ne fournit de son fonds aucun objet de commerce ; aussi sa population et ses richesses avoient-elles une autre base que ses productions. Sa position lui donnoit la facilité de verser sans payer les droits une quantité prodigieuse de marchandises sur les côtes occidentales de l'Angleterre et de l'Écosse, et dans toute la circonférence de l'Irlande.

Ses négociants tiroient des vins, des eaux-de-vie, des étoffes de soie, d'Espagne et de France ; ils tiroient du tabac, du sucre, des baptistes, des linons, d'autres toiles, de Hambourg, de Hollande et de Flandre ; ils tiroient du rum, du café, d'autres denrées, des colonies nationales et étrangères. Comme leurs magasins étoient toujours remplis de toutes sortes de marchandises prohibées, ou sujettes à des droits très-forts, ils saisissoient toutes les occasions favorables de les introduire dans les royaumes britanniques. Ces occasions ne tarديوient jamais à se présenter, parce qu'un orage, une nuit obscure étoient le temps qu'il leur falloit. Quel que fût le vent, il les poussoit toujours vers un marché assuré et rempli de leurs associés ou de leurs chalands. Ce n'étoit pas tout ; le grain qui y étoit porté d'Angleterre avec la gratification accordée pour l'exportation, étoit converti en boisson. Comme elle étoit exempte des droits énormes de l'accise,

les brasseurs de l' isle pouvoient la fournir aux côtes voisines et aux navigateurs qui les fréquentoient, à beaucoup meilleur marché que les brasseurs anglois ; aussi tous les navires des côtes du nord-ouest qui alloient en Amérique ou en Afrique, relâchoient-ils à l' isle de Man pour y prendre leur provision de biere. Toutes ces pratiques réunies diminoient les revenus publics de l' Angleterre de deux cents mille livres sterlings, et ceux d' Irlande de la moitié.

Il paroissoit impossible de réprimer ces abus sans attaquer les droits anciens et authentiques de la maison d' Athol, en possession de la juridiction et des douanes de l' isle. On se seroit aisément permis cette violence dans les états où la propriété n' est pas aussi respectée qu' en Angleterre. Le ministere britannique a préféré d' acheter des franchises qui lui étoient si onéreuses, et il est parvenu à les éteindre en 1764 pour la somme de soixante-dix mille livres sterlings, et pour une pension sur l' Irlande, dont les revenus ont été légitimement chargés d' une partie de la dépense qu' a coûté cette transaction, puisqu' elle en partagera le bénéfice.

Il étoit à craindre que le commerce de contrebande chassé de l' isle de Man, ne se refugiât aux isles de Faro, qui appartiennent au Danemarck. On a pris les mesures les plus sages, les plus séveres pour que cela n' arrivât pas. D' autres précautions ont été ajoutées. L' état, qui avant la derniere guerre n' entretenoit pendant la paix que dix mille matelots, en occupe maintenant seize mille. Leur activité, leur hardiesse, vertus essentielles de cette profession, sont employées à des croisieres vives contre les contrebandiers.

Quoique toutes les parties de l' administration se soient ressenties de ces arrangements, la compagnie des Indes y a plus particulièrement gagné. Comme ses marchandises étoient chargées de plus forts droits que toutes les autres, l' importation clandestine en étoit plus considérable, et elle se faisoit sur-tout par l' isle du Man, admirablement située pour recevoir tout ce qui venoit du nord.

Déjà l' influence de ces précautions s' en fait sentir aux ventes des compagnies étrangères, où les thés, objet chéri de ce commerce interlope, ont baissé de prix. La compagnie anglaise ne manquera pas à l' avenir d' en faire des provisions proportionnées aux demandes, et de s' approprier le bénéfice que ses rivaux venoient lui enlever jusques dans son propre empire. Si quelque chose peut tempérer l' éclat de cette nouvelle prospérité, c' est la découverte faite depuis peu à L' Abrador d' une espece de thé, qui commence à être connu sous le nom d' hipériorion. Déjà le nord de l' Amérique le substitue au thé d' Asie, et il n' est pas impossible que la métropole suive l' exemple de ses colonies. Cette nouvelle fantaisie ne sauroit prendre de la consistance, sans occasionner un vuide immense dans le commerce de la compagnie.

Mais les thés et les autres marchandises qui arrivoient des Indes, avec quoi les payoit-on ? Avec de l' argent. Le gouvernement, qui ne l' ignoroit pas, a fixé à trois cents mille livres ce qu' on en pourroit exporter. Cette disposition bizarre et indigne d' un peuple commerçant, n' a pas eu et ne pouvoit pas avoir d' exécution. Les sommes enrégistrées sont toujours montées beaucoup plus haut, et cette indulgence n' a pas empêché qu' on n' ait encore dérobé à la connoissance des officiers de la douane, des sommes très-considérables qui

p370

sortoient clandestinement. La fraude a augmenté à mesure que le commerce s' est étendu, et on a long-temps évalué l' argent qui sortoit du royaume au tiers du produit des ventes.

Cette extraction auroit été plus considérable, si la compagnie se fût tenue à la loi qui lui étoit imposée par sa chartre, d' exporter en marchandises nationales la valeur du dixieme de ce qu' elle prenoit en monnoie sur ses vaisseaux. Constamment elle a chargé en étain, en plomb, en draps d' Angleterre, pour des sommes beaucoup plus fortes, sans compter les bénéfices qu' elle faisoit dans l' Inde sur les fers de Suede et de Biscaye, sur d' autres objets qu' elle tiroit de plusieurs contrées de l' Europe.

Ses partisans, dans la vue de lui ramener la bienveillance publique qui lui a été assez communément refusée, ont avancé souvent que ce corps faisoit rentrer dans l' état autant d' argent qu' il en avoit fait sortir. Cette prétention fut si vivement combattue au commencement du siecle, que

le gouvernement jugea la question digne de son attention. Il trouva que, depuis la fin de décembre 1712 jusqu'à la fin de décembre 1717, il étoit sorti pour l' Inde, suivant les registres, deux millions trois cents trente-six mille cent trente-cinq livres. Tout lui indiquoit que l' argent parti clandestinement montoit au moins à la moitié ; de sorte qu' on ne crut pas s' égarer en formant des deux sommes réunies un total de trois millions cinq cents quatre mille deux cents deux livres dix schelings. Les réexportations faites par la compagnie dans le même espace de temps, montoient à trois millions trois cents trente-cinq mille neuf cents vingt-huit livres dix schelings. Ainsi en supposant la justesse de ces

p371

calculs, la consommation que l' Angleterre auroit faite de productions de l' Asie pendant cinq ans, ne lui auroit coûté que cent soixante-huit mille deux cents soixante-quatorze livres. On a lieu de conjecturer qu' elle lui coûta beaucoup davantage, et que plusieurs des marchandises vendues en apparence pour l' étranger, ne sortirent pas du royaume. La faveur qu' ont pris les toiles d' écosse et d' Irlande imprimées en Angleterre, et l' augmentation des manufactures de soie, en laissant moins de débouchés pour la contrebande, doivent rendre le commerce de l' orient plus avantageux à la nation. Avant 1720, il se consommoit par an dans la Grande-Bretagne, trois millions sept cents cinquante mille verges de toiles des Indes. Cette consommation en est bien tombée.

Il n' étoit pas possible que les rapports du commerce de l' Inde avec l' état en général éprouvassent des révolutions, sans qu' il n' arrivât des variations dans les intérêts particuliers des actionnaires. Leurs bénéfices ont été énormes dans certains périodes, et très-bornés dans d' autres. Les répartitions ont suivi le cours de ces changements. Le dividende, qui, depuis un temps infini, n' étoit que de sept pour cent, fut porté à huit en 1743. Il tomba depuis à six, et a été haussé jusqu' à dix dans le mois d' octobre 1766. Dans l' ivresse où l' on étoit, on l' auroit poussé beaucoup plus loin, si on n' eût été arrêté par le parlement, qui, perdant de vue le précieux dépôt dont il étoit chargé, fit un acte d' autorité dont les conséquences peuvent être dangereuses. Cet attentat contre le droit imprescriptible de propriété, lui sera éternellement reproché, même par les gens sages qui pensoient aussi-bien que lui, que le temps n' étoit pas encore

venu de porter si haut les répartitions :

p372

ils appuyoient leur sentiment sur la situation actuelle de la compagnie.

Elle doit six millions quatre mille cent quarante-cinq livres, suivant l' état remis par la direction même le 17 mai 1767. Ces engagements sont publics ; il n' étoit pas possible de les dissimuler, et les circonstances pouvoient faire penser qu' il étoit dangereux de se montrer aux yeux de la nation dans une situation un peu équivoque. Cet intérêt qu' avoit la compagnie de paroître riche, a fait soupçonner qu' elle cachoit quelques dettes privées de l' Europe, et sur-tout des Indes. Une défiance, qui n' est fondée que sur des possibilités, ne peut pas balancer une déclaration publique et légale. Il faut donc voir quelles sont les ressources de la compagnie pour faire face à des engagements si considérables.

La partie de son bien la mieux éclaircie, est que ce gouvernement lui doit. Elle lui a prêté deux millions en 1698, un million deux cents mille livres en 1708, un million en 1744. Ces secours n' ont jamais eu d' autre but que d' obtenir la prorogation ou le renouvellement d' un privilege exclusif. L' intérêt que l' état lui payoit a toujours été égal à celui qu' il payoit à ses autres créanciers, et il n' a été réduit à trois pour cent qu' en 1757 avec le reste de la dette nationale. Ce que la compagnie possède en Angleterre en autres effets, en autres créances, se réduit à cent soixante-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-neuf livres ; de sorte que la fortune de la compagnie en Europe ne s' élève pas au-dessus de quatre millions trois cents soixante-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-neuf livres sterlings. Ses fonds circulants dans le commerce ne paroissent

p373

pas si aisés à déterminer. Les spéculateurs, qui avoient la meilleure opinion de sa situation, ne lui accorderoient pas au-delà de quatre millions cinq cents mille livres, qui leur paroissent plus que suffisants pour trois expéditions entières. Ils se trompoient. La compagnie vient de déclarer elle-même qu' elle a dans l' Inde sur l' océan ou dans ses magasins, cinq millions deux cents quatre-vingt-quatre mille neuf cents soixante-six livres, qui, joint à ce

qu' elle possede en Europe, forment un capital de neuf millions six cents soixante-quatre mille neuf cents cinquante-cinq livres.

Ce n' est pas tout. La masse de ses richesses est grossie par d' autres objets, la plupart considérables.

Un nabab lui doit six cents cinquante mille livres.

Elle en a prêté soixante-quatre mille à ceux qui lui fretent des vaisseaux. Son fonds mort en Asie monte à quatre cents mille livres ; ses magasins d' Angleterre en valent quarante mille, et ses fortifications de l' Inde ne peuvent pas être estimées moins de six cents soixante-quatre mille trois cents trente-cinq. Ses possessions anciennes, évaluées par leur revenu qui est de quatre cents trente-neuf mille livres, doivent être estimées deux millions cent quatre-vingt-quinze mille livres.

Le produit net de vingt-cinq vaisseaux attendus dans l' année 1767, sera d' un million huit cents dix-sept mille sept cents soixante-huit livres. Toutes ces sommes réunies forment un fonds de cinq millions huit cents trente-un mille cent quatre livres, qui, joint aux neuf millions six cents soixante-quatre mille neuf cents cinquante-cinq livres, font quinze millions quatre cents quatre-vingt seize mille cinquante-quatre livres.

p374

Les esprits chagrins ont trouvé plus que de l' exagération dans les derniers calculs. à les entendre, toutes les créances sur les princes de l' Inde sont des chimères, dont dans tous les temps on a bercé l' Europe. Les bâtiments militaires, si vantés, ont peu de valeur en eux-mêmes, et n' en auront aucune à l' expiration de la chartre, quels qu' aient été les fraix de leur construction. Il n' est point de territoire qui ne coûte plus à défendre qu' on n' en tire. Les bénéfices des ventes sont destinés à payer le dividende, et ne grossissent pas le capital des actionnaires. Enfin, dans cette énormité de prétentions, le petit nombre de celles qui ont quelque fondement doit suffire à peine pour payer les dettes que la précipitation a fait oublier, ou que l' éloignement a empêché d' éclaircir. Les hommes difficiles vont jusqu' à réduire la compagnie aux neuf millions six cents soixante-quatre mille neuf cents cinquante-cinq livres qui lui sont dûs par le gouvernement, ou qu' elle fait travailler dans son commerce. Il ne lui reste dans leur système, sa dette de six millions quatre mille cent quarante-cinq livres une fois payée, que ses propres fonds, qui ne sont que de deux millions huit cents mille livres,

quoiqu' ils paroissent être de trois millions deux cents mille livres, et huit cents soixante mille huit cents dix livres qui se trouvent au-dessus de cette somme.

S' il en étoit ainsi, comment seroit-il possible qu' un capital de trois millions six cents soixante mille huit cents dix livres eût acquis, dans l' opinion publique, une valeur de près de neuf millions, qui est le terme où l' a porté le prix de l' action. Cette objection n' est pas invincible, on connoît l' enthousiasme anglois. Cent et cent

p375

fois il a été mis en mouvement par des objets qui n' auroient pas fait la moindre sensation sur les peuples les plus légers et les plus frivoles.

Un événement important a violemment enveloppé dans son tourbillon la nation entiere. Elle s' est livrée avec l' emportement qui lui est propre aux vastes espérances que lui offroit la conquête du Bengale.

L' Angleterre jetta en 1757 les fondements de sa domination dans cette contrée aussi opulente qu' étendue, lorsqu' elle se fit céder les provinces de Burdivan, de Miduapour et de chatigam ; mais ce ne fut qu' après avoir chassé les françois de l' Inde entiere, qu' elle éleva ce grand édifice. Ses efforts furent prodigieux. Les victoires qui les couronnoient, paroisoient devoir être décisives, et ne finissoient rien. Les vaincus trouvoient des ressources, et c' étoit toujours à recommencer. Il n' auroit tenu qu' aux conquérants de mettre fin à tant de calamités, en réduisant leur ambition à de justes bornes ; mais ils vouloient tout ou rien, et leur résolution étoit prise de ne s' arrêter que lorsqu' ils auroient trouvé un personnage assez vil pour être satisfait de porter le vain nom de souba sous leur protection ou leur dépendance. Un vieux mogul détrôné, qui cherchoit à se ménager la faveur des anglois pour la faire servir à son rétablissement, leur proposa de prendre la Soubabie pour eux-mêmes. L' étendard impérial dont ils honoreroient ce titre d' autorité, effaceroit, leur dit-il, le souvenir de leurs violences, donneroit à leur usurpation un air de justice, et leur épargneroit toutes les dépenses qu' il en coûte pour maintenir un droit de conquête disputé ou méconnu. Sans doute que le sage Clive craignit l' impression que cette

p376

nouveauté pourroit faire sur l' imagination des peuples ; il détermina sa nation à se contenter en 1766 d' un pouvoir absolu sous le titre modeste de fermier d' un prince de quatorze ou quinze ans. Depuis cette époque, la compagnie paie annuellement à l' empereur précipité du trône, vingt-six lacks de roupies, et les deux tiers de cette somme au fantôme de Souba, qu' on tient comme prisonnier à Moxoudabat. Elle est de plus chargée de toutes les dépenses nécessairement fort considérables qu' exigent l' administration et la défense du pays. à ces conditions, tous les revenus publics du Bengale sont versés dans sa caisse, et elle en a la disposition entière.

On a beaucoup varié sur le produit net de cette riche et vaste conquête. L' ignorance a entassé les contradictions, la politique a multiplié les mystères, l' intérêt particulier a tout embrouillé.

Il y auroit plus que de la présomption à se flatter de dissiper des ténèbres que tant de gens éclairés n' ont pu pénétrer. Cependant qu' il nous soit permis de hasarder nos conjectures, et d' indiquer la base sur laquelle nous les appuyons.

La vente annuelle de la compagnie peut être estimée trois millions sterlings. La différence de l' achat à la vente, doit être de moitié. Par conséquent, les marchandises ont été payées avec un million et demi de livres.

On est autorisé à penser que, depuis quelques années, les anglois portent dans l' Inde autant de draps ou d' autres productions d' Europe que d' argent. Il n' a donc dû sortir de leur pays que sept cents cinquante mille livres.

p377

Non-seulement cette exportation de métaux a cessé entièrement, mais encore il a été réglé, après que les dettes d' Asie ont été liquidées et que les comptoirs ont été pourvus de fonds suffisants d' avances, qu' on feroit venir dans la métropole cinq cents mille livres en nature. C' est donc approcher de la vérité que d' estimer le revenu net du Bengale à douze cents cinquante mille livres.

Nos conjectures ne s' éloignent pas beaucoup du calcul de Monsieur Dow, qui vient d' écrire qu' au mois d' avril 1766, les revenus du Bengale s' élevoient à trente-trois millions vingt-cinq mille neuf cents soixante-huit roupies, que les dépenses montoient à vingt-deux millions quatre cents cinquante mille roupies, et qu' il ne restoit à la compagnie que dix

millions cinq cents soixante-quinze mille neuf cents soixante-huit roupies, ou un million trois cents vingt-un mille neuf cents quatre vingt-quatorze livres quinze sols sterlings.

Qu' on déduise de cette somme les quatre cents mille livres que la compagnie s' est obligée de donner au gouvernement pour la protection qu' elle en a reçue, pour les faveurs qu' elle en attend, et on aura une idée assez juste de ce que lui vaut actuellement le Bengale.

Les arrangements imaginés pour donner de la solidité à une situation si favorable, sont peut-être les plus raisonnables qu' il fût possible de faire. L' Angleterre a aujourd' hui dans l' Inde le fond de huit mille deux cents soldats européens, et de cinquante mille cipayes formés à notre discipline, et qui, sous la conduite de nos généraux, ne nous cedent que peu en valeur. Trois mille de ces européens, vingt-cinq mille de ces cipayes sont dispersés sur les bords du Gange.

p378

Le corps le plus considérable a été placé à Benarez, lieu célèbre, autrefois le berceau des sciences indiennes, aujourd' hui la plus fameuse académie de ces riches contrées, où l' avarice européenne ne respecte rien. On a choisi cette position, parce qu' elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient descendre des montagnes du nord, et qu' en cas d' attaque, il seroit moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au midi, on a occupé, autant qu' il étoit possible, tous les défilés par où un ennemi actif et entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Dacca, qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendroit nécessaire. Tous les nababs, tous les rajas qui dépendent de la Soubabie de Bengale, sont désarmés et sans défense, entourés d' espions pour découvrir les conspirations, et de troupes pour les dissiper.

Le cas d' une révolution malheureuse qui réduiroit le conquérant à lever ses quartiers, à abandonner ses postes, a été prévu. On a construit près de Calicuta le fort Williams, qui, au besoin, serviroit d' asyle à l' armée forcée de se replier, et qui lui donneroit le temps d' attendre les secours nécessaires pour recouvrer la supériorité. Quoiqu' il n' y ait que le corps de la place de fini, et que ses ouvrages extérieurs ne soient pas encore commencés, elle peut

braver tous les efforts de l' Asie, ceux même que les puissances de l' Europe pourroient faire dans un si grand éloignement. Les travaux déjà faits ont absorbé huit millions de roupies, et il seroit difficile de calculer ce que ceux qui restent à faire pourroient

p379

coûter. Le grand inconvénient, c' est que, malgré tant de dépenses, cette citadelle ne protege pas Calicuta, devenu la plus importante ville de l' Inde, depuis qu' il s' y est formé une population de six cents mille ames, que de richesses prodigieuses se sont concentrées dans son sein, que les circonstances l' ont rendu le théâtre d' un commerce immense. Il faut que la salubrité de l' air et l' avantage d' une position heureuse l' aient emporté sur toutes les autres considérations.

Malgré la sagesse des précautions que les anglois ont prises, ils ne sont pas, ils ne sauroient être sans inquiétude. La puissance mogole peut s' affermir et chercher à délivrer d' un joug étranger la plus riche de ses provinces. Ayderalikan, qui a appris de nous la guerre, qui a trente bataillons bien disciplinés, vingt mille bons chevaux, une artillerie servie par cinq cents européens, de l' activité, de l' audace, une politique très-étendue, poursuivra vraisemblablement sur le Gange un ennemi avec lequel il est brouillé irrémédiablement. On doit craindre que des nations barbares ne soient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les princes divisés mettront peut-être fin à leurs discordes, et se réuniront pour leur liberté mutuelle. Il n' est pas impossible que les soldats indiens, qui font actuellement la force du conquérant, tournent contre lui un jour les armes dont il leur a enseigné l' usage. Sa grandeur uniquement fondée sur l' illusion, peut même s' écrouler, sans qu' il soit chassé de sa possession. Personne n' ignore que les marattes se sont fait des droits sur le quart des revenus du pays, et qu' ils se disposent à justifier par la force un droit que les anglois refusent de reconnoître. Si on ne réussit pas à détourner par la corruption

p380

ou par l' intrigue cet orage, le Bengale sera pillé, ravagé, quelques mesures qu' on puisse prendre contre

une cavalerie légère, dont la célérité est au-dessus de tout ce qu' on peut dire. Les courses de ces brigands pourront se répéter, et il y aura alors nécessairement moins de tributs et plus de dépense. Supposons cependant qu' aucun des malheurs que nous osons prévoir n' arrivera, est-il vraisemblable que les revenus du Bengale puissent rester toujours les mêmes ? Il doit être permis d' en douter. La compagnie anglaise ne porte plus d' argent dans le pays ; elle en tire même pour tous ses comptoirs de l' Inde et pour l' Angleterre. Ses agents font des fortunes romanesques, et les négociants libres d' assez grandes fortunes dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations européennes trouvent dans les trésors de la puissance dominante des facilités qui les dispensent d' introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaisons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées un vuide qui tôt ou tard se fera sentir dans le recouvrement des deniers publics.

Il n' en est pas ainsi aux yeux des anglais ; leur plan est de lier si bien les mains au souba, aux nababs, aux rajahs de sa juridiction, qu' ils ne puissent plus opprimer les peuples qui dépendent d' eux. Calicut sera un tribunal toujours ouvert aux plaintes de tous les malheureux que la tyrannie osera poursuivre. La propriété sera si respectée, que l' or, enseveli depuis plusieurs siècles, sortira des entrailles de la terre pour remplir sa destination. On encouragera tellement l' agriculture, les manufactures, que les objets d' exportation deviendront tous les jours plus considérables.

p381

La compagnie se flatte que, loin d' être réduite à diminuer les tributs qu' elle a trouvés établis, elle pourra concilier leur augmentation avec l' aisance universelle. Si les principes qu' elle a suivis jusqu' ici lui servent de règle, ses espérances pourroient bien n' être pas chimériques.

La plupart des nations européennes qui ont acquis quelque territoire dans l' Inde, choisissent pour leurs fermiers des naturels du pays dont elles exigent des avances si considérables, que, pour les payer, ils sont obligés d' emprunter jusqu' à douze, quinze même pour cent d' intérêt par mois. L' état violent où ces hommes avides se sont mis volontairement, les réduit à la nécessité d' exiger des habitants auxquels ils sous-louent quelques portions de terre, un prix si exorbitant, que ces malheureux abandonnent leurs aïeules, et les

abandonnent pour toujours. Le traitant devenu insolvable par cette fuite, est renvoyé ruiné, et on lui donne un successeur qui a communément la même destinée ; de sorte qu' il arrive le plus souvent, qu' il n' y a de payé que les premières avances, ou fort peu de chose au-delà.

On a suivi une marche différente dans les possessions angloises. L' observation qu' on y a faite que les aldées étoient formées par plusieurs familles, qui la plupart tenoient les unes aux autres, en a banni l' usage des fermiers. Chaque champ est taxé à une redevance annuelle, et le chef de la famille est caution pour ses parents, pour ses alliés. Cette méthode lie les colons les uns aux autres, et leur donne la volonté, les moyens de se soutenir réciproquement. Telle est, selon nous, la cause qui a élevé les établissements de cette nation au degré de prospérité dont ils

p382

étoient susceptibles, tandis que ceux de ses rivaux languissoient sans culture, sans manufactures, et par conséquent sans population.

Si les anglois devoient pratiquer, et pratiquer constamment dans le Bengale l' humanité, la justice, la saine politique dont ils ont montré des lueurs dans les territoires bornés qu' ils ont possédés jusqu' ici, nous applaudirions à leur succès, nous nous livrerions autant, peut-être plus qu' eux-mêmes, à l' espérance de voir renaître la prospérité sur un sol que la nature embellit, et que le despotisme n' a cessé de ravager. Persuadés du droit qu' ont tous les hommes de travailler au bonheur de leurs semblables, nous fermerions les yeux sur l' irrégularité des usurpations qui n' ont dépouillé que des tyrans. Il nous seroit doux de penser que les révolutions qui bouleversent ces riches contrées en seroient écartées pour jamais ; peut-être nous joindrions-nous aux politiques qui ne cessent de solliciter la Grande-Bretagne d' achever la conquête de l' Indostan. Malheureusement nous n' osons nous livrer à ces délicieuses espérances.

La compagnie d' Angleterre a eu jusqu' ici une conduite supérieure à celle des autres nations. Nous en sommes convenus. Ses agents, ses facteurs sont bien choisis. Les principaux sont de jeunes gens de famille formés dans ses bureaux à Londres avec un soin extrême. Ils apportent en Asie la science du commerce, des moeurs et l' habitude du travail. Les marchands libres qui s' enrichissent sous sa protection, et les particuliers qui la composent, ont

souvent paru aussi attachés à ses intérêts qu' aux leurs. Elle-même a vu le plus souvent le commerce en grand, et l' a presque toujours fait comme une société de vrais

p383

politiques, autant que comme une société de négociants. Ses colons, ses marchands et ses militaires ont jusqu' à présent conservé plus de moeurs, de discipline et de vigueur que ceux des autres nations ; mais on peut prédire qu' ils finiront par se corrompre.

Dans l' éloignement de sa patrie, on n' est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud où le corps perd de sa vigueur, l' ame doit perdre de sa force. Dans un pays où la nature et les usages conduisent à la mollesse, on s' y laisse entraîner. Dans des contrées où l' on est venu pour s' enrichir, on oublie aisément d' être juste. Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n' étoient que négociants, il est bien difficile que les anglois n' abusent pas de leur pouvoir. Ils auront sous les yeux les despotes de l' Asie ; ils se familiariseront avec des excès qui effarouchoient d' abord l' honnêteté angloise. La corruption s' introduira donc dans leurs colonies, et elle commencera par les militaires, espece d' hommes qui, chez toutes les nations, a le moins de moeurs. Le commun des négociants ne tardera pas non plus à se corrompre, les agents de la compagnie si bien choisis seront quelque temps leurs censeurs, et finiront par être leurs complices.

à cette époque, qui n' est peut-être pas bien éloignée, les indiens s' appercevront qu' ils ont perdu à changer de maître. N' étant plus soutenus par ce fanatisme qui rendoit leurs fers supportables, ils sentiront tout le poids du joug qu' on leur aura imposé. L' autorité étrangere, dépouillée de ce prestige imposant qui semble annoblir la servitude, n' aura que ses forces physiques

p384

pour les contenir. Elles seront insuffisantes contre leur désespoir, contre les secours que des voisins inquiets, ambitieux, leur offriront sans cesse. Trois mille brigands, plutôt perdus que dispersés dans un espace de sept ou huit cents lieues, seront

aisément massacrés, et dans leur tombeau seront ensevelies ces agréables chimères qui causent aujourd' hui une ivresse si universelle. La compagnie angloise se trouvera sans possessions, sans revenus, sans mœurs et sans commerce, comme cela est arrivé aux françois, ainsi qu' on le verra dans le livre suivant.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)